

CINQUANTE ANS D'HISTOIRE DU LIVRE
DE *L'APPARITION DU LIVRE* (1958) À 2008

BILAN ET PROJETS

Edité par Frédéric Barbier et István Monok

L'Europe en réseaux
Contribution à l'histoire de la culture écrite 1650–1918

Vernetztes Europa
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918

Edité par / Herausgegeben von
Frédéric Barbier, Marie-Elisabeth Ducreux, Matthias Middell,
István Monok, Éva Ring, Martin Svatoš

Volume V

École pratique des hautes études, Paris
École des hautes études en sciences sociales, Paris
Centre des hautes études, Leipzig
Centre européen d'histoire du livre de la Bibliothèque nationale
Széchényi, Budapest

CINQUANTE ANS D'HISTOIRE
DU LIVRE
DE *L'APPARITION DU LIVRE* (1958)
À 2008

BILAN ET PROJETS

Edité par Frédéric Barbier et István Monok



BIBLIOTHECA NATIONALIS HUNGARIAE

Országos Széchényi Könyvtár
Budapest
2009

Les articles du présent volume correspondent aux Actes du colloque international organisé à Budapest (Országos Széchényi Könyvtár) en 2008, sur le thème
« Cinquante ans d'histoire du livre.
De *L'Apparition du livre* (1958) à 2008. Bilan et projets »

Secrétariat scientifique

Juliette Guilbaud (français)
Claudia Sojer (allemand)

Graphiker
György Fábrián

ISBN 978-963-200-575-1
ISBN 978-3-86583-269-6

© Országos Széchényi Könyvtár
1827 Budapest, Budavári palota F. épület
Fax.: +36 1 37 56 167
kiadvany@oszk.hu

Table des matières

Frédéric Barbier

1958 : Henri-Jean Martin et l'invention de la « nouvelle histoire du livre »

9

Bilan par grandes zones de la géographie européenne

Thierry Claerr

Bilan de cinquante ans d'histoire du livre pour la France

27

Ursula Rautenberg

Ein halbes Jahrhundert deutscher Buchforschung: die wichtigsten
Entwicklungen im Überblick

41

Ernesto Milano

Il libro in Italia dal secondo dopoguerra ai giorni nostri

55

Maria Luisa Vidriero

La péninsule ibérique

87

Marie-Françoise Cachin

Cinquante ans d'histoire du livre dans les îles Britanniques

117

Wolfgang Undorf

Research in Scandinavian 15th-18th centuries Book and Library History
1950–2008

127

TABLE DES MATIÈRES

Viesturs Zanders

Die Buchwissenschaft im Baltikum in den letzten 50 Jahren

151

Tatjana Dolgodrova

L'histoire du livre en Russie dans la seconde moitié du XX^e siècle

167

Johannes Frimmel

Buchgeschichte im Zentrum Europas: Ungarn, Tschechien, die Slowakei,
Slowenien, Kroatien, die Schweiz, Österreich

182

Institutions de l'histoire du livre

Bruno Racine

Les Bibliothèques nationales

199

Patrick Bazin

Un nouveau tournant pour les bibliothèques patrimoniales françaises

203

Thomas Keiderling

Die Institutionen der Buchwissenschaft in Deutschland

215

Sabine Juratic

De la prosopographie des libraires à l'étude des réseaux du livre : bilan et
perspectives de recherche

235

Dorottya Lipták

Zum Konzept einer historisch-sozialwissenschaftlicher buch-und
pressewissenschaftlicher Forschung in Ungarn

253

1958 :
Henri-Jean Martin et l'invention
de la « nouvelle histoire du livre »

Frédéric Barbier

Le cinquantenaire de la publication de *L'Apparition du livre*¹ nous donne l'occasion d'effectuer un travail d'anamnèse : envisager non pas le récit du passé en soi et pour soi, mais le récit d'un cheminement en tant qu'il apparaît susceptible d'aider à repérer le changement (dans notre cas, l'innovation de 1958), à expliciter le présent et à en préciser les conditions d'intelligibilité. L'anamnèse permettra de s'interroger sur certaines catégories susceptibles de s'appliquer à l'histoire en général et à l'histoire du livre en particulier, et elle porte une dimension décisive d'actualisation. Je me permettrai de privilégier, dans ce texte, le point de vue français, parce que l'histoire du livre dont je vais parler a surtout été pratiquée en France, et aussi parce que je me suis trouvé être, depuis 1972 et à mon niveau, l'un des acteurs de cette histoire.

I- A LA RECHERCHE DE LA SYNTHÈSE

En France, le projet fondateur des historiens, puis des historiens du livre, est celui de réintégrer l'histoire du livre dans une histoire générale à voca-

¹ Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958 (« L'Évolution de l'humanité ») ; 2^e éd., 1971 ; 3^e éd., avec une postface de Frédéric Barbier (« Écrire *L'Apparition du livre* »), 1999. Une édition à ce jour totalement inconnue des chercheurs a été donnée sous forme de livraisons (« fascicules ») publiées dans la partie « Chronique » de la *Bibliographie de la France* à partir du 2 mai 1958 (n° 18) : voir ci-après, ill. 1.

tion totalisante. Il naît autour des années 1900, dans une perspective assez profondément différente de celle des historiens allemands qui venaient de faire paraître la première « histoire du livre » dans un cadre national, en l'espèce de la *Geschichte des deutschen Buchhandels* de Goldfriedrich et Kapp ². Je ne m'attarde pas sur ces prémices, sinon pour rappeler l'importance des avancées enregistrées dans les deux disciplines de la sociologie (notamment avec Durkheim) et de la psychologie au tournant des XIXe-XXe siècles, et leur influence sur la recherche historique. Par suite, le territoire de l'historien s'est trouvé considérablement élargi, et l'histoire du livre est apparue à la fois comme un domaine légitimement intégré à ce territoire, mais aussi comme une discipline particulièrement porteuse par rapport à son élargissement. L'histoire du livre est en effet une discipline interdisciplinaire, intéressant notamment à la fois les historiens et les littéraires (comme le montre à la même époque le travail de Daniel Mornet ³), voire les historiens de l'art.

1) La *Revue de synthèse historique*. Le premier cadre d'élaboration d'une nouvelle « histoire du livre » est à chercher du côté de la *Revue de synthèse historique* créée par Henri Berr (1863-1954) en 1900 ⁴. Berr, normalien, n'est pas un historien mais un philosophe de formation. Son objectif scientifique est de réagir, avec la *Revue*, contre un certain cloisonnement des différents domaines de l'histoire, cloisonnement qu'il rapportait à une érudition excessive et close sur elle-même, et de faire du nouveau titre un espace de rencontre et de discussion pour la profession. La réponse au cloisonnement sera donnée par l'interdisciplinarité, le projet étant marqué par son environnement scientifique : des historiens écrivent dans la *Revue*, mais aussi

² Johann Goldfriedrich, Friedrich Kapp, *Geschichte des deutschen Buchhandels*, Leipzig, Börsenverein für den deutschen Buchhandel, 1886-1903, 4 vol.

³ On rappellera l'article fondateur de Daniel Mornet sur « Les enseignements des bibliothèques privées, 1750-1780 », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 17, 1910, p. 449-496.

⁴ *Revue de synthèse historique*, tome premier (juillet à décembre 1900), Paris, Librairie Léopold Cerf (12 rue Sainte-Anne), 1900. La *Revue* a son siège rue Sainte-Anne, où les réunions semblent avoir été hebdomadaires, mais le fondateur de la maison meurt dès 1901. Martin Fugler, « Fondateurs et collaborateurs : les débuts de la *Revue de synthèse historique* », dans *Henri Berr et la culture du XXe siècle*, dir. Agnès Biard, Dominique Bourel, Éric Brian, Paris, Albin Michel, 1997, p. 173-188 (« Bibliothèque Idées »), ici p. 177.

des philosophes (surtout en ce qui concerne la philosophie des sciences), des psychologues, voire des sociologues. Comparatisme et interdisciplinarité articulent logiquement la méthode de la synthèse, dont le terme ultime portera sur l'analyse de l'esprit humain et de ses manifestations – ce que Berr appelle la « psychologie ». Dès l'article initial « Sur notre programme », il expose cette hiérarchie :

Plus que la partie théorique du programme, celle de psychologie historique semble destinée à s'enrichir peu à peu. Les articles, sur ce point, en appelleront d'autres. Aboutir en histoire à la psychologie, voilà qui est tout à fait nécessaire, mais qui est infiniment délicat. (...) Cette Revue (...) souhaite obtenir des essais de psychologie historique – mais précis, et pour cela méthodiques et restreints (...).

2) « L'Évolution de l'humanité ». Le paradigme de la synthèse se déclinera à travers différentes institutions créées sous l'impulsion de Berr. Le pendant éditorial de la *Revue* est constitué par la collection de la « Bibliothèque de synthèse historique », bientôt rebaptisée « L'Évolution de l'humanité ». Le projet se met en place avant la Première Guerre mondiale (1911), mais la collection ne sera effectivement lancée qu'en 1920. Berr a mis sur pied un programme très précis, mais aussi très ambitieux – voire quelque peu irréaliste : cent volume « de luxe » (et un volume pour les tables), qui sont autant de monographies réparties en quatre sections chronologiques. Le rythme annoncé de parution est de l'ordre d'une dizaine de volumes par an⁵, et Berr sera le maître d'œuvre de l'ensemble, qu'il réalisera « avec la collaboration de l'Élite des Savants Français » – une formule qui apparaîtra sans doute aujourd'hui quelque peu datée. Là aussi, le terme ultime est celui de la psychologie – sans que la dimension d'actualisation de la recherche soit négligée :

Il semble aussi que les tâches diverses qu'unifie la synthèse historique doivent aboutir, en fin de compte, à la psychologie. L'étude comparative des sociétés doit aboutir à la psychologie sociale, à la connaissance des besoins fonciers auxquels répondent les institutions et de leurs manifestations changeantes. L'étude des séries historiques doit aboutir à la psychologie des grands hommes d'action et de pensée, des individualités ethniques,

⁵ Jacqueline Pluet-Despatin, « Henri Berr éditeur », dans *Henri Berr et la culture du XX^e siècle*, *ouvr. cité*, p. 241-267.

des moments critiques de l'histoire. Et c'est une question de psychologie, importante et délicate, à élucider que celle du rôle joué dans l'histoire par l'élément intellectuel.

De l'élaboration de cette psychologie historique dépend non seulement l'intelligence du passé, mais la direction de l'avenir (...). Le politique idéal, c'est l'historien parfait...

Au sein de ce programme, le tome 51 sera consacré à *L'Apparition du livre*. Un certain nombre d'autres titres sont ou seront annoncés, qui abordent aussi une problématique d'histoire des idées et de psychologie historique : *L'Instruction au Moyen Âge et la mentalité populaire* (par Georges Huysman, tome 25), *Les Grands courants intellectuels de la Renaissance : l'humanisme* (par Lucien Febvre, tome 51) et *Religion et vie religieuse au XVIe siècle : la Réforme* (par Lucien Febvre, tome 52).

Il n'y a pas à s'étendre ici sur les avatars que rencontre la collection, dont la parution se fait bien plus lentement qu'annoncé. Le tome 51 est d'abord confié, sur la suggestion de Febvre, à Augustin Renaudet (1880-1958), dont l'étude majeure, *Pré-Réforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517)* ⁶, sort chez Champion en 1916. Pourtant, dix ans après, le volume projeté n'est pas commencé, et Berr essaie de « relancer » Renaudet (1925) :

Je crois d'ailleurs que vous ne concevez pas votre livre comme une histoire érudite et technique des débuts de l'imprimerie – mais comme l'étude des conséquences intellectuelles, morales, du retentissement psychique de cette découverte capitale : cela implique la comparaison de l'avant et de l'après. Et c'est cela qui est digne de vous ⁷.

Mais Renaudet abandonne définitivement l'idée en 1929. L'année suivante, Febvre regrette, dans une lettre à Henri Pirenne : « Je ne sais pas pourquoi, il s'en était dégoûté et paraissait médiocrement soucieux de l'écrire ». Il poursuit : « Comme ce magnifique sujet m'a toujours attiré, je lui ai demandé [à Berr, comme directeur de la collection] de me le céder » ⁸. Renaudet est soulagé par la demande :

⁶ Paris, Champion, 1916 (« Bibliothèque de l'Institut de Florence »).

⁷ Cité par Jacqueline Pluet-Despatin, art. cité, p. 248.

⁸ *Ibidem*, p. 261.

Ta lettre de Strasbourg m'a fait un plaisir intense. L'idée d'écrire un bouquin sur « L'apparition du livre » m'a toujours empoisonné depuis que j'ai eu l'âge de raison...

[Et dans une seconde lettre, de peu postérieure, en réponse sans doute à des objections présentées par Febvre :] Tout compte fait, tu as raison, et « le Livre » est un très noble sujet de bouquin. Mais, pour revenir une dernière fois sur les conceptions historiques d'Henri Berr, tu ne nieras pas que le titre « L'Apparition du livre » ne se lise sur les couvertures de la collection, et que, d'autre part, ladite Apparition n'arrive, en fin de série Moyen Âge, en bouquet de feu d'artifice. Ce qui, sauf corrections, m'a toujours semblé et continue de me sembler un peu puéril.

Un jugement sans doute fondé, à la fois par suite de la contradiction interne au programme de Berr (la synthèse, mais une chronologie relativement convenue et appuyée sur une causalité trop simple), et aussi parce que, en un quart de siècle, le paysage intellectuel s'est fondamentalement déplacé.

3) *D'autres projets.* Parce que le paysage historiographique bouge, les projets de synthèse n'en sont pas pour autant abandonnés, et nous mentionnerons deux réalisations importantes, dans lesquelles l'histoire du livre a tenu, en France, une place certaine. Le tome I de l'*Encyclopédie française* sort en 1937. La série en vingt volumes, dont le programme a été tracé à Nice en août 1932 par le ministre de l'Éducation nationale Anatole de Monzie (1876-1947)⁹, était organisée selon un plan systématique : le premier volume, dirigé par le philosophe Abel Rey, le linguiste Antoine Meillet et le mathématicien Paul Montel, porte sur « L'outillage mental »¹⁰. Le plan d'ensemble suit une démarche analytique conduisant des outils et des modes d'appréhension et de compréhension du monde extérieur (volume I) au développement systématique de l'enquête sur l'univers¹¹. Avec le volume XIX, consacré à « La machine », autrement dit à l'« outillage matériel », devra se clore

⁹ *Encyclopédie française*, dir. Lucien Febvre, Gaston Berger, Julien Cain, Paris, 1937-1966, 21 vol.

¹⁰ *Encyclopédie française. Tome I. L'outillage mental. Pensée. Langage. Mathématique*, Paris, Société de gestion de l'Encyclopédie française éditeur (13 rue du Four, Paris 6^e), 1937 (Librairie Larousse dépositaire général, 13 à 21 rue du Montparnasse, Paris 6^e).

¹¹ De la matière et de l'énergie aux manifestations humaines et aux artefacts physiques.

*le cycle où nous introduisit l'Outillage mental [tome I] et qui embrasse ce qui vit, agit, pense et se pense aujourd'hui*¹².

On rappellera que Febvre incorpore, dans le tome VIII de la série (1938), une contribution sur « La psychologie et l'histoire »¹³ qui trace à nouveau le programme d'étude de ce versant « culturel » de l'« histoire globale » à la française :

Inventorier d'abord dans son détail, puis recomposer pour l'époque étudiée le matériel mental dont disposaient les hommes de cette époque ; par un puissant effort d'érudition mais aussi d'imagination, reconstituer l'univers, tout l'univers physique, intellectuel, moral, au milieu duquel chacune des générations qui l'ont précédé se sont mues...

Le second titre qui nous retiendra, plus brièvement, se place dans la lignée des travaux sur l'articulation entre langage, écriture et « psychologie » : il s'agit des Actes de la XXIIe semaine de synthèse, organisée par le Centre international de synthèse (autre création de Berr) en 1960 et consacrée à *L'Écriture et la psychologie des peuples* – une formule inspirée du terme allemand de *Völkerpsychologie*¹⁴. Les communications, dont la majorité est proposée par des enseignants de l'École pratique des hautes études, traitent des différentes écritures observées dans l'histoire et de leurs rapports avec les civilisations qui les ont utilisées : Henri-Jean Martin conclut l'ensemble avec une communication sur « L'imprimerie. Origines et conséquences d'une découverte ». Mais nous sommes déjà, en l'occurrence, après la publication de *L'Apparition du livre*.

2- LUCIEN FEBVRE ET L' « HISTOIRE PROBLÈME »

Lucien Febvre (1878-1956), lui aussi normalien, est associé aux projets de Berr depuis 1905 et collabore régulièrement à la *Revue de synthèse historique*.

¹² *L'outillage mental*, p. 1-04-12. Si le projet est évidemment des plus séduisants, il ne convainc pas totalement l'historien du livre, dont l'objet sera précisément d'étudier, à travers le média, l'articulation du matériel et de l'abstrait.

¹³ Réédité sous le titre de « Une vue d'ensemble : histoire et psychologie » dans *Combats pour l'histoire*, Paris, 1953.

¹⁴ Nouvelle édition dans *Histoire et art de l'écriture*, dir. Marcel Cohen, Jérôme Peignot, Paris, Robert Laffont, 2005 (« Bouquins »), pp. 453-800.

Pourtant, il semble s'éloigner des choix de Berr au cours de la décennie 1920. En 1928, il publie *Martin Luther : un destin*, modèle de la biographie psychologique¹⁵, avant de fonder l'année suivante la nouvelle revue des *Annales*, en collaboration avec Marc Bloch. Le programme des *Annales* abandonne l'idée d'une synthèse interdisciplinaire pour développer celle d'une « histoire problème » : il faut privilégier une démarche historique appuyée non pas sur un paradigme plus ou moins totalisant, mais sur une problématique spécifique à chaque étude¹⁶. C'est ainsi que se comprend le glissement manifesté par la publication, dans « L'Évolution de l'humanité », d'un volume non prévu dans le plan initial mais qui constituera un modèle pour les développements à venir de l'histoire des mentalités : il s'agit du *Problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*, que Febvre donne en 1948 et qui prendra le numéro 53¹⁷. De même, le volume initialement prévu pour Huysman (*L'Instruction au Moyen Âge et la mentalité populaire*) est-il lui aussi abandonné sous sa forme originelle : il passera à Febvre, lequel lui donne une perspective nouvelle annoncée par son titre d'*Introduction au XVI^e siècle*. Febvre entreprend de collecter des éléments en vue de la rédaction, mais il est sans cesse retardé, et il sera finalement interrompu par la mort. L'ouvrage prendra la forme de l'*Introduction à la France moderne* publiée par Robert Mandrou en 1961, et dont le sous-titre précise qu'il s'agit d'un *Essai de psychologie historique*. La préface avertit :

Allons-nous exposer comment nous avons depuis une dizaine d'années consacré tout notre travail de recherche historique à répondre aux appels naguère lancés par Lucien Febvre en faveur de l'histoire des mentalités collectives ? À vrai dire, l'ouvrage tout entier est comme une présentation de cette tentative..

S'agissant de *L'Apparition du livre*, la perspective est là aussi profondément renouvelée : la formule même d'« apparition du livre » rendait compte

¹⁵ *Martin Luther, un destin*, 1^{ère} éd., Paris, PUF, 1928 (rééd. 1999, « Quadriges »).

¹⁶ Bertrand Müller, « Lucien Febvre et Henri Berr : de la synthèse à l'histoire-problème », dans *Henri Berr et la culture du XX^e siècle, ouvr. cité*, p. 39-59. Lucien Febvre, *De la Revue de synthèse aux Annales. Lettres à Henri Berr*, éd. Jacqueline Pluet, Gilles Candar, Paris, Fayard, 1997.

¹⁷ Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*, 1^{ère} éd., Paris, Albin Michel, 1948 (3^e éd., *ibidem*, 1975) (« L'évolution de l'humanité »).

de la conception initiale, d'après laquelle le livre n'existe qu'à partir du moment où il est imprimé. Mais, dans les pages programmatiques publiées en 1958 en tête du volume, Febvre laissera entendre qu'à un demi-siècle de distance le titre choisi par Berr aurait pu être abandonné :

Si [ce livre] n'avait pas reçu déjà du directeur de la Collection un titre excellent dans sa sobriété :

L'APPARITION DU LIVRE,

on pourrait l'appeler, avec un rien de préciosité,

*LE LIVRE AU SERVICE DE L'HISTOIRE*¹⁸.

De fait, il s'agissait à l'origine d'analyser l'invention de Gutenberg comme marquant le moment de rupture décisive entre le Moyen Âge et l'époque moderne. Dans cette optique, l'imprimé est au fondement de la modernité, et la cause principale de la Réforme. Cette position épistémologique que l'on estimerait aujourd'hui proche de la téléologie, voire quelque peu naïve (nous avons vu qu'elle paraissait déjà telle à Augustin Renaudet), est progressivement déplacée par la reconstruction des deux catégories d'évolution et de rupture : si « l'apparition du livre » marque bien une date clé de la modernité, elle désigne aussi un événement qui ne peut se donner à comprendre que par ce qui le précède et qui le rend possible. Le terme de « ferment », que Febvre utilise dans une importante lettre à Martin en date du 26 mai 1953, représente, d'une certaine manière, ce concept qui analyse le « livre » à la fois comme un produit (donné par ce qui précède) et comme un agent (déterminant pour partie ce qui suivra) :

*Ce livre [L'Apparition du livre] ne doit pas être une histoire du livre*¹⁹ : *il existe des livres utiles à ce sujet, il est inutile de les refaire. Mais je voudrais qu'il étudie le livre en tant qu'auxiliaire de la pensée. Que vaut le livre comme outil de la pensée ? Quand il n'existait pas, avant qu'il*

¹⁸ Une autre formule a été envisagée par Febvre : « Le livre, agent et facteur de l'histoire ». Je prépare la publication du dossier de correspondance et autres documents préparatoires rédigés en vue de *L'Apparition du livre* (« Histoire de l'histoire. Le dossier de *L'Apparition du livre* : correspondance et notes échangées entre Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, 1952-1956 », à paraître dans *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, 2010). Les citations non autrement référencées dans le présent article sont tirées de ce dossier.

¹⁹ Febvre pense ici à une histoire du livre en tant que technique et en tant qu'objet produit.

n'existât, comment la pensée se diffusait-elle dans l'Europe occidentale ? Avec quelles difficultés et quelles restrictions ? Pourquoi, à un moment donné, cette invention, qui était en gestation depuis longtemps, a-t-elle trouvé un terrain favorable, et quels progrès la typographie a-t-elle marqués par rapport aux manuscrits ?

Voilà le problème essentiel que je voudrais poser, à l'aide de faits empruntés aux XVIe et XVIIe siècles, sans aborder le XVIIIe ni le XIXe, qui posent d'autres problèmes. Je ne me restreindrai pas, naturellement, à ces seuls problèmes. Il faudrait examiner le livre en tant que marchandise, en tant que chef d'œuvre ²⁰, en tant que ferment ; il faudrait évidemment ne pas négliger les hommes et les métiers du livre, ni la géographie du livre, ni la statistique du livre ²¹. Tout ceci fort intéressant, et qui composera un livre très alléchant et plein de choses nouvelles... ²²

Si Henri-Jean Martin était lui aussi pleinement conscient de l'inadéquation de la formule d'*Apparition du livre*, il l'a conservée par fidélité à ceux qui avaient été ses maîtres, et notamment à Febvre, avec lequel il avait très vite noué des liens de réelle sympathie ²³. L'éloignement de ce dernier par rapport au projet et aux conceptions de « L'Évolution de l'humanité » transparaîtra dans certaines lignes de la nécrologie qu'il consacre à Henri Berr dans les *Annales* en 1955 :

L'Évolution de l'humanité, collection de livres parfois de tout premier ordre, ordinairement solides et bons, à peine deux ou trois fois sur cent inférieurs à ce que nous avions rêvé...

²⁰ Le terme, pour nous inattendu, désigne implicitement la forme du livre, donc la problématique de la mise en livre.

²¹ La question de la statistique historique du livre est à nos yeux l'une des plus importantes aujourd'hui, dans la mesure où elle se trouve complètement renouvelée par la mise à disposition des bases de données bibliographiques.

²² Ci-après ill. 2.

²³ Pour la même raison, et parce que l'imprécision du terme de « livre » a permis de le recevoir dans nombre d'acceptions qui dépassent sa signification étroite, nous l'employons dans le présent texte en place du terme d'« imprimé », qui serait pourtant plus approprié.

3- L'APPARITION DU LIVRE,
ENTRE HISTOIRE DES MENTALITÉS ET PROJET D'HISTOIRE TOTALE

Le schéma n'est donc pas de construire une histoire du livre en soi et pour soi, mais de la développer en tant qu'elle enrichira l'histoire de la pensée et ce que l'on appelle, dans les décennies 1960 et 1970, l'histoire des mentalités.

Mais revenons à notre volume. Le tome 51, désormais renuméroté 49, ne peut être repris qu'une dizaine d'années après la Seconde Guerre mondiale, en 1953. Febvre a alors 75 ans, et il trace son programme de travail pour la fin de sa vie : il veut rédiger l'*Introduction au XVIe siècle, Les Religions au XVIe siècle*, un livre avec Fernand Braudel sur les « manieurs d'argent » et, « pour le reste, (...) [deux] ou [trois] livres sur le type Lucien Febvre [plus] un jeune ». S'agissant de *L'Apparition du livre*, ce « jeune » sera Henri-Jean Martin (il a alors 29 ans), archiviste-paléographe de la promotion 1947 avec une thèse sur Eustache Lenoble et entré à la Bibliothèque nationale sur la demande de Julien Cain²⁴. Febvre annonce son projet à Berr par une lettre 17 avril 1953 :

En attendant, mon Introduction au XVIe siècle absorbera ou, si vous préférez, « ordonnera » dans son unité, et les problèmes intellectuels, et les problèmes religieux et moraux (...). Puis je pourrai consacrer au LIVRE (tome 49) un travail assez mélancolique, puisque ce sera l'histoire d'une « grandeur et décadence »²⁵. Je ne le ferai pas seul, mais avec un jeune collaborateur. Pas le Père Wiriath [dont] depuis deux ans je n'ai plus de nouvelles (...)»²⁶. Mais un jeune bibliothécaire de la Nationale, qui m'a déjà donné un très bon article aux Annales.

La rencontre de Febvre avec Martin est décisive, comme en témoignent les conseils du premier pour la rédaction de l'article de 1952 et la célèbre

²⁴ « Une vie de chercheur : Henri-Jean Martin (1924-2007), dans *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, 3, 2007, p. 5-11, ill. (Genève, Librairie Droz).

²⁵ Formule quelque peu surprenante à nos yeux : Febvre fait sans doute allusion à la conjoncture politique de la Renaissance, alors même que, pour reprendre un vocabulaire wébérien, les « savants » sont les plus proches des « politiques ».

²⁶ Ancien étudiant de Febvre à Strasbourg, auteur d'une brève étude sur « Les rapports de Josse Bade Ascensius avec Érasme et Lefèvre d'Étaples » (*BHR*, 1949, XI, p. 66-71). Entré dans les ordres, le P. Wiriath séjourne alors depuis plusieurs années à Bagdad.

note qu'il place en exergue de ce travail ²⁷. Febvre avait également pensé à un autre savant, en la personne de Paul-Henri Michel (1894-1964), dont on lui « a dit que la compétence était reconnue sur toute une partie du sujet ». Michel est le fils du directeur de la Bibliothèque d'Amiens, et un élève de Charles Andler, mais surtout un spécialiste de l'édition italienne de la Renaissance. Docteur d'État avec une thèse sur Alberti, il terminera sa carrière comme bibliothécaire à la Mazarine, mais refusera, en définitive, la proposition de Febvre.

Comme on sait, le plan de *L'Apparition du livre* avait été préparé en collaboration entre Febvre et Martin, mais, dès avant la disparition de Febvre (26 septembre 1956), c'est Martin qui en assure seul la rédaction finale – avec la relecture de Febvre pour les premiers chapitres. Après 1956, il se résoudra à réduire la seconde partie envisagée par le plan initial à un huitième chapitre ²⁸, qu'il rédige sous le titre du « Livre, ce ferment » jusqu'en 1957. Le déséquilibre induit par un choix inévitable transparaît dans le déséquilibre de la pagination, avec un chapitre de 109 pages sur 560. De plus, ce huitième chapitre se limite surtout au XVI^e siècle – laissant de côté le projet de 1953 d'envisager pratiquement toute la période d'Ancien Régime. Mais, dans l'esprit de l'auteur comme de l'éditeur, il s'agit là d'une situation transitoire, puisqu'un second volume est annoncé, que Paul Chalus, secrétaire général du Centre de synthèse, mentionne aussi dans son avertissement. On le sait, ce volume ne sera jamais publié. *L'Apparition du livre*, avec l'achevé d'imprimé à la date du 31 décembre 1957, sort en librairie au début de 1958.

L'ouvrage ne se limite pourtant pas à la seule contribution à une histoire des mentalités, mais la dépasse dans deux directions principales – qui sont des directions d'avenir. La première concerne la place donnée au projet d'histoire sociale, que Febvre inscrit explicitement au principe du travail dans sa lettre à Martin de 1953 : la chronologie à suivre ne sera pas celle de l'histoire des techniques, qui conduirait à distinguer trop brutalement un

²⁷ Henri-Jean Martin, « L'édition parisienne au XVII^e siècle : quelques aspects économiques », *Annales ESC*, 1952, p. 309. Voir ci-après ill. 3.

²⁸ Ce chiffre de huit chapitres marque une simplification considérable par rapport au projet esquissé par Febvre dans sa lettre de 1953.

« avant » et un « après » l'invention décisive. Elle s'appuiera au contraire sur « le cadre primordial des structures sociales » et sur la périodisation implicitement posée par les problèmes que l'imprimerie contribue à faire émerger : le passage d'une culture à une autre à l'époque de la Renaissance, la crise religieuse, l'évolution des formes littéraires et celle des langues servant à la transmission de la culture ²⁹.

Si nous retrouvons ici l'histoire des mentalités, c'est dans une perspective assez largement différente de celle de la psychologie historique de Berr. Alors au cœur de la réflexion et de la recherche, l'histoire des mentalités fait notamment l'objet d'un chapitre dans le classique de l'historiographie des années 60 que représente en France *L'Histoire et ses méthodes* ³⁰. Georges Duby l'y oppose à l'histoire psychologique, dont il considère qu'elle ne propose le plus souvent qu'une « intervention extérieure (...) d'interprétation subjective ». Au contraire, l'histoire des mentalités (*alias* l'histoire des « attitudes mentales ») est conçue comme une composante d'une histoire des phénomènes sociaux, ce qui la soustrait à la contingence et permet une contextualisation efficace :

Nommer la manière générale de penser qui prévaut dans une société, [c'est] préparer l'étude d'attitudes mentales qui [sont] communes à tout un groupe. [C'est] relier fortement les représentations collectives et les conduites personnelles à l'état d'une société, donc à son histoire (p. 940-941).

Plus qu'une monographie d'histoire du livre, *L'Apparition du livre* sera donc un essai d'histoire sociale qui remplit le programme d'une histoire totale envisagée sous le prisme du « livre » et dont le terme ultime est celui des mentalités ³¹. Martin y aborde parallèlement l'histoire des techniques et de l'innovation, l'histoire du négoce, la sociologie (voire l'ethnologie) des professions liées au livre, pour finir avec l'histoire du produit (l'objet livre) et de ses contenus. En revanche, l'articulation n'y est pas encore réellement

²⁹ Voir sur ce sujet : Frédéric Barbier, « L'invention de l'imprimerie et l'économie des langues au XV^e siècle », dans « Les langues imprimées », dossier thématique publié par *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, 4, 2008, p. 21-46, ill.

³⁰ *L'Histoire et ses méthodes*, dir. Charles Samaran, Paris, NRF, 1961 (« Bibliothèque de La Pléiade »).

³¹ *Histoire sociale, histoire globale ?*, dir. Christophe Charle (Actes du colloque de Paris, IHMC/ENS, 1989), Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1993.

faite entre les deux dimensions, de la marchandise et du ferment : en ce sens, le classique conserve une indiscutable dimension programmatique. Le travail des historiens du livre au cours des décennies qui suivront visera, dans une large mesure, à construire cette articulation, que Duby esquisse déjà dans son texte en insistant sur l'intérêt d'une histoire des bibliothèques, mais aussi sur l'importance des pratiques de lecture, en l'occurrence au Moyen Âge :

Il faut repérer les bibliothèques, inventorier leur contenu, suivre leur progressif enrichissement qui est le signe concret de l'infiltration de nouvelles curiosités et de connaissances nouvelles (...). Encore (...) la recherche ne doit [-elle] pas se contenter du catalogue des bibliothèques, [mais] s'efforcer de découvrir par qui ces livres étaient réellement utilisés (...). Enfin, ces livres, comment les lisait-on ? En particulier, dans le silence et la solitude ? A haute voix au contraire, pour tout un groupe attentif, (...) et sur quel ton ? (p. 960).

La seconde perspective est celle ouverte par le choix de l'internationalité et du comparatisme, notamment géographique. *L'Apparition du livre* est aussi un manuel d'histoire européenne qui débouche, ponctuellement, sur les autres géographies de l'Amérique, de l'Asie et de l'Extrême-Orient. Le chapitre VI traite de la géographie du livre, en analysant les différents facteurs qui contribuent à l'établissement des presses typographiques dans telle ou telle ville ou région – les deux cartes illustrant l'expansion de l'imprimerie au XVe siècle ont longtemps fait autorité en France³². C'est au demeurant dans ce chapitre que Martin dépasse le plus facilement le cadre chronologique des XIVe-XVIe siècles, pour envisager notamment la problématique d'une Europe bientôt divisée par ses choix confessionnels, puis par le processus de territorialisation. Le chapitre VII traite du « Commerce du livre » et présente lui aussi nombre de perspectives relevant de la géographie. La sensibilité à l'espace et à la construction de l'espace par rapport à un ensemble de données matérielles est au principe de la problé-

³² Elles ne correspondent pas au projet élaboré par Febvre dans sa lettre de 1953, qui fait mention d'un chapitre intitulé « Où fabrique-t-on le livre » et illustré de deux cartes de l'expansion de l'imprimerie, la première vers 1500, la seconde vers 1560.

matique comme de la méthode d'analyse³³ : la géographie est le complément indispensable de la contextualisation chronologique. Ces choix méthodologiques garantissent contre le risque du nationalisme (qui est responsable de telle ou telle invention ?) ou de la téléologie (par exemple autour du thème de la centralisation). Enfin, ils permettent d'éviter l'emploi de concepts trop généraux ou trop abstraits, et surtout de concepts reçus *a priori* :

C'est d'une connaissance partielle qu'il faut partir, une connaissance « localisée » (...), pour construire une « idée utilisable, mais non innocente, de l'objectivité » : non innocente, parce que consciente de l'existence d'une « argumentation constructiviste très forte liée à toutes les formes de connaissance, et d'abord aux connaissances scientifiques », selon laquelle, dans le domaine du discours scientifique, « les constructions comme les faits font partie d'un puissant art rhétorique »³⁴.

Dans la tradition renouvelée des *Annales*, et non pas en rupture avec elle, l'histoire du livre constituera donc une branche d'une histoire sociale dans laquelle la dimension culturelle s'impose comme centrale. Elle aura notamment pour objet de permettre l'articulation des deux ordres que sont, d'une part, l'ordre des discours et des représentations, et, de l'autre, l'ordre des *realia* – des objets et des pratiques. C'est cette distance explicite par rapport aux dispositifs différents liés à son objet (un objet réel et un objet de représentation), par rapport aux sources d'information (plus ou moins représentatives) et aux modes de contextualisation (selon les régions, les catégories sociales, etc.), qui permet à l'histoire du livre de fonctionner comme une forme de connaissance objective.

4- 1958-2007 : QUELQUES PARADIGMES DE LA RECHERCHE RÉCENTE

Il serait illusoire, et inutile, de proposer un tableau de l'historiographie dans notre domaine telle qu'elle s'est développée, notamment autour

³³ Il n'est pas anodin que Martin ouvre son dernier livre (*Aux sources de la civilisation européenne*, cf. réf. *infra*) par un avant-propos sur le paysage qu'il découvre dans sa maison du Beaujolais (« A ma fenêtre »). Pour l'historien, le paysage (et aussi le paysage urbain) fonctionne en effet comme la concrétion de ce qui l'a précédé.

³⁴ Donna Haraway citée par Carlo Ginzburg, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, trad. fr., Paris, Gallimard, Le Seuil, 2003, p. 30.

d'Henri-Jean Martin ou sous son influence, entre la publication de *L'Apparition du livre* en 1958 et le décès de l'auteur en 2007, lequel était entre temps devenu directeur de la plus grande bibliothèque provinciale française (Lyon) et fondateur d'un Musée de l'imprimerie, mais aussi directeur d'études à l'École pratique des hautes et, plus tard, professeur à l'École des chartes. Je me bornerai à trois axes importants, sans perdre de vue tout ce que ce choix peut avoir de subjectif et d'insatisfaisant.

1) *L'histoire de la lecture* n'avait pas réellement été envisagée par Febvre, lequel, dans sa lettre déjà citée de 1953, se borne à mentionner l'approche physiologique, développée plus tard par Robert Mandrou dans certaines pages de son *Introduction à la France moderne (1500-1640)*³⁵. Febvre évoque très rapidement la dimension matérielle des phénomènes intellectuels, surtout, à la fin du Moyen Âge, le « développement de la vue » par rapport aux autres sens, et il ajoute :

La lecture plus fréquente (et plus facile) donne un besoin de rapidité, de clarté, de netteté t[ou]t nouveau. L'œil capte l'imprimé b[eau]c[ou]p + [plus]. Et t[ou]t cela forge I [une] mentalité nouvelle.

La problématique de l'histoire de la lecture et de ses pratiques mentionnée par Georges Duby a été tout particulièrement explorée par Roger Chartier, sous l'influence de recherches anglo-saxonnes et dans la perspective d'élaborer une sociologie des textes. Ce domaine touche aussi à la problématique de la réception, tandis que l'acte de lecture, dans chaque contexte spécifique, intervient directement dans la construction du texte comme texte. La formule de Donald McKenzie (1992), résume le principe : sans cesse, « de nouveaux lecteurs créent des textes nouveaux dont les nouvelles significations dépendent directement des nouvelles formes [des textes] »³⁶.

2) *La mise en livre* était une direction de recherche déjà implicitement envisagée par Febvre dans sa lettre de 1953, et qui s'articule avec la précédente. Un chapitre de la future *Apparition du livre* devrait en effet porter le

³⁵ Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne (1500-1640). Essai de psychologie historique*, Paris, Albin Michel, 1961 (« L'Évolution de l'humanité »).

³⁶ Donald Francis McKenzie, *Bibliography and the sociology of texts*, London, British Library, 1986 (« The Panizzi Lectures », 1985). Trad. fr., *La Bibliographie et la sociologie des textes*, préf. Roger Chartier, Paris, 1991).

titre de « Comment on la présente » [« cette chose qu'on appelle livre »], et Febvre détaille les points à envisager : le titre, les majuscules, les enluminures, les illustrations, les cartes géographiques et la reliure – mais il ne mentionne pas les caractères typographiques. Martin a systématiquement développé cette problématique, qui revient à considérer les exemplaires eux-mêmes comme source d'information³⁷ : il envisage la construction des textes à travers un objet donné, lequel conditionne son appropriation possible. Le concept central est celui de « mise en livre ». La « mise en pages » désignait les dispositifs constants retrouvés sur chaque page d'un certain volume³⁸, et correspond pour une part au « squelette » des ouvriers typographes. Au niveau supérieur, les éléments constitutifs de la « mise en livre » encadrent le texte et le donnent à lire dans un ou plusieurs volumes : on notera ainsi la présence ou non d'une couverture, d'un avant-titre, d'un frontispice, d'un titre, de pièces liminaires plus ou moins développées, d'une illustration, de tables et d'index, sans oublier l'organisation du texte en paragraphes, chapitres et parties, et l'entrée dans une collection. D'autres éléments importants relèvent aussi de la mise en livre, comme le choix d'un format et d'une fonte typographique – voire de ce que l'on appelle aujourd'hui une charte graphique et une feuille de styles.

Une dimension intéressante de la « mise en livre » relève de la théorie des codes et de la communication³⁹. Henri-Jean Martin a montré comment, par exemple, la ponctuation et la mise en paragraphes du *Discours de la méthode* par Descartes en 1637 répondaient pour ce dernier à la volonté de clarifier son texte dès lors qu'il s'adressait, en français, à un lectorat moins familiarisé avec une lecture savante pratiquée surtout par des clercs et portant

³⁷ Henri-Jean Martin, Jean Vezin, dir., *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, Cercle de la librairie, Promodis, 1990, 2^o, ill. Henri-Jean Martin, *Mise en page et mise en texte du livre français. La naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2000, ill.

³⁸ Impression à longues lignes ou en colonnes, présence ou non d'un titre courant plus ou moins complexe, d'un système de numération, organisation spécifique pour un certain type de texte (par exemple une pièce de théâtre), etc.

³⁹ Frédéric Barbier, « Les codes, le texte et le lecteur », dans *La Codification. Perspectives transdisciplinaires*, éd. Gernot Kamecke, Jacques Le Rider, Paris, EPHE, 2007 (diff. Genève, Librairie Droz), p. 43-71, ill.

encore majoritairement sur des textes en latin. L'examen de certains éléments du paratexte, surtout les tables et les index, est lui aussi très significatif s'agissant des pratiques de lecture : à la fin du XVe siècle, les *Chroniques de Nuremberg* innovent de manière spectaculaire, en superposant au texte un cadre formel de repérage construit par rapport aux feuillets, donc à la matérialité du volume lui-même et non plus par rapport à son contenu intellectuel.

3) *Le concept de marché* résume le troisième point dont je voudrais rapidement souligner l'efficacité méthodologique. Cette approche se place dans la continuité directe par rapport à la formule célèbre de Febvre et Martin selon laquelle le livre est, aussi (et peut-être d'abord), une « marchandise ». De nombreuses études importantes ont abordé depuis 1958 l'économie de la production, parfois aussi celle des librairies ou des maisons d'édition : mais, d'une manière générale, on a trop souvent considéré que l'économie du livre se réduisait aux seules imprimeries, lesquelles ne constituent en fait qu'un domaine particulier au sein de la branche, et pas même nécessairement le domaine principal.

L'analyse en termes de marché éclaire, par exemple, l'invention de Gutenberg. L'essor du manuscrit « laïc » (c'est-à-dire fabriqué en-dehors des maisons religieuses et destiné à un public dépassant le monde de l'Église et des clercs) voit l'émergence d'un premier marché du livre manuscrit, dont les libraires de Paris ou de Londres sont l'illustration au début du XVe siècle. L'invention de l'imprimerie est inintelligible si on ne prend pas en considération l'existence *a priori* d'un marché potentiel qui permettra de rentabiliser les investissements que suppose la technique nouvelle. Mais cette invention a très vite pour effet d'amplifier les caractéristiques de ce même marché. Si les imprimeurs commencent en effet par reproduire ce qui existait déjà sous forme manuscrite – la *Bible à 42 lignes* en est le meilleur exemple (1455) –, le marché traditionnel est en voie de saturation dès les années 1470, comme le montrent les doléances des imprimeurs romains ou encore le déménagement de la première presse parisienne. La réponse sera donnée par l'innovation de produit, autrement dit par l'invention de formes nouvelles pour les livres (avec la page de titre, la foliotation, les tables et index, etc.), et par le passage à de nouveaux contenus (avec la montée de la langue vulgaire, ou encore le recours à des textes d'auteurs contemporains). De sorte que, si l'invention de l'imprimerie peut effectivement

être datée de 1453-1455, celle du livre imprimé ne se fera réellement que vingt-cinq à trente ans plus tard. L'agent décisif du changement réside dans le marché, entendons le marché moderne du livre, dans la nécessité de rentabiliser les investissements et dans les impératifs imposés par le développement de la concurrence.

Ces observations ont deux conséquences importantes, et qui commencent à peine à être prises en compte : avec la technique typographique, l'intensité capitalistique s'accroît considérablement, et, paradoxalement, le poids de tout de tout ce qui ne relève pas de la production elle-même et du *hardware*. D'une part, l'acteur central est désormais celui qui est en mesure de réunir les capitaux pour une certaine opération de publication (ce n'est pas nécessairement l'imprimeur, encore moins l'auteur, mais de plus en plus souvent l'éditeur), tandis que, d'autre part, le contrôle de réseaux de distribution et de paiement aussi efficaces que possible constitue un facteur décisif de réussite. Mais, avec le marché, s'impose aussi un processus de *marchandisation* : si le livre est une marchandise, ce n'est pas seulement en tant qu'objet, son contenu aussi sera affecté d'une valeur et deviendra une marchandise. La proximité des auteurs, des éditeurs scientifiques ou encore des illustrateurs, et la disponibilité de riches sources documentaires (les bibliothèques), s'imposent comme des éléments essentiels dans la géographie de la librairie moderne, tandis que la circulation effective des volumes ne saurait être directement corrélée avec la géographie des presses typographiques – ainsi que le montre l'exemple des « Pays-Bas du Sud ». En somme, la prééminence de la matière grise et du *software* que l'on nous présente comme une caractéristique propre à l'âge de l'informatique (l'économie de l'immatériel) est en réalité fondée par la « première révolution du livre » et par la construction qui en découle, d'un marché moderne du livre.

J'en viens à ma conclusion. Henri-Jean Martin aimait provoquer, et l'une des observations qu'il faisait volontiers à ceux qui le questionnaient sur l'histoire du livre avait en effet tout pour provoquer : le maître de l'histoire du livre expliquait qu'il ne pensait pas que celle-ci constituât un domaine dont l'autonomie serait justifiée au sein de la recherche. Ce que j'ai dit en commençant montre que cette position n'est pas nouvelle, mais bien inscrite au programme même de *L'Apparition du livre* : l'histoire du livre est comprise comme une méthode qui permettra d'approcher une « histoire

globale » organisée autour de ce que l'on désignait comme l'histoire des mentalités. La perspective s'est déplacée au cours du demi-siècle de recherche qui s'est écoulé depuis 1958, mais le principe est demeuré.

Un phénomène plus récent renforce cette analyse. Henri-Jean Martin était curieux de toutes les nouveautés, il s'était intéressé très tôt aux applications de l'informatique à la bibliographie, et il avait encore appris, à 75 ans, à maîtriser suffisamment la technique pour ne plus travailler, lui aussi, que sur ordinateur. Ce qui lui était apparu, par ce biais, c'est la prégnance de la relativité : l'imprimé ne désigne qu'un mode spécifique de la communication sociale (ce qu'il appelait les médias). Il y a avait eu un « avant » (autrement dit, des livres avant « l'apparition du livre »), et nous somme déjà engagés dans l'« après », donc face à une position différente de l'imprimé et de ses institutions (par exemple les bibliothèques nationales) dans la configuration d'ensemble des médias. En France, cette problématique a été surtout développée par le colloque de Lyon (1998)⁴⁰ et par l'exposition du CNAM (2002)⁴¹, voire par *L'Europe de Gutenberg* (2006)⁴², mais Martin y était toujours sensible, comme en témoignent certains passages de ses entretiens⁴³ et encore plus évidemment encore le projet même de son dernier ouvrage⁴⁴.

Paradoxalement, la relativisation du média « livre » justifie encore plus la tâche de l'historien du livre. D'abord, parce que le projet d'une histoire du livre entendue comme partie de l'histoire des moyens sociaux de communication est au cœur de la problématique historique la plus générale visant à envisager le fonctionnement global des sociétés. Plus modestement, l'historien du livre a aujourd'hui à expliciter les éléments qui qualifient le média

⁴⁰ *Les Trois révolutions du livre. Actes du colloque de Lyon/ Villeurbanne (1998)*, éd. sous la dir. de Frédéric Barbier, Genève, Droz, 2001 (*RFHL*, 106-109, 2000).

⁴¹ *Les 3 [trois] révolutions du livre* [catalogue de l'exposition du CNAM], dir. Alain Mercier, Paris, Imprimerie nationale, Musée des arts et métiers, 2002.

⁴² Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale*, Paris, Belin, 2006 (« Histoire & société »).

⁴³ Henri-Jean Martin, *Les Métamorphoses du livre. Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004 (« Itinéraires du savoir »).

⁴⁴ Henri-Jean Martin, *Aux sources de la civilisation européenne*, Paris, Albin Michel, 2007 (« Bibliothèque Idées »), surtout p. 295 et suiv. et p. 609 et suiv.

né avec l'invention de Gutenberg, et qui en font la pertinence ⁴⁵. En faisant appel à la contextualisation, il apporte aux phénomènes aujourd'hui en cours – la « révolution des médias », la mondialisation – la profondeur historique qui en permet une meilleure compréhension. Enfin, comme il ne saurait inversement s'abstraire de la modernité, ces mêmes phénomènes qui se déroulent sous ses yeux lui suggèrent des éléments de comparaison et d'explication quant à des phénomènes éventuellement survenus dans le passé – la réflexion sur la reconfiguration du champ littéraire au lendemain de la « révolution gutenbergiene » en est l'illustration. Enfin, l'étude du média permet de contextualiser les contenus mêmes du discours, et d'échapper ainsi aux rhétoriques téléologiques plus ou moins mal comprises et toujours à l'œuvre – celles des racines, de l'identité, voire du nationalisme. Un demi-siècle après *L'Apparition du livre*, le titre du dernier livre de Martin fait référence à la « civilisation européenne » et nous invite implicitement à poursuivre l'exploration du « paysage culturel » (*Kulturlandschaft*) très riche et complexe qui est toujours le nôtre et que nous contribuons à construire ⁴⁶.

⁴⁵ Jean-Dominique Mellot, « Qu'est-ce qu'un livre, qu'est-ce que l'histoire du livre ? », dans *Histoire, économie et société*, II, 2006, p. 5-18.

⁴⁶ Voir aussi Carlo Ginzburg, *ouvr. cité*, p. 66.

Bilan de cinquante ans d'histoire du livre pour la France

Thierry Claerr

Dresser un bilan de cinquante ans d'histoire du livre pour la France ne peut être dissocié de la figure emblématique de Henri-Jean Martin, disparu dans la nuit du 12 au 13 janvier 2008, et auquel je tiens à rendre hommage. Même si un demi-siècle d'histoire du livre ne saurait se réduire aux travaux de cet « homme-orchestre » et de ses élèves, il est certain que le « moderniste » Henri-Jean Martin y occupe une place considérable. Grâce à lui, de grands sujets de recherche ont été abordés en France et explorés pendant cette période.

Poursuivant des recherches en histoire du livre sur une famille d'imprimeurs-libraires parisiens, les Kerver¹, je m'attacherai, dans mon exposé, à parler plus spécialement de ma période d'étude, les XV^e et XVI^e siècles (« *the early printed books* »). J'aborderai dans un premier temps l'histoire du livre jusqu'en 1958, date charnière, ouvrant la voie à cinquante années fructueuses d'une histoire du livre renouvelée, qui seront l'objet de ma seconde partie, avant de conclure en présentant les perspectives de cette discipline aujourd'hui.

1. 1958, date d'un renouveau ou comment repenser l'histoire du livre en France

Avant la publication en 1958 de *L'Apparition du livre* de Lucien Febvre et de Henri-Jean Martin², l'étude des incunables et autres imprimés restait en

¹ Thierry Claerr, « Les monographies d'imprimeurs libraires, XV^e-XVI^e siècles » dans *Le berceau du livre imprimé : autour des incunables*, Pierre Aquilon (dir.), Genève, Droz, 2008.

² Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958 et réédition, 1999, (Bibliothèque de L'Evolution de l'Humanité) avec une postface de Frédéric Barbier.

France le domaine de prédilection de libraires, de collectionneurs et d'érudits. Les meilleures illustrations en sont l'attrait bibliophilique des éditions incunables et la rédaction de bibliographies savantes d'impressions du XVI^e siècle auxquelles sont attachés les noms d'Henri Baudrier et de Philippe Renouard, figures tutélaires de l'histoire du livre respectivement pour Lyon et pour Paris. Dans le second cas, Philippe Renouard (1862-1934) mena avec minutie un travail colossal, en établissant la *liste chronologique des éditions parisiennes au XVI^e siècle*, ainsi que le *Répertoire alphabétique des libraires et imprimeurs*³ pour la même période. Outre Renouard, Anatole Claudin⁴ et Georges Lepreux⁵ ont constitué au début du XX^e siècle d'importants corpus et lancé de grands dépouillements de sources dans le domaine de l'histoire du livre : ils ont édité des documents d'archives, décrit des familles d'imprimeurs-libraires et analysé la production de certains ateliers. S'appuyant sur la consultation directe des ouvrages, leurs travaux ont fait progresser la description et la connaissance des éditions, principalement pour les siècles d'or de la renaissance des lettres en Occident, les XV^e et XVI^e siècles, et ils restent encore considérés aujourd'hui comme des acquis indéniables et des références.

Au-delà de ces approches d'avant 1958, parfois qualifiées de « protohistoire du livre », à dominante technique et bien souvent coupées de la recherche universitaire, il est apparu à Lucien Febvre et à Henri-Jean Martin que l'historien du livre devait aussi et surtout envisager son sujet

³ Philippe Renouard, *Répertoire des imprimeurs parisiens, libraires, fondateurs de caractères et correcteurs d'imprimerie depuis l'introduction de l'imprimerie à Paris (1470) jusqu'à la fin du XVI^e siècle*, 2^e édition avec avertissement et tables par Brigitte Moreau et Jeanne Veyrin-Forrer, 1965. Philippe Renouard a estimé à 25 000 le nombre d'éditions parisiennes du XVI^e siècle. Chaque volume de la collection du « Grand Renouard » contient des informations biographiques de l'imprimeur-libraire.

⁴ Anatole Claudin, *Histoire de l'imprimerie en France aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1900-1914, 4 vol. On peut également citer Jérôme Pichon et Georges Vicaire, *Documents pour servir à l'histoire des libraires de Paris 1486-1600*, Paris, 1895.

⁵ Georges Lepreux, *Gallia typographica : ou répertoire bibliographique et chronologique de tous les imprimeurs de France depuis les origines de l'imprimerie jusqu'à la Révolution. Série parisienne*. Paris, 1911 et *Gallia typographica... Série départementale : province de Normandie*, Paris, 1912, 2 t. en 8 vol.

suivant une perspective large et globale, en osmose avec l'histoire littéraire et intellectuelle, en interrogeant ses usages sociaux, les enjeux économiques et politiques induits et les pratiques culturelles associées. Grâce à *L'Apparition du livre* et à ses écrits sur le livre au XVII^e siècle ⁶, Henri-Jean Martin a fait bénéficier l'histoire du livre des enseignements et des méthodes de l'histoire économique et sociale à une époque où cette dernière (influencée par l'école des Annales), était prépondérante en France. S'appuyant également sur la sociologie, il développa une réflexion générale sur la culture dans toute sa complexité. « Marchandise » et « ferment », le livre devenait « objet d'étude, plutôt qu'objet d'usage sans problème, sinon sans histoire », selon son expression. L'étude du livre dépassait le champ de l'érudition dans lequel il était jusqu'alors cantonné : de *terra incognita* ⁷, elle devenait pour la France terrain d'expérimentations.

Les auteurs de *L'Apparition du livre* ont été les instigateurs de la pluridisciplinarité et de la collaboration entre des bibliothécaires et des historiens. Pour Henri-Jean Martin, l'histoire du livre devait devenir une partie d'une histoire plus générale des médias « pour éviter le ghetto d'amateurs et de spécialistes et l'exercice pour moutons à Panurge » ⁸. Il intéressa bibliothécaires et universitaires à cette nouvelle dynamique pour l'étude des livres inscrite dans l'histoire de la civilisation et il les encouragea à faire intervenir des disciplines et des sciences auxiliaires de l'histoire comme la codicologie, la paléographie, l'histoire de la typographie, la bibliologie matérielle..., dont chacune apporte sa pierre à l'édifice suivant les périodes et les géographies concernées ⁹.

⁶ Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle, 1598-1701*, Genève, Droz, 1969, 2 vol. (Histoire et civilisation du livre; 3).

⁷ Expression de Lucien Febvre, voir Henri-Jean Martin, « L'édition parisienne au XVII^e siècle : quelques aspects économiques », *Annales ESC*, 1952, p. 309, note introductive.

⁸ Henri-Jean Martin, article « Histoire du livre » du *Dictionnaire encyclopédique du livre*, sous la dir. de Pascal Fouché, Daniel Péchoin, Philippe Schuwer et la responsabilité scientifique de Jean-Dominique Mellot, Alain Nave et Martine Poulain, Paris, éd. du Cercle de la Librairie, t. 2, 2005, pp. 476-478.

⁹ Jean-Dominique Mellot, « Qu'est-ce que le livre ? Qu'est-ce que l'histoire du livre ? Points de départ et perspectives », dans *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, n^o2, «Lyon et les livres», Droz, 2006, p. 6-18.

En France, *L'Apparition du livre* joua et joue toujours un rôle dynamique et stimulant pour de nouvelles recherches, des approfondissements et des remises en perspective, à l'exemple des travaux de cartographie (des lieux d'impression au XV^e siècle), menés récemment par Philippe Nieto (BnF), dans le cadre d'une thèse de doctorat à l'École pratique des hautes études (EPHE), qui ont pour origine un projet d'actualisation des cartes proposées par Lucien Febvre et Henri-Jean Martin dans leur ouvrage fondateur ¹⁰.

2. Développements de la recherche en histoire du livre en France durant les cinquante dernières années

La mode des travaux d'inspiration économique et sociale, de nature statistique et quantitative ¹¹ ou orientées vers l'étude des producteurs – grands libraires ou imprimeurs –, a connu un développement exceptionnel en France durant ces cinquante dernières années, avec une prédilection pour les libraires ou imprimeurs humanistes de la première moitié du XVI^e siècle ¹² et pour la période contemporaine (à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle) ¹³. Cet essor s'est formalisé dans la publication de *l'Histoire de l'édition française* en quatre volumes de 1982 à 1986 ¹⁴. D'autres catalogues de longue haleine ont été entrepris avec succès pendant cette

¹⁰ Philippe Nieto, « Géographie des impressions européennes du XV^e siècle », dans le *Berceau du livre : autour des incunables [Mélanges Aquilon]*, Genève, Droz, 2003, p.125-174, ill. (*Revue française d'histoire du livre*, n°118-121).

¹¹ Notamment les travaux développés par le Centre de recherche d'histoire quantitative (CRHQ) et le laboratoire LAMOP à Villejuif. Par ex., Dominique Coq et Ezio Ornato, « Les séquences de composition du texte dans la typographie du XV^e siècle : une méthode quantitative d'identification » dans *Histoire & mesure*, n°2, 1987, p. 87-136.

¹² Par ex. pour le XVI^e siècle, Annie Parent, *Les métiers du livre à Paris au XVI^e siècle (1535-1560)*, Genève, Droz, 1974 (*Histoire et civilisation du livre*; 6) ; et pour le début du XVII^e siècle, Roméo Arbour, *Les femmes et les métiers du livre en France, de 1600 à 1650*, Chicago : Garamond Press ; Paris : Didier Erudition, 1997.

¹³ Par ex., Robert Darnton, *Bohème littéraire et révolution : le monde du livre au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1983.

¹⁴ Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, 1983-1986, 4 vol.

période, comme le *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France* aux XVI^e et XVII^e siècles¹⁵.

A l'initiative de Henri-Jean Martin¹⁶ et de Roger Chartier¹⁷, se sont multipliés les travaux d'histoire de la lecture et de la réception des textes par les lecteurs en fonction de leur culture.¹⁸ Sur le modèle des études menées à partir des livres ayant appartenu à Nicolas Fabri de Peiresc¹⁹, les marques de possession et de provenance, les reliures et plus généralement les pratiques d'appropriation ont pu être réévaluées, ce qui a permis un renouvellement de l'histoire des bibliothèques et de la bibliophilie. S'appuyant sur les méthodes confirmées de la bibliographie matérielle, les travaux s'attachent certes à la connaissance des lecteurs, mais également à celle des pratiques de lecture grâce à l'étude des bibliothèques et de leur contenu. On peut citer l'ouvrage de Henri-Jean Martin sur les livres et lecteurs à Grenoble à partir des registres du libraire Nicolas au XVII^e siècle²⁰ et les travaux d'Albert Labarre sur le livre dans la vie amiénoise au XVI^e siècle à partir des informations contenues dans les inventaires après décès²¹. Les travaux ont

¹⁵ *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVI^e siècle*.- Baden-Baden, 1968 -> et au XVII^e siècle, Baden-Baden, 1978 -> [classé par villes, 16 fasc. parus en 1989].

¹⁶ Henri-Jean Martin, « Ce qu'on lisait à Paris au XVI^e siècle », Bibliothèque de l'Humanisme et de la Renaissance, vol. 21, n°1, 1959.

¹⁷ Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987. - (L'Univers historique) et *Les usages de l'imprimé (XV^e-XIX^e siècle)*, Paris, Fayard, 1987.

¹⁸ Martin Lyons, *Le triomphe du livre : une histoire sociologique de la lecture en France au XIX^e siècle*, Paris, Promodis, 1987.- (Histoire du livre).

¹⁹ Étudiée notamment par Jean-Marie Arnoult dans les années 1980, cette bibliothèque est encore aujourd'hui au cœur d'un projet de recherche « bibliothèques retrouvées » mené par le Centre Gabriel-Naudé de l'enssib pour reconstituer des bibliothèques, à partir de l'édition de catalogues et inventaires anciens, d'inventaires après décès ou de catalogues.

²⁰ Henri-Jean Martin et Anne Lecocq. *Livres et lecteurs à Grenoble. Les registres du libraire Nicolas (1645-1668)*, Genève, Droz, 1977, 2 vol., collection « Histoire et civilisation du livre ».

²¹ Albert Labarre, *Le livre dans la vie amiénoise au XVI^e siècle. L'enseignement des inventaires après décès du XVI^e siècle, 1503-1576*, Paris, Béatrice Nauwelaerts; Louvain, Nauwelaerts, 1971.

notamment prospéré dans le domaine du livre de colportage et de la littérature dite « populaire », notamment de la Bibliothèque bleue, dont Troyes était un des principaux centres de production aux XVII^e et XVIII^e siècles²². Enfin, certains historiens ont cherché à déterminer la « part du livre » et son influence dans une société donnée, à l'exemple de Jean-Dominique Mellot, dans le cas de Rouen, deuxième ville du royaume de France et principal centre éditorial provincial au XVII^e siècle²³.

La présentation des livres et de leur mise en page a également suscité de nombreuses études de la part de codicologues qui ont scruté les textes et étudié l'évolution de leur organisation, ainsi que leur illustration²⁴. Une histoire du livre organisée autour de son objet, le manuscrit²⁵ et le livre imprimé²⁶, a vu le jour. A cet égard, chaque volume de la collection *Corpus iconographique de l'histoire du livre* créée à l'initiative de Henri-Jean Martin, publiée d'abord chez Klincksieck et reprise par les éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS)²⁷, reflète le souci de questionner de manière originale les enjeux de l'illustration du livre et de sa mise en page, ainsi que la nécessité d'étudier les ouvrages dans toute leur matérialité et leur contenu. Dans la même logique, des bibliothécaires et des histo-

²² Robert Mandrou et Henri-Jean Martin avaient ouvert la voie (cf. Henri-Jean Martin, « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire », dans *Journal des Savants*, 1975, p. 225-284) à Thierry Delcourt et Elisabeth Parinet (dir.). *La bibliothèque bleue et les littératures de colportage*, Paris, Ecole nationale des chartes, 2001, collection « Etudes et rencontres » [actes du colloque à Troyes, 1999].

²³ Jean-Dominique Mellot, *L'Edition rouennaise et ses marchés (v. 1600-v. 1730) : dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, Ecole des chartes/Librairie H. Champion, 1998. collection Mémoires et documents de l'Ecole des chartes ; 48.

²⁴ Verdun-Louis Saulnier, *Le livre et l'image en France au XVI^e siècle*, Paris, Presses de l'Ecole normale supérieure, 1989.

²⁵ Henri-Jean Martin et Jean Vezin (dir.), *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, Ed. du Cercle de la Librairie, Promodis, 1990.

²⁶ Henri-Jean Martin (dir.), *Mise en page et mise en texte du livre français. La naissance du livre moderne (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris, Ed. du Cercle de la Librairie, 2000.

²⁷ Laurent Pinon, *Livres de zoologie de la Renaissance : une anthologie, 1450-1700*, Paris, Klincksieck, 1995.- *Corpus iconographique de l'histoire du livre ; 2. Dernière parution : Annie Chassagne, La bibliothèque de l'Académie royale des sciences au XVIII^e siècle*, Paris, Editions du CTHS, 2007.

riens se sont intéressés aux « non-livres », comme les éphémères²⁸, porteurs de messages courts (avis, faire-part, affiches, formulaires, feuilles périodiques ou nouvelles à la main, chansons...) dont ils ont signalé l'importance sociale²⁹, dans la continuité des travaux de Robert Darnton pour le XVIII^e siècle.

En cinquante ans, l'histoire du livre en France a réussi à ne plus être une simple science auxiliaire de l'histoire, comme l'est encore la bibliographie ; elle est devenue en France une composante de la recherche en sciences humaines et sociales, une véritable science historique. A l'ancienne chaire de l'Ecole nationale des chartes se sont ajoutées les directions d'études à l'Ecole pratique des hautes études (EPHE) et à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), ainsi que les enseignements de pôles universitaires, que ce soient dans le domaine de la Renaissance (le Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours) ou dans celui du livre contemporain : les activités de l'Université Versailles-Saint-Quentin et de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC), la création de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) pour la collecte des archives d'auteurs et d'éditeurs et le récent rattachement du Centre national du livre pour enfants (*La Joie par les livres*) à la BnF. Avec le Musée de l'Imprimerie de Lyon et l'Institut d'histoire du livre (IHL), l'Ecole nationale supérieure des bibliothèques (ENSB), devenue ENSSIB, développe à Lyon/Villeurbanne l'intérêt pour l'histoire du livre et des bibliothèques en France, aussi bien à l'époque moderne qu'à la période contemporaine. Depuis la parution à l'automne 1974 des *Nouvelles du livre ancien*, lettres trimestrielles conçues sur le modèle des « *Newsletters* » américaines, de nouvelles revues ont été reprises (comme *Le Bulletin du Bibliophile*³⁰) ou ont vu le jour, s'ouvrant à de nouvelles problématiques, à l'image de la *Gazette du livre médiéval*. et de la revue internationale *Histoire et Civilisation du livre*.

²⁸ Nicolas Petit, *L'éphémère, l'occasionnel et le non livre : à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (XV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Klincksieck, 1997, Corpus iconographique de l'histoire du livre ; 3.

²⁹ Robert Darnton, *Édition et sédition : l'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1991.

³⁰ *Le Bulletin du bibliophile*, dont le titre est la propriété de la Librairie Giraud-Badin, est publié par Electre-Éditions du Cercle de la Librairie, sous l'égide et avec la participation de l'Association internationale de Bibliophilie (A.I.B.), fondée en 1963 par Julien Cain.

Dans la tradition inspirée par Henri-Jean Martin, cette dernière revue, animée par Frédéric Barbier, est conçue par un comité scientifique et par un comité de rédaction regroupant des universitaires, des conservateurs de bibliothèques et des bibliographes de grande qualité.

3. Renouvellements et perspectives de l'histoire du livre en France

Loin de marquer le pas et de devenir une discipline classique déclinée de manière trop routinière, les études en histoire du livre pour la France (que ce soit l'histoire économique de l'imprimerie-librairie, l'histoire socio-culturelle des livres ou l'ethno-histoire des lectures) se diversifient, se renouvellent : on assiste encore aujourd'hui en France à un foisonnement de recherches qui ne négligent aucune voie d'approche.

On note un renouveau de la bibliophilie avec de nouvelles perspectives, notamment l'apparition d'une curiosité liée à l'iconographie, à l'histoire de l'art (par exemple pour les livres d'heures ou les estampes) et plus généralement à l'objet livre comme objet d'art avec une prédilection pour les reliures³¹, facilitée par les techniques numériques de reproduction. On peut ainsi saluer en France la collaboration croissante avec les historiens de l'art et de la presse périodique, notamment pour les XIX^e et XX^e siècles³², mais aussi avec les codicologues et les spécialistes des manuscrits qui se sont rapprochés des problématiques de l'histoire du livre imprimé. On constate aussi avec satisfaction la poursuite d'entreprises nobles, comme le *Renouard*³³.

³¹ Collection des *Reliures médiévales des bibliothèques de France* publiés par l'IRHT chez Brepols depuis 1998 (Autun, Vendôme, Orléans et bientôt Reims) et catalogues d'exposition, comme Aurélie Bosc *et alii*, *Dix siècles de reliures de la bibliothèque municipale d'Orléans*, Orléans, Bibliothèque municipale, 2005 et André Markiewicz, *A livres couverts. Reliures du Moyen Âge à nos jours*, Nancy, Bibliothèque municipale, 2007.

³² A côté des travaux de Jean Sgard pour les XVII^e et XVIII^e siècle, on peut citer ceux de Patrick Eveno, rédacteur en chef de la revue *Le Temps des Médias* et secrétaire général de la Société pour l'histoire des médias).

³³ Le recensement des éditions parisiennes du XVI^e siècle (estimées à trente-cinq mille) constitue l'un des grands projets menés à la Réserve des livres rares de la BnF, en s'appuyant sur la documentation laissée par Philippe Renouard et léguée à la Réserve en 1952.

Le volume de l'*Inventaire chronologique des éditions parisiennes du XVI^e siècle* portant sur les années 1536-1540 est paru en 2004³⁴ et le suivant est en préparation. Enfin, on ne peut passer sous silence la collection des *Catalogues régionaux des incunables des bibliothèques publiques de France*, coédité sous la direction scientifique de Pierre Aquilon par le ministère de la culture et de la communication, le Centre d'études supérieures de la Renaissance et l'EPHE. Cette entreprise³⁵ est en effet parvenue à une étape décisive de sa longue histoire : un siècle après les travaux pionniers de Marie Pellechet en France, l'année 2005 a marqué la reprise de la publication méthodique avec le volume XVII sur la région Haute-Normandie, paru à Genève aux éditions Droz³⁶. De plus, l'informatisation de ces volumes dans le cadre du Catalogue collectif de France (CCFr) est envisagée dès cette année pour améliorer la connaissance et l'exploitation scientifique des éditions du XV^e siècle. Entrepris à la fin du XIX^e siècle, les recensements des exemplaires conservés sont ainsi relancés de nos jours avec des possibilités d'exploitation et de diffusion démultipliés par l'informatique. A ce titre, il est plus que jamais important en France de rappeler le rôle non seulement de la bibliographie, c'est-à-dire du relevé exhaustif de la production de tous les ateliers typographiques et de la description bibliographique des éditions, mais aussi des dépouillements archivistiques (archives notariales, contrats, inventaires après décès, comptes...) et de l'édition des sources, pour renouveler la recherche. Même après cinquante années de recherches intensives, des découvertes restent à faire dans des sources encore inédites : le recouplement et l'exploitation de toutes ces données n'ont probablement pas encore livré tous leurs secrets.

L'apport des nouvelles technologies à la connaissance des livres est évident, que ce soit pour l'évaluation statistique de la production, pour leur localisation dans une perspective synchronique comme diachronique ou pour leur visualisation concrète par l'intermédiaire de la numérisation et

³⁴ Brigitte Moreau et alii, *Inventaire chronologique des éditions parisiennes du XVI^e siècle, t. V, 1536-1540*, Paris, Paris-Musées, 2004.

³⁵ Il est important de signaler le rôle fondateur de Jean-Marie Arnoult et de Louis Desgraves dans le lancement de cette collection.

³⁶ Valérie Neveu, *Catalogues régionaux des incunables des bibliothèques publiques de France*, vol. XVII, *Bibliothèques de la région Haute-Normandie*, Genève, Droz, 2005.

des ressources électroniques en général. L'informatisation et la mise en réseau des catalogues de fonds anciens, ainsi que la numérisation des ouvrages, permettent un retour aux études statistiques, un temps abandonnées, la redécouverte des archives du livre, avec des sources nouvelles et la création de bases de données sociologiques, prosopographiques³⁷ et codicologiques facilement actualisables : elles participent à l'identification des ateliers, à la reconstitution de leur production et à la localisation des exemplaires dans les bibliothèques du monde entier. A ce titre, le programme *French Vernacular Books* mené par l'université St-Andrews en Ecosse est exemplaire : il vise à recenser les éditions en langue française antérieures à 1601³⁸, quel que soit leur lieu de conservation et d'impression. Ce programme témoigne de la nécessaire complémentarité entre les sources et les méthodes traditionnelles de catalogage et d'inventaire des éditions anciennes et les ressources électroniques en pleine expansion. Dans le même esprit, il convient de mentionner le projet « bibliographie des éditions lyonnaises et rouennaises au XVI^e siècle » lancé récemment par William Kemp (Université McGill) qui s'efforce de constituer une bibliographie électronique décrivant dans un premier temps tous les livres imprimés à Lyon au XVI^e siècle et à donner tous les éléments utiles sur chaque édition (y compris le matériel typographique, les gravures et les pièces liminaires) pour créer une base de données reproduisant les éléments typographiques des livres³⁹.

Grâce aux nouvelles technologies, de nouveaux travaux concernant la mise en texte⁴⁰ et le rapport texte et image améliorent la connaissance des

³⁷ Par ex., les recherches menées par Frédéric Barbier, Sabine Juratic et Annick Mellerio à l'IHMC sur les gens du livre au XVIII^e siècle (corpus de 2000 personnes actives dans le domaine du livre entre 1700 et 1789).

³⁸ Andrew Pettegree, Malcolm Walsby et Alexander Wilkinson (éd.), *French Vernacular Books : Books published in the French Language before 1601*, Leyde, Brill, 2007, 2 vol. (52 000 éditions en 180 000 exemplaires signalés dans 1650 collections dans le monde).

³⁹ Egalement le projet de recherche de l'IHMC sur la *Nef des fous* de Sébastien Brant au XV^e siècle.

⁴⁰ La bibliographie matérielle, pour la connaissance de la fabrication du livre à l'époque artisanale et industrielle, est toujours enseignée en France, mais moins que dans d'autres pays notamment anglo-saxons. Cf. François Roudaut, *Le livre au XVI^e siècle. Eléments de bibliographie matérielle et d'histoire*, Paris, H. Champion, 2003.

idées d'une époque (que ce soit la Renaissance ou les Lumières) et des manières de raisonner des sociétés et des milieux savants de cette période ⁴¹. Pour mieux cerner la Civilisation de la Renaissance, le programme des *Bibliothèques virtuelles humanistes* (BVH), mené par le Centre d'études supérieures de la Renaissance, utilise de la manière la plus poussée les outils informatiques. Il ne s'agit pas seulement d'iconographie (à vocation d'illustrations notamment), mais aussi de textes qui, par des procédés comme l'indexation systématique (édition électronique et procédures d'indexation automatique du texte et de l'image), constituent une véritable bibliothèque numérique ouverte aux partenariats.

L'heure est aujourd'hui aux grands travaux de synthèse et à l'élargissement des perspectives vers une histoire globale du livre, incluant l'histoire des communications et la réception des différents médias. Refusant de se laisser enfermé dans une « archéologie des médias », cet esprit de synthèse s'intéresse aux soubassements cognitifs de la communication humaine et à sa dernière forme d'expression, le numérique : il s'inscrit non seulement dans une perspective résolument transdisciplinaire qui fait appel tant à la socio-économie de l'édition et à l'histoire du livre qu'aux sciences politiques, à la sociologie, aux sciences de l'éducation et aux études littéraires ⁴², mais aussi dans une vision totale, comparatiste ⁴³ et prospective des médias

⁴¹ Pour le XVIII^e siècle, on pourra se rapporter aux travaux de François Moureau : *La Plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*. Préface de Robert Darnton, Paris, PUPS, 2006

⁴² Jean-Yves Mollier, *L'argent et les lettres : Histoire du capitalisme d'édition, 1880-1920*, Paris, Fayard, 1988 et *Le commerce de la librairie en France au XIX^e siècle : 1798-1914*, Paris, IMEC Editions/Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1997 et Elisabeth Parinet, *La librairie Flammarion, 1875-1914*, Paris, IMEC, 1992.

⁴³ Attitude encouragée par Henri-Jean Martin, « Pour une histoire comparative du livre. Quelques points de vue », *Histoires du livre, nouvelles orientations* [colloque, Göttingen, 1990], Paris, IMEC/ Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 417-432. Cf. les journées d'études organisées par l'Ecole des chartes et l'Ecole normale supérieure de Fontenay/Saint-Cloud, par ex., en 1998 sur *Des femmes et des livres, France et Espagnes, XIV^e-XVII^e siècle*, études réunies par Dominique de Courcelles et Carmen Val Julian.

jusqu'au XXI^e siècle⁴⁴. A ce titre, dans leur ouvrage *Histoire des médias : de Diderot à Internet*⁴⁵, Frédéric Barbier et Catherine Bertho-Lavenir ont mis en perspective le « média-livre » sur une longue période (du XVIII^e au XXI^e siècle). Une tendance plus générale profite à la publication d'ouvrages de référence, que ce soit sur le livre maritime⁴⁶, les catalogues de libraires⁴⁷, le livre scientifique⁴⁸ et tout récemment « Paris, capitale des livres »⁴⁹. Ces publications, rassemblant la bibliographie et faisant le point sur un sujet, accompagnent bien souvent une exposition, un colloque ou un projet pluriannuel. Enfin, et ce séminaire consacré à l'historiographie du livre en est une belle illustration, l'histoire du livre en France s'intéresse de plus en plus à sa propre histoire et ouvre un nouveau domaine de recherche : « l'histoire de l'histoire du livre ».

« Père de la nouvelle histoire du livre » en France, Henri-Jean Martin nous a montré la voie des futures recherches à mener, il a défriché de nou-

44 Il s'agit d'une évolution similaire à celle de la société de consommation, ainsi qu'à l'intégration de l'édition de livres dans la stratégie globalisante des grands groupes de communication (audiovisuel, presse, télécommunications, publicité, services, divertissement...). Cf. Jean-Dominique Mellot, « Qu'est-ce que le livre ?... », *op. cit.*

45 Frédéric Barbier et Catherine Bertho-Lavenir, *Histoire des médias : de Diderot à Internet*, Paris, Armand Colin, 1996 (3^e éd. rev. et complétée, 2003).

46 *Le Livre maritime au siècle des Lumières. Édition et diffusion des connaissances maritimes (1750-1850)*. Textes réunis par Annie Charon, Thierry Claerr et François Moureau, Paris, PUPS, 2005.

47 La publication en 2006 du répertoire des catalogues de libraires conservés à la BnF (*Catalogues de libraires 1473-1810*, catalogue rédigé par Claire Lesage, Eve Netchine et Véronique Sarrazin, Paris, BnF, 2006) jette un éclairage nouveau sur ces ouvrages à caractère pratique et usage éphémère, sources de premier ordre pour les historiens du livre et lieu de formation de l'histoire culturelle et sociale.

48 Mis en place par la Maison des sciences humaines d'Aquitaine (MSHA), un site internet est consacré au « Livre scientifique, définition et émergence d'un genre, 1450-1850 » (<http://www.msha.fr/livrescientifique/>).

49 Sous la direction scientifique de Frédéric Barbier, exposition à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris « *Le monde des livres et de la presse à Paris, du Moyen Age au XX^e siècle* », octobre 2007-février 2008, accompagnée d'un catalogue.

veaux territoires et a constitué cette matière en discipline intimement liée à une histoire globale, à sa contextualisation et à la culture livresque. Cette forme d'approche, large et pluridisciplinaire, est devenue en France caractéristique de l'histoire du livre. Soucieux d'élargir les perspectives de cette discipline pionnière et encore jeune, Henri-Jean Martin a posé les bases d'une « école française d'histoire du livre » et il nous a aidé à pousser nos investigations au-delà de ces propres travaux pour que le livre reste « ce ferment » d'études.

Ein halbes Jahrhundert deutscher Buchforschung: die wichtigsten Entwicklungen im Überblick

Ursula Rautenberg

Vorbemerkung

Die Aufgabe, ein halbes Jahrhundert deutscher Buchforschung in Entwicklungslinien zu präsentieren, ist nicht einfach. Sie erfordert eine solide Kenntnis der Forschungsliteratur in einem Gebiet, in dem – auch Dank der ‚modernen‘ Buchgeschichte, deren Konzept Lucien Febvre und Henri-Jean Martin mit *L'apparition du livre* so erfolgreich vorgestellt haben – viel geleistet worden ist. Der soziologische und lesergeschichtliche Bezugsrahmen dieses Buchs hat der deutschen Buchwissenschaft starke Impulse gegeben. Im Zeichen neuer Paradigmen wie der Literatur-soziologie seit den 1970er Jahren, der Hinwendung zur Materialität der Texte und ihrer Überlieferung seit den 1980er Jahren sowie der in der Mitte der 1990er Jahre einsetzenden Diskussion um die Medialität des Buchs hat sich die deutsche Buchforschung von einer historischen Hilfswissenschaft zu einer interdisziplinär arbeitenden Forschungsrichtung entwickelt.

Ich werde versuchen, hier einige der wichtigsten Strömungen und Ergebnisse dieser ‚neuen‘ deutschen Buchwissenschaft vorzustellen. Dieses Gebiet ist für eine einzelne Person in seiner Gänze nicht mehr überschaubar. Daher greife ich auf zwei umfangreiche Sammelbände zurück, die in einzelnen Forschungsberichten unseren Berichtszeitraum umfassen. Zunächst ist der Band *Die Erforschung der Buch- und Bibliotheksgeschichte in Deutschland*¹, welcher 1987 als Festschrift für Paul Raabe erschienen ist,

¹ *Die Erforschung der Buch- und Bibliotheksgeschichte in Deutschland*. Hrsg. von Werner Arnold, Wolfgang Dittrich und Bernhard Zeller. Wiesbaden 1987.

zu nennen. Der Sammelband enthält gute Überblicksdarstellungen unter anderem zum Buchdruck in der frühen Neuzeit, zur Buch-handelsge-
schichte und zur Lese- und Zensurforschung bis zur Mitte der 1980er
Jahre. Unmittelbar daran schließt das Handbuch *Buchwissenschaft in
Deutschland*² an, das im Frühjahr 2008 im de Gruyter Verlag erscheinen
wird. Wenn auch in anderer Konzeption und Schwerpunktsetzung, führt
diese aktuelle Publikation die Forschungsdiskussion bis in die unmittelba-
re Gegenwart fort.

Meine folgenden Ausführungen gliedere ich in die Bereiche: 1.
,Medienrevolutionen' und die Frage nach der Medialität des Buches, 2. Die
Ökonomie der Buchware: herstellender und verbreitender Buchhandel
und 3. Leser und Lesen und die Ordnungen des Wissens.

1 ,Medienrevolutionen' und die Medialität des Buches

Das Millenniumsjahr 2000 bescherte auch der Buchgeschichte, die sonst
eher unspektakulär in ihrer *scientific community* ihre engen Kreise zieht,
die Aufmerksamkeit der Feuilletons großer Zeitungen und eines breiten
kulturinteressierten Publikums. Mehrere Faktoren sind hier zusammen
gekommen. Zum einen das 550-jährige Jubiläum der europäischen
Erfindung des Druckens mit beweglichen und vielfachen Lettern, die
besonders in ihrem Ursprungsland gefeiert wurde. Das Gutenberg-
Museum in Mainz hat dazu eine ambitionierte Ausstellung und einen
gewichtigen Katalog *Gutenberg und seine Zeit*³ erarbeitet, der den neuesten
Stand der Gutenberg-Forschung bietet. Als weiterer Faktor ist der seit der
Mitte der 1990er Jahre auch in der Alltagskultur deutlich spürbar werden-
de Übergang traditionell buchnaher Inhalte zu nennen: von der
gewohnten Kodexform des Buches zu elektronischen Formen der
Textaufbereitung und -präsentation, sowie ihre Verbreitung über den
Kommunikationskanal des Internets. Noch ein dritter Punkt ist zu erwähnen:

² *Buchwissenschaft in Deutschland. Ein Handbuch*. Hrsg. von Ursula Rautenberg. Berlin
u. a. 2008 (Zitate daraus werden im Folgenden als „Buchwissenschaft in
Deutschland; unveröffentlichtes Ms.“ gekennzeichnet).

³ *Gutenberg – Aventure und Kunst. Vom Geheimunternehmen zur ersten Medienrevolution*.
Mainz 2000.

Seit Marshall McLuhans *The Gutenberg-Galaxy, the Making of Typographic Man* (1962) – in deutscher Sprache 1968 mit dem Untertitel *Das Ende des Buchzeitalters* erschienen – schwelt die viel zitierte, aber kaum analysierte, These vom Ende des Buches: dass nämlich die ‚neuen‘ audiovisuellen Medien Auge und Ohr, einst getrennt durch den Buchdruck, wieder zusammenführen und Buch und Buchdruck ihrem Ende entgegen gehen⁴.

Diese drei Faktoren verdichteten sich im Millenniumsjahr 2000 zu einer Chiffre, die in mediengeschichtlicher Verkürzung die Jahrtausendschwelle als Zäsur zwischen dem ‚Buchzeitalter‘ und dem Zeitalter der Digitalmedien begriff. Bereits 1997 hatte das Magazin „Time Life“ Gutenberg zum *Man of the millenium* gewählt, an erster Stelle vor Columbus und Luther. Der Buchdruck wird in dieser Rückprojektion zur Fortschrittsmetapher. Gutenbergs Erfindung habe die ‚Erste Medienrevolution‘ ausgelöst, das gedruckte Buch Aufklärung für alle gebracht. Andererseits erlebe das Jahr 2000 die ‚Zweite Medienrevolution‘, die Umstellung auf die digitale Informationstechnologie. Deren kulturelle und gesellschaftliche Folgen werden holzschnittartig, wenn auch divergent, beschrieben: Von den einen als Befreiung von der hierarchischen Druckkultur gefeiert, sehen andere im ‚Untergang des Buchs‘ den kulturellen Niedergang und das Ende des Lesens anbrechen.

Sie werden sich fragen, warum ich meinen Überblick über die historische Buchforschung mit dem Jahr 2000 beginne. Ich meine, dass die eingangs geschilderte populäre Interpretation einer mediengeschichtlichen Konstellation beispielhaft zeigt, wie medientechnische Entwicklungen, die in der älteren und neueren Buchgeschichte als Einflussfaktoren für die Buchproduktion und Buchdistribution in selbstverständlicher Weise immer schon berücksichtigt werden, zur Interpretations- und Projektionsfolie für einen umfassenden medialen und daraus folgend kulturellen und gesellschaftlichen Wandel entdeckt werden. Anteil an dieser Zuspitzung hatte auch eine wissenschaftliche Publikation, Michael Gieseckes 1991 erschienene systemtheoretische Studie *Der Buchdruck in der frühen Neuzeit. Eine historische Fallstudie über die Durchsetzung neuer*

⁴ Vgl. dazu und zum Folgenden: Arno Mentzel-Reuters: Das Nebeneinander von Handschrift und Buchdruck im 15. und 16. Jahrhundert. In: *Buchwissenschaft in Deutschland*; unveröffentlichtes Ms.

*Informations- und Kommunikationstechnologien*⁵. Der hier propagierte ‚Medienwechsel‘ von der Handschrift zum Druck wird, bis in die Sprache der Informationstechnologie hinein, aus den gegenwärtigen Digitalisierungsprozessen erklärt. Giesecke sieht „ganz erstaunliche strukturelle Parallelen“ zwischen dem historischen Medienwechsel und der „Einführung der elektronischen Medien in der Gegenwart“⁶. Dies und die Tatsache, dass er – in der Nachfolge von Elizabeth Eisensteins Buch *The printing press as an agent of change. Communications and cultural transformations in early-modern Europe* von 1979⁷ – nahezu alle kulturgeschichtlichen Prozesse der Neuzeit – darunter die Reformation und die Entstehung eines Nationalbewusstseins der europäischen Völker –, auf die Technik des Buchdrucks zurückführt⁸, hat Gieseckes Buch zu einem großen Erfolg, in der kulturinteressierten Öffentlichkeit gemacht. Die Resonanz der buchhistorischen Fachwelt allerdings war kritisch. Sie reicht von einer Ablehnung der als unpräzise und unwissenschaftlich empfundenen Begrifflichkeit, bis hin zur Auflistung zahlreicher sachlicher Mängel. Einer der schärfsten Kritiker schreibt: „Gieseckes Darstellungen und Wiedergaben wissenschaftlicher Ergebnisse und seine Schlussfolgerungen bilden insgesamt ein Knäuel halbrichtiger bis falscher Angaben zu allem, was er angeht“⁹.

Giesecke steht in der Tradition von Medien- und Schrifttheoretikern von McLuhan bis Derrida, die bis in die Einführungsliteratur in die Medienwissenschaft großen Einfluss haben. In einer auf Codierungssystemen wie Schrift, Musik und Bild und auf Effekte technischer Kanäle, Apparaturen und Produktionstechniken orientierten Medienwissenschaft

⁵ Giesecke, Michael: *Der Buchdruck in der frühen Neuzeit. Eine historische Fallstudie über die Durchsetzung neuer Informations- und Kommunikationstechnologien*. Mit einem Nachwort zur Taschenbuchausgabe. Frankfurt am Main: Suhrkamp 1998 (Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft. 1357). Zuerst: Frankfurt a. M. 1991.

⁶ Giesecke, ebd. (1991), S. 34.

⁷ Eisenstein, Elizabeth L.: *The printing press as an agent of change. Communications and cultural transformations in early-modern Europe*. 2 Bde. Cambridge u.a. 1979.

⁸ Vgl. Mentzel-Reuters (s. Anm. 4).

⁹ Knoop, Ulrich, (Rez.) Michael Giesecke, Der Buchdruck in der frühen Neuzeit. Eine historische Fallstudie über die Durchsetzung neuer Informations- und Kommunikationstechnologien. Frankfurt am Main 1991. in: *Zeitschrift für deutsches Altertum* 124(1995), S. 463–469, hier: S. 466.

wird der Buchdruck zur Projektionsfolie medialen Wechsels. Er avanciert zur „technisch-materiellen (Be-) Gründungsfigur“ einer vergangenen kulturgeschichtlichen Konstellation¹⁰. Diesen verkürzenden Theorien ist gemeinsam, dass sie weder den historischen Befund, noch die akribische Detailforschung zur Kenntnis nehmen.

Die deutsche Buchforschung setzt solchen theoriegesättigten, aber an historischer Forschung armen Entwürfen, die in aller Regel nicht aus der Mitte ihrer *community* kommen, fundierte Einzelstudien und buch- und buchhandelsgeschichtliche Standardwerke entgegen. Diese taugen nicht zur griffigen Generalisierung oder als populärwissenschaftliche Orientierungshilfe in einer sich verändernden medialen Umwelt. Allerdings kann und sollte sich die buchwissenschaftliche Forschung dem neuen Paradigma des Medienvergleichs, der Medienumbrüche und Medienkonvergenzen nicht verschließen. Die Arbeit an einem medientheoretischen Modell der Buchkommunikation öffnet den Blick für die erfolgreichen und weniger erfolgreichen Neuanfänge in der Mediengeschichte des Schreibens und Druckens und für das komplexe Zusammenspiel technologischer, ökonomischer, gesellschaftlicher und kommunikationsgeschichtlicher Zusammenhänge. Auch in historischen Konstellationen lassen sich die für das Mediensystem des Buchs spezifischen Funktionen und Leistungen beschreiben, die Organisation seiner Herstellung und Verbreitung, die Institutionen seiner Kontrolle und sein funktionales oder dysfunktionales Problemlösungs- oder Schaffungspotenzial¹¹. Eine so konturierte Buchmediengeschichte kann auf die vielfältigen bereits vorhandenen Einzelstudien unterschiedlicher methodischer Ansätze zurückgreifen.

2 Die Ökonomie der Buchware: herstellender und verbreitender Buchhandel

Die deutsche buchhistorische Forschung hat traditionell einen Schwerpunkt in der ‚materiellen‘ Buchgeschichte, der Erstellung von

¹⁰ Grampp, Sven: Das ›Buch‹ der Medientheorie: zum Jargon der Uneigentlichkeit. In: *Buchwissenschaft in Deutschland*; unveröffentlichtes Ms.

¹¹ Vgl. dazu Saxer, Ulrich: Buchwissenschaft als Medienwissenschaft. In: *Buchwissenschaft in Deutschland*; unveröffentlichtes Ms.

Bibliografien und Bücherkatalogen, der Erforschung der Herstellungs-techniken des Buches und der Geschichte der Offizinen. Dieser Schwerpunkt rührt unter anderem daher, dass die deutsche Buchwissenschaft ihre traditionellen Wurzeln in der Bibliothekswissenschaft und der Inkunabelkunde hat.

So sind die großen nationalbibliografischen Gesamtverzeichnisse im Berichtszeitraum weit fortgeschritten. Zu nennen ist das immer noch unvollendete, wenn auch inzwischen schneller fortschreitende, Jahrhundertprojekt des Berliner Gesamtkatalogs der Wiegendrucke (GW)¹². Fertig gestellt ist das „Verzeichnis der im deutschen Sprachbereich erschienenen Drucke des 16. Jahrhunderts“ (VD 16), das in 26 Bänden zwischen 1983 und 2003 erschienen ist¹³. Das „Verzeichnis der im deutschen Sprachraum erschienenen Drucke des 17. Jahrhunderts“ (VD 17) steht vor dem Abschluss. Für das 18. Jahrhundert ist ein entsprechendes Verzeichnis in der Bearbeitung. Der GW und das VD 16 sind noch in Druckausgaben erschienen, aber bereits elektronisch mit Ergänzungen als Datenbanken zugänglich, VD 17 und VD 18 werden nur noch für die elektronische Ausgabeform erarbeitet. Damit ist ein immenser Fortschritt für die Quellenlage der Buchtitelproduktion erzielt worden. Die Verzeichnisse bieten erstmals eine sichere Grundlage für die Erforschung des herstellenden Buchhandels der frühen Neuzeit. An den Datenbanken mit ihren zahlreichen Suchfunktionen lassen sich eine Vielzahl qualitativer und quantitativer Fragen stellen. Mit den Gesamtverzeichnissen werden zudem die buchhändlerischen Messkataloge, als die bisher wichtigsten Quellen für Buchproduktionsstatistiken, abgelöst. Auf die Unzulänglichkeiten dieser periodischen Verzeichnisse des Angebots der Frankfurter und Leipziger Messen, auf die sich zahlreiche Untersuchungen zur Buchproduktion zumeist unkritisch stützen, hat Horst Meyer in der Nachfolge vom Max Spirgatis eindringlich hingewiesen¹⁴.

¹² Hrsg. von der Kommission für den Gesamtkatalog der Wiegendrucke; [später:] hrsg. von der Deutschen Staatsbibliothek zu Berlin; [später:] hrsg. von der Staatsbibliothek zu Berlin – Preußischer Kulturbesitz. Bde. 1–10. Leipzig 1925–2000.

¹³ Hrsg. von der Bayerischen Staatsbibliothek in München und Irmgard Bezzel. Bde. 1–26. Stuttgart 1983–2003.

¹⁴ Meyer, Horst: Buchhandel. In: *Die Erforschung der Buch- und Bibliotheksgeschichte* (s. Anm. 1), S. 206–214.

Den nationalbibliografischen Gesamtverzeichnissen werden seit etwa einem Jahrzehnt elektronische Faksimiles oder Volldigitalisate von mittelalterlichen Handschriften und Drucken von der Inkunabelzeit bis ins 18. Jahrhundert an die Seite gestellt. Für die am Buch als Objekt interessierte Buchwissenschaft werden – im Unterschied zu den reinen Textwissenschaften – hohe Anforderungen an die farbige Reproduktion und die hohen Auflösung der Digitalisate gestellt¹⁵. Die Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG) hat als eine der wichtigsten Förderinstitutionen für groß angelegte Digitalisierungsprojekte bereits seit 1997 mit den *Praxisregeln*¹⁶ Standards gesetzt und die Mittelbewilligung an deren Einhaltung gebunden. Von den vielen Digitalisierungsprojekten soll hier nur die „Verteilte digitale Inkunabelbibliothek“ (vdIb)¹⁷ genannt werden. Dieses Portal enthält bereits 1.200 Inkunabeln aus den Beständen der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel und der Universitätsbibliothek Köln.

Wie groß der Forschungsfortschritt für den Verlagsbuchhandel des 16. und 17. Jahrhunderts in den letzten fünfzig Jahren ist, zeigt die Neubearbeitung von Josef Benzings Nachschlagewerk „Die Buchdrucker des 16. und 17. Jahrhunderts im deutschen Sprachgebiet“ (1952, 2. Auflage 1982) durch Christoph Reske, erschienen 2007. Reske konnte bereits auf die Datenbanken der retrospektiven deutschen Nationalbibliografien VD 16 und VD 17 zurückgreifen. Sein Verzeichnis, das Druckerbiografien, Verlagsprogramme der Unternehmen und Sekundärliteratur zusammenstellt, umfasst weit über 1000 Seiten und ist damit ein Drittel umfangreicher als Benzings zweite Auflage von 1982.

Der traditionell dichten Erforschung der Buchproduktion steht nach wie vor das Desiderat auf der Seite des vertreibenden Buchhandels in der frühen Neuzeit gegenüber. Die Forschung ist hier auf seltene archivalische Quellen wie Rechnungsbücher und Geschäftsaufzeichnungen, Briefwechsel, Sortimentskataloge oder Akten der städtischen Verwaltung angewiesen, die häufig nicht ediert sind. Nach wie vor unentbehrlich ist

¹⁵ Zu den qualitativen Anforderungen an Digitalisate im Bereich des alten Buches vgl. Stäcker, Thomas: Erschließungsformen alter Drucke im Internet.

¹⁶ http://www.dfg.de/forschungsfoerderung/formulare/download/12_151.pdf

¹⁷ <http://inkunabeln.ub.uni-koeln.de>

Heinrich Grimms in den 1960er Jahren entstandenes monumentales Verzeichnis der im deutschen Sprachraum nachgewiesenen Buchführer bis 1550¹⁸. Dieses wird ergänzt durch neuere Einzelstudien, von denen hier nur wenige ausgewählt genannt werden könne. Eindrucksvoll hat Hans-Jörg Künast am Beispiel der Stadt Augsburg das Spektrum der buchhändlerischen Betriebe und ihrer Handelsbeziehungen in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts erschlossen¹⁹. Diese Untersuchung zeigt exemplarisch die Fruchtbarkeit der Arbeit mit archivalischen Quellen und wie es gelingen kann, daraus regionale und überregionale buchhändlerische Netzwerke nachzuzeichnen. Das Rechnungsbuch des Peter Drach in Speyer war bereits von Ferdinand Geldner²⁰ 1964 ediert und kommentiert worden. Im Jahre 2005 hat Hendrik Mäkeler²¹ aus wirtschaftshistorischer Perspektive das Rechnungsbuch erneut ausgewertet. Ihm gelingt eine detaillierte Darstellung des Drachschen Buchhandels, der einerseits Kleinkunden in der Region bediente, über ein überregionales Handelsnetz Bücher eigener Produktion oder anderer Verlegersortimenter aber auch bis nach Böhmen und Mähren vertrieben hat. Aus dieser Quelle ergibt sich ein detailliertes Bild der Reisetätigkeit der angestellten Buchführer und ihrer Usancen, der Abrechnungsvorgänge und der Bedeutung des Messehandels. Diese und andere Studien zeigen für das 16. Jahrhundert die überregionale Vernetzung des Buchgewerbes, die Entwicklung eines nicht mehr an die eigene Druckerei gekoppelten Verlags- und Vertriebswesens, die Kooperationen mehrerer Firmen bei kapitalintensiven Verlagsobjekten und die wachsende Bedeutung der regionalen und überregionalen

¹⁸ Grimm, Heinrich: Die Buchführer des deutschen Kulturbereichs und ihre Niederlassungsorte in der Zeitspanne 1490 bis um 1550. In: AGB 7 (1967), Spalten 1153–1772.

¹⁹ Künast, Hans-Jörg: *Getruckt zu Augspurg. Buchdruck und Buchhandel in Augsburg zwischen 1468 und 1555*. Tübingen 1997.

²⁰ Das Rechnungsbuch des Speyerer Druckherrn, Verlegers und Großbuchhändlers Peter Drach mit Einleitung, Erläuterungen und Identifizierungslisten. In: AGB 5 (1964), Sp. 1–196.

²¹ Mäkeler, Hendrik: *Das Rechnungsbuch des Speyerer Druckherrn Peter Drach d. M. (um 1450–1504)* (Sachüberlieferung und Geschichte 38). St. Katharinen 2005.

Messen.²² Als beispielhaft für neuere Monografien zu einzelnen Druckerverlegern sei hier die Untersuchung von Oliver Duntze zu Matthias Hupfuff genannt, der in Straßburg²³ in den ersten beiden Jahrzehnten des 16. Jahrhunderts tätig war. Duntze kann zeigen, dass die dynamische wirtschaftliche Entwicklung des Betriebs eng an eine gezielte Programmpolitik des Verlegers und die Erschließung überregionaler Absatzwege gebunden ist. Für Hupfuff hat Duntze an einem frühen Beispiel zeigen können, wie der Verleger sein Publikum in den Lesestoffen „sucht“, die er anbietet.

Das 17. Jahrhundert gehört nach wie vor zur am schlechtesten erforschten Periode des deutschen Buchhandels: Die ersten Jahrzehnte des 18. Jahrhunderts bezeichnet Horst Meyer sogar als „terra incognita“²⁴. Hier ist man weitgehend auf wenige ältere Untersuchungen angewiesen. Die an der Sozialgeschichte der Literatur orientierte Buchhandels- und Leseforschung setzt mit ihren zahlreichen und wegweisenden Arbeiten erst mit dem Entstehen eines literarischen Marktes in der Spätaufklärung und der so genannten „Ersten Leserevolution“ ein. Die von der historischen Kommission des Börsenvereins des deutschen Buchhandels getragene „Geschichte des Deutschen Buchhandels im 19. und 20. Jahrhundert“²⁵ beginnt noch später, mit dem Kaiserreich 1871. Nach wie vor bleibt die Neubearbeitung der von Friedrich Kapp und Johann Goldfriedrich verfassten *Geschichte des deutschen Buchhandels* (1886–1913)²⁶ aufgrund

²² Vgl. dazu ausführlich den Forschungsbericht von Oliver Duntze: Verlagsbuchhandel und verbreitender Buchhandel von der Erfindung des Buchdrucks bis 1700. In: *Buchwissenschaft in Deutschland*; unveröffentlichtes Ms.

²³ Duntze, Oliver: *Ein Verleger sucht sein Publikum. Die Straßburger Offizin des Matthias Hupfuff (1497/98–1520)*. München 2007 (Archiv für Geschichte des Buchwesens. Studien. 4).

²⁴ Meyer, Horst: Buchhandel. In: *Die Erforschung der Buch- und Bibliotheksgeschichte* (s. Anm. 1), S. 235.

²⁵ *Geschichte des deutschen Buchhandels im 19. und 20. Jahrhundert*. Im Auftrag des Börsenvereins des deutschen Buchhandels hrsg. von der historischen Kommission. Bisher erschienen: Bd. 1: Das Kaiserreich 1870–1918, Teil 1, 2, 2001, 2003; Bd. 2: Weimarer Republik, Teil 1, 2007.

²⁶ Kapp, Friedrich: *Geschichte des deutschen Buchhandels bis in das 17. Jahrhundert*. Leipzig 1886 (Geschichte des deutschen Buchhandels. 1). Goldfriedrich, Johann: *Geschichte des deutschen Buchhandels vom Westfälischen Frieden bis zum Beginn der klassischen Literaturperiode*. Leipzig 1908 (Geschichte des deutschen Buchhandels. 2).

ihrer quellennahen Arbeitsweise für die frühe Neuzeit ein dringendes Desiderat.

3 Leser und Lesen und die Ordnungen des Wissens

Die Erforschung des Lesens und des Lesers sowie die Präsentation des Wissens im Buch und in der Bibliothek haben in den letzten Jahrzehnten in Deutschland einen starken Aufschwung genommen.

Für die Handschriftenzeit²⁷ ist festzuhalten, dass es eine charakteristische ‚deutsche‘ Forschungsrichtung nicht gibt, ist doch die Mediävistik traditionell die Disziplin, die den gesamteuropäischen Kontext stärker im Blick hat als die eher auf einen nationalen Fokus bezogenen Arbeiten zur Neuzeit. Sehr einflussreich für Anschlussforschungen waren, um hier nur einige Namen zu nennen, Walter Ongs *Orality and Literacy* (1982), Paul Saengers Aufsatz *Silent Reading. Its Impact on Late Medieval Script and Society* (1982) oder Ivan Illichs *Im Weinberg des Textes* (1991). Die wichtigsten Forschungsfelder zum mittelalterlichen Lesen seien hier kurz aufgezählt: das Spannungsfelder Kloster und Universität, Laienstand, Klerus und Latein und Volkssprache, Lesen und Genderforschung und Lesen in der spätmittelalterlichen Stadt. Neben diesen eher traditionellen Ansätzen stehen das Verhältnis von Mündlichkeit und Schriftlichkeit und der Aufführungscharakter von Texten im Zentrum. Die Erforschung von ›Kulturen des Performativen‹, die der Mediävist Horst Wenzel angestoßen hat, ist von ihm und seiner Schule in engem Austausch mit der amerikanischen Mediävistik (unter anderem Stephen Jaeger, Kathryn Starkey, Jeffrey Hamburger) zu sehen. Hier ist besonders Wenzels einflussreiche Monografie *Hören und Sehen, Schrift und Bild* von 1995 zu nennen. Körpergedächtnis und Schriftgedächtnis, Hören und Sehen, Text und Bild in der höfischen Kultur werden in komplexe Räume der Wahrnehmung eingeordnet²⁸.

²⁷ Vgl. hierzu Glauch, Sonja–Green, Jonathan: Lesen im Mittelalter. Forschungsergebnisse und Forschungsdesiderate. In: *Buchwissenschaft in Deutschland*; unveröffentlichtes Ms.

²⁸ Vgl. Wenzel, Horst: *Hören und Sehen. Schrift und Bild. Kultur und Gedächtnis im Mittelalter*. München 1995, S. 9.

Ordnungen des Wissens und der Gelehrsamkeit stehen im Mittelpunkt einer anderen Forschungsrichtung, welche Speicherung, Ordnung und Generierung von Wissen im Buch der frühen Neuzeit thematisiert. Helmut Zedelmaier zum Beispiel untersucht die Transformation des gelehrten Buches „von einem gering strukturierten Gedächtnismedium [...] zu einem mit speziellen Verweisstrukturen ausgestatteten Instrument der Wissenserschließung und -verarbeitung“²⁹. Zentral für die Wissensarchitektur des Buches sind die verschiedenen Buchindizes. Welches Material wird wie in den Registern erschlossen, welche anderen Formen der Erfassung des gelehrten Wissens, zum Beispiel Tabellen und Formulare, entstehen? Aber auch die anderen Beibehaltungen des Buches gewinnen zunehmend an Aufmerksamkeit. Eine jüngst erschienene Untersuchung zum Titelblatt in der Inkunabelzeit zeichnet die Entstehung dieses für das ‚moderne‘ Buch und seine Zirkulation unentbehrliche Erschließungsmittel im Kontext typografischer und buchhändlerischer Konstellationen der Frühdruckzeit auf³⁰.

Vor allem im Anschluss an Forscher wie Jean-Henri Martin, Roger Chartier und Robert Danton hat sich in der deutschen Buchforschung der Komplex von Layout und Lesen bzw. der Textpräsentation im gedruckten Buch der Neuzeit und der Leseweisen etabliert. So untersucht ein zurzeit laufendes Erlanger Forschungsprojekt³¹ exemplarisch am Beispiel eines populären Lesestoffes, der Ausgaben der *Melusine* vom Basler Erstdruck 1473/74 bis ins 19. Jahrhundert, die Wechselwirkungen zwischen Buchproduktion, Buchgestalt und Textgestalt auf der einen, Lesen, Leser und Buchhandel auf der anderen Seite.

²⁹ Vgl. Zedelmaier, Helmut: Buch und Wissen in der frühen Neuzeit. In: *Buchwissenschaft in Deutschland*; unveröffentlichtes Ms.

³⁰ Rautenberg, Ursula: Die Entstehung und Entwicklung des Buchtitelblatts in der Inkunabelzeit in Deutschland, den Niederlanden und Venedig – quantitative und qualitative Studien. In: *AGB 62* (2008) S. 1–105. Gummlisch-Wagner, Johanna-Christine: Das Titelblatt in Köln. Uni- und multivalente Titelholzschnitte aus der rheinischen Metropole des Inkunabeldrucks. In: *AGB 62* (2008) S. 106–149.

³¹ Die *Melusine* des Thüring von Ringoltingen in der deutschen Drucküberlieferung von ca. 1473/74 bis ins 19. Jahrhundert – Buch, Text und Bild. Gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft.

Diese Forschungsrichtung geht davon aus, dass der Leser Einfluss auf den individuellen Akt der Lektüre nimmt und die Lektüreakte individuell und historisch variieren. In der deutschen Literaturwissenschaft folgenreich war die Rezeptionsästhetik, die mit Wolfgang Iser's *Der implizite Leser* (1972), *Der Akt des Lesens* (1976), und Hans Robert Jauss' *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* (Band 1, 1977) begründet wurden. Allerdings beziehen sich diese Untersuchungen auf die Rezeption literarischer Werke und müssen erst für eine allgemeine Geschichte des Lesens fruchtbar gemacht werden. Die moderne Kognitionsforschung setzt dagegen beim Textverstehen als Akt der Kohärenzbildung durch den Leser unabhängig von Textsorten an. Sie geht, unter anderem fußend auf den Theorien des empirischen Psychologen Hans Hörmann, von einem „kognitiven Konstruktivismus“ aus, wonach sich Textverstehen abhängig vom Vor- und Weltwissen des Lesers vollzieht. Sabine Gross hat, ausgehend von dieser Prämisse, in dem schmalen Bändchen *Lese-Zeichen. Kognition, Medium und Materialität im Lese-prozeß* (1994) Lesestrategien aufgezeigt, wie der Leser selbst ‚sinnlose‘ Texte für sich schlüssig macht. Sie hat damit gezeigt, wie fruchtbar solche scheinbar weit entfernten Theorien für geisteswissenschaftliche Forschungen sein können und es wäre spannend, dies auf die historische Leseforschung anzuwenden.

Wiederum einen anderen Ansatz verfolgt Susanne Wehde in ihrer wegweisenden, international leider wenig beachteten, Monografie *Typographische Kultur. Eine zeichentheoretische und kulturgeschichtliche Studie zur Typographie und ihrer Entwicklung* (2000). Auf zeichentheoretischer Grundlage (unter anderem Umberto Eco) untersucht Wehde die materiellen, gestalthaften Eigenschaften des Zeichens und ihre kommunikativen (bedeutungsrelevanten) Funktionen: „Typographie kann [...] als sprachunabhängiges visuelles Ausdrucks- und Bedeutungssystem angesehen werden, das auf einer Konnotationsemiotik gründet“³². Nicht nur die Schriftwahl im engeren Sinne, sondern die gesamte typografische Gestaltung eines Buches ist rezeptionsleitend. Damit gelingt es Wehde erst-

³² Wehde, Susanne: *Typographische Kultur. Eine zeichentheoretische und kulturgeschichtliche Studie zur Typographie und ihrer Entwicklung*. Tübingen 2000 (Studien und Texte zur Sozialgeschichte der Literatur. 69), S. 87.

mals, in einem theoretischen Entwurf die Typografie als visuelles Konnotationssystem zu beschreiben.

Eher der Sozialgeschichte des Lesens gehören die Forschungen von Alfred Messerli an, der unterschiedliche Mentalitäten des Lesens und Lesekulturen in der frühen Neuzeit am ländlichen Leser in der Schweiz und seiner Lektüre herausarbeitet³³. Dabei steht, wie auch in vergleichbaren Studien zum Lesen in der frühen Neuzeit in Europa, Rolf Engelsings in den 1970er Jahren einflussreiche These vom Übergang von der intensiven Wiederholungslektüre weniger autoritativer Werke zum extensiven Lesen immer neuer Lesestoffe in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhundert auf dem Prüfstand. Kritisch wurde angemerkt, dass sich Engelsings Untersuchungen nur auf ein kleines Beispiel Bremer Bürger im fortschrittlichen protestantischen Norden Deutschlands bezieht. Engelsings scharfe Periodisierung weicht in neueren Einzeluntersuchungen einem differenzierteren Befund, der auf gesellschaftlichen Gruppen und Räume zugeschnitten ist.

Engelsing ist auch für ein weiteres, viel benutztes, Schlagwort verantwortlich. In seinem Aufsatz *Die Perioden der Lesergeschichte in der Neuzeit*³⁴ (1970) hat er als Erster den Begriff ‚Leserevolution‘ für eine fundamentale Verschiebung des Lesens und seiner Funktionen im Bürgertum des ausgehenden 18. Jahrhunderts in Deutschland geprägt. Reinhard Wittmann hat nach drei Jahrzehnten fortgeschrittener Leserforschung in einem Aufsatz von 1999 gefragt: *Gibt es eine Leserevolution am Ende des 18. Jahrhunderts?*³⁵ Seine Antwort lautet mit Einschränkungen ‚Ja‘. Das moderne, anonymisierte und zersplitterte Lesepublikum entsteht um 1800. Die Leser wählen ihre Lektüre nicht mehr nach dem, was Jahrhunderte lang zur

³³ Vgl. Messerli, Alfred: *Lesen und Schreiben 1700 bis 1900. Untersuchung zur Durchsetzung der Literalität in der Schweiz*. Tübingen 2002 (Reihe Germanistische Linguistik. 229).

³⁴ Engelsing, Rolf: Die Perioden der Lesergeschichte in der Neuzeit. Das statistische Ausmaß und die soziokulturelle Bedeutung der Lektüre. In: AGB 10 (1970), Spalten 945–1002; hier S. 982.

³⁵ Wittmann, Reinhard: Gibt es eine Leserevolution am Ende des 18. Jahrhunderts? In: *Die Welt des Lesens. Von der Schriftrolle zum Bildschirm*. Unter anderem Frankfurt 1999, S. 419–454.

Stabilisierung eines fest gefügten Weltbildes von Kirche und Staat empfohlen wurde, sondern lesen, was ihre konkreten sozialen, intellektuellen und emotionalen Bedürfnisse befriedigt.

Dieser knappe Überblick konnte nicht anders als lückenhaft ausfallen. Einige wenige Tendenzen und Ergebnisse aus einem – inzwischen in seiner Vielseitigkeit und Quantität wohl kaum noch überschaubaren Gebiet – sind hier vorgestellt worden; alles Weitere ist umfangreichen Forschungsberichten vorbehalten. Aber bereits dieses Wenige zeigt den Einfluss der ‚neuen‘ Buchgeschichte von Febvre und Martin, nicht auf eine ‚deutsche‘, sondern eine im internationalen Austausch arbeitende, deutsche Buchforschung.

Il libro in Italia dal secondo dopoguerra ai giorni nostri

Ernesto Milano

Nell'affrontare l'argomento propostomi, riguardante la storia del libro in Italia negli ultimi cinquanta anni, ho concentrato le mie riflessioni anzitutto sul versante dello stato dell'arte degli studi e quindi sulla produzione libraria del periodo preso in esame, con le sue luci e le sue ombre, considerata in stretta connessione con le vicende dell'editoria che ad essa hanno dato vita.

Una prima considerazione, che vale come punto di partenza, riguarda un'altra tappa epocale che il libro, nella sua millenaria vicenda, ha vissuto nella seconda metà del Sec.XX e sta vivendo agli albori del Sec.XXI: Infatti se agli albori del Cristianesimo il libro in forma di rotolo passa a quello in forma di codice, e se alla metà del Quattrocento, grazie alla geniale intuizione di Gutenberg, registra il passaggio della scrittura a mano a quella a stampa, negli ultimi cinquant'anni, specie a partire dagli anni '80, stiamo assistendo all'evoluzione verso il libro elettronico e l'opera digitale. Metamorfosi quest'ultima che è sotto i nostri occhi nella quale il libro, pur mantenendo la caratteristica di strumento atto a registrare determinati messaggi e a trasferirli nel tempo e nello spazio, si realizza in manufatti originati dalle nuove tecnologie elettroniche, ma deve essere misurata anche sul metro del suo effettivo inserimento nel sistema, ormai globale, dell'editoria e della comunicazione, in cui, accanto a radicali innovazioni restano in vita, più che opportunamente secondo il mio punto di vista, e interagiscono, non senza conflitti e contraddizioni, procedure, strumenti e manufatti tradizionali, come appunto il buon vecchio libro a stampa, che tuttavia non nasce più dal piombo, ma è anch'esso figlio legittimo e riconosciuto dalle nuove tecnologie digitali, applicate ormai in tutte le fasi di produzione.

Rispetto a questo fenomeno che ormai ha valenza mondiale e generalizzata, sono da prendere in considerazione le soggettive situazioni socio-eco-

nomico-politiche che caratterizzano ciascun Paese e che si vanno ad innestare in uno specifico contesto culturale, in cui interagiscono determinate variabili che vanno dal grado di alfabetizzazione della popolazione, all'abitudine alla lettura, alla presenza di biblioteche più o meno valide e in grado di assolvere al loro compito fondamentale, alla presenza di editori grandi e piccoli in grado di percepire tempestivamente i gusti e gli orientamenti dei potenziali lettori e quindi di immettere sul mercato prodotti che possano essere veicolati sul piano commerciale e al tempo stesso caratterizzare la cultura di un certo periodo.

Per quanto riguarda l'Italia la storia del libro strettamente correlata a quella dell'editoria, ha conosciuto via via negli anni del secondo Novecento, un crescente interesse tonificato da persuasive proposte e convincenti approdi metodologici, anche se non è molto facile individuare le specifiche componenti, al di là di quelle di carattere generale, che hanno generato e continuano a generare un tale positivo orientamento, e che va ad innestarsi idealmente con una longeva ed autorevole tradizione di studi sulla storia del libro antico vantata dalla cultura italiana.

Tra le componenti che agiscono dialetticamente da causa e da effetto è certamente da ricordare il positivo apporto fornito da fondamentali opere straniere, tradotte in italiano, distribuite e divulgate con una certa efficacia: basti pensare all'*Apparition du livre* di Febvre e Martin, a *Cinque secoli di stampa* di Steinberg, nonché alla *Révolution du livre* di Escarpit, e alla *Galassia Gutenberg* di Mc Luan.

Sono da considerare altresì elementi rilevanti un'accresciuta sensibilità messa in luce nei confronti delle vicende tipografico editoriali di studiosi di altri settori disciplinari quali ad esempio, quello letterario o storico; ed inoltre: una più marcata presenza sulle materie bibliologiche in ambito accademico; un' incisiva azione di alcune riviste, in particolare di quelle specializzate nel campo quali "Accademie e biblioteche d'Italia", "La Bibliofilia" "Il giornale della libreria" e ancora l'incremento del pubblico potenzialmente interessato a tematiche legate alla bibliologia come, ad esempio quello bibliotecario che, finalmente, abbandonata la polverosa e vecchia immagine, va acquistando sempre più coscienza dell'importanza del suo mestiere, cercando di conquistare spazi professionali che lo qualificchino soprattutto come ricercatore e studioso.

Ultima, non certo per importanza per la particolare storia dell'editoria

italiana, è la figura dell'editore che, nata nel senso culturale del termine intorno agli anni 1830-1840 come "colui che ha cura di rivedere e dare alle stampe le opere altrui"¹, assumendo una fisionomia caratteristica e autonoma rispetto allo stampatore e al librario, si affermava definitivamente nel corso del XX secolo, allargando e precisando la definizione dei propri compiti, come colui che, secondo Calogero Tumminelli, conduttore dal 1916 della casa editrice Treves, estensore della voce per l'Enciclopedia Treccani, "esercita l'industria della produzione e divulgazione di opere letterarie, artistiche, scientifiche, musicali, per mezzo della stampa" senza attendere direttamente all'arte della stampa e al commercio librario².

A distanza di alcuni anni uno storico del libro come Giuliano Vigni scriverà che, alla conclusione del secondo conflitto mondiale, l'editoria italiana "cominciava a riscrivere la propria storia"³, spinta da un grande impegno culturale ed etico che animava la volontà di ripresa e dallo stretto connubio creatosi tra editoria e società letteraria.

La cartina di tornasole di tale connubio si può ritrovare nelle parole di un grande storico della filosofia come Eugenio Garin: "Non si fa storia della cultura senza storia dell'editoria"⁴.

Si può infatti constatare che il campo editoriale prende via via coscienza, nella seconda metà del Novecento, di un aspetto problematico pervasivo e onnipresente: il fenomeno dell'interazione fra gli elementi eterogenei del sistema, materiali ed astratti, ovvero tra dimensione economico-produttiva, cioè la merce libro, e dimensione culturale, cioè il libro come veicolo di idee.

Infatti le due componenti essenziali di ogni impresa editoriale sono il patrimonio dei testi così come vengono prodotti in origine dell'inventiva degli autori e l'insieme delle risorse tecniche, delle strategie economiche e di quelle distributive. La mediazione editoriale si attua proprio nel momento in cui si istituisce una relazione funzionale fra queste due componenti,

¹ GIOVANNI RAGONE, *L'editoria in Italia. Storia e scenari per il XXI secolo*, Napoli 2005, p.42

² CALOGERO TUMMINELLI, voce "Editore" in *Enciclopedia italiana di scienze, lettere e arti*, Roma 1950.

³ GIULIANO VIGNI, *L'Italia del libro. Struttura, produzione e mercato editoriale*, Milano 1990.

⁴ EUGENIO GARIN, *Editori italiani tra Ottocento e Novecento*, Roma-Bari, 1991, p.45

leggibile in termini di una strategia culturale, il che trova spesso concreta tangibile e felice attuazione nel periodo di cui ci stiamo interessando, cioè la seconda parte di quel Novecento che Eric Hobsbawm ha definito il “secolo breve”, in contrapposizione al “secolo lungo” rappresentato dall’Ottocento.

Pare comunque opportuno sottolineare che, nel momento in cui ci interessiamo della produzione del libro, un dato fondamentale facilmente sfugge a chi cerca di interpretarla secondo l’ottica angusta e parziale dell’editoria come impresa. L’editore *business* rappresenta infatti solo una delle componenti della produzione del libro, probabilmente la principale dal punto di vista del fatturato, ma non, o non sempre, dal punto di vista bibliografico o da quello dei contenuti. Infatti quanti libri che le biblioteche raccolgono e devono mettere a disposizione del pubblico, o di quelli che leggiamo o studiamo, sono prodotti dell’editoria *business*, e quanti invece dell’editoria accademica, di quella pubblica, di quella locale, di quella associativa, di tendenza o alternativa, di quella istituzionale e di quella sussidiata, di quella di nicchia?

Questi fenomeni, che la considerazione dell’editoria dal solo punto di vista industriale, non vede o peggio considera marginali o residuali, costituiscono, in maniera probabilmente maggioritaria, in termini di titoli di contenuti, alla produzione del libro. Senza questa editoria sempre più diffusa nel XX secolo ancor più in questo scorcio del XXI, il mondo del libro assomiglierebbe tristemente al bancone di una modesta libreria coperto solo di successi, spesso anche effimeri, delle grandi case editrici, quali la Mondadori, Laterza ed Einaudi.

Accanto a queste componenti, inoltre, un ruolo di primo piano va riconosciuto al lento, ma costante processo di maturazione ermeneutica che si è andato sviluppando, in Italia, nel secondo dopoguerra, in virtù di una ricca saggistica specializzata che, secondo Armando Petrucci⁵ “non è stata [...] capace di percorrere in modo riassuntivo e sintetico la storia del libro, ma soltanto un panorama di studi via via sempre più frammentario ed incerto, di approfondire, con metodo in ogni caso puramente descrittivo, singoli

⁵ ARMANDO PETRUCCI, *Per una nuova storia del libro*. Introduzione all’edizione italiana de *L’apparition du livre*, di L. Febvre-H. J. Martin, Roma-Bari, 1977, p.XIII

fenomeni esterni [...] o di approntare [...] inventari, annali di tipografi, cataloghi”. Questi studi, settoriali, frammentati e condotti senza la spinta di un progetto unitario, hanno tuttavia avuto il merito, prima di tutto, di fare registrare al loro interno pregevolissime esemplificazioni di indagini bibliografiche, e, in secondo luogo, operando da costante impulso, con una produzione che si aggira intorno alle duecento opere nel periodo considerato, ha reso possibile l’assimilazione di quegli elementi essenziali, quali i dati, senza i quali qualunque progetto di sintesi in qualsivoglia campo, è destinata a risolversi in astratte e fuorvianti congetture.

Infine, se consideriamo il libro, acclarato strumento fondamentale di comunicazione tra gli uomini e uno dei fattori principali nel processo di crescita della società umana, quale via storicamente privilegiata per l’accesso alla conoscenza e al sapere, dal punto di vista dei destinatari cioè i potenziali lettori e le biblioteche, si possono evidenziare due aspetti fondamentali.

In Italia che alla fine del secolo XIX registrava un alfabetismo vicino al 90%, nel corso del Novecento e in specie dopo la seconda guerra mondiale, la diffusione dell’alfabetizzazione e della scolarità, alle quali non è estraneo l’apporto dei *media* attraverso la televisione dagli albori, come una storica trasmissione “Non è mai troppo tardi” tenuta dal maestro Manzi, ha fatto sì che il pubblico dei lettori si sia esteso via via fino a comprendere l’intera comunità nazionale. Ciò ha reso possibile l’accesso ai libri di tutti i cittadini, per cui, la comunità di quanti si sono accostati e si accostano alla scrittura e alla lettura e partecipano alla vita internazionale dei libri non costituisce più un’oasi felice in un deserto arido e impenetrabile, ma una sorta di una nuova *respublica literaria* che si è andata sempre più espandendo fino a comprendere, senza alcuna distinzione, tutti i cittadini, a qualsiasi categoria o gruppo sociale appartengano.

Questa conquistata capacità di lettura, condizione preliminare e indispensabile per entrare nell’universo librario, si è potuta estrinsecare grazie ai tradizionali canali del commercio librario e alle tradizionali strutture bibliotecarie, ma soprattutto per la nascita anzitutto di librerie circolanti o di “gabinetti di lettura” sorti con il compito di facilitare l’accesso ai libri e ai giornali alla grande massa, sempre in aumento, dei nuovi lettori, seguita dalla nascita della biblioteca pubblica. Tale istituzione che, come dichiara il Manifesto dell’UNESCO “costituisce una condizione essenziale per l’approfondimento permanente, l’indipendenza nelle decisioni, lo sviluppo

culturale dell'individuo e dei gruppi sociali", ⁶ si è andata estendendo capillarmente su tutto il territorio nazionale, fino ad essere oggi presente anche nelle aree più depresse e disagiate, assolvendo, attraverso l'essenziale mediazione dei bibliotecari, a quel compito essenziale per il quale, secondo la seconda e la terza legge della biblioteconomia di Shiyali Ramamrita Ranganathan⁷, il libro in biblioteca deve andare incontro al suo lettore sicché ogni lettore possa trovare il suo libro.

Tali istituzioni, introdotte in Italia negli anni '50 sul modello mutuato dalla Public Library americana e alimentate inizialmente soprattutto le più piccole, dai libri circolanti a cura delle Soprintendenze bibliografiche, sono diventate via via depositarie di un autonomo patrimonio librario, grazie al miglioramento delle condizioni economiche del Paese e all'accresciuta sensibilità nei loro confronti, divenendo così un'efficiente volano del commercio librario.

Tutte queste componenti che si pongono su un piano di un'evidente interigenza, ma ancora attendono di essere ricondotte ad un progetto unitario che dia concretezza in modo pieno ed esaustivo della storia del libro italiano di un periodo così denso di mutamenti che certamente, col passare del tempo, non potrà non essere definito epocale per la storia della cultura e, comunque, uno dei più decisivi per l'identità del libro italiano.

Col passare del tempo, soprattutto negli ultimi anni del Novecento e agli albori del Duemila, con la presa di coscienza del problema da parte degli storici e dei bibliografici, non sono mancati gli studi condotti con una certa serietà e le iniziative finalizzate a fare il punto, a fornire elementi, a raccogliere dati e raffrontarli.

Ne è esempio probante un censimento de *Il libro a stampa italiano* dal 1945 al 1983 condotto da Marco Santoro ⁸, suddiviso in sezioni che vanno dalle "opere sulla storia del libro in generale", ai "manuali in cui vi sono cenni sulla storia del libro", alla "storia del libro per secoli", alla "storia del

⁶ *Il Manifesto UNESCO sulle biblioteche pubbliche* approvato nel novembre 1994, dopo il precedente del 1972, pubblicato in "IFLA Journal, XXI, 1995, I, pp.66-67.

⁷ S. R. RANGANATHAN, *Le cinque leggi della biblioteconomia, Library Manual*, Bombay-London-New York, 1912

⁸ MARCO SANTORO, *Il libro a stampa italiano (1945-1983)*. Per una bibliografia in "Accademie e Biblioteche d'Italia", LII, 35 n.5 (1984) n.1, pp. 40-42)

libro per regioni”, agli “aspetti specifici dell’editoria e del libro”, ad “alcuni protagonisti dell’editoria italiana”, alle “mostre illustrative”, fino alle “miscellanee”, insomma una vera e propria bibliografia ragionata anche se con limiti temporali.

Tale limite viene superato e si porta avanti di qualche anno, da una ricerca *sull’Editoria libraria in Italia dal Settecento a oggi. Bibliografia degli studi 1980-1990*, edita a cura dell’Associazione Italiana Biblioteche ⁹, dalla quale emergono interessanti dati di valutazione. La ricerca infatti segnala 281 pubblicazioni sulla “Storia dell’editoria e delle case editrici”, 261 su “I gusti e la cultura del pubblico”, 167 su “l’organizzazione dell’azienda editoriale e il mercato”, 162 su “la diffusione del libro: modi e strutture”, 157 su “Dal testo al libro: il percorso editoriale”, 110 su “Dal testo al libro: tipi e generi editoriali; collane”, 84 su “Cataloghi e strumenti”, 81 su “Editoria specializzata”, 67 su “Legislazione e normative”, 56 su “La produzione e la confezione materiale dell’oggetto libro”, e 34 su “Gli editori”. Sono certo numeri importanti che testimoniano il progresso degli studi in un solo decennio.

Dal 1994 vede la luce una rivista in fascicoletti semestrali “La fabbrica del libro” ¹⁰, dovuta a un gruppo di studiosi bravi e affiatati, presentata nel primo numero da Gabriele Turi come agile e informale “strumento di lavoro”, che ormai da quattordici anni è un compagno costante per chi si interessa di storia dell’editoria, con i suoi editoriali di riflessione e discussione, le sue schede di ricerche in corso, di archivio e di fonti, le sue interviste, i suoi ricchi spogli bibliografici.

Altra pregevole iniziativa che risale agli anni ottanta dello scorso secolo è la collana *Strumenti bibliografici* diretta da Enzo Esposito, nella quale appare al n.7 nel 1992 una pregevole monografia di Gianfranco Tortorelli, *Parole di carta. Studi di storia dell’editoria* ¹¹ dove l’autore, nei primi due

⁹ *Editoria libraria in Italia dal Settecento a oggi. Bibliografia degli studi 1980-1990*. A cura di Luca Clerici, Bruno Falcetto, Giovanni Ragone, Gianfranco Tortorelli, Roma, AIB, 1991

¹⁰ *La Fabbrica del libro. Bollettino della storia dell’editoria in Italia*, Milano, Franco Angeli, I (1994) -

¹¹ GIANFRANCO TORTORELLI, *Parole di carta. Studi di ricerca dell’editoria*, Ravenna 1992 “Strumenti bibliografici” n.7

importanti capitoli in premessa segnala: “Due passi avanti negli studi di storia dell’editoria” e mette a fuoco “ Il mestiere di editore tra biografia e autobiografia”.

Si spinge più avanti, per cogliere gli aspetti più contingenti e le problematiche della storia del libro tutta proiettata al futuro all’inizio del XXI secolo, l’opera di Roberta Cesana, *Editori e librai nell’era digitale. Dalla distribuzione tradizionale al commercio elettronico*¹², edita nel 2002 e già alla settima edizione. L’autrice, analizzando il significativo processo di trasformazione per il quale il libro è entrato nell’era della riproducibilità non più tecnica, ma digitale, invadendo gli spazi umani più di quanto sia riuscito a fare il libro tradizionale, percorre le dinamiche evolutive in atto nel settore dell’editoria libraria in Italia dal secondo dopoguerra ai giorni nostri, con la proposta degli “E-book” e dei “Print-on-Demand”, con l’obiettivo di individuare i termini della mutazione che il comparto sta attraversando.

L’ultima frontiera riguardante il libro è evidenziata in un’opera di Iolanda Pepe, *Internet libri. I libri e la letteratura al tempo di Internet*,¹³ edita a Napoli da Esselibri nel 2000, nella quale l’autrice segnala oltre 250 link per scoprire che la Rete è “un media prevalentemente da leggere” e non solo da navigare, concludendo che Internet, utilizzata bene, è un ottimo strumento divulgativo ed educativo.

Si segnalano inoltre la pregevole sintesi di Alberto Cadioli e Giuliano Vigni, *Storia dell’editoria italiana*, edita nel 2004 ne “I mestieri del libro” dell’Editrice Bibliografica¹⁴, che vuole offrire una breve, ma insieme approfondita panoramica sulle tappe che hanno segnato la storia dell’editoria e quindi del libro in Italia e, ancora di Giuliano Vigni, *L’editoria in tasca* edita anch’essa nello stesso anno dall’Editrice bibliografica¹⁵, con l’intento di fornire un breve quanto importante flash nel mondo editoriale, la sua realtà, i suoi problemi, il suo mercato, anche attraverso la lettura di una serie di tabelle e di dati statistici.

¹² ROBERTA CESANA, *Editori e librai nell’era digitale. Dalla distribuzione tradizionale al commercio elettronico*. Prefazione di Giorgio Montecchi, Milano, Angeli 2007.

¹³ IOLANDA PEPE, *Internet libri. I libri e la letteratura al tempo di Internet*, Napoli 2000

¹⁴ ALBERTO CADIOLI - GIULIANO VIGNI, *Storia dell’editoria italiana*, Milano 2004.

¹⁵ GIULIANO VIGNI, *L’editoria in tasca*, Milano, 2004.

Non sono però da dimenticare per un inquadramento storico dell'editoria italiana dell'Ottocento ad oggi, e quindi anche del periodo di cui qui ci stiamo interessando: una *Storia dell'editoria nell'Italia contemporanea* curata nel 1997 da Gabriele Turi¹⁶; *Un secolo di libri. Storia dell'editoria in Italia dall'unità al post-moderno*, di Giovanni Ragone edita nell'anno 1999¹⁷; una *Storia degli editori italiani. Dall'Unità alla fine degli anni sessanta*, di Nicola Tranfaglia e Albertina Vittoria, edita nel 2000¹⁸ e un'opera dello stesso Tranfaglia su *Editori italiani ieri e oggi*, edita nell'anno 2001¹⁹, con l'intento di fornire una mappa storica generale ricca anche di numerose informazioni, integrata con l'analisi degli anni più recenti; un'opera di informazioni, integrata con l'analisi degli anni più recenti; un'opera di Gian Carlo Ferretti, *Storia dell'editoria letteraria in Italia 1945-2003*, edita nell'anno 2004²⁰ e infine un'opera di Francesca Vannucchi, *Introduzione allo studio dell'editoria*²¹, edita nell'anno 2004, che, all'inizio dell'anno 2000 fa il punto, con l'aiuto di una serie di tabelle statistiche, spaziando dalla produzione del libro nei suoi generi e nel tipo di edizione, alle case editrici; ai principali canali di diffusione del libro della libreria, alla grande distribuzione, all'edicola, alle biblioteche, fino al profilo del lettore e alla lettura dei libri con i dati aggiornati al 2001, seguita da una vostra guida bibliografica che parte dalle fonti e arriva, attraverso cinque scansioni, al libro nell'universo multimediale.

Tutti questi studi e approfondimenti che dimostrano come, specie negli ultimi anni, si sia imboccata la strada buona e utile per arrivare ad una più che auspicabile sintesi meritoria che si possa definire "storia", trova in Italia, una quanto mai utile cassa di risonanza nell'annuale "Fiera

¹⁶ GABRIELE TURI, *Storia dell'editoria nell'Italia contemporanea*, Firenze, Giunti 1997.

¹⁷ Giovanni Ragone, *Un secolo di libri. Storia dell'editoria in Italia dall'Unità al post-moderno*, Torino, Einaudi, 1999.

¹⁸ NICOLA TRANFAGLIA-ALBERTINA VITTORIA, *Storia degli editori italiani. Dall'Unità alla fine degli anni sessanta*, Roma-bari, Laterza, 2000.

¹⁹ NICOLA TRANFAGLIA, *Editori italiani ieri e oggi*, Roma-Bari, Laterza, 2001.

²⁰ GIAN CARLO FERRETTI, *Storia dell'editoria letteraria in Italia. 1945-2003*, Torino Einaudi, 2004.

²¹ FRANCESCA VANNUCCHI, *Introduzione allo studio dell'editoria*, Milano, Editrice bibliografica, 2004, "I misteri del libro", 21,

Internazionale del Libro” di Torino. La manifestazione che varata il 18 maggio 1988 come “Salone del Libro” con un intervento dello scrittore premio Nobel Josif Beodskij che alla cerimonia inaugurale lo definì “Un’idea luminosa con un pizzico di follia”, è oggi, a distanza di venti anni, tra gli appuntamenti primaverili più importanti in Italia e in Europa, imponendosi come la più completa rassegna di libri ed iniziative legate al settore dell’editoria. Con l’originalità e l’attualità dei temi suggeriti in ogni edizione e con la ricchezza degli eventi cui da spazio, attraverso dibattiti, incontri con l’autore, presentazioni reading, *lectio magistralis*, spettacoli, la Fiera del libro di Torino offre alle migliaia di visitatori e di espositori un ampio respiro su tutto ciò che ruota attorno al mondo del libro, dando vita ad un evento di proporzioni e risonanza internazionale, che si caratterizza come un’occasione imperdibile che permette di vagare per ore tra grandi editori, scrittori e giornalisti in giro per la manifestazione e piccole case editrici altrimenti introvabili. Il numero di visitatori passato dai 100.000 della prima edizione ai 350.000 dell’edizione 2007 dimostra l’interesse suscitato, pari all’ultima di qualche giorno fa all’insegna del tema “la bellezza ci salverà”: e risonanza internazionale, che si caratterizza con un’occasione imprevedibile che permette di vagare per ore tra grandi editori, scrittori e giornalisti in giro per la manifestazione e piccole Case editrici altrimenti introvabili. Il numero di visitatori passato dai 100.000 della prima edizione ai 350.000 dell’edizione 2007 dimostra l’interesse esercitato. Complementari a questo grande evento si pongono all’attenzione di chi ama il libro e la sua storia la “Fiera del Libro per ragazzi” di Bologna e la “Fiera della piccola e media editoria” di Roma entrambe occasione di conoscenza delle problematiche del settore, focalizzandone le sue luci e le sue ombre, le sue problematiche nonché le aspettative legate alla sua evoluzione in atto.

Prendendo le mosse da questi principali studi, condotti quasi a macchia di leopardo, così come dai ricordati appuntamenti annuali che hanno il merito di concentrare l’attenzione sui problemi ancora aperti riguardanti la storia del libro e dell’editoria, cerchiamo ora di tracciare un percorso cronologico sul filo di una microstoria delle vicende riguardanti il libro nel periodo di nostro interesse.

Abbiamo già ricordato l’affermazione di Giuliano Vigini secondo la quale “Solo all’indomani della guerra l’editoria italiana cominciava [...] a riscrivere la propria storia, animata da un grande impegno culturale ed

etico, nonostante le numerose difficoltà d'ordine generale e gli specifici problemi di carattere economico ed aziendale”²².

Si partiva dal quasi vuoto di attività provocato dalla guerra dovuto anche al fatto che le sanzioni comminate all'Italia dalle Società delle Nazioni per avere violato, con la guerra di Etiopia, i patti internazionali, avevano creato molte difficoltà agli editori soprattutto per quanto riguardava l'approvvigionamento della carta, che durante la guerra era scarseggiata ed aveva raggiunto prezzi molto alti. A ciò si erano aggiunti i danni provocati agli stabilimenti dai bombardamenti, i problemi restrittivi riguardante la libertà di stampa, le requisizioni delle aziende verificatesi al Nord per opera della Repubblica di Salò, con la “socializzazione” delle aziende e la messa da parte dei proprietari delle case editrici. Il calo della produzione aveva così registrato percentuali dal 44% al 79% per cui i titoli che nel 1942 erano 10.762, nel 1944 erano calati a 2.248.

Tutte le case editrici si erano trovate in una fase di stallo paralizzante o comunque di attesa forzata tenendo nel cassetto, in attesa di tempi migliori, i progetti nel frattempo elaborati.

L'unica eccezione, segno di una volontà mai piegata e di una forte volontà di ripresa, era venuta dalla Bompiani che, proprio negli anni della guerra, passato ed elaborato il progetto di una delle iniziative più importanti dell'editoria italiana del Novecento, il monumentale *Dizionario Letterario delle Opere e dei Personaggi di tutti i tempi e di tutte le letterature*, una vera e propria “Arca di Noè della cultura” che aveva visto la luce con il suo primo volume nel 1946 proprio alla fine de conflitto, per essere poi completata nel 1950 con il ventesimo volume.

Lo sforzo di rinnovamento dei grandi editori già pronti sul mercato, come Hoepli, Mondadori e Sonzogno a Milano, Einaudi e paravia a Torino, Vallecchi e Olschki a Firenze, aveva trovato fertile terreno nell'ansia di rinnovamento di molti scrittori ed intellettuali, seriamente impegnati a dare nuovo respiro alla cultura aprendola alle istanze della democrazia.

Al buio, all'oppressione e al grigiore, come sempre capita nella storia, l'uomo cerca di reagire con la tensione e l'entusiasmo che lo traghettino

²² ALBERTO CADIOLI-GIULIANO VIGINI, *Storia dell'editoria italiana*, cit, p.88, citazione già presente nella citata *L'Italia del libro* di Vignini.

verso tempi e prospettive migliori rispetto al passato e ciò si era verificato in Italia nel momento in cui bisognava pensare alla ricostruzione in un clima di fervore intellettuale e di passione civile, con il felice connubio creatosi tra editoria, istituzioni culturali e società letteraria.

Dai cenacoli intellettuali e dai “cantieri di lavoro” quali erano divenute le case editrici, con idee e progetti a volte irrealizzabili, erano uscite, o si erano affermate, riviste di estremo valore dal “Politecnico”, al “Ponte”, a “Comunità” a “Humanitas”, a “Cronache sociali”, dando vigore e sviluppo al settore librario, nel quale emergeva ancora, come esempio di rinnovamento culturale e politico, Valentino Bompiani che, a guerra appena finita, aveva pubblicato *Uomini e no* di Elio Vittorini, presentato come “catarsi”, come invito all’umanità “oltre l’odio e la vendetta”²³

In questo rinnovato clima, a Roma e a Milano appena liberate, si erano moltiplicate le sigle e, a testimonianza del fatto che la produzione dei libri fosse considerata uno dei canali privilegiati per comunicare esperienze ed idee, si era registrata un’autentica fioritura di piccoli editori, come rileva Gabriele Turi²⁴, che traccia un panorama delle piccole sigle editoriali aperte nell’immediato dopoguerra.

L’esito di tale inversione di rotta si ritrova nelle statistiche delle opere pubblicate che, tra il 1945 e il 1949 registrano un notevole incremento del + 131,8% del numero di titoli pubblicati, che tuttavia non riesce a sanare completamente il danno causato al settore dagli anni del conflitto, facendo comunque registrare nell’arco del decennio 1941-1950 un saldo passivo di – 17,7%.

L’incremento più evidente si registrava nel campo letterario dove si passava dai 605 titoli del 1944 ai 1334 del 1945, per arrivare ai 2551 titoli pubblicati nel 1949 e ai n. 2639 nel 1950.

Elio Vittorini scriveva nel 1945 sulle pagine del “Politecnico”:²⁵ “Le librerie non hanno più posto per accogliere e esporre la sovrabbondante produzione che le case vecchie, nuove, nuovissime, grandi, piccole e minime, moltiplicatesi in Italia con il ritorno della libertà mettono fuori in tutti i formati, in vesti tipografiche di buono e pessimo gusto, di rado con discer-

²³ VALENTINO BOMPIANI, *Vita privata*, Milano 1973, p.217

²⁴ GABRIELE TURI, *Cultura e potere nell’Italia repubblicana*, in: *Storia dell’editoria nell’Italia contemporanea*, cit., pp.384-387

²⁵ “Politecnico”, Milano 1945, a.I, nn.13-14

nimento del contenuto e, se si tratta com'è per lo più, di traduzioni, molto di rado curando la versione italiana”.

Ma occorre osservare che se Vittorini fondamentalmente focalizzava il reale problema dell'eccessiva produzione, tuttavia in specie la letteratura riusciva a trovare punte di eccellenza, imponendosi per qualità e varietà di scelte, poiché dallo stretto rapporto tra editori e intellettuali andava incentivandosi la stagione delle collane.

Infatti Einaudi oltre ad arricchire le collane già esistenti quali i “Saggi”, la “Biblioteca di cultura scientifica”, i “Narratori stranieri tradotti” e l’“Universale” decollata nel 1942, lanciava nel 1945 la “Biblioteca di cultura filosofica” su progetto di Norberto Bobbio, il “Politecnico biblioteca” nel 1946, la “Collezione di studi religiosi, etnologici e psicologici” nel 1948 su idea di Ernesto De Martino e Cesare Pavese, la “Piccola biblioteca scientifico-letteraria nel 1948 e, soprattutto, “I millenni”, e “I coralli” editi per la cura di Cesare Pavese nel 1947 e i “Supercoralli” nel 1948.

Come si evince si tratta di un'attività molto intensa che qualificava la Einaudi anche sul piano qualitativo e le dava notevole prestigio evidenziandola come la maggiore rappresentante dei fermenti e delle istanze innovatrici che urgevano a quel tempo, per la realizzazione di una nuova cultura che privilegiava la sinistra, attraverso una produzione sia sul versante saggistico e dalle discipline economiche e sociali, che su quello narrativo, settore quest'ultimo nel quale brillavano, tra gli altri, autori come Elio Vittorini, Italo Calvino e Cesare Pavese.

Arnoldo Mondadori, rientrato in Italia nel 1945 dopo mesi di esilio in Svizzera, riprende in mano le redini della casa editrice affiancato dai figli Bruno, Alberto e Giorgio, riallacciando i rapporti con i propri autori italiani e stranieri e rinnovandosi anche sul piano tecnologico nelle officine di Verona.

Dopo avere rilanciato le collane drasticamente bloccate dalla censura fascista, come “Medusa” e “I Gialli”, avviava nuove collezioni dirette a far riflettere e a far percepire chiaramente in quell'immediato dopoguerra quanto era successo nel nostro Paese: ed ecco infatti “Orientamenti” e “Arianna” e poi “Il pensiero critico” che, curando vari argomenti cultura, vedeva la presenza di autori come Huxley, Lawrence, Maritain, Valéry, Sartre, Lukàcs, Kirkegaard.

Mondadori, il primo vero editore industriale italiano che persegue la strategia di coprire progressivamente tutte le aree in cui un testo sia leggibile da

un lettore medio, rispondendo alla crescente omogeneizzazione dei consumi sugli standard piccolo-borghesi, puntava soprattutto sulla narrativa, asse portante della casa editrice, con il lancio di nuove collane quali “I classici contemporanei stranieri” nel 1947, “I classici contemporanei italiani” nel 1946 e la “Medusa degli italiani” nel 1947, dove accanto ai vecchi scrittori si affiancano autori moderni quali Giovanni Comisso, Alberto Vigevani, Carlo Bernari, Vasco Pratolini, Domenico Rea, Massimo Bontempelli, Dino Buzzati, Alba De Cespedes, Ignazio Silone.

Al tempo stesso, con uno sguardo rivolto all'estero, l'editore cercava autori capaci di assicurargli successo, come Ernst Hemingway in campo narrativo o come Wiston Churchill con le sue memorie sulla seconda guerra mondiale in campo storico-saggistico.

Veniva parimenti concesso notevole spazio alle opere per ragazzi con la creazione di varie collane e alla produzione di testi scolastici con la costituzione nel 1946 delle “Collezioni scolastiche Mondadori”. Del resto tutta l'editoria scolastica andava registrando una vertiginosa crescita tanto che, dal 1945 al 1950, registrava un aumento di titoli del 217%.

Nel 1948 una significativa novità veniva offerta con la “Bmm” acronimo della “Biblioteca moderna Mondadori” una specie di universale di nuova concezione che nasceva dalla volontà di “offrire testi di altissimo livello culturale e di buon aspetto editoriale a prezzi molto popolari”²⁶.

A questa collana dal 1953 al 1956 verrà affiancata la “Biblioteca contemporanea Mondadori” che, pubblicando saggi, opere di storia, di filosofia, critica letteraria, psicologia, memorie epistolari, venderà nei primi quindici anni 15.000.000 di copie.

La formula del libro economico, tascabile a uscita settimanale, sempre più indispensabile per ampliare il numero dei lettori, dal 1953 sarà applicata a nuove collane letterarie quali i “Libri del Pavone”, che in undici anni, ristampando i romanzi già famosi, raggiungerà i 250 titoli con circa 10.000.000 di copie vendute.

Un ruolo fondamentale veniva giocato dalla Casa Editrice nel settore dei periodici, con la pubblicazione dopo la guerra di un nuovo settimanale

²⁶ *Catalogo storico Arnoldo Mondadori Editore (1912-1983)*, a cura di P. Moggi Rebullà e M. Zerbini, Milano 1985

femminile “Confidenze di Liala” e uno dei primi fotoromanzi “Bolero film” che si imponeva alla lettura attraverso le immagini nei riguardi di un pubblico appena alfabetizzato. Nel 1947 riprendeva la pubblicazione di “Grazia”; nel 1949 veniva pubblicato “Topolino” e nel 1950 un nuovo settimanale, “Epoca”, che si differenziava da altre riviste per l’uso del colore e di grandi servizi fotografici, nonché una rivista di larga diffusione come “Selezione del Readers Digest”.

Negli anni ’50 seguiva una nuova collana di narrativa “I grandi narratori italiani” con l’acquisizione di nuovi autori, quali Anna Banti, Guido Piovene, Dino Buzzati, Riccardo Bacchelli, Aldo Palazzeschi, mentre veniva commesso l’errore di rifiutare il *Gattopardo* di Giuseppe Tomasi di Lampedusa che, edito nel 1956 da Feltrinelli nella “Biblioteca di Letteratura” diretta da Giorgio Bassani, risulterà un best-seller di prima grandezza. Sempre a metà degli anni ’50, grazie ad un accordo con la Einaudi, Mondadori acquisirà titoli di estremo prestigio quali la *Recherche* di Proust, le opere di Cesare Pavese e di Ernest Hemingway e il *Diario di Anna Frank*.

L’editore Rizzoli si affidava, da parte sua, alla colta “Sofà delle Muse”, ma puntava anche sui consumi popolari con i “Nostri romanzi” di genere rosa, mentre nel 1949 si affidava alla prima vera collana di classici tascabili che, diretta a dare vita a un progetto articolato di letteratura universale, sulla scorta della inglese “Penguin” o dell’americana “Pocket book”, avrebbe avuto un successo di massa: è la geniale *Biblioteca Universale Rizzoli* (BUR) diretta a presentare testi “fuori diritti”, cioè non soggetti più allo scaduto diritto d’autore, appartenenti alla tradizione culturale europea, dall’antichità classica ai giorni nostri.

Ne fanno la sua fortuna, l’ampiezza delle scelte, i ritmi di pubblicazione, i prezzi molto contenuti e quindi il vasto pubblico che può accedervi: lo testimonia la tiratura di 10.000 copie, ben presto raddoppiata ed un premio UNESCO ricevuto nel 1952.

Rizzoli inoltre trovava il suo punto di forza in una serie di settimanali ad ampia diffusione, partendo da “Oggi” nel 1945, a “Candido”, all’“Europeo” e a tutta una serie di altri titoli riguardanti l’intrattenimento popolare, tanto che alla fine degli anni ’50, la tiratura supererà i 2 milioni di copie alla settimana.

Si può affermare, dai dati emersi, che la narrativa è il genere trainante dell’immediato dopoguerra con un vero e proprio boom editoriale che passa

dai 358 titoli del 1948 ai 1522 del 1950²⁷. Tuttavia anche la saggistica, sulla spinta della tensione politica e ideologica, conosce anche un buon rilancio, come testimoniano le ricordate collane di saggi edite da Einaudi e la “Biblioteca di cultura moderna” di Laterza, che si segnalano per la ricchezza dei titoli e la validità scientifica e culturale.

Quando gli anni quaranta si chiudono l’editoria libraria italiana si trova quindi pienamente inserita nel nuovo mondo culturale, ma anche politico ed economico sociale dell’Italia del dopoguerra, interpretandone i bisogni, sostenendo con convinzione l’impegno di rinnovamento e guardando con fiducia al mercato del libro che offre via via gratificanti riscontri. Anche grazie agli investimenti industriali diretti ad acquisire macchine più moderne ed efficienti, il livello qualitativo dei testi è sicuramente migliorato e il prodotto librario è esteticamente più gradevole anche grazie a una grafica chiara e moderna.

Agli inizi degli anni cinquanta l’editoria entra in una situazione di mercato rispecchiando l’orientamento dell’Italia verso una progressiva immersione nel capitalismo e verso più moderni cicli produttivi.

Terminata abbastanza rapidamente la ricostruzione, si verifica un processo di concentrazione dell’editoria in un ristretto ambito di imprenditorie medio-grandi e una netta specializzazione della maggior parte delle case editrici sopravvissute.

Alla fine di quegli anni infatti si può rilevare che hanno raggiunto una dimensione industriale il gruppo Mondadori, Garzanti, Rizzoli, il gruppo Giunti-Marzocco, Sei, Utet, Bompiani, Einaudi, Sansoni, case presenti in tutti i segmenti del mercato, mentre con un certo distacco, si pongono Longanesi, Feltrinelli, Editori riuniti, Mursia, Bietti²⁸.

Intanto il Paese si avvia a vivere una fase di rapida e grande crescita che riguarderà gli anni dal 1950 al 1963 e che sarà etichettata come “miracolo economico italiano”.

²⁷ cfr. sull’argomento, ALBERTO CADIOLI, *L’industria del romanzo. L’editoria letteraria in Italia dal 1945 agli anni Ottanta*, Roma 1981; GIAN CARLO FERRETTI, *Storia dell’editoria letteraria in Italia, 1945-2003*, Torino 2004

²⁸ I dati sono riscontrabili ne *Il catalogo della libreria italiana 1959* a cura dell’Associazione Italiana editori (AIE), Milano, s.d. [ma 1960]

Ciò comporta un miglioramento delle condizioni di vita e la diminuzione dell'analfabetismo, ancora piuttosto elevato e che solo alla fine degli anni cinquanta farà registrare un numero di alfabetizzati pari al 90% della popolazione, mentre ancora nel 1951 superava il 30%. Per quanto, in quegli anni, il mercato editoriale pure accresciuto, si rivolgeva ancora a un numero elitario di lettori, le case editrici privilegiavano i progetti già avviati, nella convinzione di un'ottimistica previsione di allargamento e non scoraggiate dall'indagine svolta nel 1949²⁹ dalla quale risultava che la scarsa vendita dei libri dipendeva dalla concorrenza di settimanali e fumetti, nonché dei pezzi che, per le tasche degli italiani erano ancora troppo altri, derivanti anche dalle basse tirature, conseguenza della scarsa abitudine a leggere, anche da parte degli alfabetizzati.

In quegli anni la circolazione del libro era anche condizionata da una carente situazione della promozione e dello sviluppo della cultura, rilevata nel 1954 da Virginia Carini Dainotti³⁰ che segnalava la disastrosa situazione italiana con neppure 30 biblioteche comunali su 7751 comuni e circa 18.000 frazioni e il sacrosanto bisogno da parte di più di 30 milioni di uomini, di sapere, di informarsi, di avere a disposizione libri e giornali, di accedere alla cultura in modo permanente.

Il volano per questa acculturazione per la Dainotti doveva essere la Biblioteca pubblica³¹, concetto peraltro già espresso dall'ALA nel 1943 e poi nel 1949 dall'UNESCO, secondo il quale "la biblioteca pubblica è espressione della fiducia della democrazia nell'educazione a tutte le età della vita", e dalla FIAB nel 1955.

Da quella presa di coscienza ne era derivata l'esperienza delle reti dei posti di prestito³² utili all'acquisizione di libri da parte della Direzione Generale delle Accademie e delle Biblioteche, per distribuirli e farli circolare a cura delle Soprintendenze bibliografiche.

²⁹ F. CUNSOLO, *Quanto e come si legge in Italia*, in "Nuova Antologia", LXXXIV, 1949

³⁰ VIRGINIA CARINI DAINOTTI, *Biblioteche Popolari e reti nazionali di lettura* in: "La parola e il libro", 37 (1954) pp.73-76

³¹ VIRGINIA CARINI DAINOTTI, *La Biblioteca pubblica istituto della democrazia*, 2 voll., Milano 1964

³² VIRGINIA CARINI DAINOTTI, *L'organizzazione della lettura pubblica in Italia dal 1952 al 1962* in: "Accademie e Biblioteche d'Italia" XXXIV (1999), n.2-3, p.112.

Sostanzialmente il livello di produzione dei libri prima su stabilizza sui valori alquanto elevati recuperati alla fine del secondo conflitto, poi con l'esordio specie nella seconda metà degli anni cinquanta, di una nuova generazione di editori più smalziati, scientifici, coscienti spesso delle contraddizioni di una cultura ancora sostanzialmente umanistica in una civiltà sempre più tecnologica³³, il prodotto libro cresce e riprende la sua corsa, aumentando considerevolmente, per cui da 5653 titoli del 1956 si passa agli 8111 del 1960 con una percentuale di aumento del +43/%, che risulta la più alta del dopoguerra.

Ciò si spiega anche grazie all'affacciarsi sulla scena editoriale di un rilevante numero di case editrici: Federico Motta e Mursia nel 1952; Editori riuniti nel 1956; che tentano di sviluppare un programma orientato a una più ampia e organica diffusione della cultura marxista e nello stesso tempo proiettato verso obiettivi culturali e politici di più ampio respiro; Feltrinelli nel 1954 una delle più importanti del periodo che nel 1957 pubblicherà in prima edizione mondiale *Il Dott. Zivago* di Boris Pasternàk, uno dei grandi successi della narrativa sia come genere che come risultato commerciale; il Mulino nel 1954 che porta nella cultura italiana un nuovo orizzonte di idee, con importanti saggi e contributi di autori italiani e stranieri; e Curcio sempre nel 1954; Angeli nel 1955 specializzata in pubblicazioni per l'azienda mirata all'organizzazione del lavoro e alle tecniche manageriali; Beringhieri nel 1957 Sugar ancora nel 1957; e poi Armando e il Saggiatore nel 1958 che si circondava di intellettuali di varia provenienza e di discipline diverse.

Globalmente la narrativa si imponeva ancora per numero di pubblicazioni e accanto al più ricordato *Gattopardo* di Tommasi di Lampedusa edito nel 1958 che Feltrinelli, che nel giro di cinque anni raggiungeva e toccava le ottanta edizioni, brillavano i nomi di Giovanni Guareschi, di Alberto Moravia di Goffredo Parise, di Vasco Pratolini, di Pier paolo Pasolini e di Carlo Emilio Gadda.

Sul finire degli anni cinquanta, nel 1959 si impone un nuovo capillare strumento di distribuzione e diffusione del libro, il *Club degli Editori* che ai

³³ V. G. BECHELLONI, M. GUARALDI, *Per una radiografia dell'industria editoriale italiana*, in "Italiana 1958", Milano, 1958.

soci aderenti conquistati con una pubblicità molto diffusa, invia a casa per posta i libri via via proposti attraverso la sua rivista “Notizie letterarie” e contribuisce ad avvicinare alla lettura un elevato numero di lettori prima non raggiungibili attraverso la vendita nelle librerie. La formula editoriale importata dagli Stati Uniti e dalla Gran Bretagna faceva nascere in Italia una nuova strategia di vendita per corrispondenza, destinata ad allargarsi notevolmente negli anni sessanta.

Contemporaneo a questo fenomeno, anche grazie alla diffusione del mezzo televisivo, il livello di alfabetizzazione e di scolarizzazione aumentata notevolmente il numero degli alfabetizzati tocca il 90%.

Grazie a tutti questi accadimenti da porre in favorevole interrelazione si va verso una fase di “scoperta” della lettura da parte di una larga fetta di produzione che fino a quel momento non aveva avuto accesso alla carta stampata e, in corrispondenza, l’editoria che va incontro all’apertura di un vero e proprio mercato di massa, come altri settori dell’economia italiana, come dagli inizi degli anni Sessanta e fino agli ultimi anni Settanta, un vero e proprio boom, correlato allo sviluppo industriale, economico e culturale della società italiana. Si verifica quindi una spinta ai consumi che subisce un’ulteriore accelerazione e anche l’editoria, per tenere il passo si espande, anche grazie al contributo di due grandi eventi: uno tecnologico che si avvale della diffusione della fotocomposizione che già alla fine del decennio, come sottolineato da Steinberg³⁴, viene in molti casi controllata dai primi elaboratori elettronici, l’altro socio-istituzionale con la nascita a partire dagli anni ‘62-’63 della nuova Scuola media unica che porta a una rottura nel settore dell’editoria scolastica e ad un ampliamento del mercato editoriale³⁵.

Anche il nuovo clima politico, inaugurato nel 1963 dal primo governo organico di centro sinistra voluto da Aldo Moro, induce a nuove speranze per gli editori italiani, come sembra evincersi dalle parole di Giulio Einaudi³⁶, dirette a confidare in un notevole aumento dei lettori, con la nuova scuola

³⁴ S.M. STEINBERG, *Cinque secoli di stampa*, Torino, 1958.

³⁵ V. G. TURCHETTA, *L’editoria libraria in Italia alla fine del’900*, a cura di F. Brioschi e C.D.Girolamo, Torino, 1996; F. Erriques, *Trent’anni di editoria scolastica*, in *Il destino del libro*, 1984.

³⁶ G.EINAUDI, in “Giornale della Libreria”, 31 marzo 1963.

dell'obbligo e in un impegno del governo per lo sviluppo delle biblioteche comunali.

Nascono così negli anni sessanta oltre 200 case editrici, con il 56% di queste nella seconda metà di quegli anni, con una forte differenza tra Italia centro-settentrionale dove il fenomeno è diffuso sia nelle grandi città che in provincia, mentre nel Sud e nelle isole, tranne Napoli, Bari e Palermo, la situazione ristagna e tarda a decollare. Tra gli esordi più importanti che quegli anni sono da ricordare Marsilio nel 1961, Adelphi nel 1962 che si distingue, a partire dal 1964, con la pubblicazione dell'edizione critica delle opere di Friedrich Nietzsche, Edizioni di Comunità nel 1963 e Dedalo nel 1964.

La dilatazione dell'industria editoriale e la contemporanea differenziazione degli interessi dei lettori portano all'individuazione di quattro istanze fruibili: quella formativa rapportata al nuovo assetto scolastico e alla costante crescita della popolazione universitaria; quella informativa correlata dal desiderio di continuo aggiornamento su temi di attualità e di carattere politico e sociale; quella di evasione che risponde alla necessità di puro e semplice svago nonché ad un più maturo consumo letterario; e infine quella di un approfondimento critico che si rapporta alla necessità più elitaria di consumo di saggiistica specializzata.

In tale contesto che fa registrare tra il 1966 e il 1970 un aumento percentuale del 67,8% della produzione libraria, che però include nella rilevazione statistica anche le ristampe e gli opuscoli (compresi tra quattro e quarantotto pagine), si innestano due fenomeni editoriali che caratterizzano quegli anni: l'editoria a dispense e quella tascabile.

La prima, inaugurata dai Fratelli Fabbri superate le fasi sperimentali degli anni '50, porta nella casa degli italiani dispense riguardanti l'arte (*I maestri dei colori*), i classici (*la Divina commedia*), i problemi femminili (*Enciclopedia delle donne*), attraverso il canale immediato di distribuzione rappresentato dall'edicola e puntando sulla larga accessibilità della spesa: Anche altre case editrici, come Sansoni, Vallardi, De Agostini, Rizzoli, seguiranno quella strada che, dopo avere conosciuto un'alta percentuale di vendite, nonostante il tentativo di diversificare le offerte, giungerà alla saturazione del mercato già alla fine degli anni sessanta, il crollo delle vendite.

La seconda si inaugurerà nel 1965 con un altro capitolo, del tutto nuovo, della storia editoriale, con la nascita dell'editoria tascabile veicolata da una

nuova grande collana gli “Oscar” Mondadori, che si avvale di un’amplissima tiratura di 250.000 copie per ciascun numero, con una vendita di 8.400.000 copie vendute nel primo anno³⁷, con una distribuzione capillare, specie nelle edicole e con un prezzo contenuto. Robert Escarpit parlerà del “tascabile come soddisfazione del bisogno di letteratura delle masse: una rivoluzione”.³⁸

La collana degli “Oscar” aveva l’intento di coinvolgere il pubblico meno colto e comunque meno dedito alla lettura, mediante l’offerta allettante di celebri romanzi novecenteschi, per la maggior parte stranieri come dimostra l’effetto straordinario causato nella società italiana, a partire dal primo titolo l’Addio alle armi di Ernest Hemingway che toccava le 210.000 copie in una settimana e le 391.000 nei due mesi seguenti.

Anche altri editori come Garzanti, Sansoni, dall’Oglio Lunganesi, e di lì a poco, sulla scia degli Oscar seguono le strade del tascabile altri editori di alta cultura, con i tascabili di saggistica sociologica e politica, storia e filosofia, destinati ad un pubblico più ristretto e selezionato, attraverso collane come la “Piccola Biblioteca Einaudi”, l’“Universale Laterza” e “I Gabbiani” del Saggiatore. Ma anche la saggistica religiosa trova ampi spazi per organizzare un lavoro culturale significativo e ottenere risultati soddisfacenti anche sotto il profilo commerciale.

Anche se, nella seconda metà degli anni sessanta, dopo il periodo di entusiastica espansione, il tascabile conosce una fase di recessione, con la diminuzione delle tirature e il ridimensionamento dell’evento economico, tuttavia a tale fenomeno va il merito di una rilevanza sociale e culturale che ha contribuito a creare nuovi spazi ed occasioni di lettura.

Sempre nella seconda metà di quel decennio si conosce una fase editoriale nuova con alcune case editrici che si arrestano, con altre che conoscono gravi difficoltà economiche, come avviene per Sansoni che fallisce e per altre che devono far ricorso a capitali esterni. Tuttavia non mancano le entrate in campo di nuove sigle quali Jaca Book nel 1966, Rusconi nel 1968, Sellerio nel 1969, Newton Compton nel 1969, Nardini e De Donato nel 1970.

Intanto “L’universo giovanile, con le liberalizzazioni degli studi universitari (1967), con quasi un milione e mezzo di studenti in più nell’arco di

³⁷ Cfr. *Storia dell’editoria italiana* a cura di Gabriele Turi, Firenze, 1977, p.420.

³⁸ R. ESCARPIT, *La rivoluzione del libro*, Padova, 1968.

cinque o sette anni, e con le prime formazioni di movimenti studenteschi e operai (1968) viene ad assumere un ruolo centrale negli indirizzi di politica editoriale”³⁹.

Infatti il maturare nella società italiane ed europea di nuovi fermenti e di nuove idee, accolto con interesse e passioni dai giovani che già avevano prestato nel 1967 la loro attenzione ad opere spie di una “cultura alternativa”, quali *Lettera a una professoressa* di don Lorenzo Milano o *L'uomo e una dimensione* di Herbert Marcuse che vende 150.000 copie arrivando a 230.000, sfociato negli eventi sociali e politici del 1968-1969, portano a un consistente aumento della saggistica, sociologica e politica, storica e filosofica.

Esordiscono tanti piccoli editori più per occupare spazi politici che editoriali, considerando il libro essenzialmente strumento di lotta, ma, finita la lotta, spesso quei libri non sono sopravvissuti ai loro editori. Negli anni sessanta, secondo un’analisi di Furio Colombo “nasce di tutto, sopravvive poco”⁴⁰.

D’altra parte, proprio come portato naturale di una diversa “visione del mondo”, conflittuale, liberatoria, si tendeva a postulare un processo testuale alternativo, che avrebbe affiancato il libro dalla doppia schiavitù di prodotto d’autore e di prodotto del capitale, avendo come punto di riferimento le ricerche e le polemiche di Robert Escarpit sulla circolazione del libro⁴¹. Non causalmente nel’68 le librerie tradizionali erano in piena crisi e le scritture industriali erano in edicola.

In virtù della strategia seriale cambiano infatti le logiche di mercato, per cui nelle librerie restavano il saggio e la letteratura sperimentale; nelle edicole si veicolava il testo industriale, rivolto a una pluralità di ceti e di situazioni, dai libri scandalo alla fiction tascabile, di fantascienza, gialla, nera, erotica, generi esplosi all’improvviso con il cadere dei tabù di costume del’68 fino al libro di “varia” divulgazione con manuali, curiosità, instant book.

Intorno alla rivolta studentesca nascevano le librerie “di movimento”, nuovi tramiti per la vendita e la distribuzione, ma anche editrici in proprio, che proponevano una “contro cultura”, contestazione e rottura del sapere tradizionale, sia con la spinta alla demistificazione critica della tradizione,

³⁹ A.CADIOLI, G. VIGINI, *Storia dell'editoria italiana*, cit.p.122

⁴⁰ F.COLOMBO, *Il destino del libro e altri destini*, Torino, 1990, p.18

⁴¹ V. il “Giornale della libreria”, LXXX-VI (1968), I, pp.44-45

sia con la scoperta della dimensione linguistica e della storiografia con l'accentuarsi dell'impronta marxista, assunte come basi per un sapere antiborghese, con la proposizione, a livello di massa, del "documento", senza mediazioni.

Ovviamente i primi anni sessanta sono da considerare la naturale continuazione con il quadro politico, culturale e sociale maturato sul finire del precedente decennio, per cui l'editoria rifletteva pienamente il carattere di una società italiana in conflitto tutta tesa a un'emancipazione in atto su vari fronti, dalla scuola, ai giovani, alla donna, alla famiglia, cercando di metabolizzare e tradurre i vari fermenti attraverso una vasta gamma di proposte saggistiche e di strumenti di base a un pubblico che, per militanza politica o per necessità culturale mostrava forti motivazioni nei confronti del libro e delle informazioni.

Tuttavia l'offerta, spesso scadente, spesso di gran lunga sovrabbondante rispetto alla capacità di assorbimento del mercato e non sostenuta dai necessari presupposti promozionali e distributivi, e il progressivo esaurimento dell'onda della protesta studentesca e delle rivendicazioni sindacali, con il "ritorno dell'ordine", si va ridimensionando anche per quel che riguarda la media e piccola editoria di sinistra.

Il convegno "Per un'editoria democratica" tenuto a Rimini nel 1974⁴² al quale erano presenti grandi e piccoli editori, metteva in luce tutte le incrounguenze e le difficoltà di unificazione delle linee editoriali in un percorso comune.

Tuttavia nonostante il non felice momento si triplicano, rispetto al decennio precedente, gli esordi delle case editrici, oltre 600 delle quali, il 62% nella seconda metà degli anni '70. Debuttano nuove case editrici come l'Ipsoa, nel 1973, per la finanza, il diritto e l'organizzazione aziendale, l'Editrice bibliografica nel 1974, per i repertori di informazione bibliografica, la Jackson, nel 1975, per l'elettronica e l'informatica, la Tartaruga nel 1975 per la narrativa e la saggistica femminile. Ma poche erano le case editrici in grado di vantare vendite notevoli a parte i grandi editori come Mondadori e Rizzoli. Complessivamente il mercato, dopo un certo rialzo

⁴² *Per un'editoria democratica. Atti del convegno di Rimini, 7-9 giugno 1974*, a cura di Giorgio Giovagnoli, Bologna, 1975.

negli anni '74-'77, accusa, verso la fine di quel decennio, un preoccupante calo della tiratura dei libri, pari a 11%, mentre nel contempo, tra il 1976 e il 1980, i prezzi subiscono una forte impennata con un aumento di +102%. Ciò nonostante la crescita del numero dei lettori che, da un rilevamento Istat del 1975⁴³, risultano aumentati dal 1965 al 1973 dal 50,4% al 67% della popolazione.

Alle evidenti difficoltà che si ponevano per i piccoli, ma anche per i medi e grandi editori, si cercava da parte di tutti di porre rimedio con l'abbassamento delle tirature, il contenimento dei costi e la riorganizzazione del ciclo di produzione, nonché con il passaggio netto a una struttura manageriale, con il ricorso alle tecniche di marketing che governavano ormai sia la costruzione del prodotto che la vendita, con la nascita di una grande distribuzione organizzata secondo criteri moderni, quali la ricerca di un rapporto diretto con il pubblico tramite la pubblicità, la vendita rateale e per corrispondenza, nonché la trasformazione delle librerie a luoghi di iniziative e dibattiti culturali.

Italo Calvino nel 1979⁴⁴, evocando i temi del nuovo rapporto intercorrente tra lettore-autore editore che sta affermandosi nel panorama italiano con la moltiplicazione delle figure intellettuali che si occupano di un'editoria sempre più spersonalizzata facendo assumere al libro i connotati di "merce" scriveva: "C'è una linea di confine: da una parte ci sono quelli che fanno i libri, dall'altra quelli che li leggono [...] E' una linea di confine approssimativa che tende a cancellarsi [...] si direbbe che quelli che usano i libri per produrre altri libri crescano di più di quelli che i libri amano leggerli e basta".

Pare opportuno sottolineare che negli anni Settanta, a parte gli ultimi anni di tale periodo, l'editoria e la televisione crescano in parallelo senza ostacolarsi vicendevolmente. Infatti il prestigio e l'autorevolezza della cultura scritta, ma anche dell'immaginario narrativo, non sembrano inizialmente essere sostituiti *ex abrupto* dall'immediatezza emozionale dell'immagine televisiva, come invece avverrà verso la fine di quegli anni allorché i media sembrano avere un sopravvento sempre più forte sul libro stampa-

⁴³ *Indagine speciale sulla lettura in Italia al 6 luglio 1973*, Roma 1975.

⁴⁴ Italo Calvino, *Se una notte d'inverno in viaggiatore*. Torino, 1979.

to del quale i più pessimisti predicono ormai la fine. Anche se in controtendenza a tali previsioni, la narrativa italiana, con *Un uomo* di Oriana Fallaci nel 1979 e ancor più con *Il nome della rosa* di Umberto Eco, nel 1980, e la narrativa straniera con l'affermarsi di una nuova serie di bestseller internazionali, come *Uccelli di Rovo* di Colleen McCullough nel 1977 e come *Radici* di Alex Haley nel 1978, sembrava aprire nuove prospettive di sviluppo. Lo stesso avveniva nel settore scientifico che, a seguito della definizione del testo definitivo dei nuovi programmi di insegnamento per la scuola media del 9 febbraio 1979, suscitava le maggiori attenzioni verso i due rami dell'educazione scientifica con le scienze matematiche, chimiche, fisiche e naturali, e dell'educazione tecnica con le materie inerenti i metodi, gli strumenti, i procedimenti produttivi tecnologici. Ciò portava a un rinnovamento delle case scolastiche in senso riformista e sperimentale, come stava avvenendo per la Nuova Italia, Sansoni, Le Monnier, Zanichelli, Loescher.

Obiettivamente si può affermare che l'Italia alla fine degli anni '70 guardava alla Francia, dove gli sviluppi dell'esperienza sessantottesca anticipavano fenomeni come la fine della scrittura "ingenua", il grande sviluppo delle "Editions des femmes" e le mode letterarie dei "maledetti" e dei "tradizionalisti", fenomeni che si sarebbero ripetuti parzialmente anche in Italia.

Infatti l'editoria di controultura, mutando aspetto, si era nel 76-77 orientato verso una fioritura di editrici femministe, come Salamandra, Tartaruga, Edizioni delle donne, e una serie di piccole case specializzate su temi mistici o "underground" che affiancavano le espressioni di cultura e di organizzazione direttamente politica, e i centri legati al movimento operaio e democratico.

Comunque il movimento complessivo della seconda metà degli anni '70 era determinato dalla ripresa dei grandi gruppi da Mondadori alla De Agostini, all'Enaudi, alla Fabbri, alla Longanesi, a Rizzoli, a Rusconi, alla Garzanti, alla Bompiani, a Laterza, con un progressivo intersificarsi del processo di concentrazione, avviatosi a divenire pratica abituale degli inizi degli anni Ottanta. Sull'onda dei cambiamenti intervenuti nei bisogni e nei gusti dei lettori, lo sviluppo si circoscriveva prevalentemente alla narrativa di intrattenimento spesso di mediocre qualità che facevano leva, in molti casi, sull'enorme impatto avuto da film e sceneggiati televisivi, come "Dallas" e "Dynasty" e altre telenovelle.

In tale mutato contesto di consumi esplodeva il mercato del romanzo “rosa” seriale il fenomeno editoriale e commerciale più importante della prima metà degli anni Ottanta, che aveva il merito di inserire nel circuito della lettura i non lettori, orientandoli verso un’evasione romantica con il trionfo dell’amore e dell’amicizia: il lancio in edicola della serie “*Harmony*” nel 1981 e di “*Blue Moon*” nel 1982, ne sono esempi illustri che riscuotono immediato successo di pubblico, specie di quello femminile, per il quale si andava verificando il passaggio dal più semplice fotoromanzo, fatto quasi esclusivamente di immagini, al libro.

Subiva invece una caduta verticale il settore della narrativa tradizionale, con un calo di oltre un 12%, mentre limitava i danni la saggistica culturale, e mentre la manualistica, soprattutto quella pratica, avanzava di molte posizioni.

Si può rilevare che, tra il 1978 e il 1983, per il sommarsi della congiuntura economica con la tradizionale ristrettezza del mercato librario italiano, si registra il momento più delicato per l’editoria italiana.

Nel giro di pochi anni i prezzi sono più che raddoppiati, le tirature calano e gli acquisti crollano, per cui le case editrici faticano moltissimo ad ottenere finanziamenti e a riorganizzarsi. Il fenomeno tocca anche i più grandi complessi editoriali come Feltrinelli, Rizzoli, Einaudi, gli Editori Riuniti e Laterza.

Cresce il fenomeno della concentrazione dovuto al fatto che il libro anche in Italia sta diventando parte di un grande sistema massamediológico, oggetto di appetiti politici ed economici che, nella seconda metà degli anni Ottanta, porteranno le due aziende maggiori, Mondadori e Rizzoli, a diventare le protagoniste delle trasformazioni che investono il panorama editoriale italiano. Infatti molti editori di medie e piccole dimensioni lasciano il campo, facendo registrare, tra il 1981 e il 1985, un calo da 2.056 a 1933 case editrici, mentre la produzione fa registrare solo un aumento del 10,6%.

Tuttavia, smentendo i profeti della morte del libro, a partire dagli anni 1984-85, l’editoria comincia a recuperare in concomitanza con il verificarsi di un complessivo allargamento dei consumi che genera forse eccessive illusioni sul futuro, anche in campo editoriale. Nel 1989 gli editori, a causa di consistenti nuovi esordi, sono già 2.315, ma lo sviluppo del settore editoriale con la forte accelerazione delle trasformazioni nei grossi gruppi editoriali, sta generando sempre più un generale controllo del mercato di holding

che dettano regole, con il tramonto di un certo modo di fare editoria, con la progressiva scomparsa della figura tradizionale e carismatica dell'editore con il quale l'azienda si identificava.

Complessivamente gli anni Ottanta si chiudono meglio di come si erano aperti con una forte crescita dell'editoria tascabile, dell'editoria professionale e di cultura, e con un buon affermarsi dei libri di narrativa, per lo più straniera, e della saggistica di taglio narrativo.

Tuttavia, anche se il livello di scolarizzazione e alfabetizzazione continua ad aumentare, i lettori non crescono in pari misura. Infatti, quasi in stretto rapporto con tale rilevazione, a partire dal 1991, anche in concomitanza con fenomeni negativi di carattere nazionale e internazionale, inizia per l'editoria italiana la parabola discendente⁴⁵ per cui la situazione, a partire dal 1992, va a peggiorare portando a una stasi completa del mercato, il tutto dovuto all'andamento negativo dell'economia nazionale. L'editoria imposta di nuovo una politica di risparmio diminuendo le spese di produzione, rimandando i programmi di sviluppo, alleggerendo i magazzini con il cambio delle strategie di vendita, con l'affermarsi di politiche di sconto sul prezzo del libro, con il moltiplicare le occasioni di "aggancio" del lettore, espandendo i circuiti di vendita. Dilagano infatti negli anni Novanta, i supermercati, le librerie a metà prezzo, i mercatini, i remainder's, l'iperlibreria.

La produzione libraria, in questo contesto di mutamenti, si affida nuovamente, tra il 1994 e il 1975, a uno dei fenomeni di rilievo del mercato librario italiano, la "tascabilizzazione" dell'offerta libraria⁴⁶, rappresentata dall'ingresso sul mercato delle edizioni "supereconomiche".

Tale processo, avviato nel 1992 da stampa alternativa con la *Lettera della felicità* di Epicuro, best-seller assoluto del 1993, e proseguito nel 1993 da New Compton, che introducono sul mercato i libri a "Millelire", porta alla vendita in pochi anni di decine di milioni di copie, avendo contribuito a creare un nuovo segmento di mercato con la nascita di interventi editoriali a catena, determinando assetti e prospettive nuove in tutta l'area del tascabile-economico con l'effetto di rianimare l'intero settore, fino alla nuova

⁴⁵ Per i dati cfr. G.VICINI, *Rapporto sull'editoria italiana*, Milano, 1999.

⁴⁶ G.PERESSON, *Il mercato dei tascabili negli anni Novanta*, Milano, Aie, Quaderno Ufficio Studi N.2, 1994.

scossa prodotta nel 1995, negli Oscar Mondadori, da “I miti”, che propone una serie di scrittori famosi e di best seller di qualità i cui primi quattro titoli, in due mesi, raggiungevano complessivamente 700.000 copie nei vari canali di vendita⁴⁷.

Quindi la scelta editoriale, a fronte delle vendite in calo, si era orientata verso i tascabili economici o comunque sui libri dal prezzo contenuto, con una diminuzione del -26,4% del prezzo medio di copertina.

Altro fenomeno che si va sviluppando sempre più, sia pure con evidente riferimento ad un’editoria di nicchia, a causa degli elevati costi del numero limitato di esemplari, è quello dell’editoria in facsimile, impegnata nella produzione di codici famosi, riccamente illustrati, acquisiti da un mercato bibliofilo in estensione e da istituzioni culturali nazionali e internazionali.

L’Italia con l’utilizzo della tecnica digitale applicata alla fotografia, ha prodotto e continua a produrre esemplari in facsimili di assoluto valore, conquistando via via una supremazia detenuta per lunghi anni, da altri Paesi europei.

Su un altro versante nasce e si intensifica l’editoria multimediale, frutto dell’incontro tra editoria tradizionale e quella informatica, che si affida a contenuti che: si elaborano, si conservano, si trasmettono e si visualizzano su supporti elettronici, non cartacei, sono complessi dal momento che integrano testo, audio, immagini, animazioni e video nello stesso mezzo; sono ipertestuali ovvero organizzate a isole, in maniera non sequenziale; sono consultabili in maniera interattiva, sia in rete, sia su supporti fisici, come floppy, Cd-Rom o Dvd, N.B.

E’ da ricordare che, in Italia, l’editoria elettronica, nasce negli anni ’80, con i pionieri dell’editoria multimediale italiana rappresentati dalle case editrici Ipoa, Giuffrè, Agostini e Utet che creano prodotti destinati a professionisti degli avvocati, ai notai, ai commercialisti.

Intorno alla metà degli anni Novanta, si inizia ad avere coscienza del fatto che, per riuscire nella realizzazione di un prodotto elettronico di qualità, sia necessario un fermo e consapevole controllo dell’organizzazione armonica delle tre componenti strutturali del titolo ipermediale: **l’ipertestualità** che permette di avere un accesso al contenuto in modo non rigida-

⁴⁷ G.VICINI, *Rapporto sull’editoria italiana*, cit pp.40-41.

mente sequenziale: l'**interattività** che consente di far scegliere all'utente il percorso di fruizione del contenuto o soluzioni personali di utilizzo; la **multimedialità** che permette di trattare testi, immagini, suoni e filmati in un unico prodotto.

Esempio più che valido dell'editoria multimediale in Italia e maggior successo di essa è la serie dei CD'ART, i CD-Rom d'arte prodotti in Joint Venture da Edizioni La Repubblica e Giunti Multimedia, collana composta da 16 titoli da Van Gogh a Renoir, edita negli anni 1995-96, per un totale di 500.000 copie di cd venduti.

Così pure, degli stessi anni, sono le prime enciclopedie e i primi dizionari multimediali, editi da Rizzoli, De Agostini, Utet, Garzanti, Zanichelli, Microsoft (Encarta), come Omnia, Letteratura italiana Zanichelli, l'Enciclopedia Rizzoli e il filone di successo dei corsi di lingua che hanno sfruttato al meglio l'interattività del mezzo e il riconoscimento vocale, per proporre nuovi metodi di apprendimento, molto meno costosi di quelle tradizionali.

Non bisogna trascurare però che, di fronte alla necessità di una seconda alfabetizzazione alla quale hanno risposto senza problemi le nuove generazioni di lettori vi sono state controverse e versificate posizioni delle generazioni più avanzate le quali, di fronte alla prospettiva di un analfabetismo rispetto alle nuove tecnologie, dopo un primo comprensibile momento di smarrimento, hanno cercato e stanno cercando di recuperare il tempo perduto.

Sostanzialmente alla fine degli anni Novanta, a chiusura del Secolo XX, l'editoria sembrava arrivata a un decisivo punto di svolta risultando chiaro che essa non può più essere come prima, non potendo più affrontare il mercato in modo tradizionale. Infatti l'editore deve operare su più fronti, con molta flessibilità, per reinventarsi il mestiere, per sventare i pericoli, e per sfruttare al meglio le opportunità offerte dal nuovo scenario che si sta aprendo per il sistema librario editoriale italiano, prima fra tutto l'accoglimento del canale di vendita e le nuove tecnologie dell'era digitale.

“A fine Novecento- secondo Giovanni Ragone⁴⁸ sembra anche esaurita l'egemonia della comunicazione scritta rispetto ad altre forme. Ma è anche

⁴⁸ G. RAGONE, *Tascabile e nuovi lettori* in: “*Storia dell'editoria nell'Italia contemporanea*” a cura di Gabriele Turi, Firenze 1987, p.451

vero che quell'egemonia in Italia non è stata mai il riflesso di una diffusione di massa della lettura, ciò che spiega il nostro "ritardo" rispetto ad altre culture: infatti l'industria culturale "parte" solo quando il leggere diviene solo una competenza quasi universale, come è accaduto in diversi paesi occidentali, già alla fine dell'Ottocento".

Oltre a questa condivisibile riflessione, altre consimili e tutta una serie di dati aventi lo scopo di tracciare un bilancio e di fotografare lo stato dell'arte, sono riscontrabili in varie pubblicazioni sull'editoria negli anni a cavallo tra il XX e il XXI secolo. Ne sono autori Giuliano Vigni⁴⁹, Giovanni Peresson⁵⁰ e Paola Dubini⁵¹.

Sta di fatto che, proprio tra gli anni di fine secolo ed inizio del nuovo, si era determinata una sorprendente accelerazione nei processi di integrazione tra editoria tradizionale ed editoria elettronica e multimediale che per un verso, rappresentava l'altra faccia dell'editoria tradizionale e, per un altro, si avvaleva e si alimentava dal suo sistema capillare di comunicazione e diffusione, attraverso il quale, cioè, i contenuti sarebbero stati veicolati in una rete sempre più vasta e interattiva di canali e punti di vendita.

Da questa integrazione, infatti, dovevano nascere numerosi progetti editoriali di collaborazione con altri settori come la televisione e il cinema, per aree o tipologie di mercato nuove. Quindi le prospettive dell'editoria elettronica e multimediale apparivano di segno positivo, anche se soggette a rischio di un'innovazione a getto continuo. Le attese, forse perché eccessive, forse perché imprevedibili, almeno nei primi anni, sono andate in parte deluse e il libro elettronico, che era apparso come l'orizzonte di una nuova palingenesi del libro, non è riuscito a conquistare che spazi modesti. Si è cominciato a riflettere anche da parte di coloro che avevano puntato ciecamente su Internet, forse riflettendo sulle osservazioni di chi, pur riconoscendo l'enorme utilità del grande contenitore globalizzante, ritenevano e

⁴⁹ G. VIGNI, *Rapporto sull'editoria italiana*, cit.; Idem, *L'editoria in tasca. Dati, classifiche riflessioni 2004*, Milano 2004

⁵⁰ G. PERESSON, *Le cifre dell'editoria 2000*, Milano 2000; Idem, *Rapporto sullo stato dell'editoria in Italia e Rapporto sulla piccola e media editoria in Italia*, in: "Quaderni del Giornale della Libreria", 2003

⁵¹ P. DUBINI, *Voltare pagina. Economia e gestione strategica nel settore dell'editoria libraria*, Milano 2001

ritengono che svolgere un'attività in Internet fosse un po' come "inseguire il vento", convincendosi che forse il futuro è ancora da un'altra parte, cioè sulla carta.

Di fatto, se da un certo momento si era parlato della conversione del mercato editoriale della tipografia alla "rete", dalla "vecchia" alla "nuova economia", dal rapporto cartaceo a quello digitale, si era cominciato a fare un viaggio inverso e da Internet si è guardato nuovamente alla carta.

In questi primi anni del nuovo secolo il ciclo continuo di fasi di transizione e la velocità dei cambiamenti rispetto al passato, anche a distanza di pochi mesi, stanno determinando euforie e depressioni entrambe giustificabili, ma non sono riusciti a stabilizzare chiaramente la situazione del libro, per cui tutto sembra oggi procedere all'insegna di un'incontrollata mobilità per la quale gli editori, trattando un bene così fragile e mutevole come il libro, si trovano a dover continuare a verificare, passo passo, le proprie idee e le proprie scelte in modo da ridurre i rischi e sfruttare al meglio le occasioni che si presentano.

Così, mentre oggi stampano in Italia 170 libri al giorno e quindi con una produzione annuale che supera i 60.000 titoli, si punta ancora sul cartaceo, si accrescono i motori di ricerca specializzata, si pubblica on-line, si punta sulla vendita in download o print on demand di testi o informazioni, si attivano servizi e e-commerce librari e bibliografici, di editing in rete, si sperimentano supporti di lettura come gli e-book o e-text, destinati a creare un vero e proprio mercato editoriale alternativo, che presto avrà un suo peso determinante sulla storia del libro del Secolo XXI.

A fronte è la posizione dei lettori solo l'11% dei quali legge ogni anno 10 vecchi buoni libri di carta, mentre il restante 89% si attesta su 3 libri all'anno, e che, di fronte a Internet, che si contrappone al predominio della televisione come ancora il regno della "parola scritta", si trovano spesso smarriti perché leggere in Rete non è facile per la quantità di materiale veramente inimmaginabile che essa offre, mettendoli di fronte a delle scelte tra l'utile e l'inutile, evocando loro, con la sua stessa immensità, l'inquietante Biblioteca di Babele, descritta negli anni '30 da Jorge Luis Borges, nella quale, di fronte all'accessibilità di tutto il sapere umano, pervasi da un'impressione di straordinaria felicità, "tutti gli uomini si sentiranno padroni di un tesoro intatto e segreto".

Volendo tirare le fila di tutto ciò, credo che oggi in Italia si debba medi-

tare sul fatto che, da una parte molti degli oltre 60.000 titoli che annualmente vedono la luce finiscono, già dopo qualche mese, nei remainders o dopo appena un anno o poco più vadano al macero, e dall'altra perché, pochi troppo pochi, rispetto al potenziale, fruiscono dell'editoria elettronica e multimediale.

Solo una profonda riflessione a riguardo e un'appropriata proposta culturale che tenga conto prima di tutto di una reiterata quanto necessaria educazione alla lettura, potranno forse avviare a soluzione, o comunque creare una qualche prospettiva di miglioramento, per questo atavico e ancora irrisolto problema che riguarda la diffusione del libro in Italia, la lettura e, infine un meditato, quanto necessario impegno nei riguardi della bibliografia e della storiografia.

Tras l'Apparition du livre : Diez lustros de estudios Españoles en la balanza

Maria Luisa López-Vidriero

JUSTIFICACIÓN IMPRESCINDIBLE

El cincuentenario de *L'Apparition du livre* se celebró entre los estudiosos del libro con los actos que a una obra seminal se le deben rendir. Su consideración como punto de partida en la investigación sobre el libro y la imprenta es incuestionable y, por eso, las reuniones que durante el año 2008 se llevaron a cabo, partieron de esa certeza y se centraron en el análisis y la valoración de las vías metodológicas abiertas en cada país como consecuencia de los conceptos que Febvre y Martin propusieron para un nuevo entendimiento de la materia.

A lo largo de ese año hemos sido convocados aquí y allá. La celebración ha sido ocasión de renovar encuentros en los que la sombra del maestro Henri-Jean Martin se hacía más patente.

En mayo del 2008 hice este balance en la Biblioteca Nacional de Budapest; en octubre, en el seminario internacional organizado por Cristina Misiti, lo presenté en la Sala de la Crociera del Collegio Romano. El texto que publico no puede variar, lo hace, eso sí, el nombre de los amigos y colegas con quienes celebramos en Hungría y en Italia que se hubiese escrito esta obra y que hubiésemos tenido el privilegio de tratar a su autor.

PREÁMBULO

La primera traducción de *L'Apparition du livre*, obra que hoy celebramos como un punto de inflexión determinante en la investigación sobre la mate-

ría, se hace en español. En comparación la italiana y la inglesa, la versión española es muy temprana; aparece en 1962, a cuatro años de distancia de la príncipe de 1958. Además de ser la pionera, la traducción española es responsabilidad de un prestigioso paleógrafo y bibliógrafo; junto con la italiana, realizada por uno de nuestros maestros, Armando Petrucci (1933) son las únicas versiones llevadas a cabo por especialistas.

Sin embargo, desde una perspectiva histórica, no puede considerarse que la evolución de los estudios de historia del libro en España se beneficiase de manera inmediata de las nuevas vías de investigación que abría la aplicación de la metodología de la escuela de los Annales y la concepción novedosa del libro como fermento.

En Europa, tampoco tuvo repercusión la precoz traducción del libro de Febvre y Martin.

El vacío y el silencio que rodearon esta traducción podrían parecer una contradicción o una ironía pero, en realidad, fueron una consecuencia de la situación política española y de su confinamiento europeo. Explicarlo, exige hacer un acto de memoria histórica porque todas las sombras que rodean esta traducción iluminan, paradójicamente, el recorrido de los estudios históricos en español sobre el libro, la imprenta y las bibliotecas: la historia del libro durante un largo período.

El nombre de Agustín Millares Carló, autor de la traducción de *L'Apparition du livre*, está indefectiblemente ligado a la investigación y a los estudios históricos en España durante la II República Española (1931-1939). Un momento excepcional para la vida intelectual y académica española en el que florecieron quienes como Ortega y Gasset, Ramón y Cajal, Menéndez Pidal, Américo Castro, Pedro Salinas, forman parte del patrimonio cultural de todos.

Es durante la República cuando dos instituciones anteriores, la Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas (1907) y el Centro de Estudios Históricos (1910), alcanzan su máximo desarrollo: la Junta promociona e internacionaliza la investigación española mediante un eficaz sistema de becas y ayudas; el Centro, articulado en diversas secciones, reúne a los mejores investigadores en filología, filosofía, arte, historia, literatura,

derecho¹. La amplia articulación de las actividades de la Sección de Filología permite impulsar, en concreto, las investigaciones sobre bibliografía, paleografía, codicología, miniatura y encuadernación; Agustín Millares Carló, como Jesús Domínguez Bordona –nombres tan familiares para los historiadores del libro– son miembros de estos equipos internacionales de estudio que se difunden en monografías y publicaciones periódicas tan afamadas como la *Revista de Filología Española* ².

Estas escuelas de pensamiento e investigación quedaron truncadas al terminarse la Guerra Civil (1936-1939). El exilio exterior fue el destino de gran parte de los intelectuales; los que permanecieron en el exilio interior quedaron aislados en la estéril autarquía impuesta a quienes pudieron seguir incorporados en los centros académicos oficiales. La Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Complutense, emblema académico de la Edad de Plata donde impartieron clase los grandes nombres del Centro

¹ JUSTO IBÁÑEZ y MARÍA JOSÉ VILLEGAS SANZ, *Altamira y la Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas*, en *Estudios sobre Rafael Altamira Instituto de Estudios Juan Gil Albert*, Alicante, 1987, pp. 175-207. Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas, *Memoria correspondiente a los años 1910 y 1911*, Madrid, 1912. La Junta de Investigaciones Científicas 80 años después. Simposio Internacional, Madrid, 15-17 de diciembre de 1987, *Estudios sobre la ciencia*, 5, vol. II, CSIC, Madrid, 1988. PRUDENCIO GARCÍA ISASTI, “El Centro de Estudios Históricos durante la Guerra Civil española (1936-1939)” en *Hispania. Revista española de Historia*, CSIC, vol. LVI/3, 194 (septiembre-diciembre 1996), pp. 1071-1096. RAFAEL LAPESA, *Menéndez Pidal, creador de escuela: el Centro de Estudios Históricos en ¡Alza la voz, pregonero! Homenaje a Don Ramón Menéndez Pidal*, Cátedra-Seminario Menéndez Pidal, Madrid, 1979, pp. 43-79. LUIS PALACIOS, *José Castillejo. Última etapa de la Institución Libre de Enseñanza*, Madrid, 1979.

² Estuvo formada por diez subsecciones: Estudios lingüísticos, Estudios clásicos «Corpus Glossarium de los siglos XVI y XVII», Folklore, Laboratorio de Fonética, Atlas lingüístico de la península Ibérica, Archivo de la Palabra, Archivo de tradiciones populares, Revista de Filología y Bibliografía, Archivo de Literatura contemporánea y Estudios Hispanoamericanos. *La Facultad de Filosofía y Letras de Madrid en la Segunda República arquitectura y universidad durante los años 30*. Madrid, Fundación Cultural COAM-EA-Ediciones de Arquitectura, Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, Ayuntamiento de Madrid, 2008, p. 820, *La Universidad Internacional de Santander en seis testimonios personales (1932-1936)*, Santander, UIMP, 2008.

de Estudios Históricos, se convirtió en el símbolo del desierto intelectual de la España franquista. El foro europeo que se reunía en Santander, en la Universidad Internacional de Verano, impulsada por Pedro Salinas, cerró sus puertas en 1936 para reabrir las once años después, bajo el nombre de Universidad Internacional Menéndez Pelayo³.

Agustín Millares Carló fue uno más de los miembros del Centro y de los intelectuales que tuvieron que dejar España. En Europa, Francia e Inglaterra fueron los destinos preferentes. Las universidades norteamericanas acogieron a otros. Hispanoamérica, donde la lengua común allanaba un obstáculo y mitigaba un dolor, ofreció países de acogida. Con todos estos destinos se habían establecido vínculos y relaciones culturales; como becarios, profesores, investigadores, incluso como embajadores y agregados culturales, muchos de ellos habían frecuentado sus universidades y habían dado a conocer el estado de la ciencia y las artes en la España de la República. El vínculo con el hispanismo y con las grandes figuras del pensamiento - Karl Vosler, Marcel Bataillon, Jean Sarrailh, Huizinga o J. Seznec- era muy sólido.

NADA Y TIEMPO DE SILENCIO. L'APPARITION DU LIVRE EN ESPAÑOL

Los títulos de dos novelas míticas, la de Carmen Laforet y la de Luis Martín Santos, expresan el ambiente de la España de postguerra⁴. Las vidas de una joven universitaria en Barcelona y de un investigador novel en

³ *La Facultad de Filosofía y Letras de Madrid en la Segunda República arquitectura y universidad durante los años 30*. Madrid, Fundación Cultural COAM-EA-Ediciones de Arquitectura, Sociedad Estatañ de Conmemoraciones Culturales, Ayuntamiento de Madrid, 2008, p. 820. *La Universidad Internacional de Verano de Santander en seis testimonios personales (1932-1936)*, Santander, UIMP, 2008..

⁴ CARMEN LAFORET, *Nada*. Barcelona, Planeta, 1954. Fue la ganadora del Primer Premio Nadal. Martín Santos, Luis. *Tiempo de silencio*. Madrid, Barral, 1962. Terminada en 1960, la novela no pudo publicarse hasta dos años después y apareció censurada hasta la edición de 1971 en que se restituyeron los textos y los fragmentos eliminados. EDUARDO GALÁN, *Claves para la lectura de Tiempo de silencio de Luis Martín Santos*. Barcelona, 1987. INMACULADA DE LA FUENTE, *Mujeres de posguerra. De Carmen Laforet a Rosa Chacel. Historia de una generación*. Barcelona, 2002

Madrid recrean la falta de horizontes y la pérdida del espacio intelectual de la sociedad española a partir del año 1940.

Los lazos con el exterior quedaron rotos o se hicieron precarios. El tejido de la investigación y de los estudios españoles perdió su carácter internacional y se desgarró en tantos fragmentos como países de acogida tuvieron los republicanos españoles.

El Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC), creado en 1939, fue el organismo con el que el régimen franquista pretendió neutralizar la huella del Centro de Estudios Históricos y de la Junta de Ampliación de Estudios. Y aunque los suplantó físicamente, utilizando sus locales y laboratorios, rompió la continuidad con los principios krausistas fundacionales y se marcó como objetivo imponer el orden en una cultura que conjugase las lecciones más puras de la tradición universal y católica con las exigencias de la modernidad⁵.

En este entorno, los estudios relativos al libro en la España de postguerra perdieron su continuidad. En Madrid, el CSIC se centraba de manera especial en bibliografía y, a partir de 1950, en que se editó el primer volumen, José Simón Díaz convertía *Bibliografía de la literatura hispánica* y la revista *Cuadernos bibliográficos*, en lo más visible y reconocido de la oferta⁶. Desde la cátedra de la Universidad Complutense de Madrid, impulsaba también los estudios tipobibliográficos que, de alguna manera, daban continuidad a la línea de trabajos de Premios Nacionales que la Biblioteca Nacional había puesto en marcha en el siglo anterior⁷.

El “resistenciaлизм catacumbario” catalán, alumbró los trabajos más interesantes y avanzados⁸. Este sedimento lo formaron varias figuras como

⁵ España. Jefatura del Estado. Ley de 24 de noviembre de 1939, creando el Consejo Superior de Investigaciones Científicas, *BOE*, 28 noviembre 1939.

⁶ En 1955 Jefe de la Sección de Bibliografía Literaria en el Instituto M. de Cervantes del CSIC. 1957, Adjunto al Departamento de Bibliografía del Instituto del Libro Español. Véase, Bio-bibliografía de José Simón Díaz en: <http://revistas.ucm.es>

⁷ Las líneas de investigación impulsadas y la bibliografía producida a partir de 1971, se pueden consultar en: JOSÉ SIMÓN DÍAZ, *El Departamento de bibliografía de la Universidad Complutense de Madrid*, <http://revistas.ucm.es>. Para la actividad general del CSIC en los años iniciales, véase *Catálogo de Publicaciones (1940-1947)*, Madrid, 1947

⁸ RICARDO GARCÍA CÁRCEL, *Prólogo* en MANUEL PEÑA, *Cataluña en el Renacimiento: libros y lenguas (1473-1600)*, Barcelona-Milenio, 1996, pp. 26-27.

Jordi Rubió i Balaguer quien, apartado de los cargos públicos que tuvo durante la República, ejerce su labor, a partir de 1942, en el Institut d'Estudis Catalans, en la Sección Catalana del CSIC (1948) y, posteriormente, en la Escola de Bibliotecàries⁹. Josep P. Madurell y Pere Bohigas, ejercieron desde la Biblioteca de Catalunya esa misma labor de estímulo que unía el interés por las fuentes manuscritas y el libro al estudio y seguimiento de los textos en catalán. Este último es el autor del primer manual español de historia del libro, que se edita en 1962 respondiendo a un encargo de un prestigioso editor catalán, Gustavo Gili¹⁰. En 1955, *Documentos para la historia de la imprenta y librería en Barcelona (1474-1553)* de Rubió y Madurell abría grandes posibilidades para los estudios sobre circuitos de producción y mercado nacional e internacional producidos por la escuela de historiografía del libro catalana. Fueron estos autores quienes mantuvieron la tradición de estudios en torno al libro y sirvieron de punto de referencia.

⁹ ROSALIA GUILLEUMAS y AMEDEU-J. SOBERANAS, *Bibliografía i cronologia de Jordi Rubió i Balaguer (1887-1982)*, Barcelona, 1985. AMEDEU-J. SOBERANAS, *Notícies de Pere Bohigas i Balaguer*, Barcelona, 1982. De entre su bibliografía, destacamos por su relación con la materia, *Com s'ordena i cataloga una biblioteca*. Barcelona, Consell de Pedagogia de la Diputació de Barcelona, 1914. *Los códices lulianos de la biblioteca de Innichen, Tirol*. Madrid, Imp. de los sucesores de Hernando, 1917. *Classificació decimal de Brussel·les: adaptació per a les biblioteques populars de la Mancomunitat de Catalunya*. Barcelona, Imp. Casa de la Caritat, 1920. *Vida española en la época gótica: ensayo de interpretación de textos y documentos literarios*. Barcelona, Alberto Martín, 1943. *Catalogación y ordenación de bibliotecas: instrucciones elementales*. Barcelona, Wa-l-imp, 1946. *De l'Edat Mitjana al Renaixement: figures literàries de Catalunya i València*. 1948. *Libros y bibliotecas: una cartilla para su ordenación*. Barcelona, Gremios de Editores y Libreros, 1952. *Documentos para la historia de la imprenta y librería en Barcelona (1474-1553)*. Barcelona, Gremios de Editores y Libreros y de Maestros Impresores, 1955, recollits i transcrits per Josep M. Madurell i anotats per Jordi Rubió. *Notas sobre los libros de lectura espiritual en Barcelona entre 1500 y 1530*. Roma, Institutum historicum, 1956. *Catàleg dels manuscrits de la Biblioteca de Catalunya*. Barcelona, Biblioteca de Catalunya, 1989. De los 13 v. de las *Obres completes*, Barcelona, Departament de Cultura de la Generalitat i Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1984-1999, resulta especialmente interesante para estas materias el v. 11, *Llibreters i impressors a la Corona d'Aragó*, 1993, v. 12, *(Sobre biblioteques i biblioteconomia, 1995)*.

¹⁰ PERE BOHIGAS, *El libro español (Ensayo histórico)*, Barcelona, Gustavo Gili, 1962.

Tesón en el interior y, en el exterior, un esfuerzo desmesurado por dar continuidad a lo forzosamente abandonado. El presidente Lázaro Cárdenas abre las puertas de México a los exiliados y facilita su inserción académica y cultural. La creación de la Casa de España, que a partir de 1940 pasa a denominarse Colegio de México, es uno de los hechos que lo permiten¹¹.

Los archivos del Comité Técnico de Ayuda a los Republicanos Españoles – organismo que recibía, organizaba y distribuía a los inmigrantes – han permitido elaborar el perfil del porcentaje de refugiados que, por su especialización, se incorporaron al sector editorial y librero o, dentro de la enseñanza, a la archivística, bibliografía y biblioteconomía, o al trabajo en archivos y bibliotecas y en los laboratorios de restauración¹². Personas cualificadas, con un alto conocimiento de lenguas, que pusieron en marcha editoriales como Séneca o Grijalbo o se incorporaron a una empresa editorial mexicana de referencia, el Fondo de Cultura Económica.

Agustín Millares Carló llega a México en 1938 donde permanece hasta 1959 en que la Universidad de Maracaibo, en Venezuela, le ofrece dirigir la biblioteca de la Universidad de Zulia.

Llega siendo un reconocido paleógrafo y bibliógrafo. Le precedía ya una amplia bibliografía: dos premios de la Biblioteca Nacional – *Ensayo de una bibliografía de escritores naturales de las islas Canarias (siglos XVI, XVII y XVIII)* e *Historia y bibliografía de la imprenta en el siglo XVI* – en 1929 y 1935; por el *Tratado de Paleografía Española*, publicado en 1932, había logrado el premio Fastenrath; su trabajo sobre los Códices visigóticos, una prometedora investigación dedicada a la colección de la catedral de Toledo, sobre la que había hecho su discurso de ingreso en la Real Academia de Historia, y que le había llevado entre 1936 y 1937 a trabajar en l'École des Chartes de París para avanzar en el Corpus de códices visigóticos, quedaba ahora interrumpida por la guerra y debía tratar de retomarla en el exilio¹³.

¹¹ *La Casa de España y el Colegio de México. Memoria. 1930-2000*, México, 2008

¹² SAÚL ARMENDÁRIZ SÁNCHEZ y MARÍA MAGDALENA ORDÓÑEZ ALONSO, “Aportación de los refugiados españoles a la bibliotecología mexicana: Notas para su estudio”, *Clío*, 8 (1999).

¹³ Creado el 12 de mayo de 1909 por Alfonso XIII, en uso de las facultades que le confirió Louise Goldman, viuda del hispanista Johannes Fastenrath. Premio anual, concedido por turno sucesivo a una obra de creación en las modalidades de novela, poesía y ensayo, publicada en los tres años precedentes.

Latín clásico y Paleografía de los siglos XVI y XVII son los dos primeros seminarios que imparte Millares en el Colegio de México. Hace, además, una propuesta que no debe pasar inadvertida porque en ella establece el marco de entendimiento de las materias: iniciar los seminarios con una conferencia sobre “Consideraciones acerca de la Paleografía, de su historia y de sus métodos y técnicas actuales” y sobre “Escritura, cultura y crítica textual”, respectivamente¹⁴. El Centro Bibliográfico Mexicano y la publicación del Anuario Bibliográfico Mexicano son propuestas de 1940; el índice Analítico de las Colecciones Documentales de Historia de América, la recopilación de Fuentes Literarias de la Cultura Mexicana (siglos XVI-XVII) son proyectos que lleva a cabo a través del Instituto de Investigaciones Históricas y en el que colabora con otro gran archivero, José Ignacio Mantecón, *El Ensayo de una Bibliografía de Bibliografías Mexicanas* y el *Album de Paleografía Hispanoamericana de los siglos XVI y XVII* y la son fruto de su colaboración en estos años¹⁵. Las relaciones con el hispanismo francés son estrechas: Marcel Bataillon y el grupo vinculado a la escuela de los Annales sirve a menudo de puente para facilitar la salida de los intelectuales y profesores españoles a México. En 1952, una primera y frustrada vuelta a España, le termina llevando París donde trabaja unos meses con Jean Serrailh.

Este vínculo con el exterior y una activa docencia universitaria sobre las materias vinculadas al libro, la escritura y la bibliografía, son factores que explican por qué un texto fundamental para el entendimiento de la historia de la imprenta, como *L'Apparition du livre*, se produjese fuera de España donde los estudios y la investigación habían quedado excluidas del circuito europeo y en un estado de supervivencia. También este último hecho hace comprender el vacío crítico que envolvió, injustamente, la primera traducción de la obra de Febvre y Martin, a la que se le impuso un inmerecido silencio.

¹⁴ JOSÉ ANTONIO MOREIRO GONZÁLEZ, *Documentos administrativos sobre Agustín Millares Carló en México*, in *Boletín Millares Carló*, 20 (2001).

¹⁵ *Ensayo de una bibliografía de bibliografías mexicanas: la imprenta, el libro, las bibliotecas, etc.* Mexico : Biblioteca de la 2. feria del libro y exposicion nacional del periodismo, 1943, *Album de Paleografía...* México, Instituto Hispanoamericano de Geografía e Historia, 1955, 3 voll., Introducción, Láminas y Transcripción.

Durante la etapa venezolana, en la que se edita la traducción, Millares imparte historia del libro y de las bibliotecas, paleografía, bibliografía crea el Departamento de Bibliotecología en la Universidad de Zulia. Además publica incesantemente. Por su valor metodológico destacan el *Catálogo razonado de los libros de los siglos XV, XVI y XVII* (1969), un modelo de descripción bibliográfica de impresos antiguos y *Libros del siglo XVI* (1978), un estudio sobre circulación y censura basado en un análisis de inventarios de libros que llegaron a América.

Su *Introducción a la historia del libro y de las bibliotecas* se publica en 1971. Es un manual de estudio que comprende desde el periodo grecoromano hasta la edad contemporánea. Organizado por países, con especial atención al libro en España e Hispanoamérica, la obra aporta novedades conceptuales que la diferencian de una historia convencional, cronológica y geográfica, al encuadrar el estudio dentro de una historia cultural del escrito y del libro en la que están comprendidos los materiales, la escritura y su evolución, la decoración, la ilustración y la encuadernación. También, el hecho fundamental de considerar la imprenta hispana como un fenómeno global, indesligable entre la Península y el continente americano¹⁶.

El nombre de Millares Carló es la clave del arco cronológico de los manuales de historia del libro en lengua española: inicia la difusión en los países hispanohablantes de *L'Apparition du livre* y su propia obra es una aportación fundamental a la investigación porque es el nexo de unión entre los estudios del libro interrumpidos por la guerra civil, un vínculo entre universidades y academias divididas por las circunstancias políticas, y una propuesta de integración del entendimiento de la imprenta y del libro en un contexto intercontinental. En este sentido, es revelador el intercambio de correspondencia con José Simón Díaz¹⁷. En las publicaciones, y la colaboración institucional se buscan canales de encuentro que cierren las fracturas: las posibilidades de que el Instituto Nebrija del CSIC se interese por el trabajo sobre sor Juana Inés de la Cruz, y la colaboración en una tímida sección de "Notas" en la *Revista de Literatura*; el intercambio de reseñas les permite ensanchar el perímetro de recepción de las obras: Millares hace la

¹⁶ México, Fondo de Cultura Económica, 1971. (Sección de Lengua y Estudios Literarios)

¹⁷ FELIX SAGREDO, *Cartas de Do. Agustín Millares Carló a D. José Simón Díaz*, in *Boletín Millares Carló*, 3 (1981), pp. 121-140.

de *Bibliografía de la literatura hispánica* en 1959; Simón Díaz la del *Prontuario de Bibliografía general*, editada en Maracaibo por la Universidad de Zulia en 1966, en el *Libro Español*. Volver a restablecer el nexo es un largo afán y, quizá, la concesión del galardón por parte del Ministerio de Información y Turismo en la conmemoración del V Centenario de la Introducción de la Imprenta en España, en 1971, fue el gesto oficial con el que España intentaba saldar parte de su deuda con Millares Carló¹⁸.

TRAVESIAS DE LA HISTORIA DEL LIBRO EN ESPAÑA

A partir de 1962, fueron apareciendo diversos manuales de historia del libro en español. Las traducciones de libros clásicos y fundamentales, Steimberg o Dahl, se fueron alternando con los que, con timidez, producían los autores españoles. El panorama cronológico puede sintetizarse así :

1962, FEBVRE-MARTIN. *La aparición del libro*, traducción Millares Carló. México, Unión Tipográfica Editorial Hispano Americana, (La Evolución de la Humanidad).

1962, BOHIGAS. *El libro español: (ensayo histórico)*, Barcelona, G. Gili.

1963, STEIMBERG, *500 años de imprenta*, Traducción de Raimundo Portella, Barcelona, Zeus.

1971, MILLARES, *Introducción a la Historia del Libro y de las Bibliotecas*, México, Fondo de Cultura Económica.

1972, DAHL. *Historia del libro*, traducción del danés por Alberto Adell, adiciones españolas de Fernando Huarte Morton, Madrid, Ed. Alianza.

1974, MARTÍNEZ. *Diccionario de tipografía y del libro*, Barcelona, Labor.

1983, SIMÓN DÍAZ. *El libro español antiguo: análisis de su estructura*, Kassel, Reichenberger.

1990, ESCOBAR SOBRINO. *Historia de las bibliotecas*, Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez.

¹⁸ JOSÉ ANTONIO MOREIRO GONZÁLEZ, *Don Agustín Millares Carló: la profesión bibliográfica (aportaciones a la historia de la bibliografía española*, en *Documentación de las ciencias de la información*, vol. 10,1986, pp. 89-158. <http://revistas.ucm.es>

1994, EISENSTEIN. *La revolución de la imprenta en la Edad Moderna europea*, traducción Fernando Bouza Álvarez, Madrid, Akal.

1995, DÍEZ BORQUE. *El libro: de la tradición oral a la cultura impresa*, Barcelona: Montesinos.

2002, FEBVRE-MARTIN. *La aparición del libro*, traducción Millares Carló. [México] Castor, Universidad de Guadalajara-ciepel.

También de una forma sintética, que una larga bibliografía permite ampliar, se puede visualizar cómo se incorporan a la investigación española las corrientes mayores y de los métodos aplicados en Europa a estudios que se interesan por nuevos campos.

1. SOCIOLOGÍA Y MÉTODO CUANTITATIVO

Puntos de partida:

1960-1970 [Furet & H.J. Martin]

Análisis de la producción

historia social y económica de la imprenta

librerías y bibliotecas privadas

1971 *Revue Française d'Histoire du livre*

Robert, Estivals, Roger Chartier, Daniel Roche, Jean Queniat } historia cultural

Críticas a estas escuelas :

Furio Díaz *La stanchezza di Clio*, en *Rivista Storica italiana*

Robert Darnton [*Daedalus*]

Adriana Lay [*Quaderni Storici*]

Armando Petrucci [*Libri, editori e pubblico nell'Europa moderna : guida storica e critica*. Roma-Bari, Laterza, 1977. Traducido en 1990: *Libro, editores y público en la Europa Moderna*, Valencia, 1990]

LECTURAS SUGERIDAS:

FRANÇOIS FURET (dir.), *Livre et société dans la France du XVIII^{ème} siècle*, Paris, 1965-1970.

HENRI-JEAN MARTIN, *Livre, pouvoirs et société dans la France du XVII^{ème} siècle (1598-1701)*. Paris, 1969

ROBERT ESTIVALS, *Statistique bibliographique de la France*, 1965.

ROGER CHARTIER, *L'histoire quantitative du livre* in *Revue Française d'Histoire du Livre*, 16 (1977), pp. 447-501.

FURIO DÍAZ, *Metodo quantitativo e storia delle idee* in *Rivista Storica Italiana*, 78 (1966), pp. 933-947.

Libros, editores y público en la Europa Moderna, ed. Armando Petrucci, Valencia, 1990.

DANIEL ROCHE, *Le livre: un changement de perspective* in *Faire l'Histoire*, dir. J. QUENIART, *Culture et société urbaines dans la France de l'Ouest au XVIIIème*, Lille, 1977.

2. TENDENCIAS ENTRE 1970-1980

Historia de la edición

Bibliografía material

Cultura escrita: *Rezeptionsästhetik*, J.A. Mayoral, L. Acosta Gómez

LECTURAS SUGERIDAS:

ROGER CHARTIER, *L'Ancien Régime Typographique: réflexions sur quelques travaux récents*, in *Annales ESC*, 36, 2 (1981), pp. 191-209.

Histoires de la lecture. Un bilan de recherches, Paris, 1995

Le livre et l'édition dans le monde hispanique. XVIè-XXè siècles. Pratiques et discours paratextuels. Actes du Colloque International CERHIUS, Grenoble 1991, Grenoble, 1992

Estética de la recepción, Madrid, 1987.

L. GÓMEZ ACOSTA, *El lector y la obra. Teoría de la recepción literaria*, Madrid, 1989

FRANCISCO RICO, *Problemas del "Lazarillo"*, Madrid, Cátedra, 1987

3. LAS GRANDES POLÉMICAS

- La imprenta como agente de cambio y las derivas weberianas: Reforma protestante versus Catolicismo

- Cuantitativismo:

- La alfabetización

- La posesión del libro

- La aportación de los historiadores hispanistas: Berger, Lopez, Peligry, Chevalier, Bennassar.

Críticas y otros objetivos:

- difusión social
- análisis de los mecanismos
- contexto histórico de los procesos de lectura y escritura
- producción y recepción

- Armando Petrucci. La escuela de Valencia: Trenchs Odena y Francisco Gimeno Blay

- Sobre la imprenta como agente de cambio. Criticas: H. J. Graff, Chartier, Gilmont, L. Fontaine

LECTURAS SUGERIDAS:

GIOVANNI LEVI, *L'eredità immateriale: carriera di un esorcista nel Piemonte del Seicento*, Torino, 1985; *La herencia inmaterial*, Madrid, 1990.

BARTOLOME BENASSAR, *Orígenes del atraso económico español*, Barcelona, 1986

ROGER CHARTIER, *El mundo como representación*, Barcelona, 1992

Leer y escribir en España. Doscientos años de alfabetización, Madrid, 1992

GIOVANNI LEVI, *La herencia inmaterial. La historia de un exorcista piemonés del siglo XVIII*, Madrid, 1990.

Escribir y leer en Occidente. Dir. Armando Petrucci y Francisco Gimeno Blay, Valencia, Universidad de Valencia, 1995

H.J. GRAFF, *Storia dell'alfabetizzazione occidentale. II. l'età moderna*, Bologna, 1987

ARMANDO PETRUCCI, *Escritura, alfabetismo y sociedad*, Barcelona, Gedisa, 1999

Pratiques d'Écriture, dossier monográfico de *Annales : Histoire, Sciences Sociales*, 4-5, 2001.

FRANCISCO GIMENO BLAY, *Scripta manent. Materiales para una historia de la cultura escrita*. Valencia, Seminari Internacional d'Estudis sobre la Cultura Escrita, 1998.

-*Analfabetismo y alfabetización femeninos en la Valencia del Quinientos*, in *Estudis*, 19 (1994), pp. 59-101.

PEDRO MARTÍN BAÑOS, *El arte epistolar en el Renacimiento europeo, 1400-1600*, Bilbao: Universidad de Deusto, 2005

ELISA RUIZ GARCÍA, *El poder de la escritura y la escritura del poder. Propaganda y legitimación en los orígenes de la monarquía hispánica (1400-1520)*. Madrid, Dykinson, 1999.

A. VIÑAO FRAGO, *Del analfabetismo a la alfabetización. Análisis de una mutación antropológica e historiográfica* in *Historia de la educación*, 3 (1984), pp. 151-189 y 4, 1985, pp. 209-226.

4. HISTORIA CULTURAL. HISTORIA SOCIAL

Historia cultural

- José Antonio Maravall

- Miguel Batllori

1982-1985: *Histoire de l'édition française*

Historia cultural del impreso : cultura, libro y lectura:

- García Cárcel, prologo de la trad. Roger Chartier, *L'ordre des livres*, (1994)

- critica textual

- historia formal del libro

- sociología retrospectiva de las prácticas de la lectura

LECTURAS SUGERIDAS:

ROGER CHARTIER, *El orden de los libros. Lectores, autores, bibliotecas en Europa entre los siglos XVI y XVIII*, Barcelona, Gedisa, 1994.

Sociedad y escritura en la Edad Moderna. La cultura como apropiación. México, Instituto Mora, 1995.

De la historia social de la cultura a la historia cultural de lo social, in *Historia Social*, 17, 1993, pp. 197-103.

Cultura escrita, literatura e historia : coacciones transgredidas y libertades restringidas : conversaciones de Roger Chartier con Carlos Aguirre Anaya, Jesús Anaya Rosique, Daniel Goldin y Antonio Saborit, edición de Alberto Cue, México, D.F., Fondo de Cultura Económica , 1999

Cultura epistolar en la alta Edad Moderna. Usos de la carta y de la correspondencia entre el manuscrito y el impreso, FERNANDO BOUZA (coord), Madrid. Universidad Complutense de Madrid, 2005 (Cuadernos de Historia Modera. Anejos, Anejo IV 2005),

RICARDO GARCÍA CÁRCCEL, *Las culturas del Siglo de Oro*, Madrid, Historia 16, 2001

Vivir el Siglo de Oro. Cultura e historia en la época moderna. Salamanca, Universidad de Salamanca, 2003

5. ESPAÑA Y EUROPA : EL PROBLEMA DEL LA HOMOLOGACIÓN
- Bennassar (XVI), Kagan, Kamen (XVII), F. López (XVIII)
 - Industria del la edición : Moll, Péligrý
 - Política: F. Lopez, Luis Gil, Checa Cremades, Bouza
 - Censura: Caro Baroja, García de Enterría, Infantes, García Cárcel
 - Alfabetización: Lectura *versus* Libro
 - Bibliotecas privadas: Bennassar (1967), Chevalier (1976), Laspéras, Dadson, Hillegarth (1991), Cátedra, Bouza, López-Vidriero
 - Coloquio de Metodología Histórica Aplicada (1984)
 - Faulhber (1987); Gimeno-Trenchs (1992)
 - Inventarios *post mortem*: bibliotecas nobiliarias: periodos cronológicos, áreas geográficas y grupos sociales.

LECTURAS SUGERIDAS:

ISABEL BECEIRO PITA, *Libros, lectores y bibliotecas en la España medieval.* Molina de Segura, Nausica, 2006.

FERNANDO BOUZA, *Del escribano a la biblioteca. La civilización escrita europea en la Alta Edad Moderna (siglos XV- XVII).* Madrid, Síntesis, 1992.

Leer en palacio. De aula gigantium a museo de reyes sabios, in *El Libro Antiguo Español, III*, Salamanca, Sociedad Española de Historia del Libro, 1996, pp. 29-42.

Corre manuscrito. Una historia cultural del Siglo de Oro. Madrid, Marcial Pons, 2001.

PEDRO M. CÁTEDRA, *Nobleza y lectura en tiempos de Felipe II. La biblioteca de don Alonso Osorio, marqués de Astorga.* Valladolid, Junta de Castilla y León, 2002

FERNANDO CHECA, *El Real Alcazar de Madrid. Dos siglos de arquitectura y coleccionismo en la corte de los reyes de España.* Madrid, Comunidad de Madrid-Nerea, 1994

El coleccionismo en España. De la cámara de maravillas a la galería de pinturas. Dir. Fernando Checa y Miguel Morán. Madrid, Cátedra, 1985

Littérature et politique en Espagne aux siècles d'or. Dir. Jean-Pierre Étienne. Paris, Klincksieck, 1998.

RICHARD L. KAGAN, *Clío y la Corona: escribir historia en la España de los Austrias*, en *España, Europa y el mundo atlántico: homenaje a John H. Elliott*, RICHARD L. KAGAN Y GEOFFREY PARKER (ed), Madrid, Marcial Pons, 2001

MARÍA LUISA LÓPEZ-VIDRIERO, Crónicas impresas y lectura de corte en la España del siglo XVI, *La Bibliofilia*, 100 (1998), pp. 411-440

The polished cornerstone of the temple: Queenly reading during the Enlightenment. London, British Library, 2004

ANTONIO RODRÍGUEZ-MOÑOINO, *Historia de una infamia bibliográfica: la de san Antonio de 1823: realidad y leyenda de lo sucedido con los libros y papeles de don Bartolomé José Gallardo: estudio bibliográfico*. Madrid, Castalia, 1965, (La lupa y el escalpelo; 4)

KLAUS WAGNER, El itinerario de Hernando Colón según sus anotaciones. Datos para la bibliografía del bibliófilo sevillano, *Archivo Hispalense*, 204, 1984, pp.81-99

6. COLOQUIO CASA DE VELÁZQUEZ (1981): UN PUNTO DE INFLEXIÓN EN LOS ESTUDIOS

Catorce comunicaciones y discusiones.

Aportes críticos de Henri-Jean Martin a las discusiones:

Livre et Lecture en Espagne et France sous l'Ancien Régime. Madrid, Casa de Velázquez-CSIC, 1980

Sintetizo los problemas que planteó Martin en relación con las conferencias porque ponen de manifiesto tanto el auge de investigaciones en curso que ahora forman parte de la bibliografía fundamental de la historia del libro en España, como las líneas de investigación que en ese momento ya se estaban cuestionando aunque seguían vigentes.

ROGER CHARTIER, *La circulation de l'écrit dans les villes françaises, 1500-1700*; DANIEL ROCHE, *La culture populaire à Paris au XVIII siècle*.

Las intervenciones se articularon sobre cinco puntos: espacio urbano, relaciones culturales entre campo y ciudad, escolarización y aculturación salvaje, las diversas formas del escrito. La lectura y los lectores, modelos culturales. Cultura popular y cultura erudita.

En el punto, diversas formas del escrito, Martin aborda el problema de los niveles de lectura y las categorías de lectores que solo pueden leer pliegos

sueltos¹⁹, la diferenciación de lectura de novela y lectura erudita y la importancia de la disposición tipográfica para la explicación de los fenómenos de la lectura: De lecture de romans et lecture savantes et de l'importance de la disposition typographique pour explication de ces phénomènes de lecture.

En el punto, <<Modelos culturales>>, plantea el problema de las jerarquías y los modelos culturales. Pone en cuestión el término «alfabetización y cultura del escrito»: la exclusión de clase en materia de lectura (el libro como un medio casi obligatoriamente elitista que se integra en una jerarquía que va de arriba abajo); el libro es un instrumento de una cultura que se le concede al pueblo. Esta tesis está ya superada y la intervención de Roger Chartier sobre los comportamientos culturales (lenguajes, códigos, conductas) y las funciones de universalidad y de distinción formuladas por Norbert Elias para la sociedad cortesana cuestionan la difusión vertical y hacen evidente que el desplazamiento de traslación de los modelos culturales es un punto de análisis más rico.

F. LOPEZ, *Lisants et lecteurs en Espagne au XVIII siècle. Ébauche d'une problématique.*

Martin cuestiona la fiabilidad de las estadísticas como fórmula para establecer conclusiones definitivas y subraya su carácter aproximativo. Autocrítica su artículo en la *Encyclopédia Universalis* porque considera que subestimó la producción bibliográfica de Francia en el siglo XVIII al basarse, exclusivamente, en las estadísticas de los privilegios y del depósito legal establecidas por Robert Estivals. La utilización de otras fuentes, visitas de imprenta por ejemplo, cambiaron los datos y las conclusiones como admitió en un artículo posterior.

MAXIME CHEVALIER, *Don Quichotte et son public.* Subraya la necesidad de complementar las investigaciones cuantitativas con estudios literarios para estudiar la relación del libro y el lector. Sobre el problema de las tiradas recuerda que en Francia en el siglo XVII se da una constante: la edición no sobrepasaba los mil ejemplares, más o menos, para amortizar la compo-

¹⁹ Sobre el desarrollo posterior de esta investigación en España es fundamental PEDRO M. CÁTEDRA, *Invencción, difusión y recepción de la literatura popular impresa (Siglo XVI)*. Badajoz, Editora Reagional de Extremadura, 2002.

sición; más allá de ese número, la empresa no habría sido rentable. El debate sobre el concepto de edición pone de manifiesto el auge de trabajos en curso como los de Moll y los que seguirán años más tarde en torno a la primera edición del Quijote (R. Rico).

JOSÉ SIMÓN DÍAZ, *Las relaciones de sucesos ocurridos en Madrid durante los siglos XVI y XVII*. Destaca un punto del debate, la circulación de manuscritos y de avisos, en el que Martin adierte la importancia de la circulación de textos manuscritos y los problemas de distorsión que crea el olvidar que, independientemente de la aparición de la imprenta, la circulación de textos literarios manuscritos seguía siendo preferente. FERNANDO BOUZA, aportó sobre este tema un libro fundamental, *Corre manuscrito* (1992). La crítica a la imprenta como agente de cambio es unánime en este foro.

PHILIPPE BERGER, *La lecture à Valence de 1474-1570: (Livre et lecture à Valence à l'époque de la Renaissance, Thèse pour l'Université Bordeaux III, 1982) Libro y lectura en la Valencia del Renacimiento Valencia*, Alfons el Magnànim, 1987.

La importancia de poder disponer en estudios de historia del libro en España de una obra equivalente a la que Doucet o Labarre habían hecho para Francia (*Les bibliothèques parisiennes au XVI* y *Le livre dans la vie amienne-naise au XVI*) es capital ; el libro de Berger, que en el Coloquio se presenta como resultado de la tesis doctoral, se basa en un análisis de dos mil cuatrocientos ochenta y nueve inventarios postmortem para el periodo de 1474 y 1560. Martin destaca dos puntos sobre la fiabilidad de los inventarios de bibliotecas: las lagunas de los inventarios y la falta de linealidad de la lectura.

H. J. MARTIN, *Stratégies éditoriales dans la France d'Ancien Régime et du dix-neuvième siècle*. El debate sobre la conferencia de Martin se desarrolla sobre la figura del editor: el cambio de sentido del término que solo a partir del Siglo de las Luces designa a un profesional especializado. El editor nace con el cambio de la organización social. La importancia de l nuevo uso del libro y de la nueva visión que supone. La obligación de que los historiadores del libro utilicen la documentación y simultáneamente los libros. “Examinar los libros” anticipa ya los trabajos de Martin sobre puesta en texto.

M.A. LADERO QUESADA Y M. CONCEPCIÓN QUINTANILLA, *Bibliotecas de la alta nobleza castellana en el siglo XV*. Martin sostiene la tesis de que la biblioteca de un gran personaje es un medio de dominio y de prestigio. Las bibliotecas pueden considerarse como modelos. Sobre este punto han desarrollado trabajos Pedro M. Cátedra, Fernando Bouza, M. L. López-Vidriero.

CARMEN BATLLE, *Las bibliotecas de los ciudadanos de Barcelona en el siglo XV*. Reclama Martin la necesidad de disponer de estudios monográficos basados sobre análisis de grandes masas de documentación, testamentos e inventarios para comprender el fenómeno de la imprenta. Las investigaciones de Anastasio Rojo en el Archivo de Protocolos de Valladolid, a partir de finales de los ochenta, satisface esta petición de Martin porque ha abierto la vía de valoración y comprensión del fenómeno del comercio librero en el norte de la Península Ibérica en el siglo XVI.

La necesidad de los estudios comparativos es otra exigencia para la comprensión de los fenómenos de la imprenta.

7. CRÍTICA TEXTUAL E HISTORIA LITERARIA

Literatura popular. Los “pliegos sueltos” : Rodríguez Moñino; Caro Baroja.

Nuevas escuelas: Blecua, García Enterría, Cátedra, Infantes

LECTURAS SUGERIDAS:

JULIO CARO BAROJA, *Ensayo sobre literatura de cordel*, Madrid, Istmo, 1990

PEDRO M. CÁTEDRA, Profr. M. CRUZ GARCÍA DE ENTERRÍA, *Literatura Popular Impresa. 1. Pliegos sueltos poéticos del siglo XVII. Nuevamente añadida una alabanza de la imprenta y sus artífices (1622) con los discursos de T. Garzoni traducidos y añadidos por el doctor Suárez de Figueroa sobre la misma materia*, Salamanca, Semyr, 1998.

PEDRO M. CÁTEDRA & VÍCTOR INFANTES, *Estudio preliminar a Los pliegos sueltos de Thomas Croft (Siglo XVI)*, Valencia, 1983, pp. 11-48.

GIUSEPPE DI STEFANO Y M.C. GARCÍA DE ENTERRÍA, *Pliegos sueltos poéticos españoles de la Universidad de Pisa*, Madrid, Joyas bibliográficas, 1974.

Filologia dei testi a stampa (area iberica) a cura di Patrizia Botta ; con la collaborazione di Aviva ed Elisabetta Vaccaro, Modena : Mucchi Editore, 2005

MARÍA CRUZ GARCÍA DE ENTERRÍA, *Pliegos poéticos españoles de la Biblioteca Nacional de Viena: Homenaje a Ferdinand Wolf*. Madrid, 1975

Pliegos poéticos españoles en siete bibliotecas portuguesas (siglo XVII), Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá de Henares, 2000

VÍCTOR INFANTES, *Balace bibliográfico y perspectivas críticas de los pliegos sueltos poéticos del siglo XVI*, in *Homenaje a José Simón Díaz*, Kassel, 1987, pp. 375-385.

Diccionario de pliegos sueltos poéticos.

FRANCISCO MENDOZA DÍAZ- MAROTO, *Panorama de la literatura de cordel española*, Madrid, Ollero&Ramos, 2001

ANTONIO RODRÍGUEZ-MOÑINO, *Diccionario bibliográfico de pliegos sueltos poéticos : (siglo XVI)*, Madrid , Castalia, 1970

Nuevo Diccionario bibliográfico de pliegos sueltos poéticos (siglo XVI). Ed. corr. y act. por ARTHUR L.-F. ASKINS Y VÍCTOR INFANTES, [Madrid] Castalia ; [Mérida], Editora General de Extremadura, [1997]. (Nueva biblioteca de erudición y crítica; 12)

8. LEGISLACIÓN DEL LIBRO. CONTROL DEL LIBRO

Antecedentes: Eguizabal (1879); Cendán (1974)

Estudios actuales: Asensio, García Cárcel, Márquez, Martínez Bujanda, Martínez Millán, Pinto, Pardo Tomas.

LECTURAS SUGERIDAS:

EUGENIO ASENSIO, *Censura inquisitorial de libros en los siglos XVI y XVII. Fluctuaciones. Decadencia* in *El Libro Antiguo Español*, Salamanca (Universidad de), Sociedad Española de Historia del Libro, 1998, I, pp. 21-36.

AMÉRICO CASTRO, *Aspectos del vivir hispánico*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

RICARDO GARCÍA CÁRCEL Y JAVIER BURGOS, *Los criterios inquisitoriales de censura de libros en los siglos XVI y XVII* in *Historia Social*, 14 (1992), pp. 97-109.

AMPARO GARCÍA CUADRADO, *Aproximación a los criterios legales en materia de imprenta durante la Edad Moderna en España* in *Revista General de Información y Documentación*, 6, 2 (1996), pp. 125-187.

CLIVE GRIFFIN, *Journeymen-printers, heresy, and the inquisition in sixteenth-century Spain*, Oxford : University Press, 2005

JESÚS MARTÍNEZ DE BUJANDA, *Index de l'Inquisition espagnole 1551, 1554, 1559*, Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, Librairie Droz, 1984, vol. V, *Index de l'Inquisition espagnole 1583-1584*, Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, Librairie Droz, 1993, vol. VI.

MANUEL PEÑA DÍAZ, *El libro bajo sospecha (siglos XVI- XVII)* in *La memoria de los libros. Estudios sobre la historia del escrito y de la lectura en Europa y América*, Salamanca, Instituto de Historia del Libro y de la Lectura, 2004, I, pp. 805-824.

(coordinado por), *La censura en la Edad Moderna. Dossier*, in *Cultura Escrita & Sociedad*, 7 (2008), pp. 9-158.

VIRGILIO PINTO CRESPO, *Inquisición y control ideológico en la España del siglo XVI*, Madrid, Taurus, 1983

FERMÍN REYES, *El libro en España y américa. Legislación y Censura (siglos XV-XVIII)*. Madrid, Arco Libros, 2000.

9. USO DEL LIBRO

Fuster: Ausias March (1989), M. Frenk (1982), Bouza, Rico: Lazarillo
Bibliografía material: McKenzie, Francisco Rico, Jaime Mol.

LECTURAS SUGERIDAS:

AGUSTÍN GONZÁLEZ DE AMEZÚA, *Cómo se hacía un libro en nuestro Siglo de Oro*, *Bibliografía Hispánica*, 5 (1946), pp. 761-799.

MARGIT FRENK ALATORRE, *Lectores y oidores. La difusión oral de la literatura en el Siglo de Oro*, en *Actas del Séptimo Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*. Roma. Bulzoni, 1981, pp. 101-123.

Entre la voz y el silencio. Alcalá de Henares, Centro de Estudios Cervantinos, 1997

Imprenta y crítica textual en el Siglo de Oro. Dir. FRANCISCO RICO. Valladolid, Fundación Santander Central Hispano & Centro para la edición de los clásicos españoles, 2000.

ANNE CAYUELA, *Le paratexte au Siècle d'Or. Prose romanesque, livres et lecteurs en Espagne au XVII siècle*. Genève, Droz, 1996

D. W. CRUICKSHANK, *The printing of Calderón's Tercera parte* in *The Textual criticism of Calderón's Comedias*, ed. E.M. Wilson and D.W. Cruickshank, Westmead London, Tamesis Book, pp. 117-141.

JAIME MOLL, "Correcciones en prensa y crítica textual: a propósito de 'Fuenteovejuna'", *Boletín de la Real Academia Española*, LXII (1982), pp. 159-171.

Problemas bibliográficos del libro español en el Siglo de Oro, *Boletín de la Real Academia Española*, LIX (1979), pp. 49-109.

FRANCISCO RICO, "El original del Quijote", *Quimera*, 173 (1998), pp. 8-11.

MIGUEL CERVANTES, *Don Quijote de la Mancha*. Barcelona, Instituto Cervantes-Crítica, 1998, "Historia del texto" pp. CXCII-CCXLII.

Componedores y grañas en el Quijote de 1604, *Actas de III Congreso Internacional de la Asociación de Cervantistas*, Palma de Mallorca, Universidad de Baleares, 199, pp. 63-83.

Don Quijote, Madrid, 1604, *Bulletin Hispanique*, CI (1999), pp. 415-434.

10. HISTORIA CULTURAL DE LA LECTURA:

Fuentes para la historia del libro:

Aportes: Barbier (Berger-Levault); Lowry (Aldo); Madurell [Rayner, Baresson... 1968-1973]

Berger, *Libro y lectura en Valencia* (1987)

Griffin: *Los Crombergers*, (1988), 1991

K. Wagner: Martín de Montedoca (Sevilla), 1982

Iglesias-Bécares: Benito Boyer 1992

Antropología simbólica . Los referentes: Cl. Geertz; R. Darnton

Práctica y uso: [c. 1980]

El autor { García Cárcel; Simón Díaz

Los espacios de socialidad

Armando Petrucci, Amedeo Quondam, A. Asor Rosa, R. Escarpit, Christian Bec

LECTURAS SUGERIDAS:

JEAN-FRANÇOIS BOTREL, "Teoría y práctica de la lectura en el siglo XIX: el arte de leer", *Bulletin Hispanique. Lisants et Lecteurs en Espagne, XVe-XIXe siècle* T. 100, 1998, n. 2

MAXIME CHEVALIER, *Lectura y lectores en la España de los siglos XVI y XVII*. Madrid, Turner, 1976.

De l'alphabétisation aux circuits du livre en Espagne XVIe-XIXe siècles: Ouvrage collectif, Paris : Editions du Centre National de la Recherche Scientifique , 1987

TREVOR DADSON, *Libros, lectores y lecturas. Estudios sobre bibliotecas particulares españolas del Siglo de Oro*, Madrid, Arco libros, 1998

RICARDO GARCÍA CÁRCEL, "La identidad de los escritores en el Siglo de Oro", *Studia Historica*, 4, 1998, pp. 327-337.

JOSÉ MANUEL PRIETO BERNABÉ, *Lectura y lectores : la cultura del impreso en el Madrid del Siglo de Oro (1550-1650)*, Mérida : Editora Regional de Extremadura, [2004]

OFELIA REY CASTELAO, *Libros y lectura en Galicia : siglos XVI-XIX*, Santiago de Compostela, Dirección Xeral de Promoción Cultural, 2003

PEDRO J. RUEDA RAMÍREZ, *Negocio e intercambio cultural: El comercio de libros con América en la Carrera de Indias (siglo XVII)*. Sevilla: Universidad de Sevilla, 2005

JOSÉ SIMÓN DÍAZ, *Censo de escritores al servicio de los Austrias* in *Censo de escritores al servicio de los Austrias y otros estudios bibliográficos*, Madrid, Instituto Miguel de Cervantes, 1985, pp. 7-32.

11. IMPRENTA Y CULTURA DEL LIBRO

El movimiento tipobibliográfico. Puntos de partida: PÉREZ PASTOR, JOSÉ SIMÓN DÍAZ, SÁNCHEZ, HIDALGO.

JULIÁN MARTÍN ABAD, *La imprenta en Alcalá de Henares (1502-1600) (1601-1700)*, Madrid, Arco Libros, 1991,1999.

LORENZO RUÍZ FIDALGO, *La imprenta en Salamanca (1501-1600)*, Madrid, Arco Libros, 1994.

JUAN DELGADO CASADO, *Diccionario de impresores españoles: (siglos XV-XVII)*, Madrid, Arco Libros, 1996

JUSTA MORENO GARBAYO, *La imprenta en Madrid (1626-1650) : materiales para su estudio e inventario*, Madrid, Arco Libros, 1999.

PEDRO M. CÁTEDRA, *La imprenta en Baeza en el siglo XVI*, Salamanca, Seminario de Estudios Medievales y Renacentistas, 2001

MERCEDES FERNÁNDEZ VALLADARES, *La imprenta en Burgos 1501-1600*, Madrid, Arco Libros, 2005.

Estudios biográficos. Estudios de talleres. Estudios de librerías. Microhistoria de la edición española.

LECTURAS SUGERIDAS:

VICENTE BÉCARES BOTAS, *La librería de Benito Boyer : (Medina del Campo, 1592)*, Vicente Bécares Botas, Alejandro Luis Iglesias, [Salamanca] : Junta de Castilla y León. Consejería de Cultura y Turismo, 1992

Librerías salmantinas del siglo XVI, Segovia: Fundación Instituto Castellano y Leonés de la Lengua-Caja Segovia, 2007

PHILIPPE BERGER, “La evolución de la producción editorial española entre 1501 y 1520”, en *El Libro antiguo español*, I, Salamanca, Sociedad Española de Historia del Libro, 1986.

« Quelques observations sur la production imprimée à Valladolid au Siècle d’Or » en *Livres et Libraires en Espagne et au Portugal (XVIè-xixè siècles)*, Paris, 1989.

ANNE CAYUELA, *Alonso Pérez de Montalbán. Un librero en el Madrid de los Austrias*, Madrid, Calambur, 2005

CLIVE GRIFFIN, “El impresor Juan Varela de Salamanca y dos libros de caballerías”, *El Museo de Pontevedra*, t. XLIV, 1990, pp. 219-233

“El inventario del almacén de libros del impresor Juan Cromberger : Sevilla 1540”, en *El Libro Antiguo Español IV*, pp. 257-373

CHRISTIAN PÉLIGRY, Un libraire madrilène au Siècle d’Or. Francisco López le jeune (1545-1608, *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 12 (1976), pp. 219-258.

ANASTASIO ROJO VEGA, *Impresores, libreros y papeleros en Medina del Campo y Valladolid en el siglo XVII*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1994

12. EL MOMENTO ACTUAL

III. *Sociedad Española de Historia del Libro*. Fundación Duques de Soria.
PEDRO M. CÁTEDRA & M.L. LÓPEZ-VIDRIERO.

Publicación miscelánea de estudios de historia del libro:

El libro antiguo español, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, Sociedad Española de Historia del Libro, 1990-2004. 6 v.

II. Instituto de Historia del Libro y de la Lectura. Fundación San Millán de la Cogolla, PEDRO M. CÁTEDRA & M.L. LÓPEZ-VIDRIERO.

Syntagma, Revista de Historia del Libro y la Lectura.

Publicación periódica bianual, multilingüe, que en sus distintas secciones (monografías, notas, reseñas, informe, etc.) recoge las últimas tendencias de estudios internacionales sobre el libro y la lectura en el ámbito hispánico. Desde el punto de vista material, Syntagma se edita con cuidado bibliófilo.

Publicaciones monográficas del IHLL:

SERIE MAIOR

1. PEDRO M. CÁTEDRA y ANASTASIO ROJO, *Bibliotecas y lecturas de mujeres*. Nos adentra en el mundo intelectual femenino del siglo XVI. han rastreado documentación de ese siglo hasta compilar 278 inventarios de libros poseídos por mujeres. Por primera vez se presenta un corpus homogéneo que permite perfilar cuestiones tales como qué libros atesoraban las mujeres; cómo los leían; qué espacio ocupaban; qué función desempeñaban en el mundo femenino y en su horizonte de expectativas.

2. MARIA LUISA LÓPEZ-VIDRIERO, *Speculum principum*. Propone una reflexión sobre el coleccionismo librario dieciochesco y la cultura de la corte centrada en el estudio del índice de la Librería de Carlos Antonio de Borbón, Príncipe de Asturias (1782). A través del discurso intelectual que plantea la biblioteca principesca, se analiza la realidad ideológica y su vinculación con los modelos pedagógicos y los proyectos educativos de la época. María Luisa López-Vidriero aborda el estudio de esta colección real como parte de la historia cultural española y europea; cultura escrita y cultura de corte.

3. *La memoria de los libros* recoge en dos tomos un centenar de estudios sobre la historia del escrito y de la lectura en Europa y América, con un amplio arco cronológico y temático. El tomo I se adentra en materias tales como la codicología; la cultura del manuscrito; el libro y la escritura en la Edad Media y el Renacimiento; incunabulística; tipobibliografía; imprenta; bibliografía material e histórica; las librerías particulares; y el control y censura del libro. El tomo II se ocupa de la lectura; del espacio del libro: las bibliotecas y los depósitos; de la catalogación, difusión y nuevas tecnologías; de la ilustración

del libro; de los fondos y bibliotecas históricas; de la librería; de la historia de la edición; y de la edición digital. El libro se entiende así en tanto que fuerza motor de la historia cultural, sin fragmentación entre lo manuscrito y lo impreso, entre la era impresa y la era digital.

4. FERNANDO BOUZA, *El libro y el cetro. La Biblioteca de Felipe IV en la Torre Alta del Alcázar de Madrid*, 2006. A partir de su ascensión al trono en 1621 y bajo la influencia del Conde Duque de Olivares, Felipe IV empezó a reunir un importante conjunto de libros que acabaron disponiéndose en el privilegiado espacio de la Torre del Alcázar madrileño. Opuesta a la biblioteca escorialense, definida por su carácter universal, la librería de la Torre Alta fue pensada para satisfacer los gustos de su regio propietario, amante de poesías, novelas, bellas artes o ciencias, y las necesidades de su Monarquía, sin olvidar que sus fondos también se emplearon para la educación del heredero Baltasar Carlos de Austria. Éste es el primer estudio de conjunto del fondo mediante la realización de un *Catálogo* que permite identificar el mayor número posible de los casi dos mil títulos que figuran en el Índice que confeccionó el bibliotecario Francisco de Rioja. Teniendo en cuenta que los libros de Felipe IV se integraron en la Real Biblioteca Pública borbónica y, con ella, en la Biblioteca Nacional, dicha catalogación ha implicado no sólo la identificación de sus entradas, sino también la localización de cientos de ejemplares que en su día estuvieron en el Alcázar.

5. LOTTE HELLINGA, *Impresores, editores, correctores y cajistas. Siglo XV*, 2006. Durante muchos siglos los textos se nos han preservado gracias a la labor de las manos –y de la mente– de los copistas que los transcribieron. Cuando a mediados del siglo XV se introdujo en Occidente la técnica de reproducir un texto por medios mecánicos, tras la invención de los tipos móviles, los copistas fueron cediendo su lugar a modestos grupos de cajistas e impresores que, con el respaldo de los editores, continuaron dejando su impronta tanto en el contenido como en la forma de los textos que recreaban. El estudio de la transmisión textual impresa se ha centrado sobre todo en la producción del libro a partir del siglo XVI. Lotte Hellinga aborda en los artículos reunidos en este volumen aspectos de transmisión y difusión textual característicos de las primeras décadas de la imprenta. Durante ese periodo los impresores idearon formas nuevas para presentar sus libros que empezaron a hallar respuesta en nuevos lectores. A medida que fueron creciendo la circulación de los textos y, en consecuencia, la posibilidad de com-

pararlos entre sí, se inició un proceso crítico sin precedentes. Pero la novedad afectó también a los procesos de producción más nimios propiciando transformaciones sutiles, como las derivadas de las manos que colocaban los tipos o que casaban las páginas destinadas a pasar bajo la prensa. Exponer con detalle ese proceso de transformación que tiene lugar en el taller de imprenta es el objetivo común de los artículos que aquí se ofrecen.

SERIE MINOR

1. *Syntagma de arte typographica* (1664) es el primer tratado sobre el arte de la imprenta aparecido en Europa. Su autor, JUAN CARAMUEL, lo dirige a gobernar “las manos y las conciencias” tanto de los autores que dan sus libros a la imprenta como de los impresores que los multiplican. Ese doble propósito decide el contenido del tratado que, en compañía de las observaciones sobre diversos aspectos técnicos de la imprenta – nomenclatura de tipos, elaboración de índices, impresión a dos colores, rarezas bibliográficas –, ofrece una reflexión más acabada sobre la moralidad del oficio de imprimir. Pablo Andrés Escapa ha traducido por primera vez al español y anotado el texto original, que también se incluye en esta edición.

2. FRANCISCO M. GIMENO BLAY, *Admiradas mayúsculas. La recuperación de los modelos gráficos romanos*. Introducción de FRANCISCO RICO. En *Admiradas mayúsculas* se reconstruye el proceso histórico de recuperación de los modelos gráficos romanos, que algunos anticuarios italianos llevaron a cabo durante la segunda mitad del *Quattrocento*. Fascinados por las ruinas de la Antigüedad Clásica – romana, en este caso – comenzaron a imitar las inscripciones latinas, cuya *ordinatio* y caligrafía consideraron modélicas. fruto de este interés surge el tratado *Regola a fare letre antiche*, que se edita en este libro, y que representa la culminación final de la transformación del orden gráfico medieval. Esta *Regola* proporciona un modelo gráfico, elitista que se utilizó en las escrituras expuestas y en las capitulares de los libros de lujo.

III. ASOCIACIÓN ESPAÑOLA DE BIBLIOGRAFÍA,

PUBLICACIÓN:

Organiza las *Jornadas de la Asociación Española de Bibliografía* de las que la Biblioteca Nacional publica las actas

LECTURAS SUGERIDAS:

Trabajos de la Asociación Española de Bibliografía II [coordina los textos, MANUEL SÁNCHEZ MARIANA], Madrid, Biblioteca Nacional, [1993]

Trabajos de la VIII Reunión de la Asociación Española de Bibliografía [edición al cuidado de AURORA MIGUEL ALONSO, GLORIA CARRIZO SAINERO, ISABEL GARCÍA-MONGE] Madrid : Asociación Española de Bibliografía, Biblioteca Nacional, 2004

IV. SEMINARIO INTERDISCIPLINAR DE ESTUDIOS SOBRE CULTURA ESCRITA (SIECE). Universidad de Alcalá de Henares. Facultad de Filosofía y Letras - Departamento de Historia I y Filosofía; Revista Cultura escrita & Sociedad: Revista internacional de Historia social de la Cultura Escrita.

Forman parte del Departamento:

Grupo LEA. Desarrolla tres campos de investigación de Historia de la Cultura Escrita: la Historia de la Escritura, de la Alfabetización, del Libro y de la Lectura; red de Archivos e Investigadores de la Escritura Popular coordina los archivos, asociaciones, coleccionistas e investigadores que trabajan sobre conservación, estudio y divulgación de la memoria escrita de la gente común. Es un grupo de investigación puntero en estudios de historia cultural del escrito en la Edad Moderna.

LECTURAS SUGERIDAS:

Escribir y leer en el siglo de Cervantes, ed. Antonio Castillo, Barcelona, Gedisa, 2001.

Libro y lectura en la península ibérica y América, siglos XIII a XVIII, ed. ANTONIO DEL CASTILLO, Salamanca, Junta de Castilla y León, 2003.

ANTONIO CASTILLO GÓMEZ, *Entre la pluma y la pared. Una historia social de la escritura en los siglos de oro*, Madrid, Akal, 2006.

El legado de Mnemosyne. Las escrituras del yo a través del tiempo, ed. ANTONIO CASTILLO y VERÓNICA SIERRA, Gijón, Trea, 2007.

Mujer y Cultura Escrita. Del mito al siglo XXI, ed. MARÍA DEL VAL GONZÁLEZ DE LA PEÑA, Gijón, Trea, 2005.

<http://www.siece.es>

V. SEMINARIO SOBRE CULTURA ESCRITA, Universidad Carlos III de Madrid.

Entre sus líneas de investigación sobre la historia cultural en la Edad Moderna tiene especial relevancia para los estudios del libro su línea de historia social de la cultura escrita y de la lectura en el Siglo de Oro. Entre sus actividades está el seminario permanente de cultura escrita organizado por el grupo de investigación Historia Cultural/Litterae.

PUBLICACIONES:

Litterae: cuadernos sobre cultura escrita. Revista anual de Historia de la Escritura, el Libro y la Lectura. Revista de publicación anual enfocada en las aportaciones significativas sobre la escritura, el libro y la lectura, dirigido por ENRIQUE VILLALBA PÉREZ.

Biblioteca Litterae. Monografías sobre Cultura Escrita (es una colección publicada por Litterae y la editorial Calambur).

Es una colección publicada por Litterae y la editorial Calambur que edita facsímiles clásicos sobre historia del libro y monografías sobre temas relativos al libro aunque presta especial atención a la cultura escrita.

<http://www.calambureditorial.com>

LECTURAS SUGERIDAS:

Biblioteca de Autógrafos Españoles I (siglos XVI-XVII). Dir. PABLO JAURALDE. Madrid, Calambur, 2008. (Biblioteca Litterae; 15) Inicia la reproducción, la transcripción y el comentario con cincuenta y seis muestras significativas de autores del Siglo de Oro de la Biblioteca Nacional.

BENITO RIAL COSTAS, *Producción y comercio del libro en Santiago (1501-1553)*. Madrid, Calambur, 2007. (Biblioteca Litterae; 14).

VÍCTOR INFANTES, *Del libro áureo.* Madrid, Calambur, 2006. (Biblioteca Litterae, 10). Colección de trabajos sobre aspectos significativos de la constitución de la edición impresa desde sus orígenes hasta finales del siglo XVII.

Libros y documentos en la Alta Edad Media. Los libros de derecho. Los archivos familiares. Actas del VI Congreso Internacional de Historia de la Cultura escrita. Madrid, Calambur, 2002. (Biblioteca Litterae; 4).

ENRIQUE VILLALBA PÉREZ, *¿Pecadoras o delincuentes? Delito y género en la Corte (1580-1630)*. Madrid, Calambur, 2004. (Biblioteca Litterae; 5).

VI. BIBLIOTECAS DIGITALES Y BASES DE DATOS:

Destaca como base de datos especializada para la investigación la de encuadernación histórica la de la Real Biblioteca (con acceso a la clasificación de hierros de encuadernación y acceso al archivo digital de expedientes de encuadernadores reales) y la base de datos sobre marcas de posesion y exlibris

<http://realbiblioteca.es>

Fortuna de España. Exposición virtual de historia del libro <http://cvc.cervantes.es/obref/fortuna/>

Dialnet. Portal de difusión de la producción científica hispana que contiene artículos de revistas y monografías colectivas

<http://dialnet.unirioja.es/>

Biblioteca digital Miguel de Cervantes

<http://www.cervantesvirtual.com/>

Biblioteca Virtual de Prensa Histórica es un proyecto en curso de digitalización cooperativa del Ministerio de Cultura, las Comunidades Autónomas y otras instituciones.

<http://prensahistorica.mcu.es/es/>

Biblioteca Valenciana Digital

<http://bv2.gva.es/>

Cinquante ans d'histoire du livre dans les îles Britanniques

Marie-Françoise Cachin

L'apparition du livre n'a été disponible en anglais qu'en 1976, sous le titre *The Coming of the Book*, publié par l'éditeur indépendant New Left Books, aujourd'hui devenu Verso qui le rééditera en 1997. Un long compte rendu, pas totalement élogieux, de l'historienne américaine Elizabeth Eisenstein, auteur d'une étude intitulée *The Printing Press as an Agent of Change* (1979), en est paru dans le *Journal of Modern History* en septembre 1978. Elizabeth Eisenstein y déplore à juste titre la disparition de la bibliographie, l'ajout d'un sous-titre inadéquat et trompeur (« The Impact of Printing 1450-1800 ») et surtout la mauvaise qualité de la traduction, due à David Elwyn Gerard, poète, romancier et enseignant au College of Librarianship (école de bibliothécaires) d'Aberystwyth au Pays de Galles, critique à mon avis injuste autant que j'aie pu en juger.

Mais le livre dans sa version originale française était toutefois déjà connu dans les milieux anglophones, comme le déclare Henri-Jean Martin lui-même dans *Les Métamorphoses du livre* (Albin Michel, 2004, p. 87) : « En Angleterre, la traduction a été tardive, mais le livre avait en revanche été vite connu et approuvé dans sa version française ». Parmi les chercheurs qui ont fait la promotion du livre dès 1958, il faut citer d'une part Ian Willison, qui travaillait alors à la British Library, et James E. Wells, de la Newberry Library de Chicago, qui en fit un long compte rendu élogieux paru en juillet 1959 dans *The Library Quarterly. A Journal of Investigation and Discussion in the Field of Library Science*. Il qualifiait l'ouvrage de Febvre et Martin de livre 'crucial' et en décrivait soigneusement chaque chapitre. Il concluait en qualifiant *L'apparition du livre* « d'ouvrage de tout premier ordre dans un domaine souvent dominé par des travaux de second ordre » (p.204).

Cela étant, c'est plutôt 1957 qui peut servir de repère pour la Grande-Bretagne. En effet, l'un des premiers ouvrages marquants sur l'histoire de

l'édition dans ce pays est à vrai dire une histoire de la lecture, *The English Common Reader. A Social History of the Mass Reading Public 1800-1900*, de Richard D. Altick (mort en février 2008) qui parut cette année-là. Bien que due à un Américain, cette étude, rééditée en 1998 et préfacée par un autre Américain spécialiste de l'histoire culturelle britannique, Jonathan Rose, reste une référence incontournable.

Avant de poursuivre plus avant, il importe de souligner qu'en matière d'histoire de l'édition comme dans d'autres domaines, il est parfois nécessaire de différencier ce qui concerne la Grande-Bretagne, le Pays de Galles, l'Ecosse ou l'Irlande. Car les chercheurs s'efforcent de mettre en évidence autant que faire se peut l'identité et les spécificités de chaque zone géographique, ne serait-ce qu'en raison de l'existence d'un langage différent, la langue gaélique par exemple, et des particularités régionales.

Cela étant, pour retracer les grandes lignes de ce qui s'est passé en histoire du livre outre-Manche au cours des 50 dernières années, j'organiserai mes remarques autour de trois phases : la première va de 1958-1980 durant laquelle l'histoire de l'édition reste un secteur de recherche peu développé, la deuxième, où l'on constate l'importance croissante prise par ce secteur, aborde les décennies 1980-2000, et la troisième porte sur la situation actuelle.

1958-1980 : Les prémisses

Cette première phase est marquée avant tout par la publication de plusieurs histoires de maisons d'édition, parfois rédigées par des collaborateurs fidèles, voire des membres de la famille propriétaire de la maison en question, comme celle de l'éditeur Blackie & Son, écrite par Agnes Blackie en 1959, ou celle de Unwin, *The Publishing Unwins* due à Philip Unwin en 1976. Cette démarche n'était pas nouvelle puisque, dès 1943 le romancier Charles Morgan, un des grands auteurs Macmillan, avait rédigé à la demande de Daniel Macmillan, alors à la tête de la maison familiale, un ouvrage intitulé *The House of Macmillan 1843-1943* pour en célébrer le centenaire. De même, en 1958, Simon Novell-Smith publia une monographie en l'honneur des cent années d'existence de l'éditeur Cassell. Mais c'est le recueil réalisé par l'historien de la vie culturelle et des médias Asa Briggs à

l'occasion du 250^{ème} anniversaire de la maison Longman, *Essays in the History of Publishing, in Celebration of the 250th Anniversary of the House of Longman, 1724-1974*, publié en 1974, qui marque le début de recherches plus systématiques en histoire du livre. Ainsi, dans la foulée, est créée en 1977 la revue semestrielle *Publishing History*, et on note la publication d'une première histoire générale des Presses de l'université d'Oxford, due à Peter Sutcliffe en 1978, rééditée en 2001. Autre repère important dans cette vingtaine d'années : en 1976 paraît le premier volume (portant sur le XVIII^e siècle) d'une base de données recensant tous les exemplaires existant des publications parues en Grande-Bretagne ou dans un pays de langue anglaise depuis Caxton, à partir de leurs diverses localisations, non seulement dans les îles britanniques, mais aussi dans des bibliothèques étrangères, aux Etats-Unis ou dans les pays du Commonwealth. Cette entreprise, fruit de la collaboration de la British Library et de l'American Antiquarian Society, permet aujourd'hui aux chercheurs la consultation sur le web de ces « Short-Title Catalogues », qui sont constamment remis à jour.

Ces quelques faits révélateurs marquent le tournant qui conduit à la deuxième phase, celle où la recherche en histoire de l'édition se structure et se développe avec de nombreuses publications et des projets de plus grande ampleur.

Les deux dernières décennies du XX^e siècle : la montée en puissance

Certes, des monographies continuent à paraître, par exemple en 1984 *Four Hundred Years of University Printing and Publishing in Cambridge, 1584-1984*, catalogue d'une exposition réalisé par David McKitterick, directeur de la bibliothèque de Trinity College, Cambridge, qui écrira ultérieurement une Histoire des presses universitaires de Cambridge en trois volumes, et l'année suivante paraît un autre ouvrage consacré à W.H.Smith, fondateur des kiosques dans les gares, écrit par Charles Wilson. Cependant, quelques éléments nouveaux sont à relever.

La nécessité d'étudier et de présenter de manière plus systématique et synthétique l'histoire du livre transparait dans deux publications importantes des années 1980. La première, en 1982, provient du libraire

d'Hampstead Ian Norrie, invité à compléter pour la période 1870-1970. L'ouvrage de référence de F. A. Mumby, *Publishing and Bookselling : A History from the Earliest Times to the Present Day*, première tentative de synthèse dans le domaine de la librairie et de l'édition parue dès 1930. Norrie rend d'ailleurs hommage à son prédécesseur à travers son titre, *Mumby's Publishing and Bookselling in the Twentieth Century*, qui en souligne la filiation. L'autre publication notoire de ces années est également une synthèse, réalisée par John Feather en 1988, qui intitule prudemment son livre *A History of British Publishing*, c'est-à-dire 'une' histoire de l'édition et non pas 'l'histoire'. L'auteur, professeur de bibliothéconomie à l'université de Loughborough, y retrace en 225 pages et quatre grandes parties cinq siècles d'histoire de l'édition britannique jusqu'à son organisation et son fonctionnement modernes.

Ces études générales témoignent de l'intérêt pour l'histoire de l'édition dans sa globalité, que venait d'ailleurs de confirmer, autre événement marquant de cette époque, la fondation en 1985 du 'Book Trade History Group' (BTHG), sous l'égide d'Asa Briggs. L'objectif de ce groupe était d'améliorer l'échange d'information sur tout ce qui touchait à l'histoire du livre, et ce grâce à deux réunions annuelles et à la publication régulière d'un bulletin, la *BTHG Newsletter*. Selon Simon Eliot, l'un de ses fondateurs, si la recherche en histoire de l'édition avait été jusque là plutôt lente et peu dynamique, la création de ce groupe a encouragé et favorisé son développement, en particulier grâce à un premier projet d'envergure : l'élaboration d'un document indiquant la localisation de toutes les archives concernant le commerce du livre dans le Royaume-Uni. Ces renseignements, donnés au fur et à mesure de leur collecte dans la *BTHG Newsletter*, ont été regroupés publiés en 1996 par Alexis Weedon, de l'université du Bedfordshire, et Michael Bott, bibliothécaire de l'université de Reading, sous le titre *British Book Trade Archives 1830-1939. A Location Register*, dans une collection tout à fait exemplaire, HOBODS (History of the Book – On Demand Series). Ces données, si précieuses pour tout historien de l'édition, continuent à être complétées et transmises aujourd'hui par l'intermédiaire de la revue *Publishing History*.

On constate donc une véritable prise de conscience de la nécessité de faciliter l'accès aux archives et de rassembler le maximum de données. C'est ce qui a conduit le professeur Peter Isaac, de l'université de Newcastle et

ancien président de la *Bibliographical Society*, à constituer, avec l'aide d'un groupe de collègues enthousiastes, un *British book trade index* qui recense tout individu impliqué dans le commerce du livre dans les îles britanniques jusqu'en 1851. Le projet, lancé en 1983, a reçu le soutien de l'université de Newcastle et de la British Academy. Il est à présent géré à l'université de Birmingham et un nouveau financement lui a été récemment accordé par l'*Arts and Humanities Research Council* pour la période 2002-2005. La Bibliothèque nationale d'Ecosse s'est lancée de son côté dans une entreprise similaire, le *Scottish Book Trade Index*. En outre, en 1990, paraît un document bibliographique essentiel : le catalogue des archives de la *Stationers' Company*, organisme de contrôle fondé en 1557, auprès duquel tout auteur ou éditeur devait, d'une part, se faire enregistrer pour avoir l'autorisation de publier, d'autre part inscrire au registre de la Compagnie le titre de toute publication envisagée.

Sur un plan plus théorique, 1985 marque une avancée importante en histoire du livre, avec l'intervention du chercheur néo-zélandais D. F. McKenzie, professeur de bibliographie et de critique textuelle à l'université d'Oxford, invité à prononcer les « Panizzi lectures », conférences de bibliographie en hommage au grand bibliothécaire de la British Library d'origine italienne Anthony Panizzi (1797-1879). Les trois conférences de D.F. McKenzie furent publiées en volume l'année suivante sous le titre *Bibliography and the Sociology of Texts* et l'ouvrage, traduit en français par Marc Amfreville sous le titre *La bibliographie et la sociologie des textes*, a été préfacé par Roger Chartier. Ce texte est rapidement devenu incontournable en raison de l'éclairage nouveau donné à la valeur historique de la présentation des textes sous forme de livres et au rôle des éditeurs comme médiateurs.

Ce même D.F. Mackenzie suscita un autre projet et non des moindres auprès du *Book Trade History Group*. Il fit remarquer qu'il était grand temps que les historiens du livre mettent en route une histoire de l'édition en Grande-Bretagne sur le modèle de *L'Histoire de l'édition française*. A la suite de cette intervention, fut mis en place un comité de réflexion qui, au bout d'un an de travaux, proposa le plan en 6 volumes de ce qui deviendrait *The Cambridge History of the Book in Britain*, présentée comme une histoire interdisciplinaire. Lord Asa Briggs figurait dans le document de présentation comme président du comité éditorial avec pour le seconder comme « general editors » trois chercheurs de renom : D.F. McKenzie, D.J.

McKitterick et Ian Willison. Sur les six volumes prévus (en réalité 7, car le premier est divisé en deux) sont parus en 1999 le volume 3, couvrant la période 1400-1557, en 2002 le volume 4 pour la période 1557-1695 et en mars 2008 le volume 2, traitant des années 1100-1400. Le volume sur le XIXe siècle devrait paraître très prochainement.

La décennie 1990-2000 voit augmenter de manière significative les travaux portant sur l'organisation de l'édition, comme l'ouvrage de Simon Eliot *Some Patterns and Trends in British Publishing 1800-1919* (1994). On note aussi un intérêt croissant, visible encore aujourd'hui, pour ce qui touche à la lecture avec en 1995 le livre de John O. Jordan et Robert L. Patten : *Literature in the Marketplace : Nineteenth-Century British Publishing and Reading Practices* portant sur le XIXe siècle, précédé en 1992 par celui de Joseph McAleer *Popular Reading and Publishing in Britain 1914-1950* qui s'intéresse à la première moitié du XXe.

Autre fait significatif : avant même que ne soit sorti le premier volume de l'histoire du livre en Grande-Bretagne, paraît en 1998 une histoire du livre au Pays de Galles de P.H.Jones et E. Rees , *A Nation and its Books. A History of the Book in Wales*. L'ouvrage a été réalisé en association avec le Centre de recherche en histoire du livre d'Aberystwyth, créé en 1997, le soutien de la Bibliothèque nationale du Pays de Galles et l'aide du Welsh Books Council. A noter que le centre d'Aberystwyth publie une revue intitulée *Welsh Book Studies* et a fait aussi paraître une étude sur l'industrie galloise de l'édition.

Les dernières années du XXe siècle voient d'ailleurs se multiplier les centres de recherche en histoire du livre, avec la fondation en 1995 du *Scottish Centre for the Book*, localisé à l'université de Napier et dirigé par le professeur Alistair McCleery. Il a pour objet d'encourager et de promouvoir les travaux concernant la culture de l'imprimé et à cette fin, a été lancé le projet *SAPPHIRE* (Scottish Archive of Printing and Publishing History Records), qui vise à la constitution d'une banque de données à partir d'archives orales et d'entretiens, relative à l'histoire économique, sociale et culturelle de l'imprimerie et des entreprises éditoriales en Ecosse au XXe siècle. D'importantes archives d'éditeurs, déposées à la National Library of Scotland, comme tout récemment celles de l'éditeur John Murray, offrent aux chercheurs une masse d'information à exploiter. Il existe également en Ecosse un 'Centre for the History of the Book', créé à l'université d'Edimbourg et dont l'objectif est la promotion de la bibliographie et de

l'histoire du livre. Rien d'étonnant donc à ce que ces deux Centres collaborent à un projet d'envergure, à savoir une histoire du livre en Ecosse. Bill Bell, directeur du Centre d'Edimbourg, en est le responsable éditorial et deux des quatre volumes prévus viennent de paraître en même temps à l'automne 2007 : le volume 3 *Ambition and Industry 1800-1880* (sous la direction de Bill Bell) et le volume 4 *Professionalism and Diversity 1880-2000* (sous la direction de David Finkelshtein et Alistair McCleery).

L'Irlande ne pouvait être de reste et Brian Walker, de l'université de Belfast, et Robert Welsh, de l'université d'Ulster, se sont lancés dans la préparation d'une Histoire du livre irlandais, et non d'une Histoire du livre en Irlande, précisent-ils, entendant par « livre irlandais » outre ceux lus en Irlande tout livre écrit par des Irlandais à travers le monde. Les Presses universitaires d'Oxford acceptèrent d'en être l'éditeur et un contrat fut passé pour la publication des 5 volumes prévus, chacun rédigé par une équipe différente. A ce jour, seul le volume 3, « The Irish Book in English 1550-1800 » est paru (en 2006), mais aux dernières nouvelles le projet, un moment interrompu, vient d'être relancé.

Il ne faudrait pas conclure de ces différentes histoires de l'édition en Ecosse, au Pays de Galles et en Irlande, que *The History of the Book in Britain* se limite à l'Angleterre *stricto sensu*, et on y constate la présence de chapitres consacrés à l'une ou l'autre de ces zones géographiques, en particulier dans le volume 4. Car il s'avère impossible pour les auteurs de cet ouvrage de passer sous silence les ouvrages publiés dans et pour les pays du Commonwealth. Cependant chacun de ces pays sont en train d'écrire leur propre histoire du livre : l'histoire du livre au Canada est achevée et celles concernant l'Australie ou la Nouvelle-Zélande par exemple sont en cours de réalisation. C'est sans doute pour cette raison que tous ces pays ont opté pour l'expression 'histoire du livre' plutôt que 'histoire de l'édition'. De toute façon, selon Bill Bell, tous les termes du titre sont problématiques et renvoient à une notion de culture nationale qui l'est aussi.

Où en est-on aujourd'hui ?

Au début du XXI^e siècle, l'histoire de l'édition est un domaine de recherche confirmé et conséquent dans les Îles britanniques, et ce non seulement

en raison des histoires en cours de rédaction mais aussi de la multiplication des centres de recherche dans le domaine. A côté de ceux déjà évoqués, on pourrait en mentionner bien d'autres : par exemple, le 'Center for the Study of the Book' de la Bodleian Library à Oxford, le centre du Nord de l'Angleterre créé par Peter Isaac, celui de l'université de Londres (Centre for Manuscript and Print Studies), celui de Birmingham dirigé par Maureen Bell, ou encore celui de l'université de Reading (Centre for Writing, Publishing and Reading). Le plus souvent, des formations à l'histoire du livre y sont proposées, avec pour conséquence la publication de manuels à destination des étudiants et jeunes chercheurs, comme *The Book History Reader* dû à David Finkelstein (auteur par ailleurs d'une étude de la maison d'édition écossaise Blackwood) en collaboration avec Alistair McCleery. Fait majeur : en 2000, a été créée à l'université de Reading la première chaire en histoire du livre et de l'imprimerie, attribuée à Simon Eliot. A la fin 2005, celui-ci est parti à l'université de Londres où il occupe actuellement une chaire de professeur d'histoire du livre, partiellement financée par les presses universitaires d'Oxford qui lui ont confié la réalisation de l'histoire de cette grande maison d'édition universitaire.

Si rien d'équivalent à l'IMEC n'existe en Grande-Bretagne, les archives continuent d'être rassemblées, le plus souvent dans des bibliothèques universitaires, en particulier à Reading où se trouve une section importante consacrée aux archives d'éditeurs, accumulées depuis 1960. Les éditions Macmillan ont confié la majeure partie des leurs à la British Library à Londres et, une fois le catalogue de celles-ci achevé sous la direction du Dr Elizabeth James qui, pour fêter l'événement, a alors rassemblé divers essais de spécialistes sur cette maison, recueil publié chez Macmillan, bien entendu !, et intitulé *Macmillan. A Publishing Tradition since 1843*.

Autre signe de la vitalité de cette recherche : les nombreuses publications concernant des aspects autres que l'histoire du livre *stricto sensu*. On signalera en particulier la parution en 2006 de l'histoire des bibliothèques en Grande-Bretagne et en Irlande en 3 volumes (*The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*), dirigée par Peter Hoare, ancien directeur de la bibliothèque de l'université de Nottingham, ainsi que le lancement d'une histoire de la traduction en langue anglaise en 5 volumes (*The Oxford History of Literary Translation in English*) dirigée par Peter France, de l'université d'Edimbourg, et Stuart Gillespie, de l'université de Glasgow, dont

les volumes 3 et 4 ont été publiés respectivement en 2005 et 2006. Plusieurs ouvrages récents s'intéressent aux publications populaires, comme les feuilletons avec l'étude de Graham Law *Serializing Fiction in the Victorian Press* (2000), ou *The Age of Storytellers. British Popular Fiction Magazines 1880-1950* de Mike Ashley (2006).

Aujourd'hui, l'intérêt pour l'histoire de la lecture semble monter en puissance avec des publications comme *Reading, Publishing and the Formation of Literary Taste in England 1880-1914* de Mary Hammond (2006), également auteur d'un livre sur l'édition pendant la première Guerre mondiale, *Publishing in the First World War : Essays in Book History* (2007), tandis que le livre de William St Clair *The Reading Nation in the Romantic Period*, paru en 2004, fait aujourd'hui référence en raison de son approche économique. En outre, une entreprise de recherche d'envergure sur la lecture est en cours, lancée dès 1996 par l'Open University : 'The Reading Experience Database 1450-1945' (RED), destinée à collecter un maximum de témoignages et de documents concernant la lecture des Britanniques sur 500 ans et d'en faire une base de données consultable en ligne. Le directeur du projet en est le Professeur Bob Owens, de l'Open University, et un premier grand colloque intitulé « Evidence of Reading, Reading the Evidence » s'est tenu à Londres récemment.

D'autres signes témoignent de la place prise par l'histoire de l'édition en Grande-Bretagne, par exemple la présence quasi inéluctable aujourd'hui dans des ouvrages de littérature britannique d'un chapitre sur l'histoire de l'édition, comme 'The Business of Victorian Publishing' dans le *Cambridge Companion to the Victorian Novel* (2001) ou, plus directement centré sur le domaine, un *Companion to the History of the Book*, dirigé par Simon Eliot et Jonathan Rose et publié par Blackwell en 2007. Dans le projet d'histoire de la littérature anglaise en cours de publication aux presses universitaires d'Oxford, Jonathan Bate, responsable de l'ouvrage, souligne qu'un des buts de ce projet est d'accorder une attention particulière aux institutions liées au fait littéraire, tels que les réseaux de publication.

On est d'ailleurs frappé par le nombre croissant d'ouvrages sur le livre et l'édition paraissant en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, ainsi qu'au Canada, car il faut bien dire qu'à cet égard les frontières sont ténues, en raison d'un passé où les maisons britanniques étaient présentes de l'autre côté de l'Atlantique et où la circulation des livres en langue anglaise se faisait

aisément à travers le monde entier. Les Presses universitaires d'Oxford et Cambridge, on l'aura remarqué, sont très impliquées dans ce genre de publications, tout comme la British Library. Mais il est d'autres éditeurs qui se sont spécialisés dans le champ, Oak Knoll Press ou Ashgate par exemple, et d'autres encore qui, bien que généralistes, accueillent dans certaines de leurs collections des études en histoire de l'édition, comme Palgrave chez Macmillan. L'éditeur Pickering & Chatto a lancé récemment une collection intitulée tout simplement 'The History of the Book'.

Dernier point : la recherche semble aujourd'hui s'intéresser de plus en plus aux aspects transnationaux ou internationaux de l'édition, ainsi qu'aux phénomènes de transfert, aux confrontations et aux comparaisons entre pays. Alors que les histoires de l'édition spécifiques à chaque pays sont en cours de réalisation, voire d'achèvement, il s'agit d'élargir le champ national, et de multiplier les échanges et les rencontres de chercheurs aux intérêts complémentaires autour, par exemple, de la circulation internationale des livres.

A cet égard, on ne peut passer sous silence la création aux Etats-Unis en 1991 de l'association SHARP (Society for the History of Authorship, Reading, and Publishing) qui permet de tels rapprochements grâce, d'une part, à son colloque annuel, qui se tient alternativement en Amérique du Nord et en Europe et, d'autre part, à la publication chaque année d'un gros volume d'essais, *Book History*, et d'un bulletin trimestriel, *SHARP News*. Très critiquée par certains – surtout en Europe ! – parce que trop américaine au départ, cette association s'efforce à présent de s'ouvrir à d'autres pays et continents. Des colloques 'régionaux' se sont tenus l'une au Cap en Afrique du Sud en 2003 et l'autre à Calcutta en 2006, et les programmes des colloques de SHARP à Calcutta, l'autre comme les articles publiés dans *Book History* attestent de cet effort.

A cet égard, et ce sera ma conclusion, il faut savoir que le colloque SHARP de 2008 qui a eu lieu à Oxford en juillet dernier, s'est conclu avec une table ronde intitulée « Fifty Years since Febvre and Martin », preuve s'il le fallait que *L'Apparition du livre* est aujourd'hui une œuvre universellement reconnue.

Research in Scandinavian 15th-18th Century Book and Library History 1950-2008

Wolfgang Undorf

This article is a short survey of research in the field of book and library history in Denmark, Finland, Norway and Sweden since 1950. Book history there is restricted to the history of books, printing and publishing, book trade, libraries, bibliophilia and reading in the period of hand press printing, i.e. from about the middle of the 15th to the end of the 18th century. The space provided for such a survey is limited, of course. Therefore, the first part contains a brief overview over the intellectual infrastructure of Scandinavian book history. Presentations of previously published surveys on the history of books are followed by comments on national anthologies with the aim of introducing the field to a wider academic and non-academic public, the most important periodicals, yearbooks and series and the institutions active in the field of pre-19th century book history. This part also includes comments on the reception and development of international theory and methodology of book history. Thereafter follows a second part, containing presentations of what I regard as the most important contributions to the history of late medieval and early modern book history. Individual chapters cover the Middle Ages and Incunabula, the early modern period, the era of enlightenment, and finally the technology of printing. The last part is dedicated to recent and future research, mainly based on the last years' Nordic book history conferences. This survey is completed by a bibliographical list.

If readers might find me guilty of having failed to recognise and rightfully mention important research contributions or of sometimes overstressing Swedish research at the expense of a thoroughly well balanced Scandinavian perspective, I can assure them that this has happened unintentionally.

Surveys and anthologies

In preparing this article, I have profited from a small number of articles that have been written with pretty much the same intention in mind as mine. Ingrid Ilsøe has covered the literature on Danish book and library history published between 1950 and 1985 in an article published in the „Gutenberg-Jahrbuch“ 1985. Her colleague, Henrik Horstbøll, from the National Library of Denmark, has followed up this tradition in the year 2002 with an article in the periodical “Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria” [Nordic Journal on the History of the Book and Libraries], covering literature in the field published in Denmark between 1990 and 2002. These articles give proof of the wealth and endurance of Danish book history in the 20th century. Both writers present their findings in systematic order. Horstbøll starts his article with a historical overview, along with a presentation of the most important periodicals and bibliographies. The consecutive inner order of his overview follows the general lines of the communication circuit established by Robert Darnton. Both Margareta Björkman in her Swedish anthology on book history published in 1998 and Elisabeth Eide in an overview of recent research in the history of books and libraries in Norway (published in the same issue of “Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria” as Horstbøll’s) follow more or less Darnton’s modell. Per S. Ridderstad refers in the overview published in the same issue of “Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria” as Horstbøll’s and Eide’s to Thomas Adams’s and Nicolas Barker’s modell, published ten years after Darnton’s. Usually, there is no discussion of models and theories in the publications referred to here. Björkman seems to be the only author so far who dwells more deeply on a discussion of the diverging theories and models in the field, also quoting Paul Raabe.

There seems to be not much preparation of discussing theoretical questions in general, at least not in Swedish book history. Roger Jacobsson’s contributions to the literature on general questions of book and cultural history as well as theoretical and methodological aspects involved were published in 1998 and 2001 in two small-sized volumes. Except for a discussion of late 18th century reading societies, his articles have no significance for research in older book and library history. Lars Furuland developed a kind of Nordic communication circuit (published 1991, republished

1997), based on sociological and cultural history research as well as on his experience on the field of book history. There have been no substantial comments on it by book historians. Both Björkman and Jacobsson mention its applicability on historical studies, but they have still not shown any proof.

In 1993, the Swedish periodical “Svensk Biblioteksforskning / Swedish Library Research” contained two presentations of the programmes and, although to a lesser extent, the methodologies applied by researchers and students at the two leading institutions for research in history of books in Sweden, at the Unit for Comparative Literature at the University of Uppsala and at the Unit for Book and Library History at the University of Lund. Lars Furuland and Johan Svedjedal, both professors in the sociology of literature in Uppsala, have presented a programmatic declaration of their discipline’s goals and methods, a rather rare achievement in this field, at least in Sweden. The declaration is being backed up by an overview over research undertaken at the Unit for Comparative Literature at the University of Uppsala until the year 1993. (More on the other article, see below.)

The Norwegian historian Tore Rem arranged and published a popular orientated collection of articles in a pocket book which he called simply *Bokhistorie*. Although containing a minor general overview over the field from a Norwegian point of view, the book concentrates on the literary and textual history of the 19th and 20th centuries. Margareta Björkman, a former colleague of Furuland and Svedjedal, edited an impressive academic anthology in 1998 containing a representative collection of articles on book history by foreign and Swedish writers, *Böcker och bibliotek: bokhistoriska texter*, for a Swedish audience. Björkman in her own contribution to this anthology summoned up historical and recent Swedish book historical literature up to 1998 in a more comprehensive way than Horstbøll. Her approach is both chronological and systematic allowing her readers to gain insight into older as well as contemporary Swedish academic (and pre-academic) traditions, schools and methods.

Issue 2002 number 2 of “Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteks-historia”, already mentioned above, was in its entirety dedicated to research on book history in the Nordic countries, covering books and articles published between 1990 and 2002. Besides the articles on Danish, Norwegian and

Swedish book history, the issue contains overviews over literature in the field of book and library history recently published in Finland and Iceland. For most of the countries in question, it is the first general overview ever written and published for a wider professional audience. Some of the most remarkable literature described in the issue, and the most suited for this article, will be described later under separate headings. Seen in a general perspective, we might draw some conclusions on the articles here. The systematic order of the literature is present in all the overviews. There are, however, aspects that are missing. Information on Nordic institutions involved in research related to book history is scarce, for example.

The number of anthologies published during the last decade that present book history as an academic discipline, give proof of the flourishing of this field in Scandinavia. The Finnish contribution to this genre, a kind of a spin-off of a larger national bibliographic project in the first half of the 1990s, is the anthology called “Kirjahistoria” [History of the Book] and published by Tuija Laine.

Book history has established itself at an ever growing speed in today’s Scandinavian academic landscape. It has heavily profited from three generations of book historians occupying strong positions inside the leading scientific libraries, especially in Denmark, Sweden, Norway and Finland from the end of the 19th century until around 1970. It seems as if the majority of Nordic research libraries steadily reduced their book historical commitments during most part of the second half of the 20th century, usually due to re-interpretations of their formal assignments in accordance with reconsiderations of their positions within their academic home institutions. Unfortunately, this development of the libraries to move away from a position that previously had enabled them to produce research of academic value on book history was not compensated for by a corresponding establishment of book history as an academic discipline. Fortunately, there are fine examples of libraries that either uphold a tradition of high level research on book history and production of literature, sustained by the incorporation of the field of book history within their organisation schemes, such as Det Kongelige Bibliotek, the National Library of Denmark, and the university libraries of Uppsala and Helsinki, or invest heavily in the re-establishment of book history as a discipline within the library such as the National Library of

Norway. The National Library of Sweden made the opposite decision by taking book history off its organisational scheme in 2007.

While the institutional home of book history in Scandinavia is still not firmly settled, it is nevertheless an alive and lively academic field, occupying a wide variety of researchers with every imaginable institutional point of contacts. On the following pages, I am going to sketch the infrastructure of the book history in Denmark, Finland, Norway, and Sweden. After comments on previously published bibliographic overviews, I will now go on and list the most important institutions and journals. The chronological focus is on Scandinavian book and library history research covering a period of approximately 400 years, from the late Middle Ages to the end of the 18th century. On the content side, I will present what I regard as important research done in this field since 1950, commenting in a selected number of articles and books only.

Periodicals, yearbooks and series

There has been only one true Nordic organ for book and library history throughout the second half of the 20th century, the periodical “Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria”. From the start, it had included a majority of historical articles. It was founded by Isak Collijn jointly financed by the national libraries of Denmark, Finland, Iceland, Norway and Sweden. Originally founded in 1914 as “Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen”, it changed its name at the beginning of the 21st century, witnessing a (too) late awakened interest in its existence. The last issue was published in 2008, although antedated “2006”. So far, it has not been replaced by any other periodicals or medium, although discussions have included the construction of a Nordic internet solution, with peer review and open access to Nordic texts on book historyl.

Instead, historians reach out for other channels of scholarly communication, including periodicals and yearbooks of national importance. 1946 saw the foundation of the Swedish periodical “Bokvännen”, edited by Sällskapet Bokvännen, a society of bibliophiles. The yearbook “Biblis” started with its first issue in 1957, edited by Föreningen för Bokhantverk, and contained articles of more research character. They were united in 1998

into the new “Biblis”, the periodical of the Friends of the National Library of Sweden. In recent years it has matured into a major publication for both descriptive and academic articles on book history, bibliography, the history of publishing, book trade and bibliophily. Among its collaborators there are librarians, historians, academics, students and amateurs. “Svensk Biblioteksforskning / Swedish Library Research”, founded in 1976, is a peer-reviewed scientific journal that publishes research based articles in library and information science. It is published jointly by the The Swedish School of Library and Information Science at The University College of Borås and the University of Gothenburg. Usually, it doesn’t include historical articles, though.

The National Library of Denmark is the host for two periodicals covering book and library history. “Magasin fra Det Kongelige Bibliotek” [Magazine from The Royal Library], founded in 1987, is a journal addressing a wider public with a popular focus on cultural and intellectual history and the collections of the library. Another journal also published by the library “Fund og forskning i Det kongelige Biblioteks Samlinger” [Finds and Research in the Collections of The Royal Library] has more academic weight. This publication represents high quality research in various fields in the humanities and has been the major voice for book history in Denmark since 1954. This periodical features articles stemming from or relating to research based on the collections of the Royal Library in Copenhagen. While many articles centre on specifically Danish topics, an equal amount address subjects of a more international scope.

The Danish equivalent to the Swedish bibliophile society, Forening for Boghaandvaerk, has been publishing the annual, “Bogvennen” [The Bibliophile] since 1890. Each volume contains articles on collections, bindings, publishing, typography, Danish books and collectors, and other book-related matters. Important Danish studies on book history have been published, along with academic works from other disciplines in the humanities, in a series published by the National Library of Denmark and the Museum Tusulanum Publishing House. The “Danish Humanist Texts and Studies” has published two very important studies by Henrik Horstbøll and Charlotte Appel (see below). Another book in this series with relevance to the hand press period is Harald Ilsøe’s analysis of Danish book auctions and catalogues between 1661 and 1811, published in 2007. The same author

delivered a biobibliographical study of the book printers in Copenhagen active between 1600 and 1810 in 1992.

The former Helsinki University Library, now the National Library of Finland, publishes a series of monographs, “Helsingin yliopiston kirjaston julkaisuja”. One of the most important contributions to pre-19th century book history is Anna Perälä’s typographical atlas of Finland (see below). In addition to this series, the National Library edited between 1981 and 1995 a short-lived series called “Opusculum”, dedicated to the history of the book and learning. The series “Bokvännens bok” [The Bibliophile’s Book], published by Sällskapet Bokvännerna, the Swedish society of book collectors in Finland, appears irregularly and has published a small number of popular studies. Other publications that might contain historical articles book and library history include the yearbooks published by The Finnish Literature Society and the Finnish Society of Church History.

Institutions

There are not many presentations of Nordic institutions involved in studies in book and library history, and there is definitely a lack of methodological discussions on an institutional level. The only institution established at a Scandinavian university to deal exclusively with book history has been established in Southern Sweden, financed by the publisher Einar Hansen: the Unit for Book and Library History at Lund University. Its first professor was appointed in 1991 (his successor will be appointed during the year of 2009). The introduction of book history as an academic discipline in its own right, though, did not have a deeper impact on the topic’s theoretical framework in Sweden. Both theoretically and practically, the institution’s research and literary output focuses on physical aspects of Swedish books and book history. The holder of the chair has delivered only a small number of publications, almost none of which seems to have made a deeper impact on the development of the discipline, its theories or methodologies. One early paper of his, which he refers to in a later survey of Swedish book history research (see above Ridderstad 2002), was published in 1993. In it, the author clearly states that the goal of the discipline and the book historian should be to analyse and explain the material transmission of text docu-

ments within the realm of our physical, graphic universe. The handling, production, design, typography and analytical bibliography of printed books have been placed at the centre of research in Lund. When it comes to library history, the Institution for Book History has been focusing on the study of libraries from the viewpoint of processes and ideas, the humans involved and the artefacts assembled. Teaching the undergraduates at Lund has supplied a larger number of future librarians and other academics with valuable knowledge of books as physical objects in libraries. Doctoral research covers aspects of book illustration techniques, lithographers and book bindings. Björn Dal has produced and published significant (and usually finely designed) studies on book illustrations from the hand press period in Sweden, their production, publication and colouring, while Helena Strömquist-Dal has concentrated on the social, communicative functions of book bindings. Roger Jacobsson's description and analysis of book culture in Northern Sweden is the only finished doctoral thesis on the theme of the social impact of book printing and distribution in one of the more peripheral regions of Northern Sweden. No wonder that Jacobsson does not work at a library. As a historian of ideas, now lecturing at the Institute for Culture and Media at Umeå University and at the Institute for Book and Library History, Department of Cultural Sciences, at the University of Lund, he has written a number of articles on book history both as an academic discipline of its own and on its connections with media and cultural history in general.

The Lund institute has not substantially contributed to the development of Swedish research on book history, neither in theory, methodologically, nor in practice, having produced only an utterly small number of complete doctoral dissertations and publications scarcely worth noticing. Ridderstad has not taken a particularly active part in developing the Nordic infrastructure of book history either, virtually bringing the "Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria" to rack and ruin during his editorship in the 1980s and 1990s. Research in book history in Sweden has been divided between different institutions and theoretical paradigms, thereby reflecting on a national scale not only the inherent difficulties of the discipline in establishing itself as an academic discipline raised high above the status as ancillary science, but also the practical restrictions due to the small number of people active in this field and their output.

It is characteristic for the weak embodiment of book history that most of the major contributions to the field come from institutions that let book history – at least as it appears in Sweden – appear as a supplement to more substantial academic disciplines and fields of research. On the content side, they tend to look more at the usage of books and libraries, disregarding their special materialisations, and at the impact of reading and publishing. Methodologically, they apply models of communication circuits on the book market and book culture within Swedish society or segments of it. The most important contributor is the Section for the Sociology of Literature at the Department of Comparative Literature at the University of Uppsala. A programmatic declaration of the sociology of literature and library research was included in the same periodical as the Lund declaration mentioned above. It is not only quantitatively more substantial, but also further reaching with regard to its methodological extent and depth, the design of the section's programme and on-going research. The section was founded as early as in 1965 and has produced a large number of doctoral theses and other studies. Although primarily focused on sociological aspects, professors and doctoral students have produced works of high class in a wide variety of topics from the field of library and book history as well. As in Lund, chronologically the starting-point of research seems roughly speaking to have been settled around 1800, but stretches far beyond that to cover both the present and the future of the book market. The Uppsala studies in the sociology of literature are on one hand focused on the book as a historic object, its dispersion and readers, on the other hand on the text, its meaning and the social structures behind it. Programmatically, the section has in a way locked away itself from looking farther backwards than around 1800. Only a small number of studies can therefore be mentioned in this article. The most important one is Margareta Björkman's thesis directing its readers' attention to a then almost forgotten library tradition of private circulating or lending libraries in the Swedish capital Stockholm between 1783 and 1809. Investigating the libraries, their market and readers, collections and investigations, as well as their dependence and impact on literary genres and languages, she masterfully combines the two main lines of research in the field of the sociology of literature, library history and literary history. Åke Åberg has contributed to Swedish late 18th century library history with his thesis on the literary life in a middle-sized Swedish

provincial town, Västerås, which can still be regarded as a major social study of books, texts and libraries. There are quite a large number of studies of a wider Nordic interest in the final period, i.e. the last hundred years, of the hand press period, due to the wish to maintain a historic perspective on the section's objects of research. Åberg's own research into books on Gotland during the 17th century, however, seems not much more than a side-project, executed in a traditional manner.

Suomen kirjahistoriallinen seura ry / Bokhistoriska sällskapet i Finland rf [The Finnish Society of Book History] is the only Finnish association specialised in the history of both the manuscript and the early printed book. It was founded in 1997 as Kirjan museon ystävät ry [Friends of the Museum of Book]. Its mission and working methods were radically revised in 2002, turning towards dissemination of the latest results of international book historical research through its bi-annual seminars intended for scholars, librarians and the lay public, featuring Finnish and foreign specialists of book history. The jubilee colloquium in 2007 brought together internationally acknowledged specialists of research on manuscripts and early printed books. Exploring the ways books were produced, speakers and audience targeted university, literary and philosophical manuscripts, and the development of readership, not forgetting gender issues as far as they can be gauged from surviving material. In 2003, the society sponsored the section on manuscript studies of the Third European Congress of Medieval Studies at the University of Jyväskylä, organised by the Fédération internationale des instituts d'études médiévales (FIDEM). The Society, through its board and members, is closely connected with book historical research traditionally carried out at the National Library of Finland and the Department of Church History at Helsinki University. Recently, the universities of Jyväskylä (Section for Romance and Classical Languages) and Tampere (Department of Information Studies) have been engaged in research and publication of book and library historical studies. Also Svenska litteratursällskapet [Swedish Literature Society] is active in this field.

The Royal Library is a major centre for book history in Denmark. In the second half of the 20th century, we find among its staff renown book historians such as Henrik Horstbøll, Karen Skovgaard-Pedersen, Ilse Budde,

Ingrid Ilsøe and Erik Dal. They all contribute to a lively Danish historiography of the book and libraries. The last decades, other academic institutions have produced work on the field of early book and library history, mainly due to individual researchers such as Charlotte Appel (University of Roskilde). Danmarks Biblioteksskole [Royal School of Library and Information Science] arranged the SHARP regional conference 2008 in Copenhagen, allowing for a number of Nordic papers on the history of pre-19th century books, libraries and reading (see below).

In Norway, the National Library, established in 1989, is active in research in book, library and cultural history. This ambition manifested itself in the creation of two positions dedicated to book history in 2006. There are a number of institutions where research related to book and library history is being carried out, although it must be said that none of these seems to stand out with regard to pre-19th century book history. Relevant research is in addition formally or personally embodied for example at Oslo University College and Bergen University.

General book and library history

There are a number of books that contain minor articles on Nordic book and, predominantly, library history, among the most recent the *Oxford Companion to the Book* (to be published in 2009). There is, though, one publication that contains extensive and up-to-date presentations of the histories, collections, acquisitions' histories and literature on Danish, Swedish and Finnish libraries: the German *Handbuch deutscher historischer Buchbestände in Europa*, edited by Bernhard Fabian. Volume 7 contains the descriptions of the Nordic libraries. Jakob Grønbaek has taken on scientific libraries – Det Kongelige Bibliotek (The Royal Library, the national library of Denmark), Copenhagen University Library's first department, the Library of the Royal Botanical Institutions, the Danish National Library of Science and Medicine, the Danish Veterinary and Agricultural Library, the Library of the Royal Danish Academy of Fine Arts, the State and University Library with the National Newspaper Collection – as well as public and special libraries – Herlufsholm's Library, Karen Brahe's Library (at the Fyn

Regional Archive) and the Library of the Diocese of Seeland. Esko Häkli has written a short overview over Finnish libraries, followed by the description of Helsinki university library, the National Library of Finland, by Cornelius Hasselblatt. Wolfgang Undorf has described the histories and holdings of a large variety of libraries, from Kungl. Biblioteket (The National Library of Sweden), the university libraries at Lund, Stockholm and Uppsala, special libraries – the libraries of the Karolinska Medical Institute, the Swedish National Museum of Arts, the Royal Technical University, the music library of the National Music Collections, the libraries belonging to Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien [The Royal Swedish Academy of Letters, History and Antiquities] – and the former diocese and Latin school libraries in Linköping and Västerås (now both parts of their local public libraries respectively), including Roggebiblioteket, the former Library of the Diocese and the School at Strängnäs, now part of The National Library of Sweden, as well as the library of Skokloster Castle Museum.

Middle Ages and Incunabula

Medieval book history has not aroused any major interest from the academic side. Instead it has been carried out predominantly in connection with cataloguing projects inaugurated and carried out by libraries and archives. The output has generally been of high quality, comparable to international projects, but it has all too often not reached out internationally due to the language of articles and books and publication channels. I will in the following lines concentrate on two fields that have international implications: the investigation of Vadstena monastery library, following the cataloguing of the manuscripts now in the holdings of Uppsala University Library, and the Medieval Parchment Fragment project executed by a group of researchers located at the National Archive of Sweden.

The manuscripts (and prints) that once belonged to the Birgittine monastery of Vadstena, form not only the last remains of a once magnificent late medieval library of approximately 1400 volumes, mainly manuscripts, but also the corner stone of Swedish medieval studies. The main texts have been edited decades ago, although according to older edition

principles. A new achievement is the catalogue of the Latin manuscripts now in Uppsala university library, the so-called C-collection. The catalogue has been produced by a team of three Latinists and manuscript specialists. Although an enormous and singular achievement – there has been no attempt to catalogue the Swedish Vadstena manuscripts in the National Library of Sweden – it lacks deeper theoretical importance as well as back-up by modern book historical studies investigating old and new aspects of the library's and the monastery's position in the medieval Swedish cultural and communication system. For such the reader has to consult older biographies and histories of the monastery, or art historical studies of illustrations in Vadstena books. A recent study of the religious use of printed and painted illustrations in the context of a Swedish Vadstena manuscript has been undertaken in a Norwegian 2006 master thesis by Maja Margrethe Braaten. During the golden age of Swedish book history, between around 1870 and 1940, a large number of Vadstena manuscripts, as well as those with different Swedish medieval provenance, has been described and published in print. This tread has been elegantly and comprehensively taken up again in the Uppsala C-collection catalogue. But there is still an apparent lack of stemmatological studies. Heikkilä has shown that a stemmatological analysis of Vadstena monastery manuscripts can give valuable insight in Swedish and Finnish birgittine monastical literary and hagiographical culture. This application allows book historians to make deductions about the different habits and methods executed by monks in Vadstena and Nådendal (the birgittine monastery in Finland) when they used their library and the texts incorporated in sermons and copying. In the context of a larger research project on preaching in Cadstena, "Vadstenabrödernas predikan", Anna Fredriksson Adman has worked on the holdings and acquisitions of the library of the brethren. The project has been the nucleus for a small number of studies, including the thesis by Jonas Carlquist on the textual world of the Vadstena sisters.

The Swedish Medieval Parchment Fragment project has made a major contribution to a much more extensive and in-depth knowledge of the medieval manuscript book culture in Sweden. The enormous effort of identifying and describing ten thousands of handwritten (as well as a few printed) parchment fragments preserved as archival wrappers has been given a

much more substantial theoretical and academic setting by means of a large number of books and articles focusing on a wide variety of aspects of medieval Swedish literary and religious life as well as its book culture. It has supplied a role model for projects to be undertaken in Finland and Norway. The most substantial contribution to book history seems to be the anthology *Ny väg till medeltidsbrev*, published 2002 and containing contributions from Sweden, Norway, Finland and Denmark to the study of Nordic medieval handwritten documents, letters and fragments.

An attempt to write the general history of books and pictures before the advent of printing in Denmark was undertaken in *Levende ord & lysende billeder: Den middelalderlige bogkultur i Danmark*, an anthology that accompanied the exhibition “The Year of the Middle Ages” 1999. The book was published in an English version, too. Some articles do indeed touch printed books as well, in one case stretching as long as the mid-1550s and the inventory of the library of the monastery at Øm. Methodologically the most interesting chapter has been written by Ulla Haastrup, so far only the last of a long number of articles by her dealing with the use of block prints as models for contemporary mural paintings in Danish churches during the 15th century and up to the eve of the reformation. Her studies link art and book history. In Sweden, Bengt Söderberg has comprehensively written about Swedish mural paintings from the Middle Ages as early as 1951. A generation later, Mereth Lindgren reflected the use of both pre- and post-reformation printed sources as models for post-Reformation church painting in Sweden and Finland.

Incunabula research, brilliantly executed by Isak Collijn, head of the National Library of Sweden in the 1930s and 1940s, stopped almost immediately with his death. In 1953 and 1964, Hans Sallander published two supplements to Collijn’s catalogue of incunabula in Uppsala university library, but without an analysis of their content. Esko Häkli contributed with some articles in 1988 to the celebration of the first Finnish book, printed in 1488. A new start in Swedish incunabula research was made with a series of articles by Wolfgang Undorf in 2000-2001 in the Swedish periodical “Biblis”, following up his introduction to *Printing for the Baltic, of Incunabula the Printing Revolution in Europe*, in collaboration with The British Library.

Articles on early modern book trade with Scandinavia in the pre-Reformation era appeared a.o. in the “Gutenberg-Jahrbuch”. A preliminary summoning up of 10 years of incunabula research and of the history of incunabula acquisitions in Sweden was published in 2006, parallel with the incorporation of the first Swedish incunabula catalogue in the national catalogue database LIBRIS.

The early modern period (16th-17th centuries)

Research on Scandinavian 16th and early 17th century library and book history has for the last decades almost exclusively been executed by Danish book historians. Two of the most relevant publications to the field of early modern Scandinavian book and library history have been published within a few years, hopefully being recognised internationally and opening up for future studies. Both publications include bibliographical, methodological and theoretical introductions of general relevance for Danish book history, as well as the discussion and analysis of the sources for research in this field of early modern cultural and book history.

In 1999, Henrik Horstbøll published *Menigmands medie: Det folkelige bogtryck i Danmark 1500-1840* [The Common People’s Medium: Popular Printing in Denmark 1500-1840], a broad cultural historical study of vernacular printing in Denmark covering the hand press period. It is a study that while coping with rather traditional book historical approaches, i.e. focusing heavily on physical appearances of popular prints, especially their formats, and on bibliographical history, opens up the analysis of hand press period productions in Denmark for wider perspectives with regard to media and cultural history. It deals with media history in an everyday life framework, both in a quantitative and qualitative way. Popular prints, as the author has been able to show, are about the description of the world, in this case the world of common people. A special point of focus is how various formats were taken into use, the connection between the format of books and their contents and transmission, and, finally, the degree to which the format system became a framework for a system of communication. In a larger perspective Horstbøll’s book is a study of communication, looking at print culture as popular culture, a medium directed towards a literary mar-

ket larger than that of learned culture. This study gives insight into a number of convergences between the forms of the Danish prints and their content, language and medium function.

Only two years later, Charlotte Appel published her doctoral thesis, *Læsning og bokmarked i 1600-tallets Danmark* [Reading and the Book Market in 17th Century Denmark]. Although in many ways different from Horstbøll's approach, there are though a number of similarities. Appel's study is traditional in certain aspects, too. It looks both in general and in great detail into traditional fields of literary sociology and book history, namely the evidence of reading abilities and book ownership among common people in Danish provincial towns. On one side it is a study of the relations between the book market, the orthodox offensive of the Danish Lutheran church and the people. On the other side, though, it is a quantitatively and qualitatively substantial, magisterial synthesis of sources and research techniques at home in different academic fields such as general history, book history, church history, literary history, history of education and ethnology. In addition to this, Appel includes a lengthy discussion of the last decades of Danish and international book history. Both Appel and Horstbøll are firmly rooted in the tradition of Darnton and Chartier, looking at general but even more so at specific features of representations of texts, books and the cultural and literary public. Appel aims at examining to what extent common people in 17th century's Denmark had access to or at least contact with the world of printing in the vernacular.

About one generation before, Swedish historians and librarians have published books and articles that are based in but not restricted to an older book and library historical tradition. They took as their starting point preserved libraries from the 17th and 18th centuries and analysed their functions and contents within a wider intellectual, scientific and communication perspective. Thomas Anfält has written widely on the 18th century library of Charles De Geer, a connoisseur of scientific literature and French underground novels alike. Unfortunately, Anfält didn't live long enough to arrive at a deeper analysis of the library and its place within a wider cultural history. Much more successful was Arne Losman's study of the 17th century library at Skokloster castle. This famous library is not only a mirror of Carl Gustav Wrangel, its founder's, literary interests. In his thesis, Losman

places Wrangel's books and library within a wider context of European cultural communications.

Björkman has pointed out in her anthology the inherent incentive to further research into the world of older libraries and book collections. In recent years, Scandinavian library history studies seem to approach a critical mass of knowledge on the content of preserved and of lost 16th century book collections and collectors. Terhi Kiiskinen has published a catalogue with comments of the library of Henrik Matsson Huggut, a late 16th century Finnish nobleman. Undorf has previously published a catalogue of a Swedish contemporary, Hogenskild Bielke. Peter Zeeberg has dwelled into the literary world of Heinrich Rantzau, a Danish nobleman. But the literary, cultural and communication potential of this century far extends that of the nobility. Hans Michelsen has published a book historical survey of the library of a Danish Lutheran priest, Peder Sørensen. In fact, we have already indepth knowledge of many more Scandinavian noble, private and institutional libraries, and there are still others that wait to be re-discovered. In the future, this might lead to new and extended studies of 16th century Scandinavian book culture and communication history.

The era of enlightenment

Studies of the biographies, texts and literary politics of the era of Enlightenment in the Nordic countries have never failed to arouse the interest of literary and book historians. What seems to be a relatively new trend, gaining new strength with the new millennium, is that historians investigate acquisition, possession, disposal and dispersion of books in the second half of the 18th century in a more comprehensive way, aware of methodological and interpretational weaknesses of certain sources. An early study is Åke Åberg's study of the book collections of farmers in Västerås, Sweden. Anita Ankarcrona's *Bud på böcker*, analyses the contents of book auctions in Stockholm, Sweden, at the end of the 18th century, statistically, bibliographically and socially. For a number of years, the Norwegian book historian Lis Byberg has been investigating and lecturing on predominatly provincial book auctions as a source of knowledge on the books available to common people, both for buying, reading and studying. A recent Danish

study on the contents of auction catalogues in the 17th and 18th centuries, although in large parts more descriptive than analytic, has been published in 2007 by Harald Ilsøe, *Biblioteker til salg: Om danske bogauktioner og kataloger 1661-1811*.

Interestingly, a substantial number of current research projects cover intellectual and cultural developments in the realm of Scandinavian countries who didn't gain political independence before one century later. Minna Ahokas investigates into the mentality, intellectual discourses and book historical processes connected with Finnish readers of popular enlightenment reading, just to mention one example. What combines these studies with other Scandinavian research is the search for and giving proof of literacy and literary culture in those parts of the populations usually designated as middle class and common people, including farmers, clerks and other segments of society. Literacy in the Nordic countries was much more prevalent than what has hitherto been assumed. It is true that research culminates in the era of enlightenment and the late 18th and early 19th centuries, but indications have been visible much earlier, in due form noticed by Scandinavian book historians during the last ten years or so. Jostein Fet's study on reading peasants from 1995 was followed by studies on provincial Norwegian reading societies by Lis Byberg and Elisabeth Eide. Daniel Lindmark has touched late 18th century literacy in Sweden in two studies. In Denmark, Charlotte Appel and Henrik Horstbøll both reach over a wider range of time, connecting the 16th and 17th centuries to the era of enlightenment, and cover a comprehensive range of aspects of book history, including printing of and trading with books on a national scale.

The technology of books

Although the book historical and social aspects of the distribution and reception of books and texts, i.e. book and literary culture, have been the main focus of Nordic book historical research the last decades, culminating in Horstbøll's and Appel's before mentioned magisterial works, a number of highly remarkable academic works on technological aspects of printing and books have been published, too. Björn Dal has written prolifically and academically on graphic techniques in printed books. His doctoral thesis

from 2001, *Med kolorerade figurer*, shows an enormous knowledge not only of the technique of printing graphics, but also of the naturalists who produced pictures and books, and hand-coloured them. His thesis covers hand-colouring in Sweden in the 18th-19th centuries and has accurately been described as the most important academic work on pictures in books to have appeared. Some years before, Dal published an overwhelmingly rich overview of Swedish printed zoological literature from the 15th to the 20th centuries. Dal has been a leading expert of book bindings in Sweden and collaborator to the first, though very short overview of fine, trade and common book bindings in Sweden. Helena Strömquist Dal has in a series of articles in the periodical "Biblis" 1999-2000 investigated in the fields of the sociology of popular bindings, trade bindings and wrappers in the 18th and 19th centuries.

One of the most important Finnish contributions to the history of printing and publishing in Scandinavia is the Finnish typographical atlas, published by Anna Perälä in 2000. Perälä has analysed all printing types, initials, ornaments and symbols which Finnish printers used in the composition of texts from the beginning of printing in Finland in the year 1642 to the destruction of the library of Turku Academy in 1827. She has achieved a work of fundamental importance for the future research in Finnish – and Swedish – book history.

Trends

Nordic book historians have the last years met more frequently than before, using both old and new international networks. HIBOLIRE or the History of Books, Libraries and Reading is a Nordic academic network, with Finland as the driving force. HIBOLIRE assembles academic researchers from all countries around the Baltic Sea at conferences and doctoral seminars. It not only provides a platform for presentations of new or ongoing research in the field and exchange with colleagues from other disciplines and countries. The continuous contacts with and the contributions of Baltic colleagues assure the participants of the HIBOLIRE conferences valuable insights in common Nordic themes and investigations of true Northern European importance.

In January 2008, thanks to an initiative of the Danish book historians Charlotte Appel and Karen Skovgaard-Petersen, a meeting was held in the vicinities of Copenhagen with the aim of discussing the future Nordic academic communication in the field of book and library history in general, and questions of publication and communication of Nordic book history in special, in the aftermath of the final issue of the journal “Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria”. One of the main ideas presented at the meeting was the establishment of a Nordic book historical portal with the help of the Nordic national libraries. The idea has been presented to the national librarians at a NORDCOM meeting in 2008, although no decision has been taken yet. The question is whether the national librarians are at all willing to support the foundation of a comprehensive digital network, including a portal, a blog alternatively mailing list, digital book history etc., as opposed to an isolated evolution of its various elements.

Traditional contacts between Nordic librarians are upheld by an initiative by the now Network for cultural heritage – old books and manuscripts, founded in 2001 as part of Svensk Biblioteks-förening [Swedish Library Association]. Since 2004, the network arranges, in cooperation with Nordic partners, biannual Nordic seminars and conferences, attended by librarians and book historians alike. Its main target group though are librarians in all kinds of libraries that are working with collections of book historical value. The scope is Nordic both with regard to themes and participants. At the start of this series of conferences 2004 in Malmö, Sweden, participants from Sweden, Finland and Norway spent a whole day discussing book history as part of the Nordic academic library education programmes. Two years later, some 40 librarians from Sweden, Finland, Åland and Norway met in Finland. The programme consisted of presentations of collections and of on-going research at all different kinds of libraries in the Nordic countries represented, including digitisation, cataloguing and bibliographical projects. The 2008 year’s conference in Oslo, arranged in collaboration with the National Library of Norway and Norsk Bok- og Bibliotekshistorisk Selskap [Norwegian Society for Book and Library History], focused on the topic of book historical research in Nordic national libraries, and an overview over current research in Nordic book and library history in a thousand years perspective.

SHARP, the international Society for the History of Authorship, Reading and Publishing, decided to arrange a regional conference in Northern Europe. The idea came from a dynamic English academic, Simon Frost, a member of the staff at Danmarks Biblioteksskole [Royal Danish School for Library and Information Education], who also arranged the conference that took place in Copenhagen September 10-12, 2008. The conference was a kind of industrial fair of contemporary Nordic research in all fields of historical text, book and library research. While there was but little emphasis on medieval book history, the conference focused all the more on 17th-19th centuries' topics. Publication and perception of texts in all forms can be analysed as multi-layered performative aspects of a wider history of books. Authorship and reading, selling and reception of books are dynamic processes that turn texts into intellectual, economical and aesthetic performances. Most papers presented different aspects of the social performances of texts, the diverging receptions of texts occupying literary scholars and book historians alike. There was special focus on the performance of texts representing "hidden" bestsellers, i.e. religious texts. These sessions were among those oriented most wholeheartedly towards Northern Europe, while at the same time being in line with some of the best international researches. Charlotte Appel introduced and linked together three sessions under the common heading "Religious reading in the Nordic countries 1500-1800 – Traditions and challenges in an interdisciplinary field of research". While religious books constitute a major part of Scandinavian regional book culture, religious reading correspondingly can be described and analysed as a distinctive kind of reading environment and tradition. Catechisms, ABC-books and a wide array of other religious texts are the foundation of reading cultures of immense importance for early modern Scandinavia. The papers in question dealt with social, historical and geographical meanings of religious reading in Northern Europe, Denmark, Norway, Sweden and Greenland. They covered a wide field of research, from the social meaning of different forms of performances of religious texts and hymns (many texts were heard before they were read, a point made by Jon Haarberg, Denmark, and Thorkild Kjaergaard, Greenland) to bio-bibliographical questions regarding book collections, writing and publishing. A kind of micro perspective was represented by Morten Fink-Jensen, a Danish scholar specialising on 16th century preaching, printing and media

audiences, who gave a paper on a Danish preacher and writer. Gina Dahl from Norway gave a more general overview over 17th and 18th centuries' clerical book collections, while Ann Öhrberg illuminated the spread of forbidden religious literature in Sweden despite official censorship. The latter papers touched another prominent theme in Nordic pre-19th century book history, the book culture of the Enlightenment (see above).

Although already impressive as such, this research complex seems yet in search of a comprehensive Scandinavian form. Once found and methodologically and statistically consolidated, it will without doubt emerge as a major Scandinavian contribution to international research in European book culture.

Bibliography

Kerstin ABUKHANFUSA, Jan BRUNIUS, Solbritt BENNETH, *Helgerånet: från mässböcker till munkepärmor*, Stockholm 1993.

Margarete ANDERSSON-SCHMITT, Håkan HALLBERG, Monica HEDLUND, *Mittelalterliche Handschriften der Universitätsbibliothek: Katalog über die C-Sammlung*, Uppsala 1988-1995.

Anita ANKARCRONA, *Bud på böcker: bokauktioner i Stockholm 1782-1801 – traditionen, böckerna, publiken*, 1989.

Charlotte APPEL, *Læsning og bokmarked I 1600-tallets Danmark*, 2 vol., Copenhagen 2001 (Danish Humanist Texts and Studies; 23).

Margareta BJÖRKMAN, *Böcker och bibliotek: Bokhistoriska texter*, Lund 1998.

Margareta BJÖRKMAN, *Läsarnas nöje: kommersiella lånbibliotek i Stockholm 1783-1809*, Uppsala 1992 (Publications by the Section for the Sociology of Literature at the Department of Comparative Literature in Uppsala; 29).

Maja Margrethe BRAATEN, *Grafiska trykk i birgittinsk kontekst: med utgangspunkt i Ingegerd Ambjørnsdotters bønnebok*, master thesis, Oslo 2006.

Lis BYBERG, *Biskopen, bøndene og bøkene: leseelskapene i Christiansands stift 1798-1804*, Oslo 1998.

Jonas CARLQUIST, *Vadstenasystrarnas textvärld: studier i systrarnas skriftbrukskompetens, lärdom och textförståelse / The textual world of the Vadstena sisters : studies in the literacy, learning and textual understanding of the nuns*, Uppsala 2007 (Samlingar utgivna av Svenska fornskriftsällskapet. Serie 1, Svenska skrifter; 89).

Björn DAL, *Med kolorerade figurer: handkolorering i Sverige under 1700- och 1800-talen*, Fjällkinge 2001.

Elisabeth EIDE, *Twenty Years of the History of the Book and of Library History in Norway*, in: Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria 86 (2002) 2, pp. 286-316.

Jostein FET, *Lesande bönder: litterär kultur i norske allmugesamfunn för 1840*, Oslo 1995.

Anna Fredriksson ADMAN, *Vadstena klostets bibliotek: en analys av förvärv och bestånd*, Uppsala 1997 (Meddelanden / Vadstenabrödernas predikan; 3).

Lars FURULAND, Johan SVEDJEDAL, *The Sociology of Literature and Library Research*, in: Svensk biblioteksforskning/Swedish Library Research (1993) 2, p. 65-78.

Handbuch deutscher historischer Buchbestände in Europa: eine Übersicht über Sammlungen in ausgewählten Bibliotheken. Vol. 7.1: Danmark & Schweden, vol. 7.2: Finland. Hildesheim 1998.

Esko HÄKKLI, *Research in the History of the Book and Libraries in Finland since the Beginning of the 1980s*, in: Svensk biblioteksforskning/Swedish Library Research (1993) 2, p. 204-247.

Tuomas HEIKKILÄ, *Stemmatologi i Vadstena klostets medeltida bibliotek*, in: Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria 2006, p. 26-40.

Henrik HORSTBÖLL, *A Survey of the History of the Book and Libraries in Denmark since 1990*, in: Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria 86 (2002) 2, pp. 165-203.

Henrik HORSTBØLL, *Menigmands medie: Det folkelige bogtryck i Danmark 1500-1840 – En kulturhistorisk undersøgelse*. København 1999 (Danish Humanist Texts and studies; 19)

Ingrid ILSØE: *Printing, Book Illustration, Bookbinding, and Book Trade in Denmark, 1482-1914: A survey of the most important contributions to the history of the Danish book during the last 35 years*, in: Gutenberg-Jahrbuch 1985, p. 258-280. An enlarged and revised edition in Danish was published seven years later as *Litteratur om dansk bogvæsen trykt 1950-1990: Tryk, bind og boghandel ca. 1482-1920*, in: Fund og Forskning 31 (1992), p. 143-198.

Roger JACOBSSON, *Boklig kultur i Umeå före 1850: om tryckeriverksamhet och bokförmedling*, Stockholm 1995.

Roger JACOBSSON, *På bokhistoriskt vis: ouvertyrer & utblickar*, Stockholm 1998.

Roger JACOBSSON, *Medierad kultur: bokhistorisk kulturforskning – kommunikation och innebörder*, Stockholm 2001.

Steingrimus JONSSON, *Icelandic Bibliographical History: A Brief Overview*, in: Svensk biblioteksforskning/Swedish Library Research (1993) 2, p. 281-316.

Tuija LAINE, *Kirjahistoria: johdatus vanhan kirjan tutkimukseen*, Helsinki 1996 (Suomalaisen kirjallisuuden seuran toimituksia; 647).

Living Words & Luminous Pictures: Medieval book culture in Denmark, Erik PETERSEN (ed.), Copenhagen 1999.

Arne LOSMAN, *Carl Gustaf Wrangel och Europa : studier i kulturförbindelser kring en 1600-talsmagnat* [Carl Gustaf Wrangel and Europe: studies in cultural communications of a Swedish 17th century aristocrat], Gothenburg 1979.

Hans MICHELSEN, *Peder Sørensen – en præst og hans bøger: En bog- og bibliotekshistorisk undersøgelse*, Roskilde 1995.

Ny väg till medeltidsbrev: Från ett medeltidssymposium i Svenska Riksarkivet 26-28 november 1999, Claes GEJROT, Roger ANDERSSON, Kerstin ABUKHANFUSA (eds.), Västerвик 2002 (Skrifter utgivna av Riksarkivet; 18).

Anna PERÄLÄ, *Suomen typografinen atlas / Finsk typografisk atlas / Typographischer Atlas Finnlands : 1642-1827*, 2 vol., Helsinki 2000 (Publications of the Helsinki University Library; 64-65).

Per S. RIDDERSTAD, *Book and Library History*, in: Svensk biblioteksforskning/Swedish Library Research (1993) 2, p. 50-52.

Einar SIGURDSSON, *Research in the History of the Book and Libraries in Iceland since the Beginning of the 1980s*, in: Svensk biblioteksforskning/Swedish Library Research (1993) 2, p. 248-280.

Wolfgang UNDORF, *Cultural contacts in economic terms - Research on book trade with Scandinavia in the fifteenth and early sixteenth centuries*, in: Frontiers in the Middle Ages - Proceedings of the Third European Congress of Medieval Studies (Jyväskylä, 10-14 June 2003), Louvain-La-Neuve, 2006, p. 467-475.

Wolfgang UNDORF, *Inkunabler och inkunabelforskning i Sverige – en aktuell översikt*, in: Nordisk Tidskrift för Bok- och Bibliotekshistoria 2006, p. 117-141.

Wolfgang UNDORF, *Hogenskild Bielke's Library: A Catalogue of the famous 16th Century Swedish Private Collection*, Uppsala 1995 (Acta Bibliothecae R. Universitatis Upsaliensis; 32).

Die Buchwissenschaft im Baltikum in den letzten fünfzig Jahren

Viesturs Zanders

Die Entwicklung der Buchwissenschaft im Baltikum wurde in den letzten fünfzig Jahren nach dem zweiten Weltkrieg wesentlich vom wiederholten Verlust der Unabhängigkeit Lettlands, Estlands und Litauens beeinflusst. Die mehr als vierzig Jahre andauernde sowjetische Okkupation hat nicht nur den intensiven Entwicklungsprozess unterbrochen, sondern auch Folgen hinterlassen, die noch heute, achzehn Jahre nach der Wiedererlangung der Unabhängigkeit, nicht völlig überwunden sind. Um die Situation der Buchwissenschaft im Baltikum in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts und auch heutzutage zu verstehen, bedarf es eines kurzen historischen Exkurses.

Mit der ersten Unabhängigkeitsperiode der baltischen Staaten (1918-1940) begann nicht nur ein prinzipiell neuer Abschnitt im Buchwesen dieser Staaten, sondern es wurden auch wesentliche Impulse zur Entwicklung der Buchwissenschaft gegeben. In dieser Periode besaß die Forschung einen fragmentarischen und spontanen Charakter und nicht immer erhielt sie ausreichende finanzielle Unterstützung seitens des Staates. Doch gerade in den zwanziger und dreißiger Jahren wurden große Verzeichnisse retrospektiver Bibliographie veröffentlicht. Darunter auch „Das Verzeichnis des lettischen Schrifttums“, welches vom bedeutenden lettischen Bibliophilen Jānis Misiņš (1862-1945) zusammengestellt wurde und das lettische Buchrepertoire vom Ende des 16. bis Anfang des 20. Jahrhunderts widerspiegelt¹. Misiņš ist zudem der Verfasser des Abrisses über die Entwicklung des lettischen Buchwesens, welcher 1925 veröffentlicht worden ist².

¹ Jānis Misiņš, *Latviešu rakstniecības rādītājs*, Bde. 1-2, Rīga, 1924-1937.

² Jānis Misiņš, *Latvijas grāmatniecība un grāmatrūpnieki*, in: *Grāmata par grāmata*, Rīga, 1925, S. 1–25.

Erste umfassende Darstellungen der Geschichte des nationalen Buchwesens wurden in den dreißiger Jahren auch in Litauen und Estland verfasst. Diese wurden vom Professor der Universität Kaunas, dem Direktor dieser Hochschulbibliothek Vaclovas Bir iškas (1884-1956), dem Direktor der Universitätsbibliothek Tartu Friedrich Puksoo (1890-1969) und dem Leiter der Bibliothek des Archivs des Estnischen Nationalmuseums Richard Antik (1901-1998) vorbereitet³. In der Zwischenkriegsperiode wurde der Grundstein für die Fachperiodika gelegt: in Riga erschien die Zeitschrift „Latvju Grāmata” (1922-1931), in der damaligen Hauptstadt Litauens Kaunas die Zeitschrift „Knygos”(1922-1926).

In den zwanziger und dreißiger Jahren nahmen Buchwissenschaftler an der Arbeit von internationalen Fachorganisationen teil. Neben dem Schriftwechsel wurden Teilnahme an internationalen Konferenzen und Forschungsarbeit in ausländischen Bibliotheken und Archiven zu selbstverständlichen Formen wissenschaftlicher Kontakte. Die historische Erfahrung des Baltikums hat dazu beigetragen, dass besonders enge Beziehungen zu den Kollegen in nordischen Ländern (Schweden, Dänemark und Finnland), aber auch zu jenen in Deutschland und Polen heranwuchsen. In den dreißiger Jahren war der Reichsbibliothekar aus Schweden Isak Collijn (1875-1949) zu Besuch in Riga. Als er Anfang des 20. Jahrhunderts in der Universitätsbibliothek Uppsala arbeitete, hatte man dort das älteste Buch in lettischer Sprache gefunden, dass sich bis in unsere Tage erhalten hat: es handelt sich um den 1585 in Wilna (Litauen) gedruckten katholischen Katechismus. Collijn war nicht nur der erste IFLA-Vorsitzender (1927-1931), sondern gerade er hat 1914 auch die Zeitschrift „Nordisk tidskrift för bok- och biblioteksvesen” ins Leben gerufen. Sie war eine der wichtigsten buchwissenschaftlichen Veröffentlichungen Skandinaviens und wird immer noch herausgegeben.

³ Vaclovas Bir iška, *Lietuviškų knygų istorijos bruožai*, Kaunas, 1930; Fr. Puksov, *Eesti raamatu arengulugu seoses kirja ja raamatu üldise arenemisega*, Tallinn, 1933; Richard Antik, *Eesti raamat 1535-1935: arengulooline ülevaade, arvulised kokkuvõtted, reproduktsioonid*, Tartu, 1936; über die Entwicklung der Buchwissenschaft in Estland, s.: Aile Möldre, Tiiu Reimo, *Historiography and sources of the Estonian book science in the years 1918-1944*, in: *Knygotyra*, 48 (2007), S. 78-96; über die Entwicklung der Buchwissenschaft in Litauen, s.: Aušra Navickienė, *Knygotyros raida Lietuvoje: periodizacija ir chronologija*, in: *Knygotyra*, 46 (2006), S. 9-35.

In der Zwischenkriegszeit erschienen, in der repräsentativen Ausgabe mit dem Namen „Gutenberg-Jahrbuch“, die ersten und auf lange Zeit auch die einzigen Publikationen der Balten: 1930 wurde z. B. der Artikel von dem obenerwähnten F. Puksoo veröffentlicht⁴. Im Jahrbuch von 1935 wurde der Abriss über die Entwicklung des Buchwesens in Lettland aufgenommen, der Verfasser ist der Kunsthistoriker Visvaldis Peņģerots (1897-1938)⁵. Der komplexe Charakter der Buchwissenschaft wurde auch dadurch bezeugt, dass neben den Verlegern, Polygraphen, Bibliographen und Bibliothekaren auch viele Historiker, Sprach- und Literaturwissenschaftler, sowie Vertreter aus anderen Bereichen zur Forschung herangezogen wurden.

Die oben erwähnte sowjetische Okkupation hat die ganzheitliche Weiterentwicklung der Buchwissenschaft im Baltikum unterbrochen. Dieser Bereich wurde, ähnlich der anderen Human- und Sozialwissenschaften, starkem Druck seitens sowjetischer Ideologie ausgesetzt. Die von dem sowjetischen Regime durchgeführte Vernichtung der Druckwerke (vorwiegend Ausgaben der Unabhängigkeitszeit) und Verwässerung der Bibliotheksbestände, d.h. die Vernichtung der Drucke in allen Bibliotheken und die Entstehung der sogenannten Sondermagazine in den einzelnen wissenschaftlichen Bibliotheken, war langfristig und mindestens im Falle von baltischen Ländern – verheerender als ähnliche Aktionen der Nationalsozialisten Anfang der vierziger Jahre.

Im Zeitraum von 1945 bis in die achtziger Jahre hinein wurde die Möglichkeit der Wissenschaftler des Baltikums, den Entwicklungen auf dem Gebiet der Buchwissenschaft ausserhalb der Sowjetblockstaaten zu folgen bis ins Minimum eingeschränkt. In den Fachzeitschriften des Westens erschienen nur selten Informationen über die Forschungsaktivitäten im Baltikum.

Wenn auch mit gewisser Verspätung, wurden doch Informationen über die Entdeckung alter baltischer Drucke in westeuropäischen Bibliotheken, ihre Faksimileausgaben und die Forschungen auf dem Gebiet der

⁴ Friedrich Puksoo, Die Buchdrucker Brendeken in Estland, in: *Gutenberg-Jahrbuch*, Mainz, 1930, S. 199-207.

⁵ Visvaldis Pengerots, Geschichte des Buchdrucks in Lettland bis zum Beginn des 19. Jahrhunderts, in: *Gutenberg - Jahrbuch*, Mainz, 1935, S. 213–222.

Buchwissenschaft erhalten. Als eine wichtige Novität war die Publikation⁶ des ehemaligen Direktors des Archivs der Stadt Tallinn und des Professors der Universität Hamburg, Paul Johansen (1901-1965), anzusehen. Sie hat die Aufmerksamkeit auf das Protokoll (November 1525) des Lübecker Domdekans Johannes Brand, welches im Landesarchiv Schleswig-Holsteins aufbewahrt wird, auf sich gezogen. Dieses Protokoll informiert über lutherische Ausgaben in lettischer und estnischer Sprache, die damals im katholischen Lübeck beschlagnahmt und zur Vernichtung übergeben wurden. Obwohl kein Exemplar vor der Vernichtung verschont wurde, kann man diese Ausgaben als die ersten sich erhaltenen Bücher, in lettischer und estnischer Sprache, ansehen.

In den siebziger Jahren wurde in der Universitätsbibliothek Uppsala ein Fragment der 1675 in Riga gedruckter lettischen Übersetzung der Bibel entdeckt, dessen Faksimileausgabe vom Sprachwissenschaftler und Bibliographen Benjamiņš Jēgers (1915-2005) vorbereitet wird⁷. Die Bibliothekarin Līvija Vītoliņa stellt hingegen das Verzeichnis (4 Bände) über den lettischen Buchbestand in der Universitätsbibliothek Helsinki zusammen⁸. Eine ähnliche Möglichkeit, damals in westeuropäischen Bibliotheken zu arbeiten wie im Falle von B. Jēgers und L. Vītoliņa haben, selbstverständlich, die in Lettland lebenden Buchwissenschaftler nicht.

Die Forschung im Baltikum wurde wesentlich durch die Existenz der Sperrbibliotheken (Bücherei mit den dem Regime unerwünschten Ausgaben) beeinflusst. Eine gewisse Liberalisierung des Sowjetregimes nach dem Tod Stalins im Jahre 1953 hat den Umfang der Sperrbibliotheken verringert, ihre Aufgabe aber nicht geändert: Den Zugriff auf die Information, welche die Macht „gefährden“ könnte, maximal begrenzen und kontrollieren. In diesen Beständen wurden die meisten Ausgaben der unabhängigen Republik und alle Veröffentlichungen, die in verschiedenen Ländern der Welt von Exilbalten nach dem zweiten

⁶ Paul Johansen, Gedruckte deutsche und nicht deutsche Messen für Riga 1525, in: *Zeitschrift für Ostforschung*, 4 (1959), S. 523-532.

⁷ Jānis Reiters, *Tulkojuma paraugs. 1675. gadā Rīgā iznākušo latviešu Bībeles tekstu faksimilspiedums*, Stockholm, 1975.

⁸ *Latvialaisen kotoelman (1820-1917) luettelo – Latviešu literatūras krājums (1820-1917)*, Helsingin yliopiston kirjasto, zusammenst. L. Vītoliņa, Bde. 1-4, Helsinki, 1978-1981.

Weltkrieg herausgegeben wurde, aufbewahrt. Wenn man diese Werke in den Veröffentlichungen erwähnen wollte, sollte man sie ideologisch „korrekt“ interpretieren oder andernfalls ihre Existenz lieber verschweigen.

Die Erforschung von mehreren Perioden des nationalen Buchwesens war sehr beschränkt oder sogar gar nicht möglich. Das betrifft sowohl die erste Unabhängigkeitsperiode der baltischen Staaten, sowie die folgende sowjetische und nazistische Okkupation, als auch das baltische Buchwesen im Exil nach dem zweiten Weltkrieg. Somit wurde die Frage über die Wahl des Forschungsthemas auch zum Zeugnis der Ehrenhaftigkeit des Forschers und der Grenzen des zulässigen Kompromisses.

Die Möglichkeit ihre fachliche Kompetenz, ihr Wissen, als auch die Forschungsquellen in vollem Masse zu nutzen, war für die Wissenschaftler der baltischen Staaten, die nicht repressiert oder nach Westen emigriert waren, im Wesentlichen verboten.

Für die Nachkriegsjahre sind die Schicksale der in der Heimat gebliebenen lettischer Buchwissenschaftler Jānis Straubergs (1886-1952) und Kārlis Egle (1887-1974) charakteristisch. Straubergs war Direktor (1938-1941 und wieder ab 1944) der im 16. Jahrhundert gegründeten Stadtbibliothek Riga (jetzt Akademische Bibliothek Lettlands). Egle leitete die 1925 zum gemeinen Nutzen übergebene Bibliothek J. Misiņš. Beide haben versucht die Bestände ihrer Bibliotheken von der „Säuberung“ der für das Regime unerwünschten Literatur zu beschützen. Dieser Versuch wurde von der Sowjetmacht als Sabotage qualifiziert und am Ende hat er zur Entlassung Strauberg (1946) und Egles (1952) geführt. Straubergs und Egle wurde der sogenannte bourgeoise Nationalismus und Kosmopolitismus zugeschrieben, deshalb haben sie ihre Stellen an der Universität Lettlands, an welcher sie Geschichte des Buchwesens und der Bibliotheken dozierten, verloren. Infolge der Nachkriegskonjunktur erwiesen sich die meisten ihrer Forschungspläne als nicht durchführbar. Darunter die wissenschaftliche Publikation der in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts und Anfang des 19. Jahrhunderts entstandener Sammlung von Zeichnungen und Abschriften historischer Dokumente des rigaer Pädagogen und Landeskundlers J. Ch. Brotze (1742-1823).

Trotzdem sich die Okkupation der baltischen Staaten 1940 geradezu gleichzeitig ereignete, verlief die Sowjetisierung einzelner Staaten nach dem zweiten Weltkrieg jedoch mit unterschiedlicher Intensität und ver-

schiedenen Resultaten. Unterschiedliche Faktoren haben diesen Prozess beeinflusst: Unter anderem die ethnische Zusammensetzung und Organisation der Gesellschaft, sowie die Traditionen des wissenschaftlichen Lebens. Man kann das in vollem Masse auf die Buchwissenschaft beziehen, obwohl sie in der ganzen Region gleichermassen von der schon erwähnten Ideologisierung, totaler Zentralisierung und Kontrolle betroffen war.

Informelle Forschungszentren haben sich historisch gebildet und viele Jahre lang bestanden. Der älteste Lehrstuhl in Litauen wird der Buchwissenschaft zugeschrieben, dieser besteht an der Universität Vilnius (die älteste Universität im Baltikum, 1579 gegründet) schon seit 1940. Die Universitätsbibliothek Vilnius wurde von Levas Vladimirovas (1912-1999) geleitet (1948-1964). Später hat Vilnius viele Jahre als Dozent an der Universität gearbeitet und unter anderem die einzige bedeutende allgemeine Geschichte der Buchwissenschaft verfasst (1979)⁹. Dank der Übersetzung des Werkes ins Russische (1988), dient es immer noch als nützliches Lehrmittel des Faches. Auch der Inkunabelkatalog Litauens (1975), welcher von dem langjährigen Leiter der Abteilung für alte Drucke, Nojus Feigelmanas (1918-2002), vorbereitet und zusammengestellt wurde¹⁰, ist zu erwähnen.

Ab 1961 erscheint das in der Buchwissenschaft bedeutsamste Fortsetzungswerk Baltikums: das Sammelwerk „Knygotyra“. Neben den Forschungen auf dem Gebiet der Buchwissenschaft findet man dort auch Veröffentlichungen von Archivmaterialien und Buchbesprechungen. Man kann mit Sicherheit behaupten, dass die „Knygotyra“ nicht nur die Aktivitäten verschiedener Generationen von Forschern in Litauen widerspiegelt, sondern auch jene der Buchwissenschaftler anderer baltischen und nordischen Staaten. Diese Sammlung dokumentiert auch die alljährlichen internationalen Konferenzen der Buchwissenschaftler, welche von der Universität Vilnius organisiert werden¹¹. Besondere Verdienste in der Gewährleistung der Repräsentativität der Sammelbände und der

⁹ Levas Vladimirovas, *Knygos istorija: Senovė. Viduramžiai. Renesansas. XVI-XVII a.*, Vilnius, 1979.

¹⁰ Nojus Feigelmanas, *Lietuvos inkunabulai*, Vilnius, 1975.

¹¹ *Vilniaus universiteto mokslo darbų „Knygotyra“ turinio rodyklė*, Hrsg. von Osvaldas Janonis, Vilnius, 2005.

Konferenzen, als auch in der Ausbildung von jungen Buchwissenschaftlern Litauens hat der Direktor des Instituts für Buchwissenschaft und Dokumentologie der Kommunikationsfakultät der Universität Vilnius Prof. Domas Kaunas (1949) geleistet. Eine der wichtigsten Publikationen von Kaunas ist die Monographie über das Buchwesen des sogenannten Kleinlitauens vom 16. bis 20. Jahrhundert (1996)¹². Es sei vermerkt, dass Kleinlitauen mehrheitlich von eingewanderten Litauern im Nordosten des späteren Ostpreussen (heute Oblast Kaliningrad), einschliesslich des Memellands (heute in Litauen), besiedelt wurde. Einzelne bedeutende Untersuchungen sind ohne direkte Verbindung zur Universität Vilnius entstanden. Man könnte hier sowohl das Werk des Kulturhistorikers Edmundas Laucevičius (1906-1973) über die Papiergeschichte in Litauen vom 15. bis 18. Jahrhundert¹³, sowie auch die Publikation des Historikers Antanas Tyla (1929) über das vom zaristischen Russland durchgeführte Verbot des lateinischen Drucks in Litauen Ende des 19. Jahrhunderts (2004)¹⁴ erwähnen.

In Estland hat die Universität Tallinns vor Kurzem die führende Rolle in der Buchwissenschaft übernommen. Viele Jahre hat hier die Akademische Bibliothek Estlands, die seit 2005 in die Universität Tallinns integriert ist, überzeugend dominiert. Obwohl diese Bibliothek erst 1946, dank dem Besitz mehrerer historischer Buchbestände, gegründet worden ist, wurde sie zur bedeutensten Quelle der Forschung und der nationalen retrospektiven Bibliographie. In der Akademischen Bibliothek hat über viele Jahre Voldemar Miller (1911-2006), der unter anderem das Album „Die ersten estnischen Bücher“ (1976)¹⁵ vorbereitet hat, gearbeitet. So auch Kyra Robert (1916-1997), welche vorwiegend die ältesten Tallinner Druckereien und Bibliotheken erforscht hat¹⁶. Das Lebenswerk von Endel Annus (1915) besteht in der großen Serie von Verzeichnissen retrospektiver Bibliographie

¹² Domas Kaunas, *Ma osios Lietuvos knyga: lietuviškos knygos raida 1547-1940*, Vilnius, 1996.

¹³ Edmundas Laucevičius, *Popierius Lietuvoje. XV-XVIII a.*, Bd. 1-2, Vilnius, 1967.

¹⁴ *Lietuvių spaudos draudimo panaikinimo byla*, Hrsg. von Antanas Tyla, Vilnius, 2004.

¹⁵ Voldemar Miller, *Esimesed eesti raamatud*, Tallinn, 1976.

¹⁶ Kyra Robert, *Raamatutel on oma saatus: kirjutisi aastaist 1969-1990*, Tallinn, 1991.

(5 Bände)¹⁷, welche das Repertoire estnischer Bücher umfasst. Die Bände wurden zwischen 1525 und 1917 herausgegeben und stellen Forschungen über estnische Kalender (2000)¹⁸ dar.

Die ehemalige Leiterin der Abteilung für Baltika und alte Drucke der Akademischen Bibliothek, Tiit Reimo, hat der Buchkultur Tallinns der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts eine Monographie (2001) gewidmet¹⁹. Heute leitet die Professorin an der Universität Tallinns das Institut für Informationsstudien. Chronologisch betrachtet ist es der Bereich der Forschungsinteressen der Dozenten des Instituts. Die Dozentin Liivi Aarma hat sich vorwiegend den Problemen des Buchwesens im 16. und 17. Jahrhundert zugewandt²⁰. Die Dozentin Aile Möldre hingegen hat eingehend das Buchwesen Estlands im 20. Jahrhundert erforscht²¹ und daraufhin, zusammen mit der Prof. em. Mare Lott, den Abriss des estnischen Buchwesens in Englisch veröffentlicht²².

Für die Bildungs- und Kulturgeschichte Baltikums hat die im 17. Jahrhundert gegründete Universität, in der zweitgrößter estnischen Stadt Tartu, immer eine bedeutende Rolle gespielt. Die Mitarbeiterin der Universitätsbibliothek Ene-Lille Jaanson hat vorwiegend die Drucke der Universität Tartu in der sogenannten Schwedenzeit (1632-1710) untersucht²³. Der Historiker Hain Tankler (1945) hat seinerseits die Bibliotheksgeschichte dieser Hochschule erforscht²⁴. Ausserdem sollte man

¹⁷ *Eesti keelne raamat, 1901-1917*, red. E. Annus, Bd. 1-2, Tallinn, 1993; *Eesti keelne raamat, 1851-1900*, red. Endel Annus, Bde. 1-2, Tallinn, 1995; *Eesti keelne raamat, 1525-1850* red. Endel Annus, Tallinn, 2000.

¹⁸ Endel Annus, *Eesti kalendri kirjandus 1720-1900*, Tallinn, 2000.

¹⁹ Tiit Reimo, *Raamatukultuur Tallinnas 18. sajandi teisel poolel*, Tallinn, 2001.

²⁰ Liivi Aarma, Die Zensur, die Privilegien der Drucker und die Orthographiereform in der Übersetzungsgeschichte der estnischen Bibel in der 1680er Jahren, in: *Die schwedischen Ostseeprovinzen Estland und Livland im 16.-18. Jahrhundert*, Stockholm, 1993, S. 393-421.

²¹ Aile Möldre, *Kirjastustegevus ja raamatulevi Eestis aastail 1940-2000*, Tallinn, 2005.

²² Mare Lott, Aile Möldre, *A brief history of the Estonian book*, Tallinn, 1993, 2003

²³ Ene Lille-Jaanson, *Tartu Ülikooli trükkkoda, 1632-1710: ajalugu ja trükkise bibliograafia*, Tartu, 2000.

²⁴ Hain Tankler, Privatbibliotheken an der Universität Tartu/Dorpat im 19. Jahrhundert, in: *Nordost-Archiv*, N.F. Bd. IV, H. 1 (1995), S. 213-240.

unbedingt Kaljo-Olev Veskimägi (1930) mit seiner Monographie über die Bibliotheksgeschichte Estlands erwähnen²⁵ und die Mitarbeiterin der Nationalbibliothek Estlands, Piret Lotman, mit der Untersuchung in drei Teilen über die Geschichte dieser Bibliothek²⁶.

In Lettland begann das Dozieren der Buchwissenschaft an der Universität Lettlands gleichzeitig mit der Gründung des Lehrstuhls für die Bibliothekswissenschaften im Jahre 1947. Das war jedoch, wegen der oben genannten Sowjetisierung, nur kurzfristig möglich. Die Situation hat sich erst Anfang der sechziger Jahre, als Aleksejs Apīnis (1926-2004), Gründer und Leiter der Abteilung für Rara und Handschriften der Staatsbibliothek (heute Nationalbibliothek Lettlands) zum Hochschullehrer wurde, geändert. Dank Apīnis bekam die Erforschung des Buchwesens in Lettland systematisch- und regelmässigen Charakter. Unter seiner Leitung haben sich ehemalige Studenten und spätere Kollegen in der Nationalbibliothek zielbewusst der Erforschung der Geschichte des lettischen Buchwesens (bis zum ersten Weltkrieg) zugewandt. In den sechziger bis achtziger Jahren sind nicht nur mehrere Monographien von A. Apīnis veröffentlicht worden²⁷, sondern auch eine Reihe thematischer Sammelbände, sowie der Inkunabelkatalog der Staatsbibliothek²⁸. In dieser Zeit wurde in der Abteilung für Rara und Handschriften die erste ständige Ausstellung über die Geschichte des lettischen Buches, faktisch das einzige Buchmuseum in Lettland, errichtet. Regelmäßig fanden, seit 1996, Versammlungen der Kommission für Geschichte des Buchwesens statt, in denen auch die Buchwissenschaftler aus der Fundamentalbibliothek der Akademie der Wissenschaften (heute Akademische Bibliothek Lettlands) ihre Forschungsergebnisse vorstellten. Unter ihnen Marija Lācis (1905-1988), welche über den bedeutendsten Verlag Baltikums der Aufklärungszeit –

²⁵ Kaljo-Olev Veskimägi, *Kahte kappi on ühhetassa majas tarvis: leivakappi ja ramatokappi*: Eesti raamatukogude ajalugu, Tallinn, 2000.

²⁶ Piret Lotman, *Parlamendiraamatukogust rahvusraamatukoguks*, Bde. 1-3, Tallinn, 1988-2003.

²⁷ Darunter: Aleksejs Apīnis, *Latviešu grāmatniecība no pirmsākumiem līdz 19. gadsimta beigām*, Rīga, 1977.

²⁸ Aleksejs Apīnis, Sylvia Šiško, *V.Lāča Latvijas PSR Valsts bibliotēkas inkunābuli*: katalogs, Rīga, 1981.

über die Firma J. F. Hartknoch geforscht hat²⁹, Konstantīns Karulis (1915-1997), Verfasser der ersten populärwissenschaftlichen Geschichte des lettischen Buchwesens (1967)³⁰ und die Mitarbeiterin der Abteilung für Handschriften und rare Bücher der Bibliothek, Meta Taube (1914-1996). Es sei auch Ojārs Zanders (1931) genannt, welche nicht nur die Tätigkeit der ersten rigaer Typographen (Nicolaus Mollyn, Gerhard Schröder) im 16. und 17. Jahrhundert, sondern auch das Buchwesen der Gegenwart, untersucht hat³¹.

In der sowjetischen Zeit konnten die baltischen Buchwissenschaftler nur selten an wissenschaftlichen Konferenzen und größeren Projekten teilnehmen. In den sechziger Jahren wurden die Abrisse über die Entwicklung des nationalen Buches der obenerwähnten Verfasser (Aleksejs Apīnis, Friedrich Puksoo) und des litauischen Buchwissenschaftlers Aleksandras Anuškinas (1903-1978) in der Sammlung mit dem bezeichnenden Titel „400 лет русского книгопечатания“ (400 Jahre des russisches Buchwesens, 1-2, 1964) aufgenommen. In den siebziger bis achtziger Jahren nahmen die Balten an Allunionskonferenzen für die Buchwissenschaft teil und brachten sich im Projekt der Akademie der Wissenschaften der UdSSR „Сводный каталог книг на иностранных языках, изданных в России в XVIII веке: 1701-1800“ (Gesamtkatalog der in Russland im 18. Jahrhundert erschienenen fremdsprachigen Bücher, 1-3, Ленинград, 1984-1986) ein. Parallel hat man nach fachlichen und privaten Kontakten im engeren Kreis gesucht. Die Baltischen Bibliotheken der Akademien der Wissenschaften haben, seit 1968, die Sommerseminare „Bibliopolis“, die Nationalbibliotheken hingegen, seit 1967, die Seminare „LiLaEst“ organisiert. Besonders wichtig war die 1985 in Riga stattgefundene Konferenz „Das Buchwesen in Estland, Lettland und Litauen im 19. Jahrhundert“.

Nur mit der Wiederherstellung der Staatlichkeit eröffneten sich für die

²⁹ Marija Lācis, Baltijas ievērojamākā izdevniecība XVIII gs., in: *Latvijas PSR Zinātņu Akadēmijas Vēstis*, 8 (1974), S. 77.-90.

³⁰ Konstantīns Karulis, *Latviešu grāmatu gadsimtu gaitā*, Rīga, 1967.

³¹ Meta Taube, Rīgas tipogrāfs un izdevējs G. Šrēders, in: *Latvijas Zinātņu Akadēmijas Vēstis*, 6 (1990), S. 38-44.; Ojārs Zanders, *Tipogrāfs Mollīns un viņa laiki: pirmās Rīgā iespiestās grāmatas, 1588-1625*, Rīga, 1988.

Buchwissenschaft des Baltikums vollwertige Entwicklungsperspektiven. Es wurden die schon vor ziemlich langer Zeit angefangenen Projekte der retrospektiven Bibliographie abgeschlossen, darunter die obenerwähnte Serie von bibliographischen Verzeichnissen in Estland (1993-2000). Ein außergewöhnliches Ereignis in der Geschichte der Bibliographie Lettlands war der 1999 veröffentlichte Gesamtkatalog „Die älteren Drucke in lettischer Sprache 1525-1855“, welcher von einer Verfassergruppe unter der Leitung der Bibliographin und Buchwissenschaftlerin der Nationalbibliothek, Silvija Šiško, herausgegeben wurde³². Die litauischen Buchwissenschaftler Daiva Narbutienė und Sigitas Narbutas (1959) haben den Katalog der Bücher in lateinischer Sprache, welcher im 17. Jahrhundert im Grossfürstentum Litauen erschienen ist³³, publiziert.

Zu gleicher Zeit hat ein Teil der Buchwissenschaftler sich der „verbotenen Frucht“ zugewandt, d. h. der Erforschung des Buchwesens der baltischen Staaten während der ersten Unabhängigkeit und des Exils. So hat die estnische Buchwissenschaftlerin Anne Valmas eine Monographie über das estnische Buchwesen im Exil von 1944 bis 2000 veröffentlicht, welche sowohl das ausserhalb Estlands erschienene Repertoire, als auch eine Übersicht über die wichtigsten Verlage umfasst³⁴. Das bibliographische Verzeichnis über die analoge Periode wurde von den Bibliographen der Litauischen Martynas Ma vidas Nationalbibliothek veröffentlicht³⁵. Der Dozent der Universität Vilnius Remigijus Misiūnas (1963) hat eine Untersuchung über litauische Bücher in der sogenannten Flüchtlingsperiode von 1945-1952 herausgegeben³⁶. Den lettischen Buchwissenschaftlern steht die erschöpfende „Bibliographie der lettischen Exilausgaben“ zur Verfügung, die von dem obenerwähnten B. Jēgers zusammengestellt

³² *Seniespiedumi latviešu valodā 1525-1855*: katalog hrsg. von Verfassergruppe unter der Leitung von Silvija Šiško, Rīga, 1999.

³³ *XVII a. Lietuvos lotyniškų knygų sąrašas = Index librorum Latinorum Lituaniae saeculi septimi decimi*, Zusammenstellung: Daiva Narbutienė, Sigitas Narbutas, Vilnius, 1998.

³⁴ Anne Valmas, *Eelaste kirjastustegevus välismaal 1944-2000*, Bde. 1-2, Tallinn, 2003.

³⁵ *Lietuvių išėvijos spaudos bibliografija – Bibliography of Lithuanian exile press – Bibliographie der Druckerzeugnisse litauischer Emigranten : 1945-2000*, Zusammenstellung: Silvija Vėlavičienė u.a., Bd. 1-2, Vilnius, 2002-2005.

³⁶ Remigijus Misiūnas, *Barakų kultūros knygos: lietuvių DP leidyba 1945-1952*, Vilnius, 2004.

wurde³⁷. Eingehendere Forschungen über das Phänomen des nationalen Buchwesens sind aber vorläufig noch nicht publiziert worden.

Die estnische Buchwissenschaftlerin A. Möldre und die litauische Buchwissenschaftlerin Vanda Stoniene (1932-2008) haben zusammenfassende Publikationen über die Entwicklung des nationalen Buches im 20. Jahrhundert vorbereitet³⁸. Selbstverständlich sind auch frühere Perioden nicht vergessen worden, z.B. der litauische Buchwissenschaftler Arvydas Pacevičius (1961) hat die Klosterbibliotheken Litauens im 19. Jahrhundert erforscht³⁹. Die Akademische Bibliothek Lettlands hat ihrerseits die Bibliographie der lettischen Kalender von 1758 bis 1919 erarbeitet⁴⁰.

In den neunziger Jahren stiegen nicht nur die Möglichkeiten des Zugriffs auf die Publikationen ausländischer Buchwissenschaftler, sondern es war auch möglich in westeuropäischen Büchereien zu arbeiten. So haben die Forschungen in Wolfenbüttel, Lübeck und Leipzig O. Zanders während der Arbeit am Buch „Die Buchdruckerkunst und die Kultur Altrigas in ihrer Wechselwirkung mit den deutschen Hansestädten (13.-17. Jahrhundert)“ geholfen⁴¹.

In dieser Zeit wurde der Durchbruch der Kontakte zwischen den Balten und den ausländischen Buchwissenschaftlern überwunden. Die Balten haben begonnen regelmäßig an internationalen Konferenzen teilzunehmen und wurden selbst zu Organisatoren buchwissenschaftlicher Tagungen. Neben den obenerwähnten Konferenzen in Vilnius, fanden auch welche in Riga und Tallinn statt; 1996 in Riga: „Bibliothek, Buchwesen und Ideologie während des zweiten Weltkrieges (1939-1945)“⁴² und 2002 in Tallinn: „Bücher und Bibliotheken im Ostseeraum vom 16. bis zum 18. Jahrhundert“⁴³. Die Forscher aus dem Baltikum haben sich in die

³⁷ Benjamiņš Jēgers, *Latviešu trimdas izdevumu bibliografija* [1940-1991], Bde. 1-4, Stockholm, 1968-1988, Bd. 5, Riga, 1996.

³⁸ Vanda Stonienė, *XX am iaus Lietuvos knyga: (1904-1990)*, Vilnius, 2000.

³⁹ Arvydas Pacevičius, *Vienuolynų bibliotekos Lietuvoje 1795-1864 m.*, Vilnius, 2005.

⁴⁰ *Latviešu kalendāri, 1758-1919* / verantw. Red. Līga Krūmiņa, Bde. 1-3, Rīga, 2004.

⁴¹ Ojārs Zanders, *Senās Rīgas grāmatniecība un kultūra Hanzas pilsētu kopsakarā (13.-17. gs.)*, Rīga, 2000.

⁴² *Starptautiskā konference „Bibliotēka, grāmatniecība, ideoloģija Otrā pasaules kara laikā (1939-1945): materiālu krājums* hrsg. von Jana Dreimane, Rīga, 1999.

Arbeit schon bestehender und von neuem gechaffener Organisationen eingeschaltet. Es seien hier nur einige genannt: ABDOS (Arbeitsgemeinschaft der Bibliotheken und Dokumentationsstellen der Ost-, Ostmittel- und Südosteuropaforschung), *Bibliotheca Baltica* (Assoziation der Forscher von zehn Staaten der Ostsee-Region), HIBOLIRE (Das nordisch-baltisch-russische Netzwerk zur Erforschung der Geschichte des Buches, der Bibliothek und des Lesens). Schon in der zweiten Hälfte der achtziger Jahre wurde die Datenbank für die Geschichte des Buchwesens ABHB mit den Informationen aus Tallinn, Riga und Vilnius, welche früher in Moskau zentralisiert, zusammengefasst und noch dazu „ausgesiebt“ wurde, ergänzt. Anfang der neunziger Jahre, als das Interesse für die Unabhängigkeit wiedererlangter baltischer Staaten in Westeuropa besonders groß war, haben die Buchwissenschaftler dieser Staaten eine Reihe von Vorschlägen zur Durchführung von gemeinsamen Projekten und zur Herausgabe von mehreren Fortsetzungswerken erhalten. Dadurch wurden, für das „Lexikon des gesamten Buchwesens“, Artikel über die Baltischen Staaten verfasst. Die Autoren sind der in Tartu geborene deutsche Bibliothekswissenschaftler Paul Kaegbein (1925), der in Deutschland lebende litauische Sammler Povilas Reklaitis (1922-1999) und der lettische Buchwissenschaftler, Direktor der Nationalbibliothek Lettlands, Andris Vilks (1957)⁴⁴.

Die Ausgabe „Handbuch deutscher historischer Buchbestände in Europa“⁴⁵ und das vom Professor der Universität Osnabrück Klaus Garber (1937) geleitete und durchgeführte Projekt „Handbuch des personalen Gelegenheitsschrifttums in europäischen Bibliotheken und Archiven“⁴⁶ haben die Aufmerksamkeit eines breiteren Forscherkreises für die

⁴³ *Books and libraries in the Baltic Sea region from the 16th to the 18th century*, hrsg. von Lea Kõiv und Tiit Reimo, Tallinn, 2006.

⁴⁴ Paul Kaegbein, Estland, in: *Lexikon des gesamten Buchwesens*, hrsg. von Severin Corsten u.a., Bd. 2, Stuttgart, 1989, S. 499-501; Andris Vilks, Lettland, ebenda, Bd. 4, Stuttgart, 1995, S. 507-510; P. Reklaitis, Litauen, ebenda, Bd. 4, Stuttgart, 1995, S. 566-569.

⁴⁵ *Handbuch deutscher historischer Buchbestände in Europa*, hrsg. von Bernhard Fabian, Bd. 7.2, Finnland, Estland, Lettland, Litauen, Hildesheim, 1998.

⁴⁶ *Handbuch des personalen Gelegenheitsschrifttums in europäischen Bibliotheken und Archiven*, hrsg. von Sabine Beckmann u. Martin Klöcker, Bd. 7. Reval, Bd. 8. Dorpat, Hildesheim, 2003, Bde. 12-15. Riga, Hildesheim, 2004.

Sammlungen wissenschaftlicher Bibliotheken des Baltikums erweckt. Garber hat mehrere interdisziplinäre Sammelbände, in denen auch Forschungen der Buchwissenschaftler Platz fanden, veröffentlicht⁴⁷. Die Beteiligung an solchen Projekten mehrt die Erkennbarkeit der miteinbezogenen Personen und Staaten, aber gleichzeitig werden andere, nicht weniger wichtige Forschungsaufgaben an den Rand gestellt. Dies ist aber schwer verständlich für jene, in deren Staaten die Forschung eine relativ ungestörte und finanziell gesicherte Entwicklung besessen hat.

Heute ist das Diktat der sowjetischen Ideologie verschwunden, die Forschung wird vom Prestige der Wissenschaft in der postsowjetischen Gesellschaft, von der Zahl der in sie miteinbezogenen Menschen und ihrer Belastung, von der Existenz oder dem Fehlen der Forschungsschulen beeinflusst. Die Entwicklung der Buchwissenschaft wird auch vom Dozieren entsprechender Fächer an der Hochschule abhängig. Es ist beunruhigend, dass das dreijährige Bakkalaureus-Programm nicht erlaubt, die Fertigkeiten der Studenten in der Forschung genügend zu entwickeln um damit eine Forschungskontinuität zu gewährleisten.

Die Wichtigkeit der Buchwissenschaft in den baltischen Staaten wird auch von der Art des Ausmasses und den neuen Publikationen, mit welchen der eine oder andere Staat Jahrestage seines Buchwesens feiert, bezeugt. In Skandinavien wurde schon in den achtziger Jahren der 500. Jahrestag der Herausgabe des ersten gedruckten Buches in dänischer, schwedischer und finnischer Sprache (entsprechend 1482 in Odense, 1483 in Stockholm und 1488 in Lübeck) gefeiert. Damals erschien eine der, für das internationale Publikum, kaum bekannten Publikationen über die Bibliotheken jener Region⁴⁸. Im Baltikum sind die Litauer unübertroffen geblieben, da sie 1997 den 450. Jahrestag der Herausgabe des ersten litauischen Buches – des Katechismus von Martynas Ma vydas feierten. Zu Ehren dieses Jubiläums fand eine festliche Parlaments Sitzung statt, unter anderem erschien das enzyklopädische Wörterbuch „Buchkunde“⁴⁹. Auch

⁴⁷ *Stadt und Literatur im deutschen Sprachraum der Frühen Neuzeit*, hrsg. von Klaus Garber, Bde. 1-2, Tübingen, 1998; *Kulturgeschichte der baltischen Länder in der Frühen Neuzeit*, hrsg. von Klaus Garber u. Martin Klöcker, Tübingen, 2003.

⁴⁸ *Bibliotheken der nordischen Länder in Vergangenheit und Gegenwart*, hrsg. von Ch. Callmer und T. Nielsen, Wiesbaden, 1983.

in Estland wurde 2000, mit dem 475. Jahrestag der Herausgabe des ersten estnischen Buches, das Jahr des Buches gefeiert. Es bleibt nur zu hoffen, dass mehr der jetzigen Doktoranden der Buchwissenschaft der Universität Lettlands erfolgreiche Forschungen dieser Sparte für der Zukunft gewährleisten werden.

⁴⁹ *Knygotyra*. Enciklopedinis odyenas, Vilnius, 1997.

L'histoire du livre en Russie
dans la seconde moitié du XX^e siècle
(livres occidentaux et cyrilliques,
XV^e-XVIII^e siècle)

Tatjana Dolgodrova

L'histoire du livre – l'histoire de l'origine et du développement du livre, de l'imprimerie des livres et la bibliographie qui s'y rapporte – a ses propres sources dans les témoignages et les mémoires des contemporains de l'inventeur de l'imprimerie, Gutenberg : Jacobus Philippus de Bergamo, Hartman Schedel, Jacob Wimpfeling, Johannes Tritemius, Johannes Arnoldus Bergellanus, etc. Les principaux courants de l'histoire du livre se forment vers la fin du XIX^e siècle. L'école allemande, qui s'intéresse aux aspects technologiques et polygraphiques, parvient alors aux résultats les plus remarquables. On lui doit beaucoup pour ses travaux sur l'origine de l'imprimerie, notamment à travers les ouvrages de Karl Dziatzko, Paul Schwenke, Gottfried Zedler ¹. L'école française, à partir de Edmund Werdet aspire à une « histoire du livre » considérée dans un sens très large. Les chercheurs français visent une histoire complexe, qui intègre le livre manuscrit, les destins de la librairie et la bibliographie ².

¹ Karl Dziatzko, *Beiträge zur Gutenbergfrage*, Berlin, 1889.; Paul Schwenke, *Die Donat- und Kalendertype*, Mainz, 1903.; Gottfried Zedler, *Von Coster zu Gutenberg: Der holländische Frühdruck und die Erfindung des Buchdrucks*, Leipzig, 1923.

² Edmund Werdet, *Histoire du livre en France depuis les temps les plus reculés jusqu' en 1789*, Paris, 1861-1864 (repr. Westmead, 1971), Jean-Alexis Nêret, *Histoire illustrée de la librairie et du livre français des origines à nos jours*, Paris, 1953.

En Russie, l'histoire générale du livre est essentiellement l'œuvre de Michail I. Stchelkounov³ et Evguenia Katsprjak⁴, et en Lituanie celle de Leon I. Vladimirov⁵. L'école de Moscou, fondée par Àlekseï Sidorov, considère le livre comme une partie de la culture matérielle. L'école de Saint-Pétersbourg, fondée par Sergei P. Louppov, privilégie l'histoire des collections et des bibliothèques. Autour de Joseph E. Barenbaum, des chercheurs de Saint-Pétersbourg étudient l'histoire du livre dans son interaction avec le lecteur. À Moscou, Alexander A. Govorov et son équipe s'attache à l'histoire de la librairie.

L'année 2008 est venue commémorer le cinquantenaire de la parution de l'ouvrage de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*⁶. Cet ouvrage a connu un retentissement jusqu'en Russie. Dès sa parution, Vladimir Ljublinsky en publie une critique dans *Le Messenger de l'histoire de la culture mondiale*, à la rubrique consacrée aux nouvelles publications étrangères en histoire culturelle⁷ :

L'ouvrage de la collection « L'Évolution de l'humanité » que ses auteurs ont appelé *L'Apparition du livre* mérite, par son importance, un examen critique approfondi. Non seulement il contribue à l'histoire de l'imprimerie, de l'édition et du commerce des livres, mais il offre le premier tableau sérieux des rapports entre le livre et la société, où la vie du livre devient le thème d'une étude d'histoire générale. [...] Par sa richesse en effet il domine tous les précédents [ouvrages], couvrant un domaine plus large, et échappant à l'euro-péocentrisme habituel.

Le chapitre de Martin sur la production du papier apporte du nouveau sur les moulins à papier en Europe, sur les conditions de leur

³ Michail I. Stchelkounov, *История, техника, искусство книгопечатания* (Histoire, technique, l'art de l'imprimerie), Moscou, 1926.

⁴ Evguenia Katsprjak, *История книги* (L'Histoire du livre), Moskva, 1964.

⁵ Leon I. Vladimirov, *Всеобщая история книги* (Générale histoire du livre), Moskva, 1979, 1988.

⁶ Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, Paris, 1958.

⁷ Vladimir Ljublinsky, *Книга в истории человеческого общества* (Le livre dans l'histoire de la société humaine), *Вестник истории мировой культуры* (Le Messenger de l'histoire de la culture mondiale), n° 4, 1959 ; la même année, une traduction française abrégée de cette critique paraît dans la revue *La Pensée* (n° 91).

répartition, sur l'interdépendance historique de l'industrie du papier et de l'imprimerie. Quant à l'invention même de l'imprimerie, la xylographie est écartée à juste titre, et l'accent mis sur la fonte des caractères. Peut-être une confrontation avec les autres techniques aurait-elle permis de mettre en évidence l'innovation que représente, dans l'histoire des techniques et dans l'histoire de la civilisation, l'emploi d'éléments réutilisables, bien avant son application à d'autres domaines de l'industrie. [...] Ce chapitre est cependant remarquable, comparé à tant de livres de seconde main.

Après un chapitre riche et précis sur les livres des XV^e et XVI^e siècles, leur présentation et leur illustration, toujours en rapport avec l'histoire de la civilisation, les suivants, consacrés au monde et au commerce du livre, se signalent en outre par la maîtrise de l'exposé et par une excellente vision de la nature économique des phénomènes décrits. [...] Sans parler des précieuses cartes, montrant la diffusion de la typographie.

En avançant dans l'ouvrage, on retrouve non un manuel, mais de plus en plus un ensemble d'études originales et réussies. Le dernier chapitre (« Le livre, ce ferment ») mérite la reconnaissance des historiens. L'auteur s'efforce de souligner les influences réciproques du livre et des grands courants, ainsi que l'évolution des conditions économiques pour la production et la vente du livre. L'exposé s'oriente de plus en plus vers la France, peut-être à cause de la suprématie française en matière de typographie dans la première moitié du XVI^e siècle, et pour réduire le déséquilibre de l'historiographie, jusque-là favorable à l'histoire de la typographie en pays allemands.

M. Martin a donc travaillé de première main, comme en témoignent ses articles récents, qui font bien augurer d'un second tome que nous attendons avec impatience. Il combine manifestement et avec intelligence deux tendances de l'école des *Annales*, tenant compte du milieu humain (comme dit M. Chalus qui a rédigé l'avant-propos du livre) tout en se livrant à une recherche fidèle des réalités (comme le demandait Lucien Febvre) : il sait appuyer des traits psychologiques par des chiffres, et tirer des statistiques une image vivante. Il note l'influence de la hausse des prix sur la décadence de l'illustration ; il étudie finement comment éditeur et écrivain se remplacent

dans le rôle de mécène, le caractère national que prend la foire de Leipzig, l'évolution dans les sujets et dans l'origine sociale des lecteurs, etc. Peut-être explique-t-il de façon trop simple pourquoi les réformés ont écrit dans leur langue maternelle. En revanche il montre bien le rôle des journaux en Amérique du Nord, dès la fin du XVII^e siècle. Ainsi cet ouvrage, illustré avec goût et originalité (quoique chichement), mérite d'être lu largement. Il faut cependant, et pour cela même, attirer l'attention sur ses défauts.

Dans la plus pure tradition de l'école russe, Ljublinsky relève non sans partialité des défauts dans le livre de Martin. Ce dernier n'a sans doute pas connaissance de la critique de Ljublinsky, car la deuxième édition de *L'Apparition du livre* comporte toujours les mêmes erreurs. Certaines remarques sont curieuses :

Glissons sur des affirmations contestables : si le tirage du livre au XV^e siècle avait été minimisé par l'auteur de ces lignes [Ljublinsky lui-même, en 1940⁸], le fixer à vingt millions est abusif, la vérité est intermédiaire ; quant au livre le plus souvent édité jusqu'à nos jours, ce n'est plus, comme jadis, *l'Imitation de Jésus-Christ*, mais Lénine, Marx, et même Gorki, et cela dans un plus grand nombre de langues.

La critique de Ljublinsky sur le chapitre consacré à l'imprimerie slave est plus sérieuse. Ce chapitre a été préparé par Anne Basanoff.

[C'est] la partie de l'ouvrage consacrée aux pays slaves qui est la moins valable. Simple description énumérative, elle révèle cependant une incompétence qui trahit la seconde main – Kiev et Lvov en Russie au XVI^e siècle, la partie exceptionnellement ratée de l'appendice bibliographique qui se réduit, pour l'histoire du livre russe, à l'unique ouvrage de Karataiev (datant de 1878⁹ !), en y adjoignant la *Russische Rundschau* de 1933. L'Union soviétique est-elle rayée du monde scientifique ? Peut-on ignorer les travaux des Zernova, Tikhomirov, Sidorov, Stchelkounov, etc. Ignore-t-on à Paris même

⁸ Vladimir Ljublinsky, *Производство книги в прошлом* (La Production de livres dans le passé), Leningrad, 1940.

⁹ Ivan Karataiev, *Описание славяно-русских книг, напечатанных кирилловскими буквами*, (Description des livres slaves-russes imprimés des lettres cyrilliques)

les travaux antérieurs à 1917 ? En lisant les Oundolsky, Rodosky, Rovinsky, Boulgakov, Librovitch, on aurait évité mainte omission ou erreur.

Dès la parution de *L'Apparition du livre*, les auteurs russes de toutes les publications sur l'histoire du livre – tant des manuels pour l'enseignement supérieur que des articles dans les encyclopédies, sans parler des monographies sur l'histoire du livre – mentionnent le livre de Febvre et Martin. Malheureusement personne, à l'exception de Ljublinsky, ne publie d'analyse détaillée de ce livre. Il est mentionné dans l'ouvrage de Ljudmila Kiseliova¹⁰, laquelle – tout en qualifiant *L'Apparition du livre* comme l'un des ouvrages les plus fondamentaux de Febvre et Martin – note pourtant que « dans ce livre, les auteurs n'étudient que le livre imprimé. Cette approche du problème nuit à la représentation de l'évolution du livre européen ». Cette remarque n'est pas entièrement fondée, car *L'Apparition du livre* parle aussi des livres manuscrits. À l'inverse, on peut faire ce reproche au propre ouvrage de Kiseliova, qui privilégie l'analyse du livre manuscrit mais accorde très peu de place aux incunables (il n'y a qu'une brève mention des livres les plus célèbres du XV^e siècle). Pour le nombre des livres imprimés au XV^e siècle, Kiseliova fait référence à *L'Apparition du livre*, mais ce chiffre a déjà été indiqué dans le travail de Ljublinsky¹¹ et dans la monographie de Katsprjak¹². Cette dernière, par sa référence à Martin, ne chercherait donc qu'à montrer qu'elle aurait eu le livre entre les mains.

En 1959, Vladimir Ljublinsky publie un sérieux livre de vulgarisation scientifique qui raconte l'histoire de l'imprimerie depuis ses débuts¹³. En 1961, dans l'un des ouvrages fondamentaux de Nikolai Kiseliov¹⁴, sont reproduites, transcrites et décrites vingt-sept lignes de la grammaire latine

¹⁰ Ljudmila Kiseliova, *Западноевропейская книга XIV–XV веков* (Le Livre d'Europe occidentale aux XIV^e-XV^e siècles), Leningrad, 1985.

¹¹ Vladimir Ljublinsky, *Производство книги в прошлом* (La Production de livres dans le passé), Leningrad, 1940.

¹² Evguenia Katsprjak, *История книги* (L'Histoire du livre), Moskva, 1964.

¹³ Vladimir Ljublinsky, *На заре книгопечатания* (À l'aube de l'imprimerie), Leningrad, 1959.

¹⁴ Nikolai Kiseliov, *Неизвестные фрагменты древних памятников печати Германии и Голландии* (Fragments inconnus des monuments les plus anciens de l'imprimerie de l'Allemagne et la Hollande), Moskva, 1961.

de Donat que Kiseliou a attribuée à Gutenberg, deux fragments de la prototypographie néerlandaise, ainsi que deux fragments de la grammaire latine de Donat imprimés par Peter Scheffer. Ces fragments sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque scientifique de l'université de Moscou et sont les monuments les plus anciens de l'imprimerie en Russie. À l'occasion du cinq centième anniversaire de la mort de Gutenberg, célébré le 3 février 1968 à Moscou, le Conseil scientifique de l'histoire de la culture mondiale (Académie des sciences) prépare un recueil de plusieurs articles¹⁵. En 1972, en mémoire de Vladimir Ljublinsky, un recueil de ses articles scientifiques sur l'histoire du livre en Europe occidentale voit le jour¹⁶. L'un de ces articles¹⁷ expose la conception de l'incunabulistique russe en 1941. Pour ce faire, l'auteur répond à deux questions : quels trésors de l'imprimerie du XV^e siècle sont conservés dans nos collections ? quel intérêt présentent-ils pour les diverses disciplines scientifiques ? Ljublinsky examine toutes les versions de l'origine de l'imprimerie, à l'exception de celle de Koster, prêtant attention même aux versions infondées nées en Italie (selon lesquelles le premier imprimeur aurait été Panfilio Castaldi) et en France (lesquelles font premiers imprimeurs Procop Waldfogel, Jean Le Breton et d'autres). L'auteur note que sur les quelque quatre cent cin-

¹⁵ *Пятьсот лет после Гутенбеога* (Cinq cents ans après Gutenberg), Moskva, 1968 : Natalia Varbanetz, *Современное состояние гутенберговского вопроса* (L'état actuel des recherches sur Gutenberg) ; Vladimir Ljublinsky, *Ранняя книга как ступень в развитии информации* (Le livre ancien comme étape du développement de l'industrie d'information) ; Alekseï Markuchevitch, *Эволюция научной книги в Западной Европе* (L'évolution du livre scientifique en Europe occidentale) ; Evgueni Nemirovsky, *Техника книгопечатания (от Гутенберга до наших дней)* (La technique de l'impression des livres (de Gutenberg à nos jours) (traduction russe de l'acte notarié de Helmasperger par Ella Ziling).

¹⁶ Vladimir Ljublinsky, *Книга в истории человеческого общества* (Le livre en l'histoire de société Humaine), Moskva, 1972. avec notamment les articles suivants : *Подвиг Гутенберга* (L'exploit de Gutenberg) ; *Библиотека Вольтера* (La bibliothèque de Voltaire) ; *Античные авторы в изданиях XV века в собрании Государственной публичной библиотеки (вводный очерк к выпуску каталога инкунабулов)* (Les auteurs antiques dans les collections de la bibliothèque publique d'État (introduction au fascicule n^o 1 du catalogue des incunables))

¹⁷ Vladimir Ljublinsky, *О значении советских инкунабулов* (De la valeur des incunables soviétiques)

quante mille incunables conservés dans le monde, 2 % le sont dans les bibliothèques de l'Union soviétique.

Ljublinsky rappelle que la Russie d'alors manque de moyens pour créer des collections comparables à celles de l'Europe occidentale, et pour élaborer des méthodes d'investigation. Il décrit brièvement l'histoire des collections d'incunables russes, mais ne parle que de celles de la Bibliothèque publique d'État (aujourd'hui Bibliothèque nationale de Russie), de la bibliothèque d'État Lénine (aujourd'hui bibliothèque d'État de Russie) et de la bibliothèque de l'Académie des sciences. Il mentionne en particulier le fonds de la Bibliothèque nationale de Russie qui possède la plus grande collection d'incunables (cinq mille), mais précise que la collection des incunables la mieux organisée (et l'une des plus vastes) se trouve à la bibliothèque d'État de Russie. Cette dernière collection a été particulièrement bien explorée par Nikolaï Kiseliou. Ljublinsky dit que, malgré des circonstances historiques peu favorables, la collection russe d'incunables compte parmi les dix plus importantes du monde (elle occupe la huitième place)¹⁸. Les incunables de la Bibliothèque nationale de Russie reflètent toute la production imprimée de cette époque. Mais on ne dénombre parmi ces imprimés presque aucun incunable anglais et que très peu d'incunables hébreux et espagnols. Ljublinsky rejette l'idée, pourtant très répandue dans les milieux scientifiques de l'époque, que le livre xylographié serait apparu avant le livre imprimé.

Les travaux de Natalia Varbanetz suscitent un vif intérêt tant en Russie qu'ailleurs en Europe¹⁹. L'auteur a en effet prêté beaucoup d'attention aux conditions sociales et économiques de l'apparition de l'imprimerie. Son opinion originale et son indépendance par rapport aux conceptions classiquement répandues en Europe occidentale permettent de considérer son travail comme une nouvelle approche du patrimoine de Gutenberg. Varbanetz refuse plusieurs chronologies des premiers monuments de l'imprimerie de livres (comme celle de Carl Wehmer). La partialité et le man-

¹⁸ Notons qu'aujourd'hui, le nombre d'incunables est encore supérieur : plus de sept mille incunables en provenance de l'ancienne Allemagne de l'Est sont conservés aujourd'hui en Russie.

¹⁹ Natalia Varbanetz, *Иоханн Гутенберг и начало книгопечатания в Европе* (Gutenberg et le début de l'imprimerie en Europe), Leningrad, 1980.

que de sources nuisent toutefois à l'ouvrage, en dépit d'un style savoureux et imagé qui le rend accessible au grand public.

Evgueni Nemirovsky, pour sa part, est le premier au monde à étudier comment, au cours des années, tous les exemplaires de la « bible à quarante-deux lignes » ont fait l'objet d'un usage scientifique²⁰. Il en donne aussi une brève description. En l'an 2000, à l'occasion du six centième anniversaire de la naissance de Gutenberg, sont réédités trois des ouvrages de Nemirovsky. Le premier revient sur les aspects techniques de l'invention de l'imprimerie²¹ et paraît grâce aux efforts énergiques du Conseil scientifique de l'histoire de la culture mondiale de l'Académie des sciences de Russie. Le second est une nouvelle édition de *Gutenberg. Entre 1399 et 1468*²², revue et considérablement augmentée. Dans une nouvelle introduction, l'auteur souligne la crise actuelle des recherches consacrées à Gutenberg. La seule issue est selon lui une « élaboration historiographique du problème, [laquelle] doit être minutieuse et fondée sur les méthodes contemporaines de la critique [des sources] ». Constatant l'absence de travaux sur la question spécifique de Gutenberg, Nemirovsky espère par son travail combler cette lacune, en proposant une synthèse des dernières études en ce domaine. Son but est de prendre en considération et de décrire tous les exemplaires d'incunables qui sont d'une manière ou d'une autre liés à Gutenberg. L'auteur suit pour cela une méthodologie propre, élaborée par lui-même pour ses travaux sur l'histoire de l'imprimerie slave en cyrillique. Il étudie ainsi dans les sources littéraires la découverte et l'introduction à l'usage scientifique de quelques exemplaires des incunables, détermine où ils se trouvent aujourd'hui et les décrit le plus précisément possible. Cependant, Nemirovsky n'applique cette méthodologie qu'aux premiers livres de Gutenberg et à ses impressions les plus importantes, telles que les bibles à quarante-deux et à trente-six lignes.

²⁰ Evgueni Nemirovsky, *Иоханн Гутенберг. Около 1399-1468* (Gutenberg. Entre 1399 et 1468), Moskva, 1989.

²¹ Evgueni Nemirovsky, *Изобретение Иоганна Гутенберга. Из истории книгопечатания. Технические аспекты* (L'Invention de Gutenberg. À propos de l'histoire de l'impression des livres. Aspects techniques), Moskva, 2000.

²² Evgueni Nemirovsky, *Иоханн Гутенберг. Около 1399-1468* (Gutenberg. Entre 1399 et 1468), Moskva, 2001.

L'auteur précise qu'il est impossible de considérer comme exhaustifs l'inventaire et la description des exemplaires imprimés dans les années 1460, non plus que ceux du *Katolikon* de l'an 1460 et conservés jusqu'à nos jours. Aujourd'hui, on sait qu'il existe un grand nombre d'éditions attribuées à Gutenberg qui ont en réalité été imprimées plus tard. Leurs exemplaires sont répandus dans le monde entier, mais Nemirovsky n'a pas alors la possibilité de les voir tous, sans pouvoir se reporter à une bibliographie qui les décrirait. L'auteur accorde une attention particulière à l'organisation polygraphique du texte dans les livres imprimés dans l'atelier de Gutenberg. Les documents sur l'invention de l'imprimerie, sur la vie et les travaux de Gutenberg sont cités en langue originale (avec traduction ou explication). C'est un point essentiel, car ni les documents originaux, ni leurs fac-similés ne sont accessibles à la majorité des savants russes et encore moins aux lecteurs s'intéressant à l'histoire du livre.

Le livre de Nemirovsky comprend quatre chapitres. Le premier – « Les sources et l'historiographie » – étudie la bibliographie sur Gutenberg, depuis l'origine jusqu'à la fin du XX^e siècle. Tous les travaux importants en ce domaine sont analysés, y compris les ouvrages de Kiseliou, Varbanetz et Ljublinsky publiés en Russie. Ce chapitre analyse toutes les mentions de Gutenberg dans les chroniques et les livres des XV^e-XVI^e siècles, il présente la polémique née autour du nom du premier imprimeur et des critiques d'ouvrages (d'Antonius Van Der Linde, de Karl Dziatzko, Paul Schwenke, Gottfried Zedler entre autres). Dans la passionnante section intitulée « Les falsifications », l'auteur explique les méthodes ultérieures de falsification des lettres, actes, notes, dans les livres ou les archives.

Le deuxième chapitre – « Les origines » – est consacré au contexte socio-économique, matériel et culturel de l'invention de l'imprimerie, ainsi qu'à la culture livresque du XV^e siècle. L'auteur y étudie d'une part l'histoire des livres xylographiés, qui apparaissent selon lui en 1430, avant l'invention de l'imprimerie ; de l'autre, toutes les théories qui refusent de voir en Gutenberg l'inventeur de l'imprimerie.

Le troisième chapitre – « La vie et les activités » – examine en détail les ancêtres de Gutenberg, sa généalogie, sa famille, les diverses interprétations de son blason familial. Sont cités en langue originale des fragments d'archives, des inscriptions funéraires et plus généralement épigraphiques. Ce chapitre récapitule sous forme de table les mentions du nom de Gutenberg

dans les archives et les témoignages du XV^e et du début du XVI^e siècle. Il exploite enfin les sources de la période strasbourgeoise des activités de Gutenberg, dont certaines sont présentées en plus de quelques anecdotes.

Le quatrième chapitre – « Les éditions » – représente à lui seul la moitié de l'ouvrage. Il compile des données sur toutes les éditions attribuées à Gutenberg, tout en précisant les fausses attributions – *Alphabet*, *Missel*, *Livre sibyllin*, calendriers, etc. Une section de ce chapitre est spécialement consacrée à la « bible à quarante-deux lignes » : à partir de Seymour de Ricci, l'auteur éclaire l'histoire de chaque exemplaire et, si possible, en décrit les particularités. Dans l'introduction à cette section, il propose également une brève revue historique des textes bibliques. S'il évoque le *Codex Sinaiticus* et d'autres manuscrits antiques de la Bible, Nemirovsky ne mentionne pas les manuscrits de Qumrân, découverts en 1947.

L'ouvrage de Nemirovsky comprend aussi la table des prix de la « bible à quarante-deux lignes » depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours – première table de ce genre dans l'histoire. Des descriptions aussi détaillées présentent d'autres éditions, dont l'impression est attribuée à Gutenberg : « bible à trente-six lignes », Donat, *Indulgences de Chypre*, etc. L'auteur note que deux types de caractères du *Psautier de Mayence* de 1457 ont été inventés par Gutenberg, et qu'au moins quatre cahiers ont été composés sous sa direction.

Le triptyque gutenbergien de Nemirovsky s'achève par une publication allemande, en 2003²³. En introduction, l'auteur précise son programme : « Dans ce travail nous voulons proposer un manuel détaillé dont l'élaboration nous a pris plusieurs années ». Rappelons qu'une bibliographie exhaustive sur la vie et l'œuvre de Gutenberg et l'invention de l'imprimerie n'existe pas encore, malgré plusieurs tentatives en ce sens. Nemirovsky analyse les travaux de Karl Anton Schaab et d'Antonius Van Der Linde qui en sont les initiateurs. Schaab, dans son *Histoire de l'invention de l'imprimerie*²⁴, mentionne cinquante ouvrages consacrés à Gutenberg. Van Der Linde élabore pour sa part une bibliographie très riche pour l'époque, avec quatre

²³ Evgueni Nemirovsky, *Gutenberg und der älteste Buchdruck in Selbstzeugnissen : Chrestomathie und Bibliographie, 1454-1550*, Baden-Baden, 2003.

²⁴ Karl Anton Schaab, *Die Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst*, Mainz, 1830-1831.

cent cinquante titres²⁵. Mille quatre-vingt dix-neuf éditions sont indiquées dans sa bibliographie pour le premier volume de l'*Histoire de l'invention de l'imprimerie*²⁶. Van der Linde présente une liste sans suivre d'ordre chronologique ni thématique, ni l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ou de titres, sans renvoi non plus, ce qui rend cet ouvrage assez difficile d'emploi.

Un seul historien du livre, l'Américain Douglas McMurtrie, a tenté d'élaborer un index complet des publications sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie²⁷, avec trois mille deux cent vingt-huit descriptions bibliographiques systématiques. Ce travail n'a pas perdu de sa valeur jusqu'à aujourd'hui, même si, au cours des soixante dernières années, la bibliographie a été multipliée par quatre.

Des informations plus complètes se trouvent dans la monographie d'Aloys Ruppel²⁸. Elisabeth Geck, en collaboration avec Alfred Swierk, décide de continuer le travail de Ruppel et de McMurtrie, en complétant leurs bibliographies avec les publications sur la vie et l'œuvre de Gutenberg parues entre 1942 et 1972²⁹. Dans cette bibliographie, Elisabeth Geck n'a inclus que les publications à caractère scientifique, à l'instar de celles que mentionnent dans leur ouvrage Severin Corsten et Reimar Walter Fuchs³⁰. Ce dernier et précieux ouvrage recense sept cents livres et articles sur Gutenberg et ses éditions, ainsi que des données exhaustives sur les catalogues d'incunables, mais rien sur des catalogues raisonnés des éditions de Gutenberg. Autrement dit, aucun des travaux cités ici ne répond à la question suivante : existe-t-il des contemporains de Gutenberg qui aient publié des travaux sur l'inventeur de l'imprimerie et si oui, où peut-on trouver ces derniers ? Par ailleurs, ces bibliographies ne prennent nullement en considération les travaux de vulgarisation scientifique, notamment les publications parues à l'occasion des anniversaires de Gutenberg et consacrées à la recherche de son œuvre.

²⁵ Antonius Van Der Linde, *Gutenberg, Geschichte und Erdichtung*, Stuttgart, 1878.

²⁶ Antonius Van Der Linde, *Geschichte der Erfindung der Buchdruckkunst*, Berlin, 1886, 3 vol.

²⁷ Douglas McMurtrie, *The Invention of Printing : a Bibliography*, Chicago, 1936.

²⁸ Aloys Ruppel, *Johannes Gutendeg und sein Werk*, Mainz, 1940.

²⁹ Elisabeth Geck, Bibliographie der seit 1940 (bis 1972] erschienenen Literatur zu Gutenbergs Leben und Werk, dans *Der gegenwärtige Stand der Gutenberg-Forschung*, éd. Hans Widmann, Stuttgart, 1972.

³⁰ *Der Buchdruck im 15. Jahrhundert : eine Bibliographie*, dir. Severin Corsten, Reimar Walter Fuchs, Stuttgart, 1988-1993.

Nemirovsky ne manque pas de rappeler sa dette envers ses prédécesseurs, dont les ouvrages l'ont encouragé à élaborer une bibliographie la plus complète possible sur les recherches gutenbergiennes. Dans le premier volume d'index, l'auteur cite non seulement les descriptions bibliographiques des publications sur l'imprimerie et son invention (éditions et rééditions), mais va jusqu'à en donner le texte même et, dans certains cas, une traduction en allemand. Les descriptions – de quatre cent quarante-cinq éditions – sont rangées par ordre chronologique puis (à l'intérieur de ce classement) par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Les textes sur l'invention de l'imprimerie sont présentés en langue originale – latin, allemand, anglais, français, italien, espagnol et tchèque. Le fait que cet ouvrage de Nemirovsky soit paru en langue allemande et en Allemagne témoigne de son succès. Un deuxième volume, préparé en commun par Nemirovsky et moi-même, doit paraître prochainement³¹.

Au cours de mes recherches, récemment publiées³², j'ai choisi d'étudier parallèlement l'histoire du livre manuscrit et celle du livre imprimé. Les incunables sont les sources principales de ce travail, notamment ceux qui sont conservés dans les collections des bibliothèques russes (dont la bibliothèque d'État de Russie). Un sort particulier est fait dans cet ouvrage à un exemplaire de la bible à quarante-deux lignes, issu de la collection de Heinrich Klemm et conservé aujourd'hui à la bibliothèque d'État de Russie. Pour la première fois, les deux cent quatre-vingt-deux miniatures à la détrempe de cet exemplaire, leur mise en pages et leurs dimensions sont décrites avec précision. Un exemplaire de bible néerlandaise xylographiée, la *Biblia pauperum*, inconnu jusqu'alors, est décrit, de même que le *Livre d'heures* de Gerard Leâu (Anvers, 1487) et les différents graveurs de ses illustrations. L'enquête que j'ai menée sur les livres d'heures imprimés néerlandais montre qu'ils sont apparus aux Pays-Bas indépendamment de la France, voire peut-être un peu avant le livre d'heures d'Antoine Vérard. Pour la première fois est ici présentée en chiffres la collection d'incunables

³¹ Evgueni Nemirovsky, Tatiana Dolgodrova, *Chrestomatie und Bibliographie (1551-1650)*, à paraître.

³² Tatjana Dolgodrova, *Немецкая и нидерландская книга XV века. Проблемы взаимовлияния и национальные особенности* (Le livre en allemand et en néerlandais au XV^e siècle : interactions et caractéristiques nationales), Moskva, 2002.

de la bibliothèque d'État de Russie (avec les incunables-trophées) – soit un total de presque cinq mille trois cent soixante-dix. L'appendice offre un fac-similé de la *Kunst Chiromantie*, première édition de livre xylographié allemand (Augsbourg, vers 1475), dans un exemplaire unique conservé aujourd'hui à la bibliothèque d'État de Russie.

L'historiographie de l'imprimerie slave de ces cinquante dernières années doit beaucoup aux travaux collectifs³³ : ceux de Gerold Vzdornov, de Lidia P. Joukovskaïa, de Ivan V. Liovotchkine ou encore de Nicolas N. Rozov, sur l'histoire du manuscrit russe ; ceux de de Aantonia S. Zernova, de Tatjana N. Kamenieva, d'Evguenia Katsprjak, de Sergei P. Louppov ou de Irina V. Pozdieïeva sur l'histoire des livres en cyrillique des XVII^e et XVIII^e siècles. L'un des meilleurs spécialistes du livre en cyrillique est Evgueni Nemirovsky. Le thème principal de ses enquêtes bibliographiques est lié à la vie et à l'œuvre du premier imprimeur russe, Ivan Fiodorov. En s'attaquant à ce sujet, Nemirovsky a tenu compte travaux de ses prédécesseurs, bibliographes russes et étrangers, auxquels reviennent la découverte et la publication du matériel encore inconnu d'Ivan Fiodorov.

Trois points importants doivent être évoqués concernant les travaux de Nemirovsky. Ce dernier a contesté qu'après la publication des travaux de Stanislas L. Ptachitsky et d'autres, toutes les sources sur le premier imprimeur aient été connues. Nemirovsky a au contraire enrichi considérablement la base de données de ces sources. Par une nouvelle méthodologie, il a repris la description détaillée de chaque exemplaire d'imprimé ancien en cyrillique, retrouvé des exemplaires de descriptions existant dans les bibliographies de référence. Il a enfin reconstitué les techniques d'impression d'Ivan Fiodorov, et découvert que les maîtres russes des XV^e et XVI^e siècles (et non seulement du XVI^e, comme on le pensait jusqu'alors) connaissaient la technique de gravure sur cuivre utilisée dans les livres d'Europe occidentale³⁴.

³³ *400 лет русского книгопечатания* (400 Ans d'imprimerie russe), dir. Alekseï Sidorov, Moskva, 1964.

³⁴ Toutes ces conclusions sont exposées dans Evgueni Nemirovsky, *Возникновение книгопечатания в Москве. Иван Федоров* (L'Invention de l'imprimerie à Moscou. Ivan Fiodorov), Moskva, 1964 ; *id.*, *Начало книгопечатания на Украине. Иван Федоров* (Les Débuts de l'imprimerie en Ukraine. Ivan Fiodorov), Moskva, 1974 ; *id.*, *Иван Федоров в Белоруссии* (Ivan Fiodorov en Biélorussie), Moskva, 1983.

L'approche historico-culturelle des évolutions de l'imprimerie russe a conduit Nemirovsky à enquêter sur d'autres peuples slaves³⁵, notamment en analysant l'origine de l'imprimerie en cyrillique à Cracovie, à la fin du XV^e siècle. Le projet du *Catalogue général des anciens livres slaves imprimés en cyrillique et glagolitique*³⁶, élaboré aussi par Nemirovsky, est un développement logique de ces recherches. Il est en cours d'élaboration à la bibliothèque d'État de Russie et dans d'autres instituts scientifiques en Russie et à l'étranger. Ces dernières années ont vu la publication de plusieurs ouvrages, bilans des recherches scientifiques de Nemirovsky, auxquelles il travaillait depuis de nombreuses années³⁷. La principale particularité du *Catalogue* est la description détaillée de la composition et du contenu des livres. Les livres tels que *ОКТОИХ* [L'Octoèdre] ou *Триоди* [Les Triodions] sont décrits par chant sacré, les Évangiles par chapitre, le psautier par psaume. Le *Gesamtkatalog der Frühdrucke in kyrillischer Schrift* publie pour la première fois tous les textes insérés dans les livres par les imprimeurs et les éditeurs (préfaces, postfaces, annotations, titres de section, etc.). La présentation détaillée de la composition des livres a aussi un but pratique.

³⁵ Evgueni Nemirovsky, *Начало славянского книгопечатания* (Les Débuts de l'imprimerie slave), Moskva, 1971.

³⁶ *Сводный каталог славянских старопечатных изданий кирилловского и глаголического шрифтов* (Catalogue général des anciens livres slaves imprimés en cyrillique et glagolitique)

³⁷ Evgueni Nemirovsky, *Gesamtkatalog der Frühdrucke in kyrillischer Schrift*, Baden-Baden, 1996-2007, 7 vol. : vol. 1, *Inkunabeln*, 1996 ; vol. 2, *Die Druckereien des Makarije in der Walachei und von Giorgio Rusconi in Venedig*, 1997 ; vol. 3, *Die Prager Druckerei von Francisk Škorina*, 2000 ; vol. 4, *Die Druckerei von Bo idar Gra danin. Vierte Druckerei von Bozidar Vučković in Venedig*, 2001 ; vol. 5, *Die Druckerei von Francisk Škorina in Wilna*, 1999 ; vol. 6, *Die zweite Druckerei Bo idar Vučković in Venedig*, 2003 ; vol. 7, *Die Klosterdruckereien in Rujno und Gracanica. Die erste Druckerei im Kloster Mileseva*, 2007. Dans ces 7 vol. publiés, 73 livres imprimés sont décrits. Citons également Evgueni Nemirovsky, *История славянского кирилловского книгопечатания XV–начала XVII в.* (L'Histoire de l'imprimerie slave en cyrillique, XV^e-début XVII^e siècle), Moskva, 2003- : vol. 1, *Возникновение славянского книгопечатания* (L'Origine de l'imprimerie slave), 2003 ; vol. 2, *Возникновение книгопечатания у южных славян* (L'Origine de l'imprimerie chez les Slaves méridionaux), 2005 ; vol. 3, *Начало книгопечатания в Валахии 1508-1510 гг.* (Les Débuts de l'imprimerie en Valachie, 1508-1510), 2008.

Dans les premiers imprimés du XV^e siècle et de la première moitié du XVI^e, il n'y a ni pagination, ni foliotation, mais seulement la signature des cahiers. La plupart des exemplaires en cyrillique sont aujourd'hui incomplets, beaucoup de feuillets sont perdus, préfaces, postfaces, pages où sont habituellement portées les informations sur l'imprimerie. Dans ces cas-là, la description du contenu page à page est d'un grand secours pour l'identification. L'autre particularité du catalogue est la description détaillée de tous les exemplaires conservés d'imprimés anciens connus. Pour chaque description, Nemirovsky donne les cotes, l'ordre des feuillets conservés, la nature et l'état de la reliure, les suppléments manuscrits, les ex-libris ; il reproduit entièrement les notes des lecteurs, ainsi que l'iconographie des éditions, avec les indications exactes de mise en pages.

Le catalogue d'Alexandra A. Gousieva³⁸ illustre pour sa part les débuts de l'imprimerie cyrillique européenne et les premières étapes de l'imprimerie russe. Il contient les premières descriptions scientifiques complètes de livres en cyrillique, imprimés dans la seconde moitié du XVI^e siècle : deux cent dix-neuf éditions sont décrites, imprimées dans vingt-sept villes européennes. Chaque description contient une bibliographie reprenant les ouvrages parus sur cette édition entre le XVII^e et le début du XXI^e siècle, ainsi que le nombre d'exemplaires encore conservés (trois mille sept cent dix), avec l'indication du lieu de conservation. Ce catalogue fait ainsi fonction d'enregistrement à l'échelle internationale. Les descriptions bibliographiques sont accompagnées de fac-similés (plus de mille deux cents) des pages de titre et d'autres éléments textuels (dédicaces, préfaces, privilèges, poésies, etc.). Le catalogue permet enfin d'identifier les éditions anonymes et les exemplaires défectueux.

Le catalogue d'Andrei A. Krouming³⁹ est consacré à l'un de deux plus anciens alphabets slaves, le glagolitique, né cent ans plus tôt que l'alphabet cyrillique et employé parallèlement à ce dernier. Cet ouvrage a été rédigé au département des livres rares de la bibliothèque d'État de Russie. Il contient

³⁸ Alexandra A. Gouseva, *Издания кирилловского шрифта второй половины XVI века. Сводный каталог* (Les Éditions en cyrillique de la seconde moitié du XVI^e siècle. Catalogue général), Moskva, 2003.

³⁹ Andrei A. Krouming, *Сводный каталог старопечатных изданий глаголического шрифта* (Catalogue général des livres anciens en glagolitique), Moscou, 1996.

les descriptions bibliographiques exhaustives de toutes les éditions en glagolitique connues publiées entre 1483 et 1812, soit soixante-treize livres. Les exemplaires de ces éditions sont conservés dans cent vingt-quatre bibliothèques réparties entre quatre-vingt-une villes dans le monde.

Il faut enfin mentionner l'apparition en Russie et en Biélorussie d'éditions de référence⁴⁰.

J'ai envie souhaiter des histoires du livre en Russie de plus publications en Europe pour que leurs travaux seront célèbres des spécialistes.

⁴⁰ *Францыск Скарына і яго час. Энцыклапедычны даведнік* (Encyclopédie de Frantsisk Skorina), Minsk, 1988 ; *Книговедение (La Bibliographie)*, Moskva, 1972, 1982 ; *Книга (Le Livre)*, Moskva, 1999, 2004 ; *Книжное дело* (L'Industrie de livre), Moskva, 1998 ; Evgueni Némirovsky, *Иван Федоров и его эпоха* (Ivan Fiodorov et son époque), Moskva, 2008.

Buchgeschichte im Zentrum Europas: Ungarn, Tschechien, die Slowakei, Slowenien, Kroatien, die Schweiz, Österreich

Johannes Frimmel

Die dem Verfasser von den Herausgebern gestellte Aufgabe, buchwissenschaftliche Projekte gleich in einer Reihe von Ländern im Überblick darzustellen, ist ehrenvoll und problematisch zugleich. Problematisch insofern, als der Verfasser sowohl von den sprachlichen als auch von den fachlichen Kenntnissen her nicht den Anspruch stellen kann, einen derartigen Überblick im Detail zu erstellen. Dies wäre auch im Rahmen eines Aufsatzes dieses Umfangs nicht zu leisten. Ein zunächst ebenfalls vorgesehenes Kapitel über Buchwissenschaft in Polen konnte hier nicht vorgelegt werden, es hätte auch den Rahmen dieses Aufsatzes gesprengt. Ein ausführlicher Bericht über polnische Buchforschung, vor allem im Gebiet der ehemaligen Habsburgermonarchie, wird 2009 in den *Mitteilungen der Gesellschaft für Buchforschung in Österreich* erscheinen.

Die folgende knappe überblickshafte Darstellung der Forschungen einzelnen Länder konzentriert sich auf zwei Aspekte:

- die nationalbibliografischen Verzeichnisse
- eine Auswahl aktueller Publikationen sowie laufender und kürzlich abgeschlossener Forschungsprojekte aus dem Bereich der Buch- und Bibliotheksgeschichte.

Schon in der kursorischen Zusammenschau wird die Vielfalt buchgeschichtlicher Forschung in Zentraleuropa deutlich. Zugleich zeigt sich für die Länder der ehemaligen Habsburgermonarchie in historischer Perspektive, wie wichtig eine enge internationale Kooperation der verschiedenen Forschungsinitiativen ist. Ein gemeinsames Repertorium der buch-

geschichtlich relevanten Archivbestände, eine Koordination der Digitalisierungsprojekte der retrospektiven bibliografischen Erfassung der Buchproduktion wären dafür wichtige Voraussetzungen. Die Erforschung der ehemaligen Habsburgermonarchie als gemeinsamer Kommunikationsraum wird eine große Herausforderung der nächsten fünfzig Jahre *histoire du livre* sein.

Ungarn

Was die nationalbibliografische Erfassung betrifft, ist Ungarn in einer durchaus beneidenswerten Situation, denn die grundlegende retrospektive Bibliografie wurde bereits vor dem ersten Weltkrieg verfasst: Géza, Petrik: *Magyarország bibliographiaja. 1712-1860*. Band 1-4. Budapest - Dobrowsky 1888-1892. [Neudruck Budapest 1968].

Diese Arbeit wurde seither vervollständigt und nach neuen wissenschaftlichen Kriterien aktualisiert, wobei den Forschern mit der Budapester Nationalbibliothek eine Sammlung der seit 1804 eingegangenen Pflichtexemplare zur Verfügung steht, die das historische Territorium Ungarns umfasst. Dank einer seit den 1960er Jahre an der Nationalbibliothek arbeitenden Forschergruppe verfügt Ungarn darüber hinaus über eine selten detaillierte Nationalbibliografie für die Zeit vor 1700: Für diese Periode werden in chronologischer Ordnung eine Beschreibung und die Editions-geschichte jedes Drucks erarbeitet, dazu kommen Anmerkungen über das Buch und den Autor. Möglich ist dies durch die geringe Zahl von weniger als 2000 ungarischen Drucken aus dieser Periode. Die alte Bibliografie der Werke, die zwischen 1701 und 1800 publiziert wurden, wurde ebenfalls vervollständigt. Beendet wurde unter anderem auch die Herausgabe der Werke ungarischer Autoren, die im Ausland veröffentlicht wurden. Die ungarische retrospektive Nationalbibliografie steht auch als Datenbank zur Verfügung: mnb.oszk.hu/index.php.

Im Jahr 1974 wurde die Forschergruppe ‚Fragmenta Codicum‘ im Eötvös Collegium gegründet, die später ein integrierter Teil des Institutionsnetzwerks der Ungarischen Akademie der Wissenschaften wurde. Seit 2007 ist ‚Fragmenta Codicum‘ neu organisiert. An der Akademie der

Wissenschaften wurde die Forschergruppe ‚Res libraria Hungariae‘ gegründet und an der Nationalbibliothek angesiedelt. Diese Gruppe besteht aus zwei Abteilungen: ‚Fragmenta codicum‘ (unter der Leitung von Edit Madas) und die Abteilung der Buch- und Pressegeschichte im 19. Jahrhundert (unter der Leitung von Dorottya Lipták). Langfristiges Ziel der vielfältigen Aktivitäten von ‚Res libraria‘ ist unter anderem eine auf sechs Bände konzipierte Geschichte des ungarischen Buches unter dem Titel *L’histoire de l’écrit, du livre, des bibliothèques et de la lecture en Hongrie, 996-1920*. Die ungarische Nationalbibliothek betreibt auch eine Vielzahl von Digitalisierungsprojekten, darunter ‚Hungarian Electronic Library‘ (HEL) mit derzeit an die 7000 digitalisierten Dokumente sowie die buchgeschichtlich sehr aufschlussreiche, auch Englisch zugängliche, ‚Typographia Homepage‘, die eine Datenbank der Drucker und Druckorte im Karpatenbecken von 1493 - 1948 (clavis typographorum) enthält. Die an der Universität Szeged im Jahr 1979 begonnene, systematisch durchgeführte Forschungsarbeit, welche die Erschließung von Archivquellen in Bezug auf die Lesekultur Ungarns der frühen Neuzeit (konkreter der zwei Jahrhunderte nach 1526) zum Ziel hatte, kann als abgeschlossen betrachtet werden. Gesammelt werden Verzeichnisse, die Buchbesitz dokumentieren. Erfasst wurden zunächst alle mindestens fünf Bücher enthaltenden Schriftstücke, die sich auf Privatbibliotheken beziehen. In der Folge wurden auch die Sammlungen von Institutionen dokumentiert, wobei jene Aufzeichnungen, die innerhalb der einzelnen Bibliotheken konkreten Personen zugeordnet werden konnten, getrennt behandelt wurden. Im Jahr 1979 gab es vierundsechzig veröffentlichte Verzeichnisse, heute sind es schon mehr als 2100, die vor allem die Privatbibliotheken betreffen. Zum Projekt existiert auch eine Datenbank, in welcher die Gesamtheit der betreffenden Archivalien gespeichert wurde und die mit Bibliotheks-katalogen und mit anderen Datenbanken im Verbund steht ¹.

¹ Vgl. dazu den ausführlichen Bericht von Monok, István: Über die Buch- und Lesekultur im Ungarn der frühen Neuzeit. Institutionelle und private Bibliotheken im Hinblick auf die Lesegeschichte. Teilbilanz der Ergebnisse einer langen Grundlagenforschung (1980-2007). In : Mitteilungen der Gesellschaft für Buchforschung 2008-1, S. 7-31.

In institutioneller Zusammenarbeit der Universität Szeged mit der ‚École Pratique des Hautes Études‘ (Frédéric Barbier) und ‚École des Hautes Études en Sciences Sociales‘ (Marie-Elisabeth Ducreux) wurden bereits vier internationale Tagungen durchgeführt. Die Tagungsbeiträge erscheinen in der Reihe *L’Europe en réseaux. Contributions à l’histoire de la culture écrite 1650–1918. Vernetztes Europa. Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918. Contribution a l’histoire intellectuelle de l’Europe : réseaux du livre, réseaux des lecteurs (Vernetztes Europa. 4)*. Ed. par Frédéric Barbier. Budapest: Országos Széchényi Könyvtár, 2008.

Publizistischen Niederschlag fanden die vielfältigen Forschungen an der Nationalbibliothek und der Universität Szeged in jüngster Zeit unter anderem in den Bänden *Erdélyi könyvesházak IV/1-2. = Bibliotheken in Siebenbürgen IV/1-2. Lesestoffe der Siebenbürger Sachsen, 1575–1750 (Adattár XVI–XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 16/4/1-2.)*. Herausgegeben von István Monok, Péter Ötvös, Attila Verók. Budapest: Országos Széchényi Könyvtár, 2004; *Humanistes du Bassin des Carpates. I. Traducteurs et éditeurs de la Bible. (Europa humanistica. 5)*. Par István Monok, Edina Zvara, avec la collaboration d’Eva Mârza. Turnhout: Brepols, 2008; István Monok, Attila Buda, József Hapák: *Magyar könyv-kincsek (A magyar bibliofília képeskönyve. 2. változatlan kiadása)* Budapest: Korona Kiadó, 2008.

Tschechische Republik²

Als grundlegende retrospektive Bibliografie steht in der tschechischen Republik Zdeník Vaclav Tobolkas Bibliografie der tschechischen und slowakischen Drucke von den Anfängen bis zum Ende des 18. Jahrhunderts zur Verfügung: *Cesky slovník bibliografický. Díl 1. Češe prvotisky (azdo r. 1500)*. V Praze, 1910, *Knihopis českých a slovenských tisků od doby nejstarší a do konce XVII. Století*. Band 1 ff. Prag: Topica [ab Band 2: Statni Tiskarna], 1925 ff.

² Vgl. dazu im Detail: Zdeník, Šimeček: Neuere Forschungen zur Geschichte des Buchwesens in den böhmischen Ländern und der Tschechischen Republik. In: Mitteilungen der Gesellschaft für Buchforschung in Österreich 2004-1, S. 25-41.

Die Nationalbibliothek in Prag erarbeitet die Bibliografie der tschechischen Literatur des 19. Jahrhunderts, die mährische Landesbibliothek in Brünn die retrospektive Bibliografie der Zeitungen und Zeitschriften. Von 1994 an wird auch an den Ergänzungen zum Gesamtkatalog der tschechischen Drucke bis 1800 in der Nationalbibliothek gearbeitet, an der buchwissenschaftlichen Abteilung der Bibliothek der Tschechischen Akademie der Wissenschaften wird die retrospektive Bibliografie der fremdsprachigen Bohemica erstellt. Zusätzlich wird nun in einem Projekt der Akademie der Wissenschaften eine Autoren-Datenbank der retrospektiven Bibliografie tschechischer Drucke (Knihopis) eingerichtet. Für das Studium der Bibliothekswissenschaften existieren Lehrstühle an den philosophischen Fakultäten in Prag und Brünn und an der philosophisch-naturwissenschaftlichen Fakultät in Opava.

Stand und Ergebnisse der Buchforschung auf dem Gebiet der Tschechischen Republik wurden Anfang der 1990er Jahre in einem von Mirjam Bohatcová edierten Sammelwerk dokumentiert: *Česká kniha v proměněch staletí* (Das tschechische Buch im Wandel der Jahrhunderte). Praha: Panorama, 1990. In der Personalbibliografie von Karel Chyba *Slovník knihtiskářů v Československu od nejstarších dob do roku 1860* (Lexikon der Buchdrucker in der Tschechoslowakei von den ältesten Zeiten bis zum Jahr 1860, erschienen als Beilage zum Jahrbuch *Strahovská knihovna*, Band 1, 1966-10, 1975) werden Drucker, Faktoren, Buchhändler und Verleger verzeichnet. Eine zusammenfassende Darstellung der tschechischen und slowakischen Buchhandelsgeschichte legte Zdeněk Šimeček vor: *Geschichte des Buchhandels in Tschechien und in der Slowakei*. (Geschichte des Buchhandels. 7) Übersetzung von Armin Hetzer. Wiesbaden: Harrassowitz, 2002. Ein neues Standardwerk, das die tschechische Buchgeschichte vom Ende des 15. bis Beginn des 19. Jahrhunderts umfassend dokumentiert verfasste Petr Voit: *Encyklopedie knihy*. Praha: Libri, 2006. Aleš Zach (tschechische Akademie der Wissenschaften) arbeitet an einem Online-Lexikon der tschechischen Verlags- und Buchhandelsgeschichte 1849-1949 (<http://www.slovník-nakladatelstvi.cz>).

Ein wissenschaftlicher Schwerpunkt der jüngeren Zeit liegt in der Erforschung von Bibliotheksbeständen. So initiierte der Lehrstuhl für Archivwesen an der Philosophischen Fakultät der Karls - Universität in Prag ein Projekt, das Bibliotheken in böhmischen Städten untersucht.

Aufbauend auf die Forschungen von Jiří Pešek legten unter anderem Olga Fejtová, Zdeněk Hojda und Marie Ryantová und Jiří Pokorný Untersuchungen von Nachlässen und Bibliotheken vor, mit Adelsbibliotheken beschäftigen sich unter anderem Petr Mašek und Claire Mádl. Laufende Forschungsprojekte beschäftigen sich mit dem Buchdruck in Böhmen von der Spätgotik bis zur Renaissance (Der Drucker der Prager Bibel - Pavel Severin z Kapí Hory – Jan Severin jun. – Jan Kosořský z Kosoře), mit Pfarrbibliotheken des östlichen Königgrätzer Kreises nach 1620 und mit Lesekabinetten und Privatbibliotheken.

Slowakei

Die slowakische Nationalbibliothek in Martin ist mit dem Erstellen einer slowakischen Nationalbibliografie betraut. Dafür ist seit den 1970er Jahren eine eigene Forschergruppe zuständig. Im Rahmen des Projekts *Slovenská národná retrospektívna bibliografia a dejiny knižnej kultúry na Slovensku* (Slowakische nationale retrospektive Bibliographie und Geschichte der Buchkultur in der Slowakei) wird die retrospektive Bibliografie des 18. und 19. Jahrhunderts erstellt, von der schon zahlreiche Teilbibliografien erschienen sind, weiters ist eine Bibliografie zur Buchgeschichte in Arbeit. An der slowakischen Nationalbibliothek werden regelmäßig Symposien zur Geschichte der Buchkultur in den einzelnen Regionen der Slowakei durchgeführt, deren Ergebnisse erscheinen in der Zeitschrift *Kniha zborník pre problémy a dejiny knižnej kultúry na Slovensku. (Teória a výskum : Séria Vedecké zborníky)* Martin: Slovenská Národná Knihnica, 1976 ff. Die Themen umfassen das gesamte Spektrum der Buchforschung von der Geschichte der Papiererzeugung, des handschriftlichen und gedruckten Buches bis zur Geschichte der Zensur sowie der Verlage und Buchhandlungen. An der Universität Bratislava existiert ein Lehrstuhl für Buch- und Informationswissenschaft.

Weitere Aufgaben des Projektes sind *Kniha SK*, die Restaurierung alter Bücher, sowie *Slovenská digitálna knihnica*, die Slowakische digitale Bibliothek. Über die laufenden Digitalisierungen in der Slowakei, aber auch über andere Aktivitäten informiert auf Slowakisch und teilweise auf Deutsch das Internetportal zur Theorie und Praxis der Buch- und

Informationswissenschaft InfoLib (<http://www.infolib.sk/index/index.php> sowie <http://www.snk.sk/?projekty-a-inovacie>). Digitalisiert werden/wurden bisher unter anderem alte Drucke in der UB-Bratislava und den Lyzealbibliothek in Kezmarok/Käsmark und Bratislava. Im Rahmen des Informationsportals KIS3G zu den Katalogen und Sammlungen der slowakischen Bibliotheken (<https://www.kis3g.sk/index.en.html>) stellen die slowakische Nationalbibliothek, das slowakische Bibliographische Institut und die UB-Bratislava die erfassten alten Drucke auf slowakischem Gebiet der Jahre 1477-1830 digital zur Verfügung. Das Projekt *Pamäť sveta* (Memory of the World) befasst sich mit der Digitalisierung der bedeutenden historischen Dokumente der Slowakei.

Slowenien

An eigenständigen slowenischen nationalbibliografischen Arbeiten sind vorrangig zu nennen: Simoniè, Franc: *Slovenska Bibliografija*. I. del: Knjige (1550-1900). [Slowenische Bibliographie. I. Teil: Bücher 1550-1900], Ljubljana: Matica slovenska, 1903, Šlebinger, Janko: *Slovenska Bibliografija za l. 1907-1912* [Slowenische Bibliographie 1907-1912], Ljubljana: Matica slovenska, 1913, Bulovec, Stefka: *Bibliografija slovenskih bibliografij 1561-1973* [Bibliographie slowenischer Bibliographien 1561-1973], Ljubljana: NUK, 1976.

Slovenska bibliografija (1900-1930), *Bibliografija Jugoslavije* [Bibliographie Jugoslawiens] (1945-1992), *Slovenska bibliografija* [Slowenische Bibliographie] (1948–), herausgegeben von der Nationalbibliothek (NUK) ³.

Eine Überblicksdarstellung des Buchhandels von der Erfindung des Buchdrucks bis zum Anfang des 19. Jahrhunderts bietet: Dular, Anja: *iveti od knjig*. Ljubljana: Zveza Zgodovinskih Društev Slovenije, 2002, mit deutschsprachiger Zusammenfassung *Vom Buch leben (Geschichte des Buchhandels in Krain bis zum Beginn des 19. Jahrhunderts)*. Zwei Artikel von

³ Vgl. dazu : Marinelli-König, Gertraud: Buchgeschichte der Südslawen. Eine Einführung und ein Forschungsbericht. In: Mitteilungen der Gesellschaft für Buchforschung 2006-1, S. 27-69, hier S.42-43.

Anja Dular befassen sich mit den Beziehungen des Krainer Buchhandels mit Frankreich bzw. Bayern : *Le commerce de livres en Carniole : XVIe-début du XIXe siècle*. In: *Histoire et civilisation du livre* 3. 2007, S. 197-237 bzw.: *Buchhandel im 17. und 18. Jahrhundert in Slowenien unter besonderer Berücksichtigung der bayerischen (vor allem Augsburger) Buchproduktion*. In: *Bayern und Slowenien im Zeitalter des Barock / Zweites slowenisch-bayerisches kunstgeschichtliches Kolloquium*. Regensburg : Schnell & Steiner, 2006, S. 21-32. Die Autorin befasst sich auch in einigen Artikeln, denen oft deutschsprachige Zusammenfassungen beigegeben sind, mit Adelsbibliotheken (*Knji nica gradu Smlednik po katalogu iz leta 1771*. In: *Kronika* 1-2. 1986, S. 15-32; *Valvasor's library*. In: *Theatrum vitae et mortis humanae*. Ljubljana: National Museum, 2002, S. 269-294) und geistlichen Bibliotheken. Zurzeit forscht sie über die Bibliothek des Bischofs Karl Herberstein (1719-1787). Anlässlich des 500. Geburtstags von Primo Trubar wurden einige Bücher über seine Arbeit publiziert, darin findet sich auch ein Aufsatz von Anja Dular über den slowenischen Buchdruck im 16. Jahrhundert (*Tiskarstvo v 16. stoletju*. In: *Primo Trubar*. Ljubljana : Narodni muzej Slovenije, 2008, S. 115-125). Bruno Hartman befasste sich mit dem steirischen Buchdruck. Eine Auswahl seiner Arbeiten, die auch Studien dazu enthält, wurde 2001 herausgegeben (Bruno Hartman: *Kultura v Mariboru: gibanja, zvrsti, osebnosti*. Maribor: Zalo ba Obzorja, 2001). Kürzlich erschien ein Artikel Hartmans über die Geschichte der deutschen Bibliotheken in Maribor (*O nekaterih nemških knji nicah v Mariboru/ Summary*. In: *Časopis za zgodovino in narodopisje* 2/3. 2004, S. 457-468). Auch von Branko Berčič, dem Pionier der slowenischen Buchforschung, erschien eine Auswahl seiner Arbeiten (*O knjigah in knji ničarstvu : razvojne študije in analize*. Ljubljana: Univ. v Ljubljani, Filozofska Fakulteta, Oddelek za Bibliotekarstvo, 2000). Berèè verfasste 1968 eine Monografie der Geschichte des slowenischen Buchdrucks (*Tiskarstvo na Slovenskem : zgodovinski oris*. Ljubljana: Odb. za proslavo 100-letnice graficne organizacije na Slovenskem, 1968).

Kroatien⁴

An retrospektiven Bibliografien stehen unter anderem zur Verfügung: *Bibliografija hrvatska* [Kroatische Bibliographie]. Herausgegeben von Kukuljeviæ-Sakcinski Ivan. 2 Teile Zagreb: 1860-1863. (Nachdruck: Ljubljana: Cankarjeva zalo ba, 1974). Es handelt sich dabei um die erste und einzige Bibliografie kroatischer Bücher, die auf Kroatisch verfasst ist und die kroatische Literatur als Einheit betrachtet; weiters: *Inkunable u Narodnoj republici Hrvatskoj* (Inkunabeln in der VR Kroatien). Herausgegeben von . Badalia Josip. Zagreb: Izdavački zavod Jugoslovenske akademije znanosti i umetnosti, 1952.

Neben den Forschungsprojekten, die meistens regionalgeschichtliche Themen behandeln, erschien unlängst von dem bedeutenden Forscher Aleksandar Stipčević eine umfangreiche Synthese *Sozialgeschichte des Buches bei den Kroaten*, die drei Bände umfassen soll. Bis jetzt wurde das erste Buch, das sich auf den Zeitraum vom Mittelalter bis zum ersten gedruckten Buch in kroatischer Sprache im Jahr 1483 bezieht (2004) und das zweite Buch mit dem Untertitel: *Vom glagolitischen Erstdruck 1483 bis zur kroatischen nationalen Wiedergeburt* (2005) veröffentlicht. Dieses Werk ist besonders wertvoll, weil der Autor, ein Archäologe und Buchhistoriker, jedem Kapitel umfangreiche bibliografische Notizen beigefügt hat.

Unter den Fachzeitschriften sei besonders die wichtigste kroatische bibliothekarische Zeitschrift *Vjesnik bibliotekara Hrvatske* erwähnt, welche 2006 (Jahrgang 48/2005, Nr. 3-4) ein Heft der Geschichte des kroatischen Buchdrucks widmete (siehe www.hkdrustvo.hr/vbh/broj/91). Darin finden sich Artikel über mehrsprachige Verlagstätigkeit in der Republik Ragusa, den Königreichen Kroatien, Slawonien und Dalmatien sowie in Istrien vom 18. Jahrhundert bis zum Jahr 1918. Im Jahr 2008 erschien in Kroatien zum ersten Mal eine auf Buchgeschichte spezialisierte Zeitschrift. Ihr Titel lautet *Libellarium*, ihr Untertitel: *Zeitschrift für Geschichte des geschriebenen Wortes, des Buches und der Nachlassinstitutionen* (siehe http://hrcak.srce.hr/index.php?show=toc&id_broj=2273). Ihr Erscheinen

⁴ Der Beitrag beruht auf den freundlichen Mitteilungen von Dora Sečić (National- und Universitätsbibliothek Zagreb).

wurde durch die Tatsache ermöglicht, das es heute in Kroatien eine neue Generation von Buchgeschichtsforschern gibt.

Kroatische Forscher befassen sich mehr und mehr wissenschaftlich mit Bibliotheksgeschichte. Dabei handelt es sich einerseits um kirchliche Bibliotheken (Klöster und Bistümer) und andererseits um öffentliche und Universitäts- und öffentliche Bibliotheken. Anlässlich des 400. Jubiläums der National- und Universitätsbibliothek im Jahr 2007 entstand eine zweisprachige Festschrift. *The National and University Library in Zagreb 1607 - 2007 : on the occasion of the 400th anniversary*. Ed. Aleksandar Stipčević . Zagreb : The National and University Library , 2007. Außerdem sei noch erwähnt, dass 2008 eine wissenschaftliche Studie von Dora Sečić über die Geschichte der Bibliothek von 1874 bis 1918 erschien: *Die königliche Universitätsbibliothek in Zagreb : Entwicklung und Tätigkeit einer mitteleuropäischen Bibliothek von 1874 bis 1918* (mit umfangreichen bibliografischen Notizen und ausführlicher englischer und deutscher Zusammenfassung).

Neben der Bibliotheksgeschichte befassen sich die Forscher auch mit den kroatischen Bibliothekaren. So wurde 2000 eine speziell den kroatischen Bibliothekaren gewidmete Reihe gegründet. Dabei handelt es sich um kleinere dreisprachige, kroatisch-englisch-deutsche Publikationen. Von diesen erschien bisher im Jahr 2000 ein Buch über Ivan Kostrenčić und in 2001 ein dem Bibliothekar Matija Smodek gewidmetes Werk. Derzeit sind noch zusätzliche Monografien in Vorbereitung und weitere werden folgen. Die Forschungsarbeiten zu dem Zagreber Bibliothekar Velimir De elić und der Bibliothekarin Marija Malbaša aus Osijek sind abgeschlossen und diejenigen für Dušan Mangjer aus Split sind derzeit im Gange.

Schweiz

Die 1895 gegründete Schweizerische Landesbibliothek erfüllt mit ihrem Sammelauftrag für sämtliche Helvetica die Funktion einer Nationalbibliothek, wobei jedoch in der Schweiz keine Pflichtexemplarregelung existiert. Seit 1901 erscheint dort die Schweizer Nationalbibliografie, zunächst unter dem Titel ‚Bibliographisches Bulletin‘ und seit 1942 als *Das Schweizer Buch*. Die verzeichneten Werke sind in der Katalog-Datenbank www.helveticat.ch im Internet erschlossen.

Die beiden größten Schweizer Inkunabelsammlungen befinden sich in der UB Basel (ca. 3000) und in der Zentralbibliothek Zürich (ca. 1600). Ein Verzeichnis der Basler Inkunabeln von Pierre L. Van der Haegen ist 1998 erschienen (*Basler Wiegendrucke, Verzeichnis der in Basel gedruckten Inkunabeln mit ausführlicher Beschreibung der in der Universitätsbibliothek Basel vorhandenen Exemplare*. Basel: Schwabe 1998), das Verzeichnis der Zürcher Drucke hingegen ist für das Frühjahr 2009 vorgesehen. Die Erschließung der Altbestände über den OPAC erfolgt in der deutschen und französischen Schweiz nach wie vor zumeist über die Digitalisierung der alten Katalogkarten. Quantitativ die beste Situation bietet die Universitätsbibliothek Basel, wo mittlerweile fast der gesamte Altbestand über den OPAC recherchierbar ist. Auch in der Zentralbibliothek Zürich wird der digitalisierte Kärtchen-Katalog durch eine umfangreiches elektronisches Rekatalogisierungsprojekt abgelöst. Dort ist bereits der gesamte Inkunabelbestand elektronisch erfasst, auch die 20.- 30.000 Zürcher Drucke des 17. und 18. Jahrhunderts werden bei genauer Erfassung der exemplarspezifischen Besonderheiten neu aufgenommen. Die Zürcher Drucke des 16. Jahrhunderts liegen in einer gedruckten Bibliografie, die Manfred Vischer erarbeitet hat, vor: *Bibliographie der Zürcher Druckschriften des 15. und 16. Jahrhunderts (Bibliotheca Bibliographica Aureliana 124)* Baden-Baden: Koerner, 1991.

Ein Überblicksdarstellung der Schweizer Buchgeschichte fehlt, sodass sich der Interessierte auf die vielfältigen Einzelstudien, die in letzter Zeit erschienen sind, stützen muss⁵. Ausführliche Forschungen zum Tessiner Buchdruck des 18. und 19. Jahrhunderts legte Callisto Caldelari vor: *Bibliografia ticinese dell'Ottocento: libri, opuscoli, periodici (Collana strumenti storico-bibliografici. 2)*. Bellinzona: Casagrande, 1995 und die *Bibliografia luganese del Settecento: le edizioni Agnelli di Lugano, libri, periodici (Strumenti storico-bibliografici. 1)*. Bellinzona: Casagrande, 1999. Periodika werden durch die Schweizerische Landesbibliothek in Bern erschlossen, zu

⁵ Vgl. dazu detailliert den Forschungsbericht : Leu, Urs B.: Forschungen zur Geschichte des Buchwesens in der Schweiz mit besonderer Berücksichtigung der seit 1990 erschienenen Publikationen. In: Mitteilungen der Gesellschaft für Buchforschung in Österreich 2006-2, S. 68-85.

deren Aufgaben auch die Herausgabe eines Zeitschriftenverzeichnis mit Standortangaben gehört (www.swiss-serials.ch). Hanspeter Marti und Emil Erne verfassten den umfassenden *Index der deutsch- und lateinsprachigen Schweizer Zeitschriften von den Anfängen bis 1750*. Basel: Schwabe, 1998, der alle Schweizer Periodika nach Autoren und Sachen erschließt.

Das auf drei Bände angelegte *Handbuch der historischen Buchbestände in der Schweiz* wird bei seiner Beendigung die *Handbücher der historischen Buchbestände* für Deutschland, Österreich und andere Länder Europas ergänzen. Die bereits vorliegenden Beiträge können auf der Homepage eingesehen werden (www.zb.unizh.ch/HBHCH/webpages/index.html).

Rezente Arbeiten, welche die Schweizer Verlagsgeschichte dokumentieren, sind unter anderem von Hieronymus, Frank: *1488 Petri – Schwabe 1988: Eine traditionsreiche Basler Offizin im Spiegel ihrer frühen Drucke*. 2 Bände. Basel: Schwabe, 1997; Bürger, Thomas: *Aufklärung in Zürich: die Verlagsbuchhandlung Orell, Gessner, Füssli & Comp. in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts: mit einer Bibliographie der Verlagswerke 1761–1798*. Frankfurt: Buchhändler-Vereinigung, 1997, die Arbeit von Francois Vallotton: *L'édition romande et ses acteurs, 1850–1920. (Mémoire éditoriale. 3)* Genève: Fondation Mémoire Editoriale, 2001 sowie der Sammelband: *Figures de livre et de l'édition en Suisse Romande [1750–1950]: actes du Colloque „Mémoire Editoriale“ (Mémoire éditoriale. 1)*. Ed. Alain Clavier, Francois Vallotton. Lausanne: Fondation Mémoire Editoriale, 1998. Viele Studien der letzten Zeit etwa von Hanspeter Marti widmeten sich der Erforschung der Schweizer Klosterbibliotheken, ein weiterer Schwerpunkt galt den Lesegesellschaften des 18. und 19. Jahrhunderts, zu nennen ist hier unter anderem Martin Bachmanns Untersuchung *Lektüre, Politik und Bildung: die schweizerischen Lesegesellschaften des 19. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung des Kantons Zürich (Geist und Werk der Zeiten. 81)*. Bern: Lang, 1993. Besonderes Interesse zogen in letzter Zeit auch Verzeichnisse von Privatbibliotheken Schweizer Gelehrter und Kirchenmänner auf sich, neben zahlreichen anderen Arbeiten seien hier besonders hervorgehoben: Leu, Urs B. und Weidmann, Sandra: *Heinrich Bullingers Privatbibliothek (Heinrich Bullinger Werke. Abt. 1: Bibliographien. Bd. 3)*. Zürich: Theologischer Verlag, 2004) sowie Leu, Urs B.; Keller, Raffael und Weidmann, Sandra: *Conrad Gessner's Private Library*. Leiden: Brill, 2008.

Österreich

Eine fortlaufende Österreichische Nationalbibliografie existiert erst seit 1946; von der Österreichischen Retrospektiven Bibliografie (ORBI), die sich auf das Gebiet des heutigen Österreich beschränkt, erschienen bisher, von Helmut W. Lang herausgegeben und an der Österreichischen Nationalbibliothek bearbeitet, Reihe 2 (Zeitungen) und Reihe 3 (Zeitschriften) (München: Saur, 2001-2006). Leider ist die Fortführung von ORBI seit längerem ungewiss. Es ist zu hoffen, dass dieses für die österreichische Buchforschung zentrale Vorhaben weitergeführt wird, wobei sich durch die veränderten Möglichkeiten der internationalen Forschung anbieten würde, den historischen Realitäten entsprechend den Raum der gesamten Habsburgermonarchie in Kooperation mit verschiedenen Ländern bibliografisch zu erfassen.

Einen umfassenden historischen Überblick vermitteln Bachleitner, Norbert; Eybl, Franz M. und Fischer, Ernst: *Geschichte des Buchhandels in Österreich*. Wiesbaden: Harrassowitz, 2000. (Geschichte des Buchhandels. 6) sowie das dreibändige Werk von Durstmüller, Anton: *500 Jahre Druck in Österreich. Die Entwicklungsgeschichte der graphischen Gewerbe von den Anfängen bis zur Gegenwart*. Wien: Hauptverband der grafischen Unternehmungen, 1981-1989. Die Geschichte der Zwischenkriegszeit dokumentiert detailliert Murray G. Hall: *Österreichische Verlagsgeschichte 1918-1938 (Literatur und Leben N.F. 28)*. 2 Bände. Wien, unter anderem Böhlau, 1985. Ein bibliothekshistorisches Grundlagenwerk ist das auch online verfügbare *Handbuch der historischen Buchbestände in Österreich*. Herausgegeben von der Österreichischen Nationalbibliothek. Unter Leitung von Helmut W. Lang. Band 1-4. Hildesheim, unter anderem Olms-Weidmann, 1994-1997. Die österreichische Nationalbibliothek gibt auch eine buch- und bibliotheksgeschichtliche Zeitschrift heraus: *Biblos. Beiträge zu Buch, Bibliothek und Schrift*. Themenschwerpunkt von Band 56/1 (2007) war Süd-Ost-Europa (www.onb.ac.at/biblos).

Die Österreichischen Nationalbibliothek führt laufend Digitalisierungsprojekte durch, erwähnt sei hier ANNO (anno.onb.ac.at), das Periodika zur Verfügung stellt, darunter *Die Presse*, *Wiener Zeitung*, *Pester Lloyd*, *Prager Tagblatt*, *Reichspost*. Das digitale Archiv 1848 der Plakatsammlung (onb.ac.at/onbarchiv/flu/1848/index.htm) dokumentiert Flugblätter,

Textplakate, Grafiken, Zeitungsnummern und Amtsdrukschriften in Wien, den Kronländern, Ungarn und Lombardo - Venetien. Die Webseite der Wienbibliothek im Rathaus (www.wienbibliothek.at) stellt neben Murray Halls Verlagsgeschichte auch buchwissenschaftliche österreichische Hochschularbeiten im Volltext zur Verfügung.

Universitär oder anderweitig institutionell ist Buchforschung in Österreich nach wie vor nicht verankert; die 1998 von Peter R. Frank und Murray G. Hall gegründete Gesellschaft für Buchforschung in Österreich bemüht sich, den verstreuten Forschungsinitiativen eine gemeinsame Plattform zu geben, wobei das Interessensgebiet die Habsburgermonarchie bis 1918 sowie die Geschichte der Nachfolgestaaten bis zur Gegenwart umfasst. Im Rahmen des Projekts der Gesellschaft „Topographie des Buchwesens in der Habsburgermonarchie 1750-1850“ wird eine Datenbank erarbeitet, weiters werden Monografien vorgelegt, erschienen ist bisher der Band von Frank, Peter R. und Frimmel, Johannes: *Buchwesen in Wien 1750-1850. Kommentiertes Verzeichnis der Buchdrucker, Buchhändler und Verleger. (Buchforschung. Beiträge zum Buchwesen in Österreich. 4)*. Wiesbaden: Harrassowitz, 2008.

Im Jahr 2007 veranstaltete die Gesellschaft für Buchforschung in Zusammenarbeit mit der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts die Tagung *Kommunikation & Information im 18. Jahrhundert: Das Beispiel der Habsburgermonarchie*. Der Tagungsband dazu (Hrsg. Johannes Frimmel, Michael Wögerbauer) ist als Band 5 in der Schriftenreihe der Gesellschaft für Buchforschung in Österreich erschienen. Die Gesellschaft für Buchforschung gibt auch zweimal jährlich erscheinende *Mitteilungen* heraus. Die Homepage der Gesellschaft (www.buchforschung.at) enthält unter anderem die einzige existierende, laufend aktualisierte Bibliografie österreichischer Hochschulschriften zum Thema Buchwissenschaft.

Unter Leitung der der Universität Wien (Andrea Seidler, Wynfrid Kriegleder) aber mit reger Beteiligung der internationalen Forschung finden regelmäßig Tagungen statt, die sich der Erforschung des Einflusses deutscher Sprache und Kultur im Karpatenraum widmen und dabei auch einen starken Akzent auf buch- und lesergeschichtliche Fragen legen. Die Tagungsbände werden laufend publiziert, zuletzt erschien *Deutsche Sprache und Kultur in der Zips (Presse und Geschichte. 24)*. Herausgegeben von Wynfrid Kriegleder Bremen: Ed. Lumière, 2007.

Ein Schwerpunkt in Österreich gilt der pressehistorischen Forschung. An der Kommission für vergleichende Medien- und Kommunikationsforschung (KMK) an der Österreichischen Akademie der Wissenschaften wird von Gabriele Melischek und Josef Seethaler die Reihe *Die Wiener Tageszeitungen: Eine Dokumentation* (Frankfurt/Main: Lang, 1992ff) herausgegeben, von der bereits mehrere Bände erschienen sind, welche die Zeit von 1918-1955 umfassend (und im Überblick bis 1998) abdecken. Ergebnis eines Projekts der Kooperation Österreich-Ungarn ist der Band *Zur Medialisierung gesellschaftlicher Kommunikation in Österreich und Ungarn. Studien zur Presse im 18. und 19. Jahrhundert. (Finno-Ugrian Studies in Austria. 4)*. Herausgegeben von Norbert Bachleitner und Andrea Seidler. Münster, unter anderem LIT, 2007. Der Sammelband *Regionalpresse Österreich-Ungarns und die urbane Kultur*. Herausgegeben von Vlado Obad. Wien: Feldmann, 2007 entstand im Rahmen eines von den Betreuern der Österreich - Bibliotheken im Ausland initiierten pressegeschichtlichen Projektes, das fortgesetzt wird.

Les bibliothèques nationales au XXI^{ème} siècle

Continuité et rupture

Bruno Racine

Il est bien sûr possible d'aborder le sujet des bibliothèques nationales sous un **angle juridique**. On obtiendra ainsi un concept universel, articulé autour de quelques missions fondamentales : collecter le patrimoine documentaire national, notamment grâce au dépôt légal, le conserver, le cataloguer et le rendre accessible, pour citer les plus communes. Mais il en résulte une vision intemporelle et pour ainsi dire désincarnée.

On peut aussi aborder le sujet sous un **angle historique**. Comment sont-elles nées, quelles ont été les principales étapes de leur développement, en particulier les extensions successives du dépôt légal, quelles différences selon les pays ou les aires culturelles ? Le risque est alors de se perdre dans autant de situations singulières.

La bibliothèque nationale aura en effet une histoire et donc une identité très différente si l'Etat a une longue continuité et une forte tradition de pouvoir central, comme en France ; s'il est un Etat récent par rapport aux anciens royaumes qui le composent, comme l'Allemagne ; si, inversement, il est issu du démembrement d'empires historiques, et à plus forte raison s'il est né de la décolonisation. Dans d'autres cas, la bibliothèque nationale s'est séparée tardivement du musée universel (Grande-Bretagne, Hongrie).

Je me propose donc d'aborder le sujet à partir des grandes questions que toutes les bibliothèques nationales doivent affronter aujourd'hui. Ce qui me conduira à distinguer les éléments de continuité et de rupture.

I/ La collecte

S'agissant des **imprimés**, pour tout ce qui relève du dépôt légal, la collecte se veut en théorie exhaustive, et dans chaque rapport annuel, nous conti-

nuons de nous féliciter des ouvrages qui ont été recueillis grâce à la vigilance des bibliothécaires. Nous sommes donc en apparence dans la continuité. Toutefois, depuis plusieurs années déjà, la nécessité a conduit à des compromis. Outre certaines formules de conservation partagée (pour le 2^{ème} exemplaire du dépôt légal par exemple), la BnF ne collecte plus l'intégralité de la presse régionale (seulement leur édition nationale) et encore moins la documentation secondaire régionale. L'abondance de la production conduit à une exhaustivité raisonnée, euphémisme pour désigner moins une politique délibérée qu'une situation de fait. C'était déjà la réalité pour les estampes ou la photographie, qui, en dépit de l'obligation légale, ont toujours donné lieu à une collecte lacunaire.

En ce qui concerne **Internet**, le dépôt légal, institué en France en 2006, s'est inscrit, lui, dès le départ, en rupture avec le principe d'exhaustivité, concrètement impossible. La collecte, en grande partie automatique, vise à constituer des ensembles cohérents et représentatifs. Cela fait déjà 12 milliards de documents pour une décennie... On se rapproche ici de la politique des archives, dans laquelle le tri est un principe essentiel. Mais ce que je voudrais souligner, c'est que l'exception déclarée d'Internet tend depuis quelque temps déjà à s'étendre à l'imprimé traditionnel, et sera la règle pour les autres types de documents.

Un choix doit être fait en outre entre **patrimoine national ou universel**. Selon leur histoire, les bibliothèques nationales ont eu des conceptions plus ou moins universalistes. Dès le XVI^{ème} siècle, les rois de France se préoccupent d'acquérir des manuscrits orientaux. La Bibliothèque royale s'efforce de donner un panorama aussi vaste que possible des représentations du monde et des autres civilisations. Cette ambition universaliste devient de plus en plus utopique. Elle sera remplacée par un **resserrement inévitable sur la mission nationale**, l'abandon de certains champs à d'autres partenaires nationaux voire étrangers. La sélection des publications étrangères, on le voit dans les statistiques, est de plus en plus drastique et tend à maintenir à un niveau minimum la possibilité d'exploiter des collections antérieures.

Un équilibre doit être trouvé, enfin, entre **patrimoine contemporain et fonds anciens**. Par rapport à l'époque où l'on attendait la consécration définitive d'un auteur ou d'un artiste, il y a un intérêt accru pour la création contemporaine. On le voit pour les manuscrits, la Bibliothèque nationale acceptant des fonds d'auteurs vivants.

Pour conclure à ce stade, les bibliothèques nationales confrontées à la prolifération des productions sur tous supports et électroniques, se donneront de plus en plus pour objectif de constituer des collections cohérentes pour les générations futures, en appliquant la notion du dépôt légal à partir de choix judicieux.

II/ La conservation

Le principe de base se situe ici aussi dans la **continuité** : ce que la bibliothèque nationale acquiert, elle le conserve durablement pour les générations futures. En cela, une bibliothèque nationale est une institution patrimoniale, ce qui la distingue d'une bibliothèque d'actualité ou de lecture publique, où l'on élimine régulièrement une partie de la collection.

Le principe conduit, en pratique, à mobiliser des ressources humaines et financières très importantes dans la préservation physique des documents : la reliure systématique des ouvrages, les vastes programmes de désacidification des documents dont le papier s'autodétruit en sont des exemples.

Ce principe s'applique également aux données numériques, qui, d'un côté, sont faciles à stocker en masse, mais vulnérables et fragiles. Faut-il rematérialiser ? Les bibliothèques nationales ont la responsabilité de constituer des entrepôts numériques d'un type nouveau, « intelligents », car il ne s'agit pas seulement de stocker, mais aussi de générer automatiquement des copies de sauvegarde, de mettre à jour automatiquement les formats, de garantir contre la falsification des données et d'être capable de gérer des droits (en fonction du profil de l'utilisateur par exemple).

Il s'agit d'un investissement considérable, aussi coûteux que la numérisation proprement dite et qui devra être mutualisé (archivage pour le compte de tiers).

Où sont, alors, les éléments de rupture ?

Tout d'abord, la contrainte financière oblige à revoir la politique de conservation. Ainsi, c'est une petite partie du dépôt légal qui, aujourd'hui, est reliée.

Mais c'est surtout le développement du numérique qui entraîne les choix.

Qu'en est-il, par exemple, des ouvrages dont la pérennité physique pose des problèmes insurmontables ? J'ai cité le chiffre des documents récoltés sur Internet. Faudra-t-il opérer des sélections dans cette masse gigantes-

que ? Des documents très difficiles à conserver et à consulter (affiches) seront-ils déposés autrement que sous forme numérique ? Et qu'en est-il des ouvrages imprimés dont la loi française autorise le dépôt numérique ?

Nous n'en sommes qu'au début de ces interrogations majeures, mais l'on voit clairement qu'elles entraîneront des modifications considérables dans les priorités de la conservation.

III/ L'accès aux collections

Si la tradition d'ouverture à un public savant demeure (en particulier pour les collections spécialisées), la nécessité d'ouvrir à un public large et diversifié (voulu en général par les autorités politiques) constitue un développement relativement récent. L'expérience de la bibliothèque nationale au XIX^{ème} siècle (une salle pour les savants, une salle pour les amateurs) a été rapidement abandonnée. La préoccupation est revenue en France dans les années 80-90, au nom d'un impératif démocratique.

La question est de savoir si, dans la bibliothèque, chercheurs et grand public bénéficient dans des espaces distincts. A Paris, le choix a été fait d'avoir deux bibliothèques différentes (deux étages séparés). C'est plus une question pratique que théorique : en théorie, il vaut mieux distinguer, mais ce n'est pas toujours possible, d'où des conflits latents entre catégories d'utilisateurs.

Internet crée une véritable rupture en abolissant cette distinction : il n'y a plus d'accréditation, ni de différence dans l'accès à l'offre documentaire dès lors que celle-ci relève du domaine public.

De la même manière, les moteurs de recherche permettent de surmonter la différence entre savants et grand public. L'accès au savoir ne passe plus seulement par les catalogues savants (nés dès le XVII^{ème} siècle chez les collectionneurs, avant de passer chez les marchands puis, au XIX^{ème}, chez les conservateurs). Chacun, avec un mot-clé, peut accéder aux sources pertinentes (dès lors qu'elles sont numérisées...).

Le rôle des bibliothécaires s'en trouve modifié : non plus point d'entrée ou de passage obligé, car l'accès direct est possible pour tous, mais créateur de valeur ajoutée, en termes de parcours proposés par exemple. C'est pourquoi l'avenir des bibliothèques nationales, en tant que réservoir incomparable de compétences, est lui aussi assuré.

Un nouveau tournant pour les bibliothèques patrimoniales françaises

Patrick Bazin

En matière de patrimoine écrit, le contexte français est différent de celui de la plupart des autres pays. Il se caractérise par une bipolarité Paris-Province issue de la centralisation politique du pays. D'un côté, la Bibliothèque nationale de France, forte d'un dépôt légal instauré dès le 16^{ème} siècle, concentre plus de la moitié des richesses patrimoniales. D'un autre côté, les bibliothèques municipales abritent une bonne partie des collections des diocèses et des congrégations religieuses, après que l'Etat leur en ait confié la gestion, suite aux confiscations révolutionnaires, puis à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, en 1905. Certes, les sociétés savantes encore actives disposent parfois de belles collections et ainsi que certaines bibliothèques universitaires, comme à Montpellier, mais il n'en reste pas moins qu'en dehors de la BnF et de quelques grandes bibliothèques parisiennes (Sorbonne, Sainte Geneviève), ce sont les bibliothèques municipales qui concentrent la plus grande part du patrimoine écrit français.

Une telle situation comporte des avantages, au premier rang desquels la concentration du patrimoine au sein d'un seul établissement, doté de moyens techniques et de compétences scientifiques considérables, la BnF. Celle-ci peut ainsi valoriser avec succès, à l'échelle internationale, le patrimoine écrit français et jouer le rôle, à la fois, de locomotive, de coordinatrice et de laboratoire innovant vis à vis des autres bibliothèques patrimoniales françaises. Un autre avantage tient à la place qu'occupe le patrimoine écrit dans la politique culturelle, voire dans l'identité culturelle, des villes.

Mais, la situation française comporte aussi des difficultés qui, pour l'essentiel, sont liées, à la faiblesse des moyens investis dans la conservation et l'exploitation du patrimoine par les bibliothèques municipales. En effet, celles-ci, à la différence des bibliothèques nationales, de länders allemands, de cantons suisses ou d'universités américaines, ont pour mission prioritaire

de développer une action de lecture publique et n'ont que peu de moyens financiers et de compétences scientifiques à consacrer à une exploitation dynamique du patrimoine écrit.

Cette situation, qui a toujours prévalu, s'est, pourtant, amélioré, depuis une vingtaine d'années, à l'occasion de la construction, dans la plupart des grandes villes, de nouvelles bibliothèques centrales et de la prise en compte du patrimoine dans ces programmes. Certaines bibliothèques nouvelles, comme celle de Troyes, ont même été construites autour des fonds anciens et de programmes d'activité fortement patrimoniaux. Dans plusieurs régions françaises, la coopération inter-bibliothèques s'est articulée prioritairement autour de projets patrimoniaux de rétroconversion des catalogues, de numérisation de certaines collections, d'expositions itinérantes ou de dispositifs pédagogiques comme les « classes patrimoine » dans les lycées.

Cependant, aujourd'hui, à une époque où la recherche se mondialise, où le champ du savoir devient de moins en moins l'apanage de cercles restreints d'experts, où les nouvelles technologies facilitent la diffusion de l'héritage culturel et où la mémoire culturelle - celle du passé, mais, aussi, celle de demain - devient une passion largement partagée, les bibliothèques patrimoniales peinent à répondre aux attentes du public, qu'il s'agisse des chercheurs ou du grand public. Dans une large mesure, on peut dire que la révolution qu'ont connue les musées depuis 20 ans et qui a fait d'eux des vecteurs essentiels de l'essor de la culture artistique, n'a pas encore véritablement transformé, en dehors de la BnF, les départements patrimoniaux des bibliothèques publiques françaises.

Une bibliothèque comme celle de Lyon n'échappe pas à un tel constat, malgré la richesse de ses collections patrimoniales (1.350.000 volumes imprimés, 12.500 manuscrits, 150.000 estampes anciennes), malgré l'héritage intellectuel d'Henri-Jean Martin, qui en fut le directeur, de 1962 à 1970, et malgré le contexte historique d'une ville qui fut l'une des capitales de l'imprimerie au 16^{ème} siècle. A travers l'exemple de cette bibliothèque, qui est pourtant considérée, en France, comme l'une des plus actives en matière de patrimoine, en dehors de la BnF, on peut mesurer l'immense chemin qui reste à faire et voir se dessiner quelques perspectives d'avenir.

L'exemple de la Bibliothèque de Lyon est d'autant plus significatif que celle-ci a connu, avec au moins, 15 ans d'avance, la vague de renouveau des bibliothèques patrimoniales françaises dont j'ai parlé plus haut. La créa-

tion, en 1972, de la Part-Dieu, voulue et conçue par Henri-Jean Martin, aura même été, sans conteste, le coup d'envoi avant-coureur de ce renouveau. Les innovations étaient considérables : un « silo » de conservation vaste, fonctionnel et bien sécurisé ; des ateliers de reliure, de restauration, de photographie et de microfilmage ; l'informatisation du catalogage ; une salle de travail spécialement dédiée aux chercheurs du Fonds ancien, où Henri-Jean Martin avait réuni la meilleure collection qui fût d'ouvrages de références en histoire du livre et de l'édition ; un budget annuel d'acquisitions patrimoniales ; une salle d'exposition ; une salle de conférence propice aux colloques. En 1974, un département spécialement dévolu à la documentation régionale était créé, le premier du genre en France, où les collections patrimoniales locales, renforcées, depuis 1946, par l'apport du Dépôt Légal Régional, se trouvaient confrontées à la documentation d'actualité dans un esprit, très novateur pour l'époque, de centre de documentation et de recherche. De plus, l'État, désireux de soutenir l'effort précurseur de la Ville de Lyon a souhaité, alors, renforcer les compétences scientifiques de la bibliothèque en lui octroyant des postes de conservateurs supplémentaires.

Ajoutons que le contexte lyonnais, fidèle à son histoire, venait renforcer cette montée en puissance du patrimoine écrit : un Musée de l'Imprimerie était créé, en 1964, toujours à l'initiative d'Henri Jean Martin (et de l'imprimeur Maurice Audin), avec l'idée de donner un prolongement muséal aux riches collections de la bibliothèque ; en 1974, l'Ecole Nationale Supérieure des Bibliothèques, chargée de former les futurs conservateurs, était transférée à Lyon.

Ainsi, dès le début des années 70, à une époque où les bibliothèques patrimoniales françaises végétaient encore dans un archaïsme digne du 19^{ème} siècle, la Bibliothèque de Lyon se dotait d'un outil patrimonial qui lui permettait de rejoindre les standards du nord de l'Europe, tandis qu'à ses côtés et avec elle se constituait un pôle lyonnais du livre, sans équivalent en France. Elle pu, ainsi, pendant les 35 années suivantes, jusqu'à aujourd'hui, mener une politique patrimoniale active, dans différents domaines.

D'abord, dans le domaine de la conservation pure, à travers un effort prolongé, bien que quantitativement insuffisant, de restauration de livres et d'estampes, soit par ses propres moyens, soit en finançant des prestataires de service. Quant aux conditions de conservation du « silo », elles étaient

sans cesse améliorées, avec, par exemple, en 1998, l'installation d'un dispositif anti-incendie novateur utilisant un gaz inerte, l'argon.

Ensuite, par un travail opiniâtre de catalogage des livres anciens. Un catalogue basé, grâce à l'exigence et à la science de celui qui fut longtemps le responsable du Fonds ancien, Guy Parguez, sur une description savante, parfois extrêmement développée, non seulement des données bibliographiques mais aussi des données d'exemplaires, si utiles pour l'histoire du livre. Aujourd'hui, à l'heure où la recherche documentaire numérique a besoin d'un maximum de contenus et, si possible, de contenus structurés, on mesure à quel point ces notices, qui, plus que de simples notices, sont de véritables résumés biographiques de chaque ouvrage, sont précieuses : grâce à elles, le catalogue des livres anciens devient une véritable base de contenus.

Ce travail bibliographique a trouvé, à partir de 1992, un prolongement révolutionnaire avec le numérique. Dès cette époque, la bibliothèque a compris que celui-ci, c'est-à-dire l'association de la numérisation et d'Internet, était une chance pour le patrimoine écrit, aussi bien pour la conservation des documents, grâce aux fichiers numériques de substitution, que pour l'accès aux textes ou pour le travail même sur les textes (et les images). Elle s'est livrée, ainsi, souvent en partenariat avec le monde de la recherche et des universités, à plusieurs expérimentations. Par exemple : la numérisation d'estampes et d'enluminures ; l'édition cdrom d'un corpus seiziémiste autour de Rabelais (avec l'Université de Clermont-Ferrand) ; le projet européen Debora de numérisation des livres du 16^{ème} siècle (avec l'Enssib et plusieurs partenaires français et étrangers). Elle a aussi, vers la fin des années 90, lancé des programmes plus ambitieux de production de bases de données accessibles via Internet (enluminures, estampes, affiches, journaux locaux, photographies, ...). Une réalisation concernant spécialement les historiens du livre mérite d'être distinguée : la base des provenances, qui allie les notices descriptives dont j'ai parlé plus haut, des notices biographiques sur les possesseurs et les images numérisées des mentions de provenance (ex libris, notes, ...). Cette base (forte aujourd'hui d'environ 800 possesseurs) permet de reconstituer l'histoire personnelle des livres à travers leurs différents possesseurs et de reconstituer des bibliothèques disparues. Elle est particulièrement appréciée des chercheurs d'Europe centrale et orientale, soucieux de déterminer la provenance de tel ou tel exemplaire

L'importance accordée au travail bibliographique a permis aux bibliothécaires de connaître d'une façon plus intime les collections. Il a souvent révélé des corpus insoupçonnés et ouvert de nouvelles pistes de recherche, comme celle engagée par le Professeur Schwarzfuchs, de l'Université de Jérusalem, autour de nos hébraïca récemment mis à jour. Il a aussi donné lieu à une intense activité de formation, sur place et à partir des documents eux-mêmes : cours de codicologie (avec l'Université Lyon 2), cours d'ecdotique (avec l'équipe Cnrs des Sources Chrétiennes), séminaire de bibliographie matérielle avec le Centre Gabriel Naudé de l'Enssib, participation au Master 2 de culture de l'écrit et de l'image (Lyon 2 et Enssib), aide régulière à des formations ou des travaux de recherche d'étudiants autour des manuscrits littéraires médiévaux, sur la paléographie latine et grecque, etc ... Ces collaborations se sont parfois cristallisées dans des colloques internationaux de haute tenue, comme celui qui a eu lieu, en octobre dernier, autour de Sébastien Gryphe, à l'initiative de l'Enssib. Ne l'oublions pas, 10% de la recherche française en sciences humaines est concentrée à Lyon : il est normal que la Bibliothèque municipale de Lyon, du fait de la richesse de ses collections et bien que n'étant pas universitaire, apparaisse comme une alternative pratique et crédible aux bibliothèques parisiennes.

Toute cette activité d'exploitation des collections a trouvé un prolongement naturel dans la valorisation du patrimoine à travers des expositions, des cycles de conférences, des rencontres, des séances de présentation thématique des collections.

Les expositions ont joué un très grand rôle. Un *Espace Patrimoine* spécifique a d'ailleurs été créé, en 1994, afin d'accueillir des petites expositions, à un rythme d'environ trois par an, tandis qu'une « grande » avait lieu chaque année dans les « grandes salles ». Toutes ces expositions ont permis de révéler la diversité extraordinaire du patrimoine de la bibliothèque, de développer de multiples partenariats de recherche autour des collections, d'établir des ponts entre des univers très différents (l'université, l'école, la culture, le grand public, ...). En voici quelques exemples : *A réveiller les morts*, ou l'imaginaire de la mort au Moyen-Âge, exposition conçue par une équipe du CNRS qui, pour la première fois, abordait ce sujet à partir des manuscrits à peinture d'une bibliothèque ; *Le miroir du marchand*, ou l'histoire de la comptabilité, à partir de la *Summa de Arithmetica geometria proportioni* de Luca Pacioli ; *Un journal à soi*, première exposition d'envergure

sur le journal intime, conçue par le grand spécialiste français du sujet, Philippe Lejeune (Université Paris 8) ; *Willy Ronis* puis *Jean Dieuzaide*, deux rétrospectives de grands représentants de la photographie humaniste française ; *Le médecin et le criminel*, exposition réalisée par l'historien Philippe Artières (université Paris 8), inspiré par les travaux de Michel Foucault, à partir de notre fonds d'anthropologie criminelle ; *De l'usage au trésor*, exposition consacrée à l'héritage de la bibliothèque carolingienne de Lyon afin de mettre en lumière, à travers les manuscrits qui en subsistent, quel rôle concret jouait une telle bibliothèque dans la transmission des textes et des idées ; *Violence et chaos*, une présentation raisonnée d'une sélection des estampes anciennes de la bibliothèque autour du thème du chaos ; *Sebastiano Serlio*, exposition issue d'un important travail de recherche d'une équipe du Cnrs autour d'une grande figure de la théorie de l'architecture au 16^{ème} siècle.

Il faut noter, cependant, l'insuffisance de l'activité éditoriale. A Lyon, en tout cas, plusieurs expositions n'ont pas pu bénéficier d'un vrai catalogue, faute de moyens financiers et de relais directs du côté des éditions universitaires. Par contre, une revue patrimoniale de la bibliothèque, intitulée *Gryphe*, a été créée, en 2000, et continue à paraître, à raison de trois livraisons par an, sous forme papier et, bientôt, électronique. Son principe, en cohérence avec l'esprit que je viens de décrire, se situe à mi-chemin entre le registre de la recherche savante et celui du public cultivé : elle propose des articles synthétiques, pas trop saturés de notes et, surtout, illustrés en couleur.

L'un des effets les plus remarquables du dynamisme patrimonial de la bibliothèque aura été la succession de dons, de dépôts et d'acquisitions de collections entières en cohérence avec les grandes lignes de force de ses collections. Ainsi, le dépôt, par l'Université Lyon 3, des archives et de la bibliothèque de l'Institut franco-chinois de Lyon, qui joua un grand rôle, entre les deux guerres, dans la formation de nombreux acteurs de la vie politiques chinoise, a permis de développer une activité sinologique de premier plan et d'attirer d'autres dons majeurs dans le même domaine, faisant de la bibliothèque, qui possédait déjà beaucoup de documents sur la Chine, une référence internationale. De son côté, le collectionneur privé Michel Chomarot enrichit régulièrement la bibliothèque de milliers de documents de tous ordres dans des domaines qui ont de fortes résonances avec certaines problématiques sociétales d'aujourd'hui (homosexualité, anarchisme,

occultisme,...). Bien d'autres exemples pourraient être évoqués : la bibliothèque homéopathique des laboratoires Boiron, la très riche collection de gravures et de dessins du 19^{ème} siècle de Colette Bidon, la bibliothèque de la Chronique sociale, foyer du catholicisme social français, le fonds de photographies Marcelle Vallet, l'acquisition d'un fonds de plusieurs dizaines de milliers de partitions de chansons populaires, puis de l'une des plus belles collections de psautiers protestants, etc ... Mais l'exemple le plus emblématique est, sans doute, le dépôt, en 1998, de la plus grande bibliothèque jésuite d'Europe, la Bibliothèque des Fontaines, dite de Chantilly, soit près de 500.000 documents ayant trait à des domaines très divers mais formant un ensemble intellectuel et bibliothéconomique très cohérent. L'arrivée de cette véritable bibliothèque de recherche a considérablement accru l'attractivité de notre bibliothèque. En 2007, ce sont plus de 70 travaux de recherches qui y ont été consacrés

On n'aurait pas une vision complète de la place du patrimoine dans une bibliothèque publique française comme celle de Lyon si l'on n'évoquait pas les partenariats. Le plus significatif est sans doute l'Institut d'Histoire du Livre (IHL), qui rassemble, de façon souple et non institutionnelle, autour d'un projet commun de recherche, de transmission et de valorisation, l'Enssib, l'Ecole des Chartes de Paris, l'Ecole Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines de Lyon (ENS-LSH), le Musée de l'Imprimerie de Lyon et la Bibliothèque municipale. Outre une activité de colloques et d'édition, l'IHL organise à l'intention des spécialistes et des amateurs éclairés une école d'été, sur le modèle de la Rare Book School de l'Université de Virginie et en partenariat avec celle-ci. Héritier, en quelque sorte, de l'esprit de *L'apparition du livre*, dont nous fêtons aujourd'hui le cinquanteenaire, l'IHL ambitionne aussi d'apporter sa contribution à l'évolution de l'histoire du livre, dans une perspective résolument pluridisciplinaire. L'autre grand partenariat est celui que la Bibliothèque municipale entretient avec la BnF en tant que « pôle associé » pour l'Histoire du livre, d'une part, et pour le Dépôt Légal Régional, de l'autre. Ce partenariat porte sur la répartition des rôles en matière d'acquisitions et de collecte, mais aussi, de plus en plus, sur des programmes conjoints de numérisation et de valorisation de collections spécifiques. Par ailleurs, notre bibliothèque participe évidemment à quelques grands réseaux régionaux ou nationaux, comme le Catalogue Collectif de France (CCFR) et le Catalogue Général de

Manuscrits (CGM), coordonnés par la BnF, ou le catalogue Mémoire et Actualité de Rhône-Alpes, coordonné par l'Agence Rhône-Alpes pour le Livre et la Documentation (Arald). A l'échelle internationale, plusieurs partenariats existent aussi, par exemple, au sein du Consortium Européen des Bibliothèques de Recherche (Cerl), qui tente de développer le catalogue Hand Press Book (HPB), ou au sein du réseau américain des bibliothèques de recherche, R-LIN, repris récemment par OCLC.

A travers l'expérience lyonnaise, j'ai essayé d'illustrer la vitalité croissante qu'ont connue, depuis 20 ou 30 ans, les bibliothèques patrimoniales de province en France. Est-ce à dire que la situation est, aujourd'hui, satisfaisante ?

En réalité, si je me réfère toujours au cas lyonnais, de très sérieux sujets d'inquiétude commencent à se faire jour. Pourtant, la demande sociale de patrimoine et de mémoire est telle dans la société d'aujourd'hui que l'élan déjà pris devrait trouver le moyen de s'amplifier tout naturellement. Mais, justement, la demande accrue de patrimoine suppose des réponses nouvelles, beaucoup plus ambitieuses qu'auparavant. Une bibliothèque comme la nôtre – et je pense que cela est vrai de la plupart des bibliothèques patrimoniales – peine à les mettre en œuvre faute de pouvoir mobiliser suffisamment de moyens, sauf à mettre en péril ses activités de lecture publique. Ainsi, notre bibliothèque, qui ne passe pourtant pas pour la moins bien pourvue, n'est pas en mesure de consacrer plus de 5% de ses moyens au patrimoine, alors que ce secteur correspond à 75% de ses collections (soit environ 2.7 millions de documents)). Paradoxalement, au moment où le numérique commence à offrir d'immenses possibilités pour rendre largement accessible et exploitable le patrimoine écrit, les bibliothèques publiques se trouvent handicapées par ce qui devrait faire, au contraire, leur force, à savoir la complémentarité de leurs missions, patrimoniales et de lecture publique. L'interaction fructueuse qu'elles s'efforcent de mettre en œuvre, depuis quelques décennies, entre l'exploration du passé et l'action pour la cité, entre le souci de la mémoire et le service au quotidien de la populationb risque de s'étioler faute de capacités d'action suffisantes.

C'est dans le domaine, si important, de la numérisation que le retard déjà enregistré est le plus flagrant. Alors qu'il faudrait numériser en masse, sans préjuger de l'usage scientifique et culturel qui sera fait ultérieurement des fichiers, on en reste, pour le moment, à la numérisation de corpus extrême-

ment limités, supposés revêtir un intérêt particulier. Alors que le numérique est en train d'ouvrir largement le champ culturel à des usages et des centres d'intérêts beaucoup plus larges que ceux des cercles restreints de la culture humaniste classique, nous sommes, peut-être, entrain, faute de moyens financiers, mais aussi à cause d'une frilosité intellectuelle qui nous empêche d'accepter une vision plus ouverte du patrimoine, de rater un rendez-vous avec la société. Dans ces conditions, si l'on n'y prend garde, le patrimoine écrit risque de devenir un simple faire-valoir, plus ou moins prestigieux, un élément décoratif sans réelle influence sur la vie culturelle et intellectuelle de la population.

Mais, pourquoi ce retard dans la numérisation ? Pourquoi une bibliothèque comme celle de Lyon, qui a été, pourtant, précurseur dans ce domaine et dans l'usage de l'Internet, n'a t-elle jamais pu industrialiser son activité de numérisation ? Deux raisons, à mon avis, expliquent cette énigme.

En premier lieu, la difficulté éprouvée, jusqu'au début des années 2000, par les décideurs - ceux qui octroient les crédits - à bien comprendre le caractère stratégique du tournant numérique et la réticence, surtout en France, à soutenir des expériences nouvelles. Cette difficulté, je l'ai vécue, dès le début des années 90, quand j'ai participé à la réflexion sur le dispositif de numérisation des collections de la future BnF et que, finalement, le fruit de cette réflexion particulièrement ambitieuse, qui préconisait une numérisation en masse et en mode texte, couplée à des outils de lecture assistée par ordinateur, s'est trouvé réduit, en 1995, à la numérisation en mode image de quelques milliers de livres seulement. Du côté de la Bibliothèque municipale de Lyon, les difficultés auront été encore plus grande puisque jusqu'à une date récente, nous n'aurons jamais réussi à convaincre quelle que tutelle que ce soit de nous aider à numériser de façon vraiment significative le patrimoine. Finalement, il aura fallu attendre les prises de position très vigoureuses de la BnF à partir de 2004, pour mettre en lumière le caractère quasiment géostratégique des enjeux de la numérisation et pour enclencher des programmes de soutien.

La deuxième raison du retard réside dans une conception, à mon avis, obsolète des critères de numérisation patrimoniale et des usages de cette numérisation. En effet, la numérisation est apparue, dans un premier temps, du moins dans les bibliothèques, exclusivement comme le prolongement du travail académique traditionnel sur des corpus particuliers, sélec-

tionnés pour leur intérêt scientifique et contrôlés par les instances patentées. C'est pourquoi, une bonne partie des réflexions s'est portée beaucoup plus sur la légitimité scientifique de tel ou tel projet et sur les garanties devant entourer la sélection des documents que sur les nouveaux usages permis par le numérique. Or, l'un des apports majeurs du numérique est d'ouvrir, voire de renouveler, le champ des usages possibles des documents. Ainsi, le succès de « Google recherche de livres » réside, en grande partie, dans le fait que ce service ne préjuge pas de l'usage des contenus et ne lie pas ceux-ci, a priori, à tel ou tel programme de recherche. Autrement dit, derrière le retard pris en matière de numérisation et de diffusion via Internet, se profile un certain flottement quant à l'usage même du patrimoine écrit. Ce flottement, nous le constatons souvent, indépendamment de la numérisation, dans les communautés dont la raison d'être réside dans le patrimoine. C'est le cas, par exemple, du CERL, qui se pose aujourd'hui des questions sur l'avenir de la base HPB car, quelle que soit sa qualité scientifique, elle ne justifie peut-être pas les investissements consentis compte tenu de l'usage qui en est fait, un usage de plus en plus limité à un cercle étroit de spécialistes, souvent eux-mêmes bibliothécaires ou historiens du livre, alors que, parallèlement, Google Books touche un public de plus en plus nombreux et divers. A travers la problématique de la numérisation du patrimoine c'est, donc, tout un modèle culturel qui se trouve mis en question.

Cette mise en question est ressentie de façon peut-être plus vive dans les bibliothèques publiques comme celle de Lyon du fait de l'expérience qu'elles ont déjà de la diversité des publics et des usages du patrimoine. C'est pourquoi certaines solutions qui commencent à s'esquisser en France, voire à l'échelle européenne, peuvent les inquiéter, tout en les séduisant. Je fais allusion au débat autour de la Bibliothèque numérique européenne, mais aussi aux tentatives de développer des bases numériques au niveau des régions. La question de fond est celle de la maîtrise par les bibliothèques publiques de leurs propres ressources documentaires. En effet, la particularité des ressources numériques est d'être, à la fois, mondialisées, c'est-à-dire utilisables partout dans le monde, et locales, c'est-à-dire en prise sur un contexte et une activité spécifiques. A cet égard, le patrimoine écrit dans une bibliothèque municipale peut être, en même temps, une source de coopération à différentes échelles, y compris internationale, et un puissant moyen d'activités culturelles et intellectuelles autour de la bibliothèque.

Autrement dit, il est très important que les programmes de numérisation préservent cette double perspective, dans le respect de la spécificité et de l'initiative de chaque bibliothèque. Il serait paradoxal qu'au moment où la révolution numérique favorise la diversité, par exemple à travers les réseaux collaboratifs, les solutions mises en œuvre dans le monde des bibliothèques, sous prétexte de faire des gains d'échelle, privilégient la centralisation et une organisation prédéterminée des ressources, suivant des schémas académiques figés.

Tout le débat français autour de Google et de la vision qui prévalait naguère à la BnF était centré sur cette question. On opposait à un monopole économique un monopole intellectuel légitimé par l'enracinement dans une culture européenne et par les garanties exclusives de la communauté académique. Il semblerait qu'aujourd'hui le débat se soit assoupli au profit d'une vision qui remette au premier rang les bibliothèques concrètes et la diversité irréductible de leurs expériences de terrain. Plutôt que de raisonner en méta-bibliothèque numérique nationale ou internationale, on raisonne beaucoup plus en réseau de bibliothèques, en acceptant et, même, en encourageant la diversité des projets.

Il est, d'ailleurs, une évolution irréversible du numérique qui conforte cette tendance. C'est le développement des réseaux collaboratifs de type wiki ou, plus simplement, de la participation des utilisateurs à l'indexation des données. De ce point de vue, l'expérience engagée par la Bibliothèque du Congrès qui vient de confier une partie de ses fonds d'images à Flickr pour qu'ils soient « taggés » par les internautes sera intéressante à suivre. L'implication des usagers des bibliothèques dans l'organisation, l'exploitation et la production des contenus est un phénomène de fond qui va bouleverser l'usage du patrimoine et redonner aux bibliothèques physiques un rôle central. Tandis que les grands réservoirs mondiaux de type Google pourront fournir massivement des données brutes, sans avoir la prétention de bâtir sur leurs propres critères des communautés culturelles, les bibliothèques, et, singulièrement, les bibliothèques publiques, auront la possibilité de développer autour de leurs collections et avec la collaboration de leurs partenaires et de leurs usagers des activités autour du patrimoine.

Car le patrimoine sera à l'avenir, de plus en plus une activité et n'acquerra son sens qu'à travers cette activité. Celle-ci ne reflétera pas seulement l'intérêt des collections mais aussi la richesse des points de vue qui

s'exprimeront autour des collections. Les collections, elles-mêmes, seront de plus en plus le fruit de ce travail, en ce sens que le patrimoine de demain sera sans doute, en grande partie, constitué par le public lui-même, avec l'aide d'institutions comme les bibliothèques. Par exemple, à Lyon, nous réfléchissons à un nouveau mode de collecte et d'organisation de la mémoire locale de l'immigration, qui s'appuierait sur le principe des wiki ou, plutôt sur un mixe de documents mis à la disposition du public et de contributions de ce public à partir des documents proposés. Cet exemple nous permet de mieux comprendre l'obsolescence des grandes bases patrimoniales centralisées : un autre modèle s'y substitue qui donne une place prépondérante à l'interaction entre la bibliothèque et son environnement, ainsi qu'à la mise en réseau a posteriori des bibliothèques.

Durant cette intervention, j'ai fait souffler le chaud et le froid : à la longue glaciation traversée par les bibliothèques françaises de Province, j'ai fait succéder l'épopée de nos « trente glorieuses », puis les inquiétudes paralysantes de l'époque actuelle et, enfin, l'espérance de jours meilleurs à la faveur d'une approche radicalement renouvelée du patrimoine écrit. Je ne suis pas sûr que cette espérance soit partagée par toutes les bibliothèques, car la concurrence d'Internet est rude et l'on imagine facilement que, demain, il sera moins besoin de passer par les bibliothèques spécialisées, qui avaient une fonction essentiellement documentaire. Par contre, les bibliothèques publiques, inscrites dans un territoire et une communauté concrète, ont encore un bel avenir, à condition cependant qu'elles sachent instaurer un lien vivant avec la population. Le patrimoine écrit et graphique peut jouer un rôle majeur dans l'établissement et la dynamisation de ce lien. C'est pourquoi, par une ironie dont l'histoire a souvent le secret, ce sont peut-être les bibliothèques publiques patrimoniales qui représentent l'avenir.

Die Institutionen der Buchwissenschaft in Deutschland

Thomas Keiderling

Es ist bekanntlich ein schwieriges Unterfangen, innerhalb eines Aufsatzes die buchwissenschaftlichen Institutionen Deutschlands vorstellen zu wollen. Aus diesem Grund werde ich mich im Folgenden auf die wichtigsten Einrichtungen beschränken. Es würde allerdings zu kurz greifen, nur den Status quo von 2008 zu besprechen. Vielmehr haben sich im Verlauf von mehr als 140 Jahren in unserem Fachgebiet Strukturen herausgebildet, die vielfach Vorgänger besaßen und die sich im Laufe der Geschichte weiterentwickelten. Somit habe ich meiner Betrachtung eine historische Perspektive gegeben, die am Ende des Aufsatzes in einer tabellarischen Übersicht, chronologisch geordnet nach dem Datum ihrer ersten Institutionalisierung, präsentiert wird.

Unter buchwissenschaftlichen Institutionen verstehe ich Einrichtungen oder Netzwerke verschiedener Einrichtungen, die mit einer entsprechenden personellen und finanziellen Ausstattung eine dauerhafte und langzeitliche Erforschung des Untersuchungsgegenstandes ermöglichen, die bedeutende und allseits akzeptierte Forschungsergebnisse vorgelegt und somit Beiträge zur Fachentwicklung der Buchwissenschaft geleistet haben. Der Prozess der Institutionalisierung führte allmählich zu einer „schleichenden Etablierung“ der sogenannten Buchwissenschaft in Deutschland. Der hier benutzte Begriff „Deutschland“ umfasst über den gesamten Zeitraum die verschiedenen Staatsgebilde im deutschsprachigen Raum. Dabei werden auch Österreich und die Schweiz an angebrachter Stelle mit eingeschlossen.

Wissenschaft und Theorie kann dort beginnen, wo Selbstverständlichkeiten aufhören¹. So ist es offensichtlich auch dem Buch, einem „Hauptmedium kultureller Kommunikation im neuzeitlichen Europa“², erst in unseren Tagen vergönnt, eine eigene „Wissenschaft“ zu erhalten. Worin liegen die Ursachen der verspäteten Etablierung in Deutschland?

Bei genauer Betrachtung der heutigen Buchwissenschaft in Deutschland wird deutlich, dass einzelne Untersuchungsfelder seit Langem von unterschiedlichen Fachdisziplinen mit eigenem Forschungsinteresse und Forschungsdesign bearbeitet werden. Die Anfänge der deutschen Buchwissenschaft gehen auf die bibliografische Forschung und sogenannte *Litterärgeschichte* des 18. Jahrhunderts zurück. Sie beschäftigte sich mit der Erschließung, Beschreibung und kommunikativen Vermittlung von Druckwerken durch entsprechende alphabetische, chronologische oder systematische Listen. Im Gegensatz zur heutigen *Literaturwissenschaft*, die sich auf die Geschichte der Belletristik beschränkt, behandelte die *historia litteraria* die systematische und kritische Erfassung der Literatur verschiedener Disziplinen wie auch die Biografien ihrer Autoren in chronologischer Anordnung. Bis in die Spätaufklärung war sie das Fundament jeglicher wissenschaftlichen Arbeit eines Gelehrten³. Zugleich widmeten sich aber auch Bibliothekare, Buchhändler⁴ und Bücherliebhaber dieser Tätigkeit. So ging der Wiener Bibliothekar, Schriftsteller und Buchgelehrte

¹ Vgl. Kerlen, Dietrich: *Lehrbuch der Buchverlagswirtschaft*. Stuttgart 2003, S. 283.

² Vgl. Wittmann, Reinhard: *Geschichte des deutschen Buchhandels*. München 1999, S. 7.

³ Vgl. Schneider, Ute: Buchwissenschaft und Wissenschaftsgeschichte. In: Stephan Füssel (Hrsg.): *Im Zentrum: das Buch. 50 Jahre Buchwissenschaft in Mainz*, Mainz 1997, S. 52.

⁴ Das „Verzeichniß der Bücher und Landkarten [...]“ wurde seit 1797 von den beiden Leipziger Gesellschaftern der Hinrichsschen Buchhandlung (gegr. 1791) Johann Konrad Hinrichs und August Leberecht Reinicke herausgegeben. Aufgrund seiner Vollständigkeit wurde es bald zur Grundlage aller späteren systematischen Kataloge und Bücherlexika in Deutschland. Vgl. Kapp, Friedrich und Goldfriedrich, Johann: *Geschichte des Deutschen Buchhandels*, 3. Bd., Leipzig 1909, S. 550. Vgl. Blum, Rudolf: Nationalbibliographie und Nationalbibliothek. Die Verzeichnung und Sammlung der nationalen Buchproduktion, besonders der deutschen, von den Anfängen bis zum Zweiten Weltkrieg. In: *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, 35/1990, S. 1–294, hier besonders S. 65–105.

Michael Denis (1729–1800) davon aus, dass die „Kenntnis der Bücher“ einen historischen und einen kritischen Aspekt umfasse. Der historische beziehe sich auf die Entstehungsgeschichte (Autor, Absicht der Publikation, Struktur des Textes, Publikumsreaktionen) sowie auf die Beschaffenheit des Mediums (Papier, Format, Druck, Einband), der kritische Aspekt hingegen auf die eigene Einschätzung und Reflexion des Geschriebenen (ob der Autor dem Werk gewachsen war, ob das Buch nützlich und die Methode gut gewählt wurde)⁵.

Mit der weiteren Expansion des deutschen Buchmarktes im Zeitraum von 1750 bis 1840 wurde die universale Bücherkenntnis zwar noch gewünscht, aber nicht mehr als hinreichende Voraussetzung für das wissenschaftliche Arbeiten angesehen. Die Aufgaben des Gelehrten spezialisierten sich und diejenigen des Bibliografen mutierten hin zu einer Hilfeleistung bei der Erfassung der zahlreichen Neuerscheinungen. Im Zuge dieser Entwicklung bildete sich in Deutschland ein Netz unterschiedlicher Bibliotheken heraus, ebenso wie die *Bibliothekswissenschaft* (früher *Bibliografie*)⁶ und *Bibliotheksgeschichte*⁷ (SIEHE TABELLE 03) als Felder einer umfassenderen Wissenschaft vom Buch. Am Ende einer langen bibliografischen Methodenentwicklung, bei der es auch um die Vereinheitlichung von Standards bei der Aufnahme und Beschreibung gedruckter Erzeugnisse ging, stand die Nationalbibliografie und ein verändertes Bewusstsein um die Erhaltung und Pflege nationalen Buchkulturerbes⁸.

Der Terminus der Bibliothekswissenschaft wurde zu Beginn des 19. Jahrhunderts durch Martin Schrettinger erstmals geprägt⁹. Eine erste institutionelle Anbindung erhielt das Fach 1886, als Karl Dziatzko in Göttingen den ersten Lehrstuhl für Bibliothekswissenschaft, genauer

⁵ Vgl. Schneider: *Buchwissenschaft und Wissenschaftsgeschichte* (siehe Anm. 3), S. 52–53.

⁶ Siehe jüngst: Bornhöft, Margit: *Bibliothekswissenschaft in Deutschland. Eine Bestandsaufnahme*, Aachen 1999.

⁷ Vgl. u. a. Jochum Uwe: *Kleine Bibliotheksgeschichte*. 2. Auflage, Stuttgart 1999.

⁸ Institutionalisiert wurde dies 1912 durch die vom Börsenverein initiierte Deutsche Bücherei in Leipzig.

⁹ Schrettinger, Martin: *Versuch eines vollständigen Lehrbuchs der Bibliothekswissenschaft*, 2 Bde., München 1808, 1820.

gesagt für Bibliothekshilfswissenschaften, besetzte¹⁰. Die Berliner Tradition der Bibliothekswissenschaft reicht über mehrere Um- und Neugründungen bis zum 1994 etablierten Institut für Bibliotheks- und Informationswissenschaft an der Humboldt-Universität zu Berlin. Daneben bieten die HTWK Leipzig, die Fachhochschule Köln und die Hochschule der Medien in Stuttgart sowie die Bayerische Bibliotheksschule an der Bayerischen Staatsbibliothek München relevante Studiengänge/Ausbildungen an.

Eine weiteres Feld der Disziplin ist die *Buchhandelsgeschichte und Buchhandelsbetriebslehre* (SIEHE TABELLE 01). Sie hat ihren Ursprung in einer frühzeitig einsetzenden Selbstreflexion der Branche, durch entsprechende Publikationen wirksam in Szene gesetzt. So finden sich spätestens seit dem ausgehenden 18. Jahrhundert Abhandlungen über den Buchhandel im Allgemeinen und die Leistungen von Unternehmerpersönlichkeiten im Besonderen. Die Arbeiten nahmen Beschreibungen des Tätigkeitsfeldes vor und thematisierten das Wirtschafts- oder Autorenrecht ebenso wie Firmengeschichte und Unternehmerbiografie¹¹.

Die 1876 vollzogene Etablierung der historischen Kommission des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler – zurückgehend auf eine Anregung des Leipziger Verlegers Eduard Brockhaus (1829–1914)¹² – führte zu einer institutionellen Anbindung der Forschung an den Börsenverein,

¹⁰ Vgl. Krzysztof, Migon: *Das Buch als Gegenstand wissenschaftlicher Forschung* (Buchwissenschaftliche Beiträge aus dem Deutschen Bucharchiv München. 32), Wiesbaden 1990, S. 29–30.

¹¹ Neben vielen Schriften urheber- und wirtschaftsrechtlicher Art soll hier beispielgebend die Denkschrift des Hamburger Verlegers Christoph Friedrich Perthes aus dem Jahre 1816 erwähnt werden, die unter dem Titel „Der deutsche Buchhandel als Bedingung des Daseins einer deutschen Literatur“ die Existenz des Buches in besonderer Weise auf die Leistungen des Buchhandels zurückführte.

¹² Die Anregung zur Idee stammt eigentlich von Heinrich Brockhaus, dem Vater von Eduard Brockhaus, der 1874 verstarb und testamentarisch 4.000 Taler dem Börsenverein zur freien Verfügung überließ, „für irgendeinen buchhändlerischen oder wissenschaftlichen Zweck, [...] [welcher] den Namen Brockhaus ... mit der Geschichte und Entwicklung des deutschen Buchhandels in Verbindung“ bringt. Vgl. Thomas Keiderling: *F. A. Brockhaus 1805–2005*, Leipzig und Mannheim 2005, S. 50–51.

der auch ökonomische Mittel zur Verfügung stellte. Zur historischen Kommission gehörten von Anfang an führende Universitätsprofessoren Deutschlands¹³. Diese Synergie von Wirtschaft und Wissenschaft hat die Etablierung des Faches bis in die heutigen Tage nachhaltig geprägt. Grundlagenwerke wie die von der historischen Kommission herausgegebene „Geschichte des Deutschen Buchhandels“ richten sich an Branchen- und Wissenschaftsteilnehmer zugleich¹⁴.

Parallel hierzu initiierten Vertreter der deutschen Nationalökonomie um 1900 eigene Forschungen, welche die Buchbranche, aber auch die Druckmedien Buch und Zeitung ins Visier nahmen. Der Leipziger Nationalökonom und Universitätsprofessor Karl Bücher löste mit seiner 1903 erschienenen Schrift „Der deutsche Buchhandel und die Wissenschaft“ eine Kontroverse mit dem Börsenverein aus, die später unter der mehrdeutigen Bezeichnung „Bücherstreit“ in die Geschichte eingehen sollte¹⁵. Büchers Verdienste um die wissenschaftliche Aufarbeitung der Druckmedien sind bislang unterschätzt worden. Er gründete 1916 das erste „Institut für Zeitungskunde“, dem weitere Gründungen in Deutschland folgten. Nur wenige wissen, dass er sich auch mit dem Buch als Medium auseinandersetzte. Wenn auch seine Arbeiten keine nachhaltige Wirkung in der Wissenschaft erzielten, markierten sie eine wichtige Entwicklungsetappe hin zur Buch- und Zeitungswissenschaft¹⁶.

Ein weiterer Anstoß zur universitären Beschäftigung mit Buch und Buchhandel ging vom Börsenverein aus. Der Branchenverband stiftete 1925 eine Professur für Buchhandelsbetriebslehre an der Leipziger Handelshochschule. Den Ruf erhielt Gerhard Menz (1885–1954), der seit

¹³ Der Leipziger Germanist Friedrich Zarncke (1825–1891) eröffnete 1877 die profes-
sorale Beteiligung an diesem Gremium.

¹⁴ Vgl. *Geschichte des Deutschen Buchhandels*. 4 Bde., Leipzig 1886–1913. Die
Fortsetzung erscheint seit 2001.

¹⁵ Es ging einmal um die mediale Verbreitung von Büchern, zum anderen hieß der
Autor selbst Bücher. Siehe Grieser, Thorsten: Der „Bücher-Streit“ des deutschen
Buchhandels im Jahre 1903. In: *Buchhandelsgeschichte* 1/1996, B17–B28.

¹⁶ Haase, Alexandra: Karl Bücher und der Akademische Schutzverein. In: *Leipziger
Jahrbuch zur Buchgeschichte* 11 (2001/2002), Leipzig, S. 141–235, besonders S. 144–
145.

1935 auch an der Philosophischen Fakultät der Universität Leipzig Zeitungswissenschaft dozierte. Menz, ein promovierter Historiker, arbeitete seit 1912 als Chefredakteur und Herausgeber mehrerer Zeitschriften im In- und Ausland¹⁷. Nach dem Ersten Weltkrieg aus China wieder nach Deutschland zurückgekehrt, wurde er 1921 zum Hauptschriftleiter des Börsenblattes ernannt und erhielt schon im Wintersemester 1922/23 einen Lehrauftrag an der Handelshochschule Leipzig zur Buch-handelsbetriebslehre. Über die Weimarer Zeit und das Dritte Reich hinweg trat er mit zahlreichen, aus heutiger Sicht nicht unproblematischen Einzelpublikationen und Aufsätzen zum Buch und Buchhandel in Erscheinung¹⁸. Nach dem Zweiten Weltkrieg hatte Menz bis zu seiner Emeritierung 1951 den Lehrstuhl für Betriebswirtschaftslehre an der Universität Leipzig inne und war zugleich Direktor des dortigen Instituts für Publizistik und Zeitungswissenschaft. Über die Wirkung seiner zahlreichen Schüler hat er auch die Buchhandelsgeschichte der Bundesrepublik nachhaltig geprägt¹⁹. Erwähnenswert ist in diesem Zusammenhang auch die Gründung des Instituts für Verlagswesen und Buchhandel an der Karl-Marx-Universität Leipzig im Jahre 1968, es stand zwar nicht unmittelbar in der Menzschen Tradition, aber übernahm die buchwissenschaftliche und buchpraktische Ausbildung in der DDR übernahm. Zweifelsohne war diese Einrichtung einem ideologischen und parteipolitischen Auftrag verpflichtet. Eine kritische Aufarbeitung der DDR-Buchwissenschaft steht hingegen noch weitgehend aus und wird viele interessante theoretisch-methodische Ansätze in

¹⁷ Zunächst war Menz bei der „Weimarer Zeitung“, dann 1913/14 bei der „Tsingtauer Nachrichten“ im Schutzgebiet Kiautschou (China). Zwischen 1915 und 1918 war er Leiter einer deutschen Schule in Shanghau.

¹⁸ Siehe hierzu den Aufsatz von Altenhein, Hans: Theorien des Buchhandels. In Buchhandelsgeschichte 4/1997, S. B169–B170. Menz bezeichnete den Buchhandel u. a. als „Nexus“ (Latein.: Verbindung, Verschlingung, Band), argumentierte gegen das „jüdische Buch“ und stellte die Leistungen des nationalen deutschen Buchhandels in einer nicht zu rechtfertigenden Weise heraus.

¹⁹ Vgl. Uhlig, Friedrich: Der erste Hochschul-Lehrstuhl für Buchhandelsbetriebslehre. In: ders. (Hrsg.): *Buchhandel und Wissenschaft*, Gütersloh 1985, S. 34–36. Zu seinen Schülern gehörten: Friedrich Uhlig (selbst), J. Schlemminger, P. Liebe, J. Hirsch, F. Hinze, E. Lämpe, E. Winterhoff, B. Wendt, E. Niewöhner, G. Schönfelder und viele andere.

Erinnerung rufen, die nicht nur in der DDR, sondern auch im damaligen sozialistischen Lager als Alternative zu westlichen Modellen entwickelt wurden²⁰.

Die Buchhandelsgeschichte und Buchhandelsbetriebslehre ist ein wichtiger Traditionsstrang der heutigen Buchwissenschaft. Sie beschäftigt sich in ihrer germanistischen Ausprägung mit dem Literaturschaffen, mit der Werkgeschichte insbesondere unter dem Aspekt der Genreentwicklung, der Autor-Verleger-Beziehung sowie mit Aspekten der Rezeption und medialen Verbreitung. Die wirtschaftsgeschichtliche und wirtschaftswissenschaftliche Linie der Buchhandelsgeschichte, die sich vor allem mit der Statistik, mit rechtlichen Fragen sowie mit der Vereins-, Biografie- und Firmenforschung befasst, thematisiert zumeist nicht das Buch selbst als Medium, sondern widmet sich den ökonomischen und sozialen Rahmenbedingungen der medialen Herstellung und Verbreitung. Insofern bettet sie die eigentliche Mediengeschichte in ein größeres gesellschaftliches Ganzes ein und hierin liegt auch ihre besondere Leistung für das Fachgebiet.

Aus diesem Ansatz heraus bildete sich die Buchwissenschaft als Hochschuldisziplin in Deutschland heraus (SIEHE TABELLE 08). Pate stand einst die Leipziger Professur von Gerhard Menz, aber erst mit der 1947 eingerichteten Gutenberg-Professur, die ab 1964 in ein Institut für Buchwesen umgewandelt wurde, konnte das Fach auf Dauer gestellt werden. Nach einer Gründungswelle von mehreren Instituten und Professuren für Buchwissenschaft in den 1980er und 1990er Jahren, ist der Studiengang nun an den deutschen Universitäten Mainz, Erlangen, München, Leipzig und Münster angesiedelt. Hervorzuheben ist die unter-

²⁰ Bislang hierzu erschienen: Riese, Reimar: Zwischenspiele. Das Institut für Verlagswesen und Buchhandel in Leipzig und die Buchwissenschaft in der DDR. In: Keiderling, Thomas und Erdmann Weyrauch (Hg.): *Buch-Stätte. Geschichte und Perspektiven der Leipziger Buchwissenschaft*, Erlangen 2006, S. 43–77. Zu den osteuropäischen Modellen der Systemtheorie siehe auch Keiderling, Thomas: Wie viel Systemtheorie braucht die Buchwissenschaft?. In: Thomas Keiderling, Arnulf Kutsch und Rüdiger Steinmetz (Hrsg.): *Buch – Markt – Theorie. Kommunikations- und medienwissenschaftliche Perspektiven*. Erlangen 2007, S. 251–292, besonders S. 259–262.

schiedliche fachliche Anbindung der Buchwissenschaft bei der Geschichte (Mainz), Germanistik (München), Medienwissenschaft (Erlangen und Leipzig) sowie Anglistik (Münster). Ziel dieser Studiengänge ist es, wissenschaftlich geschulten Nachwuchs vorrangig für gehobene Positionen im Verlag und Buchhandel auszubilden. Die Studiengänge, die derzeit in die neuen Ausbildungssysteme Bachelor und Master überführt werden, sind stark nachgefragt. Da die genannten Einrichtungen über eine vergleichsweise umfangreiche personelle und finanzielle Ausstattung bei der wissenschaftlichen Erforschung des Buches verfügen, kann man sie als „Motoren“ der deutschen Buchforschung bezeichnen. Ein Gutteil der Buchforschung ist jedenfalls hier angesiedelt.

Die Beschäftigung mit Gutenberg und der Erfindung des Buchdrucks (SIEHE TABELLE 06) setzte bald nach dem Tode des Technikers und Unternehmers ein. Bernhard von Mallinckrodt, Büchersammler und Frühdruckexperte, gab 1640 eine Untersuchung zur Entstehung der Buchdruckerkunst „De ortu ac progressu artis typographicae“ heraus. Damit begann die *Gutenbergforschung*, die sich im Laufe der Jahrhunderte von einer eher zufälligen Sammlung von Archivmaterialien hin zu einem eigenständigen Zweig der Buchwissenschaft entwickelte.

Die Gutenbergforschung erhielt durch erste wissenschaftliche Arbeiten zur Frühdruckzeit vor allem in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts Auftrieb. Die Institutionalisierung erfolgte am Beginn des 20. Jahrhunderts. In Mainz wurde im Jahre 1900 das Gutenbergmuseum eröffnet. Ein Jahr später kam die Mainzer Gutenberg-Gesellschaft hinzu. Das seit 1926 erscheinende „Gutenberg-Jahrbuch“ publiziert die neuesten wissenschaftlichen Erkenntnisse. Ab 1962 wurde mit dem Museumsneubau ein repräsentativer Rahmen geschaffen, um die gegenständlichen Quellen der Druckgeschichte einem breiten Publikum zu präsentieren²¹.

Ausgehend von der Gutenbergforschung haben sich Wissenschaftler unterschiedlicher Disziplinen mit Fragen der *Druckgeschichte* befasst. Die Druckgeschichte beschäftigt sich mit der Geschichte der Schrift, des

²¹ Vgl. Münch, Roger: Druckgeschichtsforschung zwischen Theorie und Praxis. In: Füssel, Stephan (Hrsg.): *Im Zentrum: das Buch. 50 Jahre Buchwissenschaft in Mainz*. Mainz 1997, S. 12.

Schriftgusses, der Satz- und Reproduktionstechnik, den Druck- und Bindeverfahren sowie der Technikgeschichte²². Während die Gutenbergforschung der 1950er und 1960er Jahre die technikgeschichtlichen Aspekte und die Biografie des Erfinders betonte, erhielt das Forschungsfeld in den letzten Jahrzehnten durch den Einsatz von naturwissenschaftlichen Untersuchungsmethoden wie die Beta-Radiografie oder Elektronen-radiografie, immer wieder neue Impulse²³.

Die *Papiergeschichtsforschung* (SIEHE TABELLE 07) beschäftigt sich einerseits mit kultur-, technik-, wirtschafts- und betriebsgeschichtlichen Aspekten des Beschreib- und Bedruckstoffes, andererseits – ganz praktisch – mit der *Wasserzeichenkunde*, die eine wesentliche Quelle zur Geschichte der Papierherstellung thematisiert. Die Wasserzeichenforschung wird insbesondere herangezogen, um die Herkunft, das Alter, die Echtheit sowie die Zusammengehörigkeit von Manuskripten oder Drucken nachzuweisen und stellt auf diese Weise eine Hilfs- oder Partnerwissenschaft für andere historisch arbeitende Disziplinen dar²⁴.

Die Papiergeschichte etablierte sich vor allem in den dreißiger Jahren des 20. Jahrhunderts. Hans-Heinrich Bockwitz, Museumsdirektor und Schriftleiter des Archivs für Buchgewerbe und Gebrauchsgrafik in Leipzig, trug durch seine Arbeit wesentlich zur Konstituierung des Faches bei. Eine erste Institutionalisierung erlangte die Papiergeschichtsforschung 1938, als der Verein der Zellstoff- und Papier-Chemiker und -Ingenieure in Mainz die Forschungsstelle Papiergeschichte gründete, die bis 1944 durch den Diplom-Kaufmann Alfred Schulte geleitet wurde. Nach erfolgreichen Jahren – seit 1950 gab das Institut eine Zeitschrift „Papiergeschichte“ heraus – stellte sich 1973 ein großer Geldmangel ein, da die Papierindustrie infolge von Rezessionserscheinungen die Förderung stark reduzierte. Die Sammlungen der Forschungsstelle, die zuvor im damaligen Neubau des

²² Vgl. Corsten, Severin u.a. (Hrsg.): *Lexikon des gesamten Buchwesens*. Stuttgart 1985 ff.

²³ Vgl. Münch: *Druckgeschichtsforschung* (siehe Anm. 21). S. 12.

²⁴ Vgl. hierzu Schmidt, Frieder: Forschungsprogramme der deutschen Papiergeschichte: ein Überblick. In: Günter Bayerl, Wolfgang Schlieder, Rolf Stümpel (Hrsg.): *Zum Stand der Papiergeschichtsforschung in Deutschland: Symposium mit Papierhistorikern und Papierwissenschaftlern anlässlich des 600jährigen Jubiläums der Papiermacherei in Deutschland*. Frankfurt a. M. 1993, S. 8–28.

Gutenberg-Museums untergebracht waren, kamen an das Deutsche Museum in München. 1992 wurde dort eine Forschungsstelle für Wasserzeichen eingerichtet. Die Wasserzeichenkunde reicht in ersten Ansätzen bis in das späte 18. Jahrhundert und hier besonders auf die Tätigkeit von Gotthelf Fischer von Waldheim zurück. Zu Beginn des 20. Jahrhunderts erhielt die Disziplin durch die Arbeiten Charles-Moïse Briquets ihre gültige Ausprägung²⁵. Ein heute noch bedeutendes Werk zu Methodik und Gegenstand wurde vom Gründer der Leipziger Wasserzeichensammlung Karl Theodor Weiß (1872–1945) begonnen und von dessen Sohn Wiso Weiße (1904–1991) bearbeitet und herausgegeben²⁶.

Zuletzt bemühte sich Peter Tschudin, langjähriger wissenschaftlicher Leiter der Basler Papiermühle und zugleich Präsident der internationalen Arbeitsgemeinschaft der Papierhistoriker und in den 90er Jahren Dozent an der Technischen Hochschule in Darmstadt, eine Bilanz der papierhistorischen Bemühungen zu ziehen²⁷. Dennoch besitzen weder die Papiergeschichte noch die Wasserzeichenkunde eine „richtige“ akademische Heimat. Eine gründliche Akzeptanz des Faches hat es vor allem in der Musikwissenschaft, die auch ihren akademischen Nachwuchs systematisch an das Thema heranführt²⁸.

Buchwissenschaftliche Forschung ist nur möglich, wenn es entsprechende Archiv-, Bibliotheks- und Forschungsstätten gibt, welche die relevante Überlieferung sachgerecht aufbewahren und durch Findmittel erschließen. Dazu gehören *Forschungsbibliotheken und Forschungsarchive* (SIEHE TABELLE 09) wie das Deutsches Literaturarchiv Marbach (seit 1955), die Herzog-August-Bibliothek in Wolfenbüttel (Umwandlung in eine Forschungsbibliothek seit 1968 unter Paul Raabe) oder der Universitäts-

²⁵ Briquet, Charles-Moïse: *Les filigranes: dictionnaire historique des marques du papier, dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600*. Paris – London - Leipzig 1907.

²⁶ Weiß, Karl Theodor (Hrsg.): *Handbuch der Wasserzeichenkunde*. Leipzig 1962.

²⁷ Tschudin, Peter F.: *Grundzüge der Papiergeschichte*. Stuttgart 2002 (Bibliothek des Buchwesens. 12).

²⁸ Ulrich Konrad: ... aus dem Notenpapier die Zeitperiode erkannt. Die Papier- und Wasserzeichenforschung in ihrer Bedeutung für die Musikwissenschaft. In: *Gutenberg-Jahrbuch* 74 (1999), Mainz, S. 20–34. An dieser Stelle möchte ich mich bei Dr. Frieder Schmidt für seine Hinweise zur Wissenschaftsgeschichte der Papiergeschichtsforschung herzlich bedanken.

und Forschungsbibliothek Erfurt/Gotha (seit 1968). Diese Einrichtungen verfügen über bedeutende Personen- und Verlagsnachlässe sowie Buchsammlungen. Die Forschung wird durch Stipendien erleichtert, Arbeitskreise und Publikationsreihen bündeln die Ergebnisse. Hinzu kommen weitere museale Einrichtungen (SIEHE TABELLE 02), die wie das Deutsches Buchgewerbemuseum in Leipzig (seit 1884), später Buch- und Schriftmuseum (seit 1950 Abteilung der Deutschen Bücherei; heute der Deutsche Nationalbibliothek in Leipzig) oder das Gutenberg-Museum in Mainz (seit 1900) die neuesten Forschungsergebnisse einem breiten, interessierten Publikum präsentieren.

Die *empirische Sozialforschung* als *Buchmarkt-, Lese(r)- und Rezeptionsforschung* (SIEHE TABELLE 10) spielte in den 1970er Jahren vor allem in der literaturwissenschaftlichen Diskussion eine gewichtige Rolle. Man sprach nicht mehr von der *Wirkungsgeschichte* literarischer Texte, sondern von ihrer Rezeptionsgeschichte. Theoretiker wie Roman Ingarden setzten sich mit der Sicht durch, dass der Text noch nicht das Werk sei. Vielmehr sei Letzteres erst das Ergebnis einer Konkretisierung, die der Rezipient im Akt des Lesens schafft. Es entstanden in der Folge zahlreiche Ansätze der Rezeptionsästhetik, Rezeptionsgeschichte, Rezeptionstheorie, Lese- bzw. Lesergeschichte²⁹.

An der Erforschung des Lesens beispielsweise sind eine Reihe von Disziplinen beteiligt, u. a. die Neurobiologie, Kognitionswissenschaften oder Psycholinguistik. Die moderne Leserforschung sieht im Leser ein handelndes, nachfragendes Subjekt. Seit den 1960er Jahren gehört dieses Feld zu den zentralen Aufgaben der Buchmarktforschung unter wirtschaftlichen und Marketingaspekten. Wichtige Forschungsreinrichtungen sind die Bertelsmann-Stiftung (gegr. 1958), das Allensbacher Institut von Elisabeth Noelle-Neumann (gegr. 1967) oder die Stiftung Lesen (gegr. 1992), die bislang zahlreiche empirische Studien zum Kauf- und Leseverhalten vorgelegt haben. Die historische Leseforschung hingegen hat seit den 1970er Jahren entscheidende Impulse von einer sich sozialwissenschaftlich orientierenden Literaturwissenschaft erhalten. Es geht um

²⁹ Vgl. Schön, Erich: Buchnutzungsforschung. In: Dietrich Kerlen und Inka Kirste: *Buchwissenschaft und Buchwirkungsforschung*. Leipzig 2000, S. 113–130.

den historischen Leser, seine Lesestoffe und seine Motivation, Orte und Zeiten des Lesens, individuelle und kollektive Lektüre³⁰.

In diesem Zusammenhang mit der Rezeptionsforschung wird immer auch die *Buchwirkungsforschung* als eigenes Feld angeführt. Dieses Feld gilt als weitgehend vernachlässigt und kann als ein Forschungsdesiderat bezeichnet werden. Einschlägige Lehrbücher zur Medienwirkungsforschung, so etwa die zweibändige „Medienwirkungsforschung“ von Heinz Bonfadelli³¹ klammern das Medien Buch weitgehend aus. Das erstaunt insofern, als Bonfadelli das Buch durchaus bei seinen zahlreichen Untersuchungen zur Leseforschung berücksichtigt hat. Dieser Befunde geht einher mit einer weiteren Feststellung: Obwohl es sich beim Buch um ein anerkanntes „Leitmedien“ der modernen Gesellschaft handelt, findet sich einzig beim Institut für Kommunikations- und Medienwissenschaft an der Universität Leipzig eine Professur für Buchwissenschaft, die somit das Medium mit allen anderen Massenmedien vereint und vergleichend untersucht. Bleibt zu wünschen, dass es künftig eine stärkere Integration von Buch- und Medienwissenschaft gelingt, die längst überfällig ist.

INSTITUTIONALISIERUNG ZENTRALER FELDER DER BUCHWISSENSCHAFT
IN DEUTSCHLAND (CHRONOLOGISCH NACH DEM DATUM DER ERSTEN
INSTITUTIONALISIERUNG GEORDNET)

Hinweis: Im Text wurden die einzelnen Felder zum Teil in anderer Reihenfolge präsentiert. Dies hängt damit zusammen, dass viele eine früheren Ursprung besitzen und erst viel später durch einen entsprechenden Akt institutionalisiert wurden. Die Einordnung in dieser Tabelle erfolgte zumeist nach dem Gründungsdatum dauerhafter Stellen (z. B. Professuren) oder Einrichtungen.

³⁰ Vgl. Rautenberg, Ursula: *Reclams Sachlexikon des Buches*. Stuttgart 2003, S. 329–330.

³¹ Bonfadelli beschreibt lediglich eine Buchnutzungsforschung, keine Buchwirkungsforschung, vgl. Bonfadelli, Heinz: *Medienwirkungsforschung I. Grundlagen und theoretische Perspektiven*. Zweite korrigierte Auflage, Konstanz 2001, S. 59–77. Vgl. Ders.: *Medienwirkungsforschung II. Anwendungen in Politik, Wirtschaft und Kultur*. Konstanz 2000.

Disziplin als Spezialgebiet der Buchwissenschaft	Gründung und Existenz von Institutionen (Gründer, Initiatoren)	Kurze Bemerkung / Charakterisierung
01 Buchhandelsgeschichte und -betriebslehre (unter Dominanz der Historiker und Germanisten).	Seit 1876 Historische Kommission des Börsenvereins (auf Vorschlag von Heinrich und Eduard Brockhaus).	Das vorrangig aus Wissenschaftlern aber auch aus Unternehmern der Buchbranche zusammengesetzte Gremium erarbeitet derzeit eine „Geschichte des deutschen Buchhandels“ (Fortführung Kapp/Goldfriedrich) und gibt mehrere Reihen, u. a. das „Archiv für Geschichte des Buchwesens“ heraus.
	1925–1945 a. o. Professur für Buchhandelsbetriebslehre an der Leipziger Handelshochschule (Gerhard Menz).	Im Zentrum stand die Buchökonomie, bibliografische Kenntnisse traten in den Hintergrund. Damit sollten die Absolventen stärker auf die Berufspraxis im Buchhandel vorbereitet werden. Die Schüler von G. Menz haben das Fach in der BRD bis in unsere Tage nach haltig geprägt.
	1968–1992 Institut für Verlagswesen und Buchhandel an der Karl-Marx-Universität Leipzig, DDR / Universität Leipzig [Aufbaustudiengang].	Der Studiengang sollte Lektoren ideologisch schulen. Forschungsarbeiten widmeten sich u. a. der Rolle des Buches in der sozialistischen Gesellschaft oder der sozialistischen Buchökonomie. Die vor allem von sowjetischen Wissenschaftlern inspirierte theoretische Forschung wurde bis auf wenige Ausnahmen ³² nicht in der BRD rezipiert.

³² Vgl. Świerk, Alfred Gerard: *Zur sozialistischen Theorie und Praxis des Buchwesens in Osteuropa*, zugl. Elemente des Buch- und Bibliothekswesens Bd. 6. Wiesbaden 1981.

Disziplin als Spezialgebiet der Buchwissenschaft	Gründung und Existenz von Institutionen (Gründer, Initiatoren)	Kurze Bemerkung / Charakterisierung
02 Fachmuseum	<p>Seit 1884 Deutsches Buchgewerbemuseum, später Buch- und Schriftmuseum (seit 1950 Abteilung der Deutschen Bücherei in Leipzig; heute eine Abteilung der Nationalbibliothek Leipzig).</p> <p>[Seit 1900 Gutenberg-Museum, Mainz, siehe 06 7].</p>	<p>Zählt zu den ältesten Fachmuseen seiner Art in der Welt. Das Museum sammelt, bewahrt und erschließt wertvolle Zeugnisse der Buch-, Schrift- und Papierkultur.</p> <p>Bereitstellung von Archivalien und Sekundärliteratur für wissenschaftliche Zwecke. Verschiedene Erschließungsprojekte, aber kein Forschungsmuseum im engeren Sinne.</p> <p>Neben einer ständigen Ausstellung „Merkur und die Bücher“ veranstaltet das Museum wechselnde thematische Ausstellungen. Gemeinsam mit dem Leipziger Arbeitskreis zur Geschichte des Buchwesens gibt das Museum das „Leipziger Jahrbuch zur Buchgeschichte“ heraus.</p>
03 Bibliografie / Bibliothekswissenschaft	<p>1886–1921 Erster Lehrstuhl für Bibliothekshilfswissenschaften an der Universität Göttingen (Karl Dziatzko), 1921 – die Göttinger Professur wurde nach Berlin verlegt, 1924 gestrichen.</p> <p>1928–1934 Bibliothekswissenschaftliches Institut an der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin (Fritz Milkau).</p> <p>1955–1994 Institut für Bibliothekswissenschaft an der Humboldt-Universität Berlin, DDR (Horst Kunze).</p>	<p>Während die Bibliothekswissenschaft beispielsweise in den USA eine anerkannte Universitätsdisziplin darstellt, konnte sie sich in Deutschland nicht richtig etablieren.</p> <p>Im Zentrum stand und steht die Ausbildung für den staatlichen mittleren und höheren Bibliotheksdienst.</p> <p>Heute besitzt das Institut für Bibliotheks- und Informationswissenschaft an der Humboldt-Universität zu Berlin u. a. folgende Forschungsschwerpunkte:</p> <ul style="list-style-type: none"> ■ digitale Bibliotheken

Disziplin als Spezialgebiet der Buchwissenschaft	Gründung und Existenz von Institutionen (Gründer, Initiatoren)	Kurze Bemerkung / Charakterisierung
	<p>1970–1994 Institut für Bibliothekswissenschaft und Bibliothekarausbildung an der Freien Universität Berlin.</p> <p>1991–1994 Umgründung und Zusammenführung der bibliothekswissenschaftlichen Institute der FU und HU Berlin.</p> <p>Seit 1994 Institut für Bibliotheks- und Informationswissenschaft an der Humboldt-Universität zu Berlin.</p> <p>Daneben bieten die HTWK Leipzig, die Fachhochschule Köln und die Hochschule der Medien in Stuttgart sowie die Bayerische Bibliotheksschule an der Bayerischen Staatsbibliothek München relevante Studiengänge/Ausbildungen an.</p>	<ul style="list-style-type: none"> ■ Bibliometrie, Infometrie ■ Elektronisches Publizieren ■ Benutzungsforschung an Bibliotheken ■ Entwicklung intelligenter Retrievalsysteme.
05 frühe Leserforschung	<p>1926–1934 Institut für Leser- und Schrifttumskunde in Leipzig als eine Abteilung der Deutschen Zentrale für volkstümliches Büchereiwesen (Walter Hofmann).</p>	<p>Frühe Institutionalisierung einer systematischen empirischen Leserforschung außerhalb der damaligen akademischen Bibliothekswissenschaft.</p> <p>Die Forschungen von Hofmann wurden international, u. a. in der Sowjetunion und in den USA (Douglas Waples) nachhaltig rezipiert und weiterentwickelt.</p>
06 Gutenbergforschung/ Druckgeschichte	<p>Seit 1900 Gutenberg-Museum, Mainz [Einordnung ist auch unter 02 ä möglich].</p> <p>Seit 1901 Mainzer Gutenberg-Gesellschaft.</p>	<p>Institutionalisierung der Druck-, Inkunabel- und Gutenbergforschung. Die Forschungsergebnisse werden u. a. über das renommierte „Gutenberg-Jahrbuch“ (1926 ff) publiziert.</p>

Disziplin als Spezialgebiet der Buchwissenschaft	Gründung und Existenz von Institutionen (Gründer, Initiatoren)	Kurze Bemerkung / Charakterisierung
07 Papier(geschichts)forschung	Seit 1938 Forschungsstelle Papiergeschichte durch den Verein der Zellstoff- und Papier-Chemiker und -Ingenieure in Mainz (Alfred Schulte)	Seit 1950 gab das Institut eine Zeitschrift „Papiergeschichte“ heraus, die allerdings 1973 eingestellt wurde. Die Sammlungen der Forschungsstelle, die zuvor im damaligen Neubau des Gutenberg-Museums untergebracht waren, kamen an das Deutsche Museum in München. Im Jahr 1992 wurde dort auch eine Forschungsstelle für Wasserzeichen eingerichtet.
08 Buchwissenschaft als Hochschuldisziplin	<p>Seit 1947 Gutenberg-Proffessur in Mainz (Aloys Ruppel); 1964 umgewandelt in Institut für Buchwesen Mainz /siehe Vorläufer Professur für Buchhandelsbetriebslehre an der Leipziger Handelshochschule (Gerhard Menz).</p> <p><i>„Universitäre Gründungswelle“</i></p> <p>Seit 1984 Professur für Buch- und Bibliothekskunde an der Universität Erlangen, seit 1998 Institut für Buchwissenschaft, Erlangen.</p> <p>Seit 1987 Aufbau- und Diplomstudiengang Buchwissenschaft an der LMU München.</p> <p>Seit 1995 Professur für Buchwissenschaft und Buchökonomie am Institut für Kommunikations- und Medienwissenschaft, Universität Leipzig.</p> <p>Seit 1999 Institut für Buchwissenschaft und Textforschung, Universität Münster.</p>	<p>Stehen in der Tradition der Buchgeschichte, Buchökonomie und Druckgeschichte à la 01 Historische Kommission 7, 01 Menz 7. Weitere Lehrkompetenzen zu Gebieten wie Urheber- und Verlagsrecht, PR und Marketing in Buchunternehmen, Lektorat, Buchgestaltung, Buchherstellung etc. werden zumeist über Lehraufträge von Vertretern aus den Buchbranchen angeboten.</p> <p>Es erfolgte eine Welle der Institutsgründungen in den 1980er- und 1990er Jahren. Die Buchwissenschaft sich mittlerweile als eigenständiges Universitätsfach etabliert. Die Studiengänge, die derzeit in die neuen Ausbildungssysteme Bachelor/ Master überführt werden, sind stark nachgefragt.</p> <p>Diese Institute und Studiengänge verfügen über vergleichsweise umfangreiche personelle und finanzielle Ressourcen bei der wissenschaftlichen Erforschung des Buches. Man kann sie daher auch als „Motoren“ der deutschen Buchforschung bezeichnen.</p>

Disziplin als Spezialgebiet der Buchwissenschaft	Gründung und Existenz von Institutionen (Gründer, Initiatoren)	Kurze Bemerkung / Charakterisierung
09 Forschungsbibliotheken und Forschungsarchive (Auswahl)	Seit 1955 Deutsches Literaturarchiv Marbach .	<p>Das Literaturarchiv bildet zusammen mit dem Schiller-Nationalmuseum, dem Literaturmuseum der Moderne und dem Kollegienhaus eine Einheit. Sammelnde Abteilungen sind die Handschriftenabteilung, Bibliothek, Bild-Abteilung, Cotta-Archiv. Neben dem Cotta-Archiv befinden sich auch die Verlagsarchive von S. Fischer, Insel, Piper, Rowohlt und Luchterhand Verlag in Marbach.</p> <p>Hauptaufgaben: Texte und Dokumente der neueren deutschen Literatur sammeln, ordnen und erschließen. Die Ergebnisse werden in den beiden Museen durch Ausstellungen und Kataloge veröffentlicht. Zudem gibt es wissenschaftliche Veröffentlichungen, Lese- und Studienausgaben und Verzeichnisse in verschiedenen Schriftenreihen der Deutschen Schillergesellschaft.</p>
	Seit 1968 Herzog-August-Bibliothek in Wolfenbüttel (gegr. 1572, Ausbau als Forschungsbibliothek erst seit Ende der 1960er Jahre unter Paul Raabe).	<p>Die Herzog-August-Bibliothek ist eine international bekannte Bibliothek und bedeutende Forschungsstätte vor allem für das Mittelalter und die frühe Neuzeit. Seit 1968 begannen der Ausbau und die Öffnung der Herzog-August-Bibliothek zu einer europäischen Studien- und Forschungsstätte. Verbunden ist diese Leistung mit dem Namen des Bibliotheksdirektors Paul Raabe.</p> <p>Die HAB vergibt Stipendien. Regelmäßig werden wissenschaft-</p>

Disziplin als Spezialgebiet der Buchwissenschaft	Gründung und Existenz von Institutionen (Gründer, Initiatoren)	Kurze Bemerkung / Charakterisierung
		<p>liche Tagungen und kulturelle Veranstaltungen sowie Ausstellungen von überregionaler Bedeutung organisiert.</p> <p>Wichtiges Netzwerk ist der Wolfenbütteler Arbeitskreis für Bibliotheks-, Buch- und Mediengeschichte.</p>
10 Empirische, soziologische Leseforschung	<p><i>In der BRD nicht institutionalisiert.</i></p> <p>Seit 1968 Universitäts- und Forschungsbibliothek Erfurt/Gotha (gegr. 1647).</p> <p>Seit 1958 Bertelsmann Stiftung.</p>	<p>Die Universitäts- und Forschungsbibliothek Erfurt/Gotha beschäftigt sich hauptsächlich mit der Forschung, Lehre und Studium der Universität sowie der wissenschaftlichen Arbeit und der Weiterbildung. Sie ist innerhalb der Gesamteinrichtung das Bestands- und Kompetenzzentrum für Handschriften und alte Drucke. Es gibt es dort einen umfangreichen Bestand zum Verlag Friedrich Christoph Perthes, der derzeit erschlossen wird.</p> <p>Obwohl es keine zentrale Forschungseinrichtung gibt, widmen sich mehrere Institute unter anderem mit den Fragestellungen der Leseforschung. Zum Teil geschieht dies durch groß angelegte repräsentative empirische Umfragen.</p> <p>Mehrere Buchmarktstudien wie Emnid „Das Buch in der Gegenwart“ 1958, DIVO „Buch und Leser in Deutschland“ 1964, Ifak „Buch und Lesen“ 1973. Infratest „Kommunikationsverhalten und Buch“ 1978, Kommunikationsverhalten und Medien“ 1989.</p>

Disziplin als Spezialgebiet der Buchwissenschaft	Gründung und Existenz von Institutionen (Gründer, Initiatoren)	Kurze Bemerkung / Charakterisierung
	Seit 1967 Allensbacher Institut (Elisabeth Noelle-Neumann).	Mehrere Studien wurden durch den Börsenverein des Deutschen Buchhandels in Auftrag gegeben, wie: „Lesekultur in Deutschland“ 1967/68, „Lesekultur in Deutschland“ 1974, „Buchhändler und Buchkäufer“ 1978, „Typologie der Käufer und Leser“ 1987.
	Seit 1992 Stiftung Lesen.	Untersuchung zum Buchlesen in den Medien- und Freizeitgewohnheiten 1992/93.
	<i>Auch außerhalb der BRD war und ist die Leseforschung nicht institutionalisiert.</i>	<ul style="list-style-type: none"> ■ In der DDR existieren seit Ende der 1960er Jahre mehrere Forschungsgruppen, die das Lese- und Ausleihverhalten von Büchern systematisch erforschten (u. a. Dietrich Löffler). ■ In Österreich wurden seit Mitte der 1980er Jahre am Institut für Publizistik und Kommunikationswissenschaft der Universität Wien Forschungsarbeiten zum Buchlesen durchgeführt (Angela Fritz). ■ In der Schweiz wurde keine kontinuierliche Leseforschung betrieben. Hervorzuheben sind Untersuchungen im Auftrag des Schweizer Jugendbuch-Instituts und des schweizerischen Buchhändler- und Verlegerverbandes (Heinz Bonfadelli, Ulrich Saxer, Gerhard Schmidchen).

Disziplin als Spezialgebiet der Buchwissenschaft	Gründung und Existenz von Institutionen (Gründer, Initiatoren)	Kurze Bemerkung / Charakterisierung
<i>11 Buchwirkungs- forschung</i>	In der BRD nicht institutionalisiert. (Handlungsbedarf).	In der deutschen Medienwirkungsforschung wird das Buch so gut wie nicht behandelt.
<i>12 Buchwissenschaft als Bestandteil der Kommunikations- und Medienwissenschaft</i>	In der BRD nicht institutionalisiert. (Handlungsbedarf).	Bis auf die Universität Leipzig (Institut für Kommunikations- und Medienwissenschaft) werden innerhalb der allgemeinen Medienwissenschaften (Schwerpunkte Film, Fernsehen, Zeitung, Internet, Public Relations in Medienunternehmen, Medienökonomie etc.) keine buchwissenschaftlichen Themen behandelt. – Mitunter wird von Medienwissenschaftlern das Buch nicht als „Medium“ angesehen.

De la prosopographie des libraires à l'étude des réseaux du livre : bilan et perspectives de recherche

Sabine Juratic

Au chapitre V de *L'apparition du livre*, Lucien Febvre et Henri-Jean Martin traitaient du « petit monde du livre », expression promise en France à une certaine fortune, puisqu'elle est devenue presque usuelle pour désigner l'ensemble des individus impliqués dans le processus d'édition, de fabrication et de commerce du livre. L'ouvrage de 1958 retenait trois groupes principaux constitutifs de « ce petit monde » les ouvriers typographes, les maîtres libraires ou imprimeurs et les auteurs, mais il ménageait une place spécifique, à l'intersection des catégories précédentes, pour les imprimeurs libraires humanistes qui occupaient une position privilégiée entre les lettres et le livre. Dès ses débuts, l'attention des promoteurs de la nouvelle histoire du livre en France, sans négliger le rôle des écrivains, s'était donc portée sur les acteurs économiques de l'édition. La reconstitution de leur activité professionnelle, de leur carrière et de leur production apparaissait comme l'un des moyens d'accéder aux logiques économiques et culturelles qui accompagnaient l'introduction de la typographie à caractère mobile comme nouveau procédé de fabrication du livre. Dans la thèse monumentale qu'il a consacrée quelques années plus tard à l'édition parisienne au XVII^e siècle¹, Henri-Jean Martin avait déjà intégré d'autres professionnels, fondateurs de caractères, relieurs, graveurs et marchands d'estampes et imprimeurs en taille-douce, dans les limites de son étude. Par la suite, il engagea plusieurs de ses élèves dans cette voie de recherche, de sorte que l'on a disposé assez tôt en France de monographies d'entreprises et d'une série

¹ Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Librairie Droz, 1969.

d'études sur différents métiers du livre, libraires et imprimeurs, graveurs et marchands d'estampes, lithographes et relieurs². Cet ensemble de recherches, associé aux enquêtes que menaient parallèlement les historiens de l'économique, du social et du culturel a conduit à la publication, à partir de 1983, de la première synthèse que représentait l'*Histoire de l'édition française*³.

Depuis ces travaux pionniers, l'intérêt pour les approches prosopographiques des professionnels de l'édition, c'est-à-dire pour la constitution de collections de biographies individuelles soumises à une grille d'analyse commune, ne s'est pas démenti, en France comme à l'étranger. Il a connu de surcroît un regain d'actualité à la faveur de la réalisation de bibliographies rétrospectives nationales et de l'informatisation des catalogues des bibliothèques patrimoniales⁴. La multiplication en Europe des enquêtes fondées sur cette méthode témoigne du dynamisme de ce secteur de recherches et avait justifié l'organisation d'une première rencontre sur ce thème en 2005 à l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des Bibliothèques (Enssib) de Villeurbanne⁵. L'aboutissement récent de plusieurs de ces entreprises et la publication de leurs résultats invitent à dresser un nouveau bilan et à proposer quelques réflexions sur les acquis de ces travaux et sur leurs possibles prolongements.

Prosopographie et recherches en histoire du livre : un état des lieux

Depuis un demi-siècle, la vitalité des recherches en histoire du livre en Europe s'est manifestée – et se manifeste encore – par une floraison de

² La plupart de ces travaux ont été réalisés dans le cadre de thèses de l'École nationale des chartes et certains publiés dans la collection « Histoire et civilisation du livre » aux éditions Droz à Genève.

³ Henri-Jean Martin, Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, 1^{ère} éd., Paris, Promodis, 1983-1986, 4 vol.

⁴ On signalera parmi les nombreuses entreprises en cours, les bibliographies rétrospectives hongroise ou allemande et le catalogue britannique répertoriant les publications antérieures à 1801 (English Short Title Catalogue' ESTC) tous accessibles en ligne sur le web.

⁵ *La prosopographie des hommes du livre, Actes du colloque organisé à l'Enssib, Villeurbanne, par le Centre de recherche en histoire du livre les 22 et 23 avril 2005*, réunis par Frédéric Barbier et Dominique Varry. En ligne sur le site de l'Enssib (<http://enssibweb.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notice-1459>).

publications. Il n'est aucunement question d'en rendre compte ici de façon détaillée, puisqu'elles sont présentées plus longuement, par grandes aires géographiques, dans les autres communications à ce colloque. Il s'agira seulement de situer la place tenue par les enquêtes prosopographiques dans l'ensemble de la production scientifique relative à l'histoire de la fabrication, du commerce et de la diffusion du livre et de l'imprimé, sans prendre en considération les études sur la lecture ou les bibliothèques. Comme l'avait déjà observé Ian Willison à propos de la situation de la recherche en histoire du livre dans les Îles britanniques⁶, les recherches prosopographiques sur les professionnels du livre s'insèrent dans un ensemble de travaux développés à plusieurs niveaux d'observation : monographies d'entreprises et de familles, fondées sur l'exploitation d'archives de maison d'édition ou d'archives personnelles, enquêtes sur des groupes de producteurs conduites, pour une période donnée, à l'échelle d'une ville, d'une région, ou, plus rarement, d'un pays, enfin, histoires nationales du livre, inspirées souvent du modèle de *l'Histoire de l'édition française*.

Les études consacrées à des maisons d'édition ont vu le jour en grand nombre, elles ont été plus nombreuses encore pour les périodes les plus récentes car elles ont été favorisées par une politique assez générale d'incitation à la sauvegarde des papiers d'écrivains et des archives d'entreprises. Le dépôt des archives des éditeurs et des imprimeries a été encouragé dans des bibliothèques patrimoniales ou universitaires, par exemple à l'Université de Reading au Royaume-Uni, ou dans des établissements spécialisés placés sous la tutelle de l'état ou sous le patronage d'organisations professionnelles, à l'image, en France du Musée de l'imprimerie de Lyon et de l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine (IMEC), organisme destiné à la conservation des archives d'éditeurs mais qui recueille aussi celles des auteurs. L'accès à ces sources a permis la réalisation de nombreuses monographies consacrées à l'histoire de grands éditeurs contemporains ou plus anciens. Parmi quelques-unes des importantes maisons concernées par de telles études au cours des dernières années, on retiendra, parmi bien

⁶ Ian Willison, « Publishing histories of the book in english-speaking countries », dans Marie-Françoise Cachin et Claire Parfait (dir.), *Histoire(s) de livres. Le livre et l'édition dans le monde anglophone*, Paris, Cahiers Charles V, Université Paris VII, 2002, p. 15-27.

d'autres, Mac Millan au Royaume-Uni⁷, Olschki en Italie⁸, les Orga en Espagne⁹, les éditions de Minuit ou Hachette en France¹⁰. En parallèle à cet effort de conservation et de valorisation des fonds d'entreprises, les synthèses d'histoire nationale du livre se sont enrichies de nouvelles contributions. Au cours des seules dix dernières années sont ainsi parus une *Histoire de l'édition et de la lecture en Espagne, 1472-1914*¹¹, trois volumes de l'histoire du livre en Grande-Bretagne¹², ainsi que, pour l'aire anglophone, un ouvrage sur le livre au Pays de Galles¹³, un volume de *l'Histoire du livre en Amérique*¹⁴, et un de *l'Histoire du livre en Australie*¹⁵.

À mi-chemin entre ces deux types de travaux, monographie d'entreprise ou synthèse globale, prennent place les études fondées sur le rassemblement de biographies individuelles de professionnels du livre. Plusieurs publications parues au cours des toutes dernières années, reposent ainsi sur des

⁷ Elizabeth James (ed.), *Macmillan, a Publishing Tradition*, Basingstoke, Palgrave, 2002.

⁸ *Olschki. Un secolo di editoria, 1886-1986*. Vol. I, a cura di C. Tagliaferri: *La libreria antiquaria editrice Leo S. Olschki (1886-1945)* - Vol. II a cura di S. De Rosa: *La casa editrice Leo S. Olschki (1946-1986)*. Firenze, Olschki, 1986, ainsi que : *Editoria sciringo di cultura: la Casa Editrice Leo S. Olschki. Per il 40° anniversario della scomparsa di Aldo Olschki. Atti della Giornata di studio (Mantova, Teatro Accademico del Bibiena, 22 marzo 2003)*, a cura di A. Castaldini, Firenze, Olschki, 2004.

⁹ Nicolás Bas Martín, *Los Orga : una dinastía de impresores en la Valencia del siglo XVIII*, Madrid, Arco/Libros.S.L., 2005.

¹⁰ Anne Simonin, *Les Éditions de Minuit, 1942-1955 : le devoir d'insoumission*, Paris, IMEC éd., 1994 ; Jean-Yves Mollier, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

¹¹ *Historia de la Edición y de la lectura en España, 1472-1914*, bajo la dirección de Victor Infantes, François Lopez, Jean-François Botrel, Madrid, Fundación German Sanchez Ruiperez, 2003.

¹² John Barnard, D. F. Mc Kenzie (eds), *The Cambridge History of the Book in Britain*, vol. 3, 1400-1557, 1999 vol. 4, 1557-1695, 2002, vol 2., 1100-1400, 2008.

¹³ Philip Henry Jones and Eiluned Rees (eds.), *A Nation and its Books : a History of the Book in Wales*, Aberystwyth, The National library of Wales in association with the Aberystwyth Centre for the Book, 1998.

¹⁴ David D. Hall, *A History of the Book in America*, Worcester (Mass.) American Antiquarian Society, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

¹⁵ Martin Lyons and John Arnold, *A History of the Book in Australia, vol. 2, 1891-1945 : a National Culture in a Colonised Market*, St Lucia, University of Queensland Press, 2001.

enquêtes prosopographiques de grande ampleur, à l'instar du vaste chantier de recensement des éditeurs italiens du XIX^e siècle qui a abouti à la publication en 2004 d'un répertoire enregistrant plus de 9000 individus actifs dans la péninsule au cours de ce siècle¹⁶. De même, l'ambitieux projet dirigé à Vienne par Peter Frank « Topographie des Buchwesens der Habsburgermonarchie, 1750-1850 » repose sur un recensement aussi exhaustif que possible des professionnels impliqués dans la fabrication et le commerce du livre dans les territoires anciennement sous domination autrichienne et a inspiré la constitution de bases de données prosopographiques sur les gens du livre dans plusieurs de ces pays¹⁷. Deux volumes issus de cette enquête, consacrés aux villes de Prague et de Vienne, ont été publiés¹⁸. Pour ce qui concerne la France, différentes opérations se déroulent en parallèle. Le service de l'Inventaire général de la Bibliothèque nationale poursuit la réalisation de son répertoire de libraires et d'imprimeurs, disponible en deux versions, l'une accessible en ligne par l'intermédiaire du catalogue *BN-Opale Plus*, l'autre publiée sous forme de livraisons imprimées périodiquement réactualisées¹⁹. La Bibliothèque préside aussi à la publication des importants travaux de Philippe Renouard sur les éditions et sur les libraires parisiens du XVI^e siècle²⁰. Une autre enquête a été engagée

¹⁶ *Editori Italiani dell'Ottocento. Repertorio*, A cura di Ada Gigli Marchetti, Mario Infelise, Luigi Mascilli Migliorini, Maria Iolanda Palazzolo, Gabriele Turi in collaborazione con la Fondazione Arnoldo e Alberto Mondadori, Milano, Franco Angeli, 2004, 2 vol.

¹⁷ Notamment la Slovaquie, la Roumanie et la Hongrie. Voir, à ce sujet, Istvan Monok, « Gens du livre en Hongrie, 1473-1948, une base de données », dans *La prosopographie des hommes du livre, op. cit.*, p. 105-113.

¹⁸ Alena Köllner, *Buchwesen in Prag. Von Vaclav M. Kramerus bis Jan Otto*, Wien, Praesens, 2000 ; Peter R. Frank, Johannes Frimmel, *Buchwesen in Wien, 1750-1850. Kommentiertes Verzeichnis der Buchdrucker, Buchhändler und Verleger*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008.

¹⁹ Dernière édition parue ; Jean-Dominique Mellot, Elisabeth Queval, avec la collaboration d'Antoine Monaque, *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1500-vers 1810). Nouvelle édition mise à jour et augmentée (5200 notices)*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2004.

²⁰ *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle, ouvrage publié d'après les manuscrits de Philippe Renouard*, 5 volumes (Abada-Bonamy) et 4 fascicules parus, Paris, Service des travaux historiques de la ville de Paris, 1964-1995, et *Inventaire chronologique des éditions parisiennes du XVI^e siècle d'après les manuscrits de Philippe Renouard*, 5 volumes parus (1501-1540) Paris, Service des travaux historiques de la ville de Paris, 1972-2004.

sous l'égide du Centre national de la recherche scientifique à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine à Paris et à l'Enssib à Villeurbanne. Elle porte sur les gens du livre au XVIII^e siècle et a donné déjà lieu à la publication de deux premiers volumes, l'un consacré au Nord de la France, paru en 2002, et l'autre à Paris, paru en 2007²¹. Les notices relatives à Lyon, constituées dans le même cadre sous la direction de Dominique Varry, seront prochainement mises en ligne sur le site de l'Enssib. Ces publications récentes s'inscrivent dans la lignée d'initiatives plus anciennes, telles en Grande-Bretagne, celle du *British book trade Index (BBTI)*, créé en 1983, suivi peu après par un *Scottish book trade Index (SBTI)*, instruments de travail destinés à recenser les imprimeurs, libraires, relieurs, et autres personnes actives dans les métiers du livre en Grande-Bretagne jusqu'au milieu du XIX^e siècle actualisant ainsi les informations de l'ancienne série de dictionnaires des libraires datant du début du XX^e siècle²². En Allemagne, les progrès de la recherche en histoire de l'édition et l'avancement de la bibliographie nationale rétrospective ont conduit à donner une nouvelle édition considérablement augmentée de l'ouvrage de référence de Josef Benzing sur les imprimeurs des XVI^e et XVII^e siècles²³.

Sur des corpus plus ou moins étendus et sous des formes variées de publication (de l'édition papier à la base de données en ligne), les historiens disposent

²¹ Frédéric Barbier, avec la collaboration de Sabine Juratic et de Michel Vangheluwe, *Lumières du Nord, Imprimeurs libraires et « gens du livre » dans le Nord au XVIII^e siècle (1701-1789)*. *Dictionnaire prosopographique*, Genève, Librairie Droz, 2002 ; Frédéric Barbier, Sabine Juratic, Annick Mellerio, *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris (1701-1789) : A-C*, Genève, Librairie Droz, 2007.

²² Harry G. Aldis *et al.*, *A Dictionary of printers and booksellers in England, Scotland, and Ireland, and of foreign printers of English books : 1557-1640*, London, 1910 ; Henry R. Plomer, *A Dictionary of the booksellers and printers who were at work in England, Scotland and Ireland from 1641 to 1667*, London, 1907 ; Henry R. Plomer, *et al.*, *A Dictionary of the printers and booksellers who were at work in England, Scotland and Ireland from 1668 to 1725*, London, 1922 ; Henry R. Plomer, *et al.*, *A Dictionary of the printers and booksellers who were at work in England, Scotland and Ireland from 1726 to 1775*, London, 1932.

²³ Christoph Reske, *Die Buchdrucker des 16. Und 17. Jahrhunderts in deutschen Sprachgebiet. Auf der Grundlage des gleichnamigen Werkes von Josef Benzing*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2007. Voir aussi, dans ce recueil, la contribution d'Ursula Rautenberg.

donc désormais dans de nombreux pays de renseignements individualisés sur les acteurs du monde du livre, car toutes ces opérations de collecte de données ont pour point commun de retenir comme unité de référence l'individu ou l'entreprise. Les principales différences observées dans leur mise en œuvre tiennent aux populations prises en compte, au plus ou moins grand degré de raffinement des informations retenues, aux limites chronologiques de l'observation. Tous ces paramètres sont eux-mêmes déterminés par les objectifs assignés à ces recherches selon le cadre dans lequel elles sont développées, mais aussi la configuration géopolitique des pays concernés.

Enjeux et apports de la prosopographie

Les populations prises en compte par ces enquêtes se différencient d'abord surtout en fonction du cadre institutionnel dans lequel s'est effectué leur recensement : inventaires bibliographiques d'un côté ou travaux de recherche historique reposant sur l'exploitation de sources d'archives de l'autre. Lorsqu'elles sont menées parallèlement à la réalisation des catalogues de bibliothèques ou des bibliographies nationales rétrospectives, ces recherches portent en effet essentiellement sur les imprimeurs ou libraires-éditeurs, car elles sont fondées sur des analyses « livre en main » des exemplaires conservés. Les dictionnaires et bases de données exploitant les sources archivistiques sont susceptibles de couvrir un spectre beaucoup plus large de spécialités puisqu'elles peuvent retenir d'autres catégories de gens du livre, les libraires détaillants, mais aussi les apprentis et les compagnons, les colporteurs, ainsi que, parfois des commanditaires et des investisseurs²⁴.

Au sein des bibliothèques, les recherches biographiques sur les libraires se sont surtout développées pour répondre à des exigences documentaires liées aux opérations de catalogage. Celles-ci ont nécessité la mise au point d'instruments auxiliaires pour l'identification des éditions, et notamment de répertoires biographiques permettant de localiser et de dater l'activité des

²⁴ Ce principe est celui retenu par exemple par l'enquête sur le livre dans l'Empire austro-hongrois, ou par celle sur les gens du livre en France au XVIII^e siècle. À l'inverse le répertoire des éditeurs italiens du XIX^e siècle, ou le répertoire d'imprimeurs/libraires de la Bibliothèque nationale de France, retiennent essentiellement des imprimeurs et des libraires éditeurs.

professionnels du livre en fonction de leurs adresses successives et des détails de leur carrière. Pour autant, ces ressources n'ont pas supprimé toutes les difficultés, notamment celles que pose, pour certaines époques, l'usage fréquent des fausses adresses typographiques et des fausses attributions. Pour surmonter ces obstacles, le recours à d'autres méthodes d'analyse, notamment à la bibliographie matérielle, s'est parfois révélé le seul moyen de lever les ambiguïtés. Lorsque cette situation se présente, les enseignements de la prosopographie restent cependant précieux par la bonne connaissance qu'ils sont susceptibles d'apporter aussi bien sur les pratiques frauduleuses des libraires que sur la généalogie des fonds et sur les modes de transmission ou de partage du matériel typographique ou des éditions, pratiques qui restent souvent opaques lorsqu'on ne dispose pas des informations fournies par les documents d'archives. Ce cas précis illustre la complémentarité des attentes respectives des professionnels des bibliothèques et des chercheurs en histoire du livre et le caractère fructueux de leur collaboration. Si comme Jean-Dominique Mellot le soulignait en conclusion de sa contribution au colloque de Lyon en 2005²⁵, l'objet livre demeure la source fondamentale et doit constituer le point de départ de toute recherche historique, la compréhension des mécanismes de circulation des imprimés impose de prendre en considération une documentation généralement conservée hors des bibliothèques. Le premier apport de l'utilisation des recherches sur la prosopographie des libraires est donc d'ordre documentaire et c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles les historiens ont eu recours à cette méthode d'analyse.

Née à l'origine pour pallier le manque de sources en histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge, la prosopographie a été utilisée par les spécialistes d'histoire du livre pour répondre à des contraintes dépendant à la fois de la qualité de la documentation disponible et de certaines particularités géopolitiques. Cette approche a d'abord représenté un moyen de remédier au défaut de conservation des archives professionnelles des libraires et des imprimeurs et à la dispersion de leurs éditions. Cela était, à l'évidence, particulièrement vrai pour les périodes les plus anciennes et il est significatif à

²⁵ Jean-Dominique Mellot, « Entre professionnels des bibliothèques et historiens du livre : le défi prosopographique du Répertoire d'imprimeurs/libraires de la Bibliothèque nationale de France », dans *La prosopographie des hommes du livre*, op. cit., p. 95-105.

cet égard que les premiers répertoires biographiques de libraires aient concerné la période incunable et le XVI^e siècle et qu'ils aient été souvent dus à l'initiative de libraires ou de bibliographes, avant d'être relayés par les instruments produits dans le cadre de bibliothèques²⁶. C'est d'ailleurs au travail et au nom d'un libraire érudit, Philippe Renouard, que demeure attachée en France l'initiative du répertoire des libraires parisiens du XVI^e siècle précédemment évoqué et toujours en cours de réalisation à la Bibliothèque nationale. L'un des phénomènes nouveaux de l'évolution actuelle des recherches est l'application de la prosopographie à des périodes beaucoup plus proches de nous et pour lesquelles l'utilisation de cette méthode a davantage été justifiée par la nécessité de reconstituer la géographie de la production du livre dans des espaces dont l'unité politique n'était pas encore – ou pas durablement – fixée. Ainsi les historiens du livre des Pays-Bas ont été parmi les premiers à se doter d'un thésaurus d'imprimeurs et libraires pour mieux appréhender une géographie multipolaire dans laquelle les professionnels du livre se répartissaient et se déplaçaient entre différents centres urbains²⁷. Et le processus d'unification tardif de l'Italie du XIX^e siècle, ou la mosaïque de peuples placés sous domination autrichienne aux XVIII^e et XIX^e siècles confrontaient les historiens de ces espaces politiques à une géographie du livre très dispersée.

Par contraste, dans les pays plus précocement unifiés et fortement centralisés comme la France ou l'Angleterre, les recherches prosopographiques sont venues prolonger d'autres approches exploitant les archives du pouvoir central et des puissantes corporations urbaines des grandes villes, comme Londres, Paris ou Rouen. Plus récemment la prosopographie a été mobilisée pour explorer les centres secondaires et les marges que les premières recherches avaient laissés dans l'ombre. En France, l'enquête sur la prosopographie des hommes du livre dans le Nord a ainsi fait surgir une quantité d'acteurs jusqu'alors inconnus. Dans les Îles britanniques, le dévelop-

²⁶ Parmi lesquels, on signalera outre Harry G. Aldis, *et al.*, *Dictionary of Printers and Booksellers in England, Scotland and Ireland*, *op. cit.*, 1910 ; Anne Rouzet, *et. aL.* *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et éditeurs des XV^e et XVI^e Siècles dans les limites géographiques de la Belgique actuelle*, Nieuwkoop. B. de Graaf, 1975.

²⁷ J.A. Gruys; C. de Wolf, *Thesaurus 1473-1800. Nederlandse boekdrukkers en boekverkoopers. Met plaatsen en jaren van werkzaamheid*. Nieuwkoop 1989.

pement des recherches sur les imprimeries et les libraires de province est venu enrichir les *British* et *Scottish book trade Index*, tandis que se développaient les recherches sur les régions périphériques²⁸. Les territoires germaniques présentent en quelque sorte un cas de figure intermédiaire par rapport aux deux modèles précédents : malgré la similitude de leur situation politique avec celle de l'Italie du XIX^e siècle, la structuration du commerce du livre autour des foires de Francfort et de Leipzig assurait une vue d'ensemble du monde de l'édition tandis que la bonne conservation des fonds professionnels rendait possible la réalisation de nombreuses monographies de maisons d'édition. Enfin, dans l'aire hispanique, Jean-François Botrel a pu souligner les différences d'approche constatées entre les études portant sur le territoire espagnol et celles qui concernent les anciennes colonies : alors que l'intérêt pour les parcours individuels des libraires semble resté faible en Espagne, l'histoire du livre et de l'édition au Mexique ou au Brésil lui a réservé une bien meilleure part²⁹. Des réalités géopolitiques contrastées ont donc présidé au rôle dévolu aux études prosopographiques. Alors qu'elles semblent un préalable indispensable dans le cas de l'Autriche ou de l'Italie, mais aussi semble-t-il du Mexique, du XIX^e siècle, elles ont représenté, pour les recherches relatives à la même période, plutôt un outil complémentaire d'information et d'analyse pour la France, l'Angleterre et l'Espagne.

Les données réunies dans le cadre des enquêtes prosopographiques ont été exploitées par les chercheurs pour situer la position des gens du livre dans le paysage social et culturel de leur temps, mais un autre intérêt de ces recherches pour l'histoire du livre a été de définir ou de préciser la structure économique de la production et l'organisation du marché de l'imprimé. L'enquête sur les éditeurs italiens du XIX^e siècle a ainsi permis de dresser

²⁸ Sur l'Écosse, voir notamment Richard B. Sher, *The Enlightenment and the Book. Scottish Authors and Their Publishers in Eighteenth-Century Britain, Ireland and America*, Chicago ; London, The University of California Press, 2006 ; sur l'Irlande, Michael Pollard, *A Dictionary of the Dublin book trade, 1550-1800, based on the records of the Guild of St Luke The Evangelist*, Dublin and London, The Bibliographical society, 2000, ouvrage qui recense près de 2200 professionnels du livre ayant exercé dans la ville.

²⁹ Jean-François Botrel, « De la confrérie à l'association : la mémoire professionnelle des gens du livre en Espagne », dans *La prosopographie des hommes du livre*, *op. cit.*, p. 81-93.

le portrait d'une activité encore techniquement très artisanale, et disséminée entre de très nombreuses localités : près de 800 dans toute l'Italie en un temps où d'autres états voisins, comme la France ou l'Italie, étaient déjà amplement engagés dans une production imprimée de type industrielle en voie de concentration³⁰. Pour la région du Nord de la France au siècle des Lumières, le recensement a fait apparaître des marchands ou des boutiques de vente de livres dans des lieux considérés jusqu'alors comme entièrement dépourvus de toutes ressources en la matière. Il a, de ce fait, conduit à reconsidérer l'armature commerciale du livre et les logiques de circulation de l'imprimé à l'intérieur et hors de la région. Enfin, dans les grands centres d'édition européens, la connaissance précise des acteurs et de leur implantation a permis de mieux appréhender la place tenue par ces activités dans la configuration des espaces urbains³¹.

Pour valoriser plus encore les acquis de ces recherches, deux voies d'approfondissement semblent se dessiner. La première réside dans l'extension des corpus du côté de la distribution par une meilleure prise en compte de la diversité des agents de diffusion des imprimés que certaines de ces enquêtes, notamment celles qui sont menées sur la monarchie des Habsbourg et sur la France du XVIII^e siècle, ont mise en lumière. Le repérage de ces acteurs suppose de mobiliser, non seulement les archives professionnelles des libraires lorsqu'elles subsistent, mais aussi les sources judiciaires ou policières qui éclairent la face la plus occulte de cette circulation, les archives notariales, personnelles et familiales susceptibles de livrer des informations sur les relations établis par les libraires avec leurs principaux interlocuteurs. Ceux-ci peuvent être des confrères mais aussi des auteurs, des clients et toutes sortes d'autres intermédiaires dont les noms sont mentionnés dans les correspondances ou apparaissent sur les billets, les relevés

³⁰ Gabriele Turi, « Le système éditorial en Italie, XIX^e-XX^e siècles », dans Jacques Michon et Jean-Yves Mollier (éd.), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde, du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Québec, Les Presses de l'Université Laval ; Paris, L'Harmattan, 2001, p. 268-279.

³¹ Robin Myers, Michael Harris and Giles Mandelbrote (eds), *The London Book Trade : Topographies of Print in the Metropolis from the Sixteenth Century*, New Castle DE and London, 2004 ; Jean-Dominique Mellot, « Pour une géographie urbaine des métiers du livre. Réflexions sur l'évolution du cas lyonnais (fin XV^e-début XIX^e siècle) », *Histoire et civilisation du livre. Revue Internationale*, 2, 2006, p. 53-68.

de créances ou les livres de comptes. Des recherches plus systématiques menées sous cet angle complèteraient la géographie de la production par une meilleure connaissance des échanges et du marché intérieur du livre dans les états européens. Elles pourraient conduire à réévaluer le rôle tenu par certaines professions, notamment par les colporteurs, les marchands ambulants et d'autres vendeurs occasionnels, mais aussi par les gens de lettres et les savants, les ecclésiastiques, les maîtres d'écoles et les précepteurs, dans la pénétration des imprimés à l'échelle locale et dans la généralisation de leur usage. Dans une seconde étape, il sera toutefois nécessaire de s'émanciper du cadre national dans lequel les enquêtes prosopographiques s'inscrivent généralement pour envisager la circulation des imprimés – à la fois comme objet matériel (« marchandise ») et comme objet intellectuel (« ferment ») – dans une dynamique qui, dans la réalité, se joue le plus souvent des frontières politiques.

Circulations internationales et réseaux du livre

Parce qu'elles sont le plus souvent développées dans un cadre national, les enquêtes prosopographiques menées sur les gens du livre dans les différents pays se sont cantonnées généralement aux territoires enserrés à l'intérieur d'un espace politique commun. Cette situation rend possible, à terme, des comparaisons entre entités nationales, mais il semble aussi que les résultats de ces recherches pourraient être mobilisés en vue de comprendre comment se construisent et s'organisent, au-delà des frontières des états, les échanges des savoirs, des idées et des textes, à travers la circulation des hommes et des livres. Une telle perspective, qui s'inscrit pour partie dans la problématique des réseaux et de leur rôle dans la structuration des espaces culturels³², semblerait pouvoir constituer un axe particulièrement prometteur dans le domaine de l'histoire du livre³³.

³² Voir notamment Frédéric Barbier, Matthias Middell (dir.), *Netzwerke des Buchwesens : die Konstruktion Europas vom 15. bis zum 20. Jh.*, (actes du colloque de Leipzig, mars 2005), Budapest, OSZK, (sous presse) ; Christophe Charle (dir.), *Capitales européennes et rayonnement culturel : XVIII^e-XX^e siècle*, (actes de la table ronde franco-italienne, 1^{er}-2 mars 2002), Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2004.

³³ Voir les actes très suggestifs du colloque *Le livre voyageur. Constitution et dissémination des collections livresques dans l'Europe moderne*, édités par Dominique Bougère-Grandon, Paris, Klincksieck, 2000.

La mobilité des hommes est en effet une donnée quasi-constitutive de l'histoire de la production imprimée depuis les premiers temps de l'adoption du nouveau procédé de fabrication des livres et de sa dissémination à travers les villes d'Europe par les proto-typographes originaires d'Allemagne³⁴. Elle se prolonge cependant bien au-delà de cette période pionnière et constitue en réalité un phénomène permanent, seulement amplifié à certaines époques sous l'effet des événements politiques ou religieux, par exemple, à l'époque de la Réforme³⁵, ou après la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV et l'exode des huguenots français vers les Provinces-Unies, l'Angleterre, la Suisse et les pays germaniques, ou encore, au XIX^e siècle, avec le repli à Paris et dans les villes du Nord de l'Italie, de libraires allemands fuyant la répression en vigueur dans leur pays. Dans ces différents exemples, les déplacements sont placés sous le signe de l'exil, mais les logiques à l'œuvre ne s'inscrivent pas toujours, loin s'en faut, dans ce contexte. Les transferts de boutique d'une ville à l'autre ou les fondations de succursales des grandes maisons de librairie, observées dès l'époque où Christophe Plantin confie à son gendre Gilles Beys la charge de diriger l'officine parisienne à l'enseigne du Compas d'or³⁶, relèvent de stratégies professionnelles et commerciales délibérées.

Pour l'étude de ces circulations trans-nationales des professionnels du livre, souvent organisées sur des bases familiales, les acquis de la prosopographie pourraient prendre toute leur place et ont d'ailleurs déjà fait leurs preuves ainsi que l'illustrent quelques exemples empruntés au XVIII^e siècle³⁷. L'un des plus convaincants est sans doute celui des libraires issus des réseaux de colporteurs briançonnais étudiés par Laurence Fontaine. Ces marchands ambulants sont en effet nombreux à se fixer de façon temporaire

³⁴ Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIII^e-XVI^e siècle)*, Paris, Belin, 2006.

³⁵ Jean-François Gilmont, « Les circuits européens du livre réformé au XVI^e siècle », in *Le livre voyageur, op. cit.*, p. 108-128.

³⁶ *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle, op. cit.*, t. III, p. 312.

³⁷ Mais une démonstration similaire pourrait être faite pour d'autres périodes, comme le montre les liens familiaux mis en lumière par Jean-François Gilmont à l'époque de la Réforme entre le colporteur Jacques Vrommon, arrêté en 1563 près d'Armentières, son cousin libraire à Heidelberg et un autre cousin par alliance libraire à Lyon. J.-F. Gilmont, « Les circuits européens », art. cité, p. 109-110.

ou définitive dans les villes de l'Europe du Sud au XVIII^e siècle, en Italie, en Espagne et au Portugal : dans la seule ville de Lisbonne par exemple, quatorze des dix-sept libraires présents dans la seconde moitié du XVIII^e siècle étaient originaires de cette région des Alpes³⁸. Le repérage des patronymes et la connaissance précise des origines de ces individus ont seuls permis de faire émerger ce véritable réseau commercial organisé autour de la vente des imprimés. De façon analogue, l'enquête menée sur les gens du livre dans le Nord de la France à la même période a mis en évidence un groupe très actif de marchands de livres ambulants tous originaires de Normandie et plus précisément de quelques villages du Cotentin, presque tous situés entre Avranches et Coutances³⁹. Le répertoire des libraires et marchands de livres français en Russie, établi par Vladislav Rjeoustki⁴⁰, enregistre aussi, à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, un certain nombre de vendeurs de livres de statuts très divers, dont une fraction seulement appartient au milieu des libraires établis. Parmi eux figurent quelques noms connus pour appartenir à des familles impliquées ailleurs dans les activités du livre. Ainsi, le Strasbourgeois François Dominique Riss, venu de Vienne à Saint-Pétersbourg comme commissionnaire des frères Gay, et qui monte sa propre librairie à Moscou en 1795, et très vraisemblablement apparenté à Daniel Riss, commis de la veuve Stochdorf, libraire à Strasbourg, arrêté avec elle en 1773 et conduit à Paris à la Bastille pour commerce de livres prohibés. De telles connexions familiales ou professionnelles entre des acteurs géographiquement dispersés ne sont pas rares, et elles constituent l'un des points d'ancrage des dynamiques des échanges dans le monde du livre. La confrontation des informations prosopographiques recueillies dans chaque pays permet précisément de mettre à jour ces relations, et de reconstituer ainsi un premier maillage du réseau, grâce au repérage des déplacements d'un même individu entre différents lieux d'activité ou à l'identification des membres de même famille ou de même origine exerçant simultanément dans différentes places de librairies.

³⁸ Laurence Fontaine, *Histoire du colportage en Europe*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 72-73.

³⁹ F. Barbier, *Libraires du Nord*, *op. cit.*, p. 63-68.

⁴⁰ Vladislav Rjeoustski, « La librairie à Saint-Pétersbourg : trois ' nations ' et trois histoires », *La prosopographie des hommes du livres*, *op. cit.*, p. 18-46.

Les acteurs de la diffusion de l'imprimé ne se recrutent toutefois pas seulement au sein des métiers du livre, mais aussi dans de nombreuses autres catégories d'individus et de professions. Certains sont des usagers, à l'instar des étudiants hongrois qui rapportent dans leurs pays des ouvrages qu'ils se sont procurés à l'occasion de leurs pérégrinations universitaires en Europe. Il arrive aussi parfois que des auteurs se transforment en intermédiaires commerciaux, et presque en commis voyageurs. Ainsi, à la fin du XVIII^e siècle, l'astronome Jérôme Delalande se charge d'approvisionner des libraires parisiens en ouvrages provenant de Saint Pétersbourg et de Berlin⁴¹. Cette forme de distribution à l'échelle individuelle ne concerne toutefois que des transactions limitées et n'intervient donc que de façon secondaire face à un négoce de bien plus grande ampleur dans lequel ce ne sont plus les hommes, mais les ballots d'imprimés qui franchissent les frontières.

La circulation des livres dépend étroitement des structures de la production, car les lieux de consommation des imprimés ne coïncident pas nécessairement avec ceux de fabrication, et une telle situation impose des mouvements, parfois à longue distance, des objets imprimés. Parmi les méthodes d'investigation qui permettent d'analyser les flux ainsi établis, par exemple les exportations à partir des Provinces-Unies aux XVII^e et XVIII^e siècles, ou l'envoi de livres imprimés en Europe à destination du marché d'Amérique latine, les approches de type prosopographique sont susceptibles d'enrichir les enseignements des monographies d'entreprises ou des statistiques d'origine étatique. De ce point de vue, l'enquête menée en Autriche, peut apparaître comme exemplaire, car elle porte sur un espace politique très étendu, marqué par le multilinguisme, puisqu'il inclut au moins une dizaine de groupes ethno-linguistiques différents, des Pays-Bas autrichiens, à la Lombardie et la Toscane ou à la Hongrie. La recherche porte précisément sur la question de la contribution du livre à la construction de l'identité culturelle des différents peuples inclus dans l'Empire. L'analyse des réseaux du livre, fondée sur le recensement des entreprises liées à ce commerce, a mis en évidence, à côté de l'activité des grands centres urbains les plus importants de la branche d'activité : Vienne, Prague, Bratislava, Buda et Pest – l'importance de la circulation des livres dans les

⁴¹ Sabine Juratic, « Publier les sciences au 18^e siècle : la librairie parisienne et la diffusion des savoirs scientifiques », *Dix-huitième siècle*, n°40, 2008, p. 301-313 [310].

régions plus périphériques. Dans les territoires sous domination des Habsbourg, hiérarchisation politique, logiques commerciales et identités culturelles forment le terreau sur lequel se construisent les circuits de diffusion des imprimés.

Dans le cas autrichien, le critère politique est déterminant pour délimiter l'espace d'observation de ces circulations. Mais d'autres enquêtes sont définies en fonction de paramètres différents, par exemple le genre ou le contenu des textes⁴², les usages auxquels ils sont destinés⁴³, ou l'unité linguistique des éditions. C'est dans cette dernière perspective que nous avons engagé à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine, en liaison avec un programme de recherche plus vaste en cours de développement⁴⁴, une analyse portant sur la diffusion des imprimés en langue française en Europe pour la période qui couvre l'époque classique et le premier XIX^e siècle. L'enjeu est de comprendre comment s'organisent la production et les circulations du livre en français, à l'intérieur et hors du territoire national, à un moment où cette langue bénéficie d'une audience croissante parmi les élites cultivées européennes, au point parfois de servir de médiation – alors même que le latin perd progressivement ce rôle – pour assurer la diffusion d'écrits d'auteurs non francophones. Le cheminement des textes est en effet le troisième élément à prendre en considération et la question des langues de leur transmission y est étroitement associée. L'un des volets de notre enquête sera donc consacré à l'étude de l'évolution des politiques de traductions en français. Dans un premier temps, les investigations se restreindront à la France. Mais, pour être mené à bien, un projet de ce type exige une coopération internationale que le seul recensement des ouvrages et des hommes qui les produisent ou les distribuent rend indispensable et qu'impose

⁴² Par exemple les recherches en cours de Juliette Guilbaud sur la diffusion du livre janséniste en Europe.

⁴³ Cas de figure illustré par l'enquête *Ars mercatoria*, fondée sur la reconstitution et l'analyse de la bibliographie rétrospective des livres à l'usage des marchands. *Ars mercatoria. Handbücher und Traktate für den Gebrauch des Kaufmanns, 1470-1820 : eine analytische Bibliographie*, hrsg. Jochen Hoock, Pierre Jeannin, Paderborn: Schöningh, 3 vol. parus depuis 1991.

⁴⁴ « De l'internationalisation culturelle en Europe (1750-1950), Mesurer les circulations internationales et transnationales », projet en cours à l'École normale supérieure de Paris, sous la direction de Christophe Charle et de Blaise Wilfert.

aussi la nécessaire comparaison avec des analyses menées sur d'autres périodes ou sur d'autres langues vernaculaires⁴⁵.

Si une étude des publications en français paraît légitime pour éclairer la question des réseaux de la librairie internationale et celle des circulations culturelles en Europe à l'époque que nous considérons, l'ampleur finale donnée au projet demeure tributaire de la possibilité de former un groupe de recherche, associant historiens et professionnels des bibliothèques de différents pays européens. Il resterait ensuite à résoudre le problème des échanges et de la communication des informations entre les membres de cette équipe. Lors de la rencontre sur la prosopographie tenue à Villeurbanne en 2005, il avait été souhaité la création d'un site, localisé au sein d'une institution, et destiné à la mise en ligne des renseignements recueillis par les chercheurs associés aux projets en cours. Malgré la multiplication, au cours des trois années écoulées, des sites spécialisés en histoire du livre, le vœu émis à cette époque n'a pas trouvé de réalisation pleine et entière et conserve donc toute son actualité. Le perfectionnement des savoir-faire informatiques et la sophistication croissante des sites existants⁴⁶ rendent peut-être moins utopique aujourd'hui la possibilité de constituer cette base de données cumulative sur la prosopographie européenne des gens du livre ou, au moins, de créer un portail spécialisé qui aurait pour vocation de rassembler et d'organiser l'accès aux renseignements disponibles en ligne tout en faisant office de forum d'échange pour la poursuite des recherches.

À la faveur des développements des enquêtes prosopographiques conduites un peu partout depuis cinquante ans, le « petit monde » évoqué en 1958

⁴⁵ La bibliographie rétrospective *French Vernacular Books : Books published in the French Language before 1601 / Livres vernaculaires français : Livres imprimés en français avant 1601*, éd. par Andrew Pettegree, Malcolm Walsby et Alexander Wilkinson, Leyde, Brill, 2007, offre à cet égard un premier point de comparaison en amont.

⁴⁶ Voir, dans les actes de ce colloque, la contribution de Christof Capellaro sur le portail *B2I* développé à l'Université d'Erlangen. On mentionnera aussi pour la richesse de leurs informations prosopographiques le site *Bibliopolis* de la Bibliothèque royale des Pays-Bas (<http://www.bibliopolis.nl/>) et celui de Ian Maxted qui donne accès à de nombreuses données prosopographiques sur les professionnels du livre au Royaume-Uni (<http://bookhistory.blogspot.com/>).

par Lucien Febvre et Henri-Jean Martin a connu une expansion que les auteurs de *L'apparition du livre* n'avaient vraisemblablement pas imaginée. L'historien a aujourd'hui à sa disposition, dans une grande partie de l'Europe, une masse de renseignements sur de nombreuses catégories de professionnels : les hommes et – parfois – les femmes du livre⁴⁷, les maîtres, compagnons et apprentis, les fondeurs de caractères, les imprimeurs et les libraires, les relieurs, les illustrateurs, les graveurs et marchands d'estampes, sans compter les auteurs, mais aussi les collectionneurs et les lecteurs. Cette surabondance confronte les chercheurs à de nouvelles difficultés, et ce d'autant plus qu'à une époque où l'usage d'Internet bouleverse les habitudes de travail et les méthodes des historiens, l'accroissement exponentiel des données mises en ligne rend de plus en plus illusoire pour un individu isolé l'espoir de dominer des ressources documentaires démultipliées. Entre la tentation du repli sur soi et celle de l'enrichissement sans fin de notices biographiques de professionnels du livre, il semble plus que jamais nécessaire de concevoir des projets qui permettent de mieux maîtriser des informations foisonnantes, mais éparses, et d'en proposer des analyses synthétiques. Le chantier proposé – encore largement programmatique – d'une étude de la circulation internationale des textes à partir du cas des livres en français, à la lumière des savoirs prosopographiques accumulés depuis un demi-siècle et des apports des nouvelles bases de données bibliographiques nationales, pourrait représenter l'un des moyens de valoriser ces gisements documentaires tout en créant une dynamique de coopération européenne en histoire du livre.

⁴⁷ Auxquelles le bibliographe canadien Roméo Arbour a choisi de consacrer ses derniers ouvrages : Roméo Arbour, *Les femmes et les métiers du livre en France, de 1600 à 1650*, Chicago, Garamond press ; Paris, Didier érudition, 1997 et, du même auteur, *Dictionnaire des femmes libraires en France (1470-1870)*, Genève, Droz, 2003.

Zum Konzept
einer historisch-sozialwissenschaftlicher
buch-und pressewissenschaftlicher
Forschung in Ungarn.

(Paradigmenwechsel, Problemfelder, Perspektive)*

Dorottya Lipták

Die Studie bietet im Anschluss an die ähnlich ausgerichteten Forschungen zur Geschichte des Habsburgerreiches einen aktuellen Überblick über die ungarischen Buch- und mediengeschichtlichen Forschungen, wobei insbesondere auf die Perspektiven und die uns bevorstehenden Aufgaben eingegangen wird.

Im Fokus stehen die Forschungen zum 19. Jahrhundert.

Wenn ich mir die vorangegangenen Jahrhunderte anschau - gemeint sind in erster Linie das 17. -18. Jahrhundert und das erste Drittel des 19. - muss ich sagen, dass es sowohl mit buch- und pressegeschichtlichen als auch mit lesegeschichtlichen Forschungen gut aussieht. Es entstanden Serien

* Die Studie wurde im Rahmen der Forschungsgruppe ‚Res libraria Hungariae‘ der Ungarischen Akademie der Wissenschaften erstellt.

und es erschienen Handbücher zur Verarbeitung der Buchkultur mehrerer Jahrhunderte, bestimmte Detailfragen wurden in Studien analysiert¹.

Das gleiche kann von der Gesamtheit des 19. Jahrhunderts jedoch überhaupt nicht behauptet werden. Dies ist auf mehrere Gründe zurückzuführen. Vorerst möchte ich hervorheben, dass es bis letztes Jahr keine selbstständige, institutionalisierte wissenschaftliche Werkstatt zur Erforschung dieser

¹ Eine Auswahl aus der Literatur des vorangegangenen Jahrzehnts, mit besonderer Berücksichtigung der buch- und lesegeschichtlichen Werkstatt an der Universität Szeged: Madas, Edit und Monok, István: *A könyvkultúra Magyarországon a kezdetektől 1800-ig*. (Buchkultur in Ungarn von den Anfängen bis 1880). Budapest 2003; Kókay, György: *Geschichte des Buchhandels in Ungarn*, Wiesbaden 1990; Monok, István: *Könyvkatalógusok és könyvjegyzékek Magyarországon, 1526-1720. Forrástipológia, forráskritika, forráskiadás*. (Buchkataloge und Bücherverzeichnisse in Ungarn, 1526-1720, Quellentypologie, Quellenkritik, Quellenausgabe. Arbeiten zur Lesegeschichte) Bd. V. Szeged 1993; Bibliotheken in Güssing im 16. und 17. Jahrhundert. Herausgegeben von Monok, István und Ötvös, Péter. Band II: Monok, István; Ötvös, Péter; Zvara, Edina: *Balthasar Batthyány und seine Bibliothek*. Red. von István Monok. Eisenstadt 2004. (Burgenländische Forschungen. Sonderband XXVI); *Humanistes du Bassin des Carpates. I. Traducteurs et éditeurs de la Bible*, par István Monok, Edina Zvara, avec la collaboration de Eva Márza. Turnhout 2008 (Europa humanistica. 5). Monok, István: *A Rákóczi-család könyvtárai* (Bibliotheken der Familie-Rákóczi, 1588- 1660) Szeged 1996, Scriptum. (Bibliotheken im Karpatenbecken der frühen Neuzeit I.) LII; *Magyarországi magánkönyvtárak III. Bányavárosok olvasmányai 1533-1750*. (Private Bibliotheken in Ungarn III. Die Lektüre der Bergbaustädte 1533-1750). Red. István Monok Budapest- Szeged 2003; Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmak történetéhez (Datensammlung zur Geschichte unserer geistigen Bewegungen im 17-18. Jahrhundert 13/3) XXII; Erdélyi könyvesházak (Bibliotheken in Siebenbürgen) Band IV/1-2. *Lesestoffe der siebenbürgen Sachsen, 1575-1750*. Herausgegeben von István Monok, Péter Ötvös, Attila Verók. Budapest 2004 (Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmak történetéhez 16/4/1-2.) LII. 1088 S. Monok, István: *Vingt ans de recherche sur la culture du livre dans le bassin des Carpates*. In: *Revue française d'histoire du livre*. Genève, Droz 2001 [2002]. S. 199-222. Vásárhelyi, Judit: *Bibliographische Forschungen zu den ungarischen Drucken vor 1801 in der Herzog-August-Bibliothek Frankfurt a. M.*: Klostermann 1987, S. 115-123. Tóth, István György: *Literacy and written culture in early modern Central Europe*. Budapest, New York 2000; Lipták, Dorottya: *Verlagswesen, Bücherkunde- und Buchgeschichtsforschungen in Ungarn gestern und heute*. In: *Referate und Protokolle der Deutschen Buchwissenschaftlichen Gesellschaft*. Band 2. Wiesbaden 2001. S. 10-24.

Disziplin gab. Es entstand so eine paradoxe Situation: An den traditionell vorhandenen literaturgeschichtlichen, kultur- und bildungsgeschichtlichen, sowie bibliothekswissenschaftlichen Lehrstühlen gibt es zwar teilweise eine buch- und pressegeschichtliche Forschung wie etwa in Deutschland, aber nicht im inhaltlichen, sondern im institutionellen, strukturellen Sinn. Die Buchwissenschaft gehört zum Beispiel in Mainz zur Geschichtswissenschaft, in München zur Germanistik und in Leipzig zur Kommunikations- und Medienwissenschaft.

Gleichzeitig schossen in Ungarn in den letzten anderthalb Jahrzehnten eine Menge Universitäts- und Hochschullehrstühle aus dem Boden, die sich auch dem Unterricht der Medien- und Kommunikationswissenschaft des 20. und 21. Jahrhunderts widmeten². Dort, wo Journalisten, Redakteure und Public Relations-Fachleute ausgebildet werden. Innerhalb der Informationswissenschaften steht die technische Entwicklung im Zentrum. Auf dem Gebiet der Kommunikationswissenschaften sind theoretische Zusammenfassungen erschienen, in denen die Fragen aus sozialpsychologischen, semiotischen, phänomenologischen, kybernetischen und soziokulturellen Aspekten analysiert werden. Dabei werden historische Fragen in den Hintergrund gedrängt, betont wird die empirische Kommunikations- und Medienforschung.

Nachdem dieser Widerspruch, die dahinter stehende inhaltliche Lücke erkannt worden war, erarbeitete ich ein Projekt, dass die Geschichte des geschriebenen Wortes (Buch und Presse) im langen 19. Jahrhundert systematisch untersuchen will. Dabei konzentriere ich mich auf die Periode zwi-

² Die Erreichbarkeit der wichtigsten Lehrstühle im Bereich Medien- und Kommunikationswissenschaft: Budapesti Műszaki Egyetem Szociológiai és Kommunikáció Tanszék <http://szoc.bme.hu/tanszek>; Eötvös Loránd Tudományegyetem Institute for Art Theory and Media Studies <http://emc.elte.hu/www/indexalap.phtml/mediakurzusok>; Budapesti Kommunikációs és Üzleti Főiskola <http://www.bkf.hu/index>; Budapesti Gazdasági Főiskola <http://www.kkf.hu/kepzes>; Zsigmond Király Főiskola <http://www.communicatio.hu/mktt/dokumentumok>; Szegedi Egyetem Kommunikáció-és Médiatudományi Tanszék <http://media.bibl.u-szeged.hu>; Pécsi Tudományegyetem Kommunikáció-és Médiatudományi Tanszék <http://www.communicatio.hu/mktt/dokumentumok>; Kodolányi János Főiskola Kommunikáció-és Médiatudományi Tanszék <http://www.kodolanyi.h/intezetek/>; Eszterházy Károly Főiskola Kommunikáció-és Médiatudományi Tanszék <http://tik.ektf.hu/dl/szakleirasok>; Dunaujvárosi Főiskola <http://portal.duf.hu/main>; Nyugat-Magyarországi Egyetem Kommunikáció-és Médiatudományi Tanszék <http://kommunikacio.bdf.hu>.

schen 1850 und 1920, da mit dem Auftauchen der Massenproduktion in den Forschungen in Ungarn die deutlichsten Defizite zu sehen sind. Zu diesem Zweck wurde mit der Unterstützung der Ungarischen Akademie der Wissenschaften und der Széchényi Nationalbibliothek die Arbeitsgruppe ‚19. Jahrhundert‘, welche ihre Tätigkeit 2007 aufnahm, innerhalb der Forschungsgruppe ‚Res libraria Hungarie‘ gegründet.

I. Thesen

Das erarbeitete Konzept stellt zwei Grundthesen auf:

1. Der eine Grundsatz besteht darin, dass wir die Geschichte des Buches und der Presse als Teil der Sozialgeschichte, die alle Bereiche des gesellschaftlichen Lebens umfasst, im weitesten Sinne auffassen. Das heißt, wir wollen bewusst die in Ungarn im Gegensatz zu internationalen Tendenzen immer noch vorhandene Tradition brechen, dass die Geschichte des Buches und der Presse selten als Teil der integrierten Allgemeingeschichte gesehen wird. Und wenn doch, dann eben auch nur in Anknüpfung an die Literatur, der Politik- oder der Ideengeschichte³.

³ Zum Beispiel das bis dato größte Unterfangen der ungarischen Pressegeschichtsschreibung ist durch diesen herkömmlichen deskriptiven Charakter und eine inhaltliche Darstellung gekennzeichnet. Im Jahr 1979 wurde der erste Band der „Geschichte der ungarischen Presse“, ein Werk mehrerer Autoren, fertiggestellt, das die Geschichte der Presse zwischen 1705 und 1848, und zwar in erster Linie der einzelnen Veröffentlichungen, bearbeitet hatte. Im Jahre 1985 folgte die Fortsetzung in zwei Bänden über den Zeitraum 1848-1867. Herausgeber war in beiden Fällen der ‚Akadémia‘ Verlag. In einem ähnlichen Geist entstand das Handbuch mit dem Titel „Kleine ungarische Pressegeschichte“ im Auftrag des ungarischen Journalistenverbandes, das ursprünglich der Ausbildung des Journalistennachwuchses und später der Studenten der Fachrichtung Medien und Kommunikation diente. *A magyar sajtó története 1705-1848*. (Geschichte der ungarischen Presse 1705-1848). Hrsg. von György Kókay. Bd. I. Budapest 1979. S. 830.; *A magyar sajtó története 1848-1892*. (Geschichte der ungarischen Presse 1848-1892). Hrsg. von Domokos Kosáry u. Béla G. Németh. Bd. II/1-2. Budapest 1985.; Géza Buzinkay u. György Kókay, *A magyar sajtó története* (Geschichte der ungarischen Presse) Budapest, 2005. Aus der neuesten Literatur: Géza, Buzinkay: Die ungarische politische Presse. In: *Die Habsburger Monarchie 1848-1918*. Bd. VIII/2. Hrsg. von Rumpler Helmut und Urbanitsch Peter, Wien 2006, S.1895-1976.

Eine andere, häufige und herkömmliche Form der Auseinandersetzung mit der Presse ist, indem sie, als eine Art Quelle oder Illustration gewisser historischer Prozesse erscheint. Dadurch wird die Auseinandersetzung mit ihr in die Rolle einer historischen Hilfswissenschaft gedrängt. Wir meinen jedoch, dass der globale Ansatz gegenüber Buch und Presse als ein gemeinsames Produkt der gesellschaftlichen Strukturen und Netzwerke und als Objekt einer komplexen sozialen Praxis erscheinen wird.

2. Die andere Grundthese heißt, dass Buch und Presse aus der globalen Perspektive des kommunikations- und mediengeschichtlichen Prozesses, des Systems (Vorgeschichte bis zur Phase der Industrialisierung und Anknüpfung an die Kommunikationsmodelle des 20. und 21. Jahrhunderts) untersucht werden müssen. Das heißt, wie beeinflusst das Auftreten neuer Medien die vorhandenen, wie definieren, positionieren sich diese (sowohl die alten als auch die neuen) selbst, wie ändern sich ihre jeweiligen Möglichkeiten und ihre Bedeutung, wie können wir die grundlegenden Bewegungen der verschiedenen Medien verfolgen und bestimmen.

Dieses sozialgeschichtliche und mediengeschichtliche Paradigma machte die Darstellung neuer Betrachtungsrahmen und die Erarbeitung neuer Ansätze notwendig. Von diesen möchte ich nun einige charakteristische Züge hervorheben.

Es ist sicherlich aufgefallen, dass ich die Buch- und Pressegeschichte zusammen erwähne, da die gemeinsame Erforschung der Geschichte des Buches und der Presse durch zahlreiche Faktoren des 19. Jahrhunderts begründet ist. Die Trennung des Buch- und Pressebetriebes wird selbst bei entwickelten westeuropäischen Firmen lange Zeit nicht geschehen, umso mehr gilt das für die mitteleuropäischen Unternehmen mit ihrer niedrigeren Kapitalkraft. In Ungarn verlegen und drucken die Buchverleger neben den Büchern auch Tageszeitungen. Der Serienroman gilt als das von den Lesern am meisten bevorzugte Element zur Erhöhung der Auflage der Zeitungen, Zeitschriften und derselbe Roman wird dann vom selben Verlag auch in Buchform herausgebracht und wird so zum erfolgreichsten Zweig des Buchverlages. So sollte die Geschichte der zwei Medien des 19. Jahrhunderts als Koexistenz, Konkurrenzkampf und Ver selbstständigkeit der Presse beschrieben werden.

Das andere spezifische Merkmal besteht in der Betrachtung von Budapest als entstehendes Medienzentrum in einer Weltstadt. Gewissermaßen in Abweichung von den Vorbildern in Mitteleuropa, wo neben den Hauptstädten

in Österreich und Böhmen auch weitere bedeutende Subzentren entstanden und nebeneinander existierten (auf das Beispiel des territorial gegliederten Deutschlands möchte ich vorerst gar nicht eingehen), findet in Budapest durch die Kapitalisierung bis Ende des 19. Jahrhunderts eine unverhältnismäßige geschäftliche Konzentration statt. Dies gilt für den Buchhandel (z. B. Kommissionssystem); die Buch- und Presseverlage und die Druckereien gleichermaßen. Diese Art der fachlichen Konzentration kann nur mit Frankreich, mit einer Stadt vom Gewicht Paris´ verglichen werden. Die Bedeutung der Buchzentren in der Provinz zu Beginn des Jahrhunderts nimmt bis Ende des Jahrhunderts wesentlich ab, wie zum Beispiel bei Pozsony (Pressburg, Bratislava) aus politisch-administrativen, bei Debrecen (Debrecin) und Kassa (Kaschau, Košice) aus wirtschaftlichen Gründen. Ihr Einzugsbereich vermag die nähere Region nicht mehr zu überschreiten, was bis zu Beginn des neuen Jahrhunderts zu zahlreichen Spannungen und Interessenkonflikten zwischen den Vertretern der Branche in Budapest und der Provinz führt. Wenn wir uns zum Beispiel das Kommissionswesen vornehmen, stellt sich aus der Statistik heraus, dass ab 1870 unter den Kommissionären die Händler aus der Hauptstadt dominieren und die Kommittenten, ihre Kunden, die Buchhändler der Provinz stellen.

II. Forschungsrichtungen

Unsere Thesen beruhen auf drei Säulen, die die Forschungsrichtung bestimmen:

1. Herstellungsprozess des Produktes (Buch, Presse) – Produktionsinnovation.
2. Vertriebsprozess: die Arten des Transports und des Verkaufs, als mittlere, vermittelnde Kettenglieder der Buch- und Presseherstellung.
3. Konsumtion, kulturelle und gesellschaftliche Wirkung des Produktes.

Es geht also um die Erschließung der Ökonomie und rationalen Organisation der Produktion – der Distribution – Konsumtion sowie um die Erforschung der gesellschaftlichen und kulturellen Wirkung des Produktes. (Selbstverständlich erscheinen diese Subsysteme nur eigenständig, als Faktoren zur Bestimmung der Forschungsrichtung, in der praktischen Prüfung sind sie jedoch durch tausend Fäden verknüpft.)

II/1. Die Herstellung des Produktes, die Produktinnovation

Bei dieser Frage ist als Rahmenbedingung die Modernisierung im 19. Jahrhundert in Ungarn zu betrachten (politisch-ideologisch-rechtliche Faktoren, Industrialisierung, Urbanisierung, demografische Faktoren, Lebensweise, Freizeit, Einkommensverhältnisse, Änderungen im Bildungssystem). In dieser Hinsicht können wir uns auf die neuesten wirtschafts-, unternehmens-, sozial-, städte- und bildungshistorischen Handbücher und laufende Forschungsprogramme verlassen⁴. Das Ziel ist, eine Erklärung dafür zu liefern, wie in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts das moderne, industriemäßige Buch- und Presseverlagswesen entstanden ist und wie diese Entstehung den Alltag der Menschen, ihre kulturellen Gewohnheiten gestaltet hat.

Zu untersuchen ist das Verhältnis des Druckers, des Verlegers und des Händlers, die Änderung dieses Verhältnisses während des langen 19. Jahrhunderts, die Neubewertung der Rolle des Verlegers als Schlüsselfigur. Die

⁴ Eine Auswahl aus der neuesten umfassenden geschichtswissenschaftlichen Literatur über diese Epoche: *A 19. századi magyar történelem 1790-1918.* (Ungarische Geschichte des 19. Jahrhunderts). Hrsg. von András Gergely, Budapest 1998; Ignác Romsics, *Magyarország története a XX. században* (Geschichte Ungarns im 20. Jahrhundert) Budapest 2007; Gyáni, Gábor und Kövér, György: *Magyarország társadalomtörténete a reformkortól a második világháborúig* (Die Sozialgeschichte Ungarns von der Reformzeit bis zum zweiten Weltkrieg) Budapest 1998; *Bevezetés a társadalomtörténetbe* (Einführung in die Gesellschaftsgeschichte). Hrsg. von Zsombor Bódy und József Ö. Kovács Budapest 2003; *Magyarország történeti földrajza* (Die historische Geographie Ungarns) Hrsg. von Pál Beluszky Bd.1. Budapest-Pécs 2005; Deák, Ernő: *Das Städtewesen der Länder der ungarischen Krone (1780- 1918.)* Bde.1-2.Wien 1979-1989; Lengyel, György: Die ungarische Wirtschaftselite im 19. und zum Anfang des 20. Jahrhunderts: Lebensbahnen der Generationen. In: Bácskai, V. (Hrsg.): *Bürgertum und bürgerliche Entwicklung in Mittel- und Osteuropa*, Bd.2. Budapest 1986; *Társadalom és kultúra Magyarországon a 19-20. században* (Gesellschaft und Kultur in Ungarn im 19. und 20. Jahrhundert), Hrsg. von József Vonyó Pécs 2003.; *Magyar Művelődéstörténet* (Ungarische Kulturgeschichte) Hrsg. von László Kósa 3. Aufl. Budapest 2006; Lukacs, John: Budapest, 1991; *Zombékok. Középosztály és iskoláztatás Magyarországon a 19. század elejétől a 20. század közepéig.* (Bülte. Mittelschicht und Schulbesuch in Ungarn vom Beginn des 19. bis Mitte des 20. Jahrhunderts) Hrsg. von György Kövér Budapest 2006.

Beschreibung des Modells der Herstellung und des Verlagswesens, welche eine vertikale Konzentration schafft, wird notwendig sein (der Verlag begutachtet das Manuskript, er stellt die finanzielle Deckung für die Publikation, bestimmt die Auflage und Produktionskosten, druckt, vertreibt usw.).

Es müssen erschließende Forschungen vorgenommen werden, um die Korrelation zwischen wirtschaftlicher, technischer, kultureller Entwicklung (Urbanisierung, Alphabetisierung) und der Zusammensetzung, Anzahl und Auflage der Buch- und Presseveröffentlichungen darzustellen.

Zu prüfen sind die Änderungen in der Struktur und Funktion der Veröffentlichung, die sprachliche Zusammensetzung, aus diesen Komponenten sind die Trends des langen 19. Jahrhunderts zu bestimmen (die allmähliche Verdrängung des Lateinischen und Deutschen als Vermittlersprachen, Herausgabe in der Nationalsprache) und in Verbindung damit die inhaltlichen Zusammenhänge. Wie wurde das ungarische Buch- und Pressewesen zur Kohäsionskraft der Nationalkultur, wie diente es der Schaffung des einheitlichen modernen Nationalstaates.

Es müssen erschließende Forschungen vorgenommen werden, um die Korrelation zwischen wirtschaftlicher, technischer, kultureller Entwicklung (Urbanisierung, Alphabetisierung) und der Zusammensetzung, Anzahl und Auflage der Buch- und Presseveröffentlichungen darzustellen. In verschiedenen Zeitprofilen müssen die dominierenden Typen der gedruckten Presse bestimmt werden. Bei politischen Tageszeitungen muss im jeweiligen politisch-sozialen Kontext (Möglichkeiten-Schranken-Anpassung) die politische Orientierung der Blätter tief gehend analysiert werden, wobei auch ihr Selbstbild berücksichtigt werden muss. Tief gehend geprüft werden soll die Zeitstruktur der Zeitungsherstellung, im Zusammenhang mit den radikalen Änderungen während des langen 19. Jahrhunderts.

Zu untersuchen sind die technischen Erneuerungen (die Anwendung der Schnellpresse, der Linotypie und Monotypie, Verbreitung der fotografischen Techniken), sowie die Instrumente der Revolution im Fernmeldewesen (Fernschreiben, Telefon etc.), die Institutionalisierung der Informationssammlung, das Heranwachsen des Nachrichtenverkehrs und -handels zu einer selbstständigen Branche, die Bedeutung der Spezialisierung (strategisch und finanziell), unsere Integration in den Verkehr der Nachrichtenagenturen Europas und der Monarchie. Die Auswirkung von alldem auf die Herstellung des Blattes, die Beschleunigung der Prozesse in den Redaktio-

nen, den Druckereien, der Ausbau der Massenkommunikation, die Entstehung der Meinung der Öffentlichkeit und ihre Manipulation.

Sowohl für die Buch- als auch für die Pressegeschichte müssen das Ausmaß und die Charakteristika der Spezialisierung dargestellt werden. Auch die Problematik der Standardisierung, der Serien, der Urheberrechte, des Nachdrucks und der Raubkopien darf nicht vernachlässigt werden.

Besondere Behandlung gebührt der Geschichte der Unternehmen im Buch- und Pressewesen, wie sie als kapitalistische Betriebe geführt werden. Der Weg von den korporativen Zünften über den Familienbetrieb bis hin zu den Aktiengesellschaften, der Prozess der geschäftlichen Konzentration. Die Aufwertung des Kapitalbedarfs als Faktor ab dem letzten Drittel des Jahrhunderts, die Untersuchung des Einflusses der Banken und Kreditinstitute.

Einen unerlässlichen Teil der Erforschung der Produktinnovation bildet die Vorstellung der Personen im Unternehmen. Einerseits das Aufzeigen der Muster-Laufbahn der Unternehmen, andererseits die qualitative und quantitative Untersuchung der am Unternehmen beteiligten Personen, das Aufzeigen von individuellen Karrieren, die Darstellung der Professionalisierung von verschiedenen Intellektuellenberufe, die prosopografische Untersuchung verschiedener Gruppen in der Branche, die auf spannende sozialgeschichtliche Zusammenhänge hinweisen könnte. Zum Beispiel, wie groß die Selbstrekrutierung, die Fluktuation der Gruppe ist und inwiefern die zeitgenössisch vorherrschende Meinung vertretbar ist, dass in ihren Kreisen ein „jüdisches Übergewicht“ vorhanden sei. Als Teil der Untersuchung des Professionalisierungsprozesses ist der Ausbau der Fach-, Interessenvertretungs- und Wohlfahrtsorganisationen in den Bereichen Herstellung, Herausgabe und Vertrieb als institutionalisierte Formen der Festlegung der Arbeitsbedingungen, der Handhabung von Konfliktquellen und Interessenkollisionen (Budapest - Provinz), der Ausarbeitung beruflich-ethischer Kodizes und der Heranziehung eines Nachwuchses zu betrachten.

II/2. Der Vertrieb, die Arten des Transports und des Verkaufs als das mittlere, vermittelnde Kettenglied der Buchherstellung.

Richtungen des weiteren Vorgehens:

Zum Beispiel die Antwort auf die Frage, welche grundlegenden Änderungen in der Praxis der Verkaufssysteme durch den allmählichen Übergang

zur Massenproduktion angestoßen werden. Beschreibung des Konzentrationsprozesses und der Merkmale des Massenmarktes (Freizügigkeit der Nachrichten und der Waren, wie an die Stelle des Nachfragemarktes der Angebotsmarkt tritt). Als Faktoren der Änderungen sind die politische Struktur und das Instrumentarium der staatlichen Maßnahmen zu berücksichtigen: die politischen, rechtlichen, administrativen und wirtschaftlichen Techniken des Verbotes und der Regelung, das Ausmaß der Deregulation, die moderneren Arbeitsbedingungen und die Infrastruktur (Eisenbahn, Post).

Es ist wichtig, das Dilemma eingehend zu analysieren, ob das moderne ungarische Verlagswesen durch die industrielle Revolution und die technischen Neuerungen begründet wurde oder ob die Erweiterung des Marktes und der Nachfrage zeitlich vor der technischen Innovation stattfand, wie die neuesten wirtschaftshistorischen Forschungen behaupten? Zu erforschen sind noch der Rückgang der Herstellungskosten und die Verbreitung der parallelen Vermarktung von Büchern und periodischen Presseerzeugnissen zu diesem Zweck.

In verschiedenen Zeitprofilen und regionalen Gliederungen sind die Funktionsweisen des als Netzwerk organisierten Buch- und Zeitungsmarktes (Verkaufstechniken, Abrechnungssysteme, Rabatt) zu erschließen. Es muss eine Typologie der Vertriebsnetze geliefert werden, wir müssen dazu die Markt- und Hausierergeschäfte sowie die verschiedenen Sektoren des Buchmarktes untersuchen: das Sortiment, die Zunahme des Einflusses des Verlagsbuchhandels, den Antiquarhandel und die Musikalienhandlung, sowie auch das Kommissionsgeschäft und das Ratengeschäft als zwei mitteleuropäische Eigenarten.

Es ist darzustellen, wie im letzten Drittel des Jahrhunderts der traditionelle Handel in den Großstädten den geschlossenen Raum verlässt, wie die neutralen öffentlichen Räume erobert werden (Straßenkioske für Bücher und Zeitungen, Bahnhofskioske, Straßenverkäufer). Dies gilt auch für das Erscheinen der Büros und Unternehmen, die ausschließlich auf den Transport und den Vertrieb spezialisiert waren.

Auch das Marketing des Produktes als das unerlässliche Element des entstehenden Massenmarktes muss geprüft werden. Die neuen Vertriebsstechniken auf dem Markt, die Verbreitung der Werbung: die Zeitungsanzeige, das Plakat, Bücherverzeichnisse der Druckerei, der Händler und der Verlage, Zeitungskataloge, die Jahresabonnementsysteme, die Arbeit der Anzei-

genbüros, die Änderung der Schaufenster und der Ladeneinrichtungen, die in den Verlagszentren tätigen als Mittel der direkten Publikumskontakte und auch die Wirkung von alledem auf den Konsum.

II/3. Konsum und Rezeption des Produktes

Zur Nachvollziehung des Prozesses müssen geprüft werden:

3.1. Soziokulturelle Faktoren des Lesers (Lesens)

3.2. Lesebedürfnisse und -gewohnheiten

3.3. Umstände und Chancen des Zuganges zum Produkt.

3.1. Zur Feststellung der soziokulturellen Positionen des Lesers müssen demografische Faktoren (Lebensdauer, Geschlecht), Verteilung nach Wohnort (Stadt-Land), Schichten- und Einkommensposition, berufliche und Konzessionszugehörigkeit, Ausmaß der Alphabetisierung und Qualifizierung als Faktoren zu Generierung neuer Konsum- und Lesegewohnheiten berücksichtigt werden.

3.2. Die Lesebedürfnisse und -gewohnheiten können unter Berücksichtigung der sich ändernden Ansprüche des modernen liberalen Staates und der Bürokratie, durch die Interpretation und Überholung des Begriffes der gesellschaftlichen Öffentlichkeit à la Habermas beschrieben werden. Die Schlüsselfrage dieser Periode lautet, wie die Presse zum Sprachrohr, zum Echo der modernen ungarischen Öffentlichkeit wurde. Die Erweiterung des Lesepublikums, die Lesepraxis des 19. Jahrhunderts muss ausgesprochen als eine allmähliche Umstellung auf das extensive Lesen (allmähliche Verbreitung und Verwurzelung) dargestellt werden. Auch in dieser Hinsicht spielen die periodischen Presseprodukte eine herausragende Rolle, da sie ein extensives Lesen verlangen.

3.3 Die Feststellung der Konsumtendenzen und die Verfolgung der Änderungen sind durch eine Kombination der Mikro- und Makroanalyse zu erschließen. Die Liste der verkauften Bücher, die Untersuchung der Funktionsweise, des Bestandes und der Zusammensetzung der privaten, öffentlichen, halböffentlichen Räume des Buch- und Zeitungslesens (Privatbibliotheken, Lesezirkel, Cafés, Klubs, Kasinos, Leihbibliotheken, Schulbibliotheken, Stadt- und Gemeindebibliotheken) bringt uns dem näher. Die Forschung muss sich im Zusammenhang mit der sozialen Schich-

zung auf gefallenssoziologische Untersuchungen erstrecken, um festzustellen, welche Auswahlpräferenzen und Vorlieben seitens des Publikums nebeneinander lebten. Dazu müssen die noch nicht ausreichend erschlossenen Quellenmaterialien (Abonnenenlisten, Umfragen unter den Lesern, Materialien der ersten Meinungsumfrage) genutzt werden.

III. Zeitstrukturen, Quellen, Bibliografien, Methoden

In der Perspektive der dreifachen Feldlinie der Forschung ist für die startenden Grundlagenforschungen die Einbeziehung neuer Quellengruppen, die Ausbreitung der Methodik der bisherigen Forschungen und die Markierung der Zeitstrukturen notwendig.

III/1. Fangen wir bei den Zeitgrenzen der Forschung an, die durch das eigenartige ungarische Entwicklungsmodell bestimmt werden. Das Projekt hat vor, das lange 19. Jahrhundert im Sinne von Braudel zu behandeln, fokussiert jedoch unter Berücksichtigung der oben genannten Leitlinien der Forschung (das Auftauchen des industrialisierten Buch- und Zeitungsverlagswesens) auf die Perioden zwischen 1850 und 1920. Die Untersuchung unterscheidet dabei noch zwei Subperioden:

Erste Phase: 1850-1870

Zweite Phase: 1870-1920 – wobei die Etappengrenzen flexibel zu sehen sind.

Dies bedarf einer gewissen Erklärung: Die Aufschwungphase begann eigentlich um 1840, als ein Teil der Pester Buchhändler (z. B. József Eggenberger und Sohn, Gusztáv Emich, Bruder Kilián, Gusztáv Heckenast) stärker werden und neben dem Handel auch eine bedeutende Verlagstätigkeit aufnehmen und eine Druckerei betreiben. Deshalb gibt es verschiedene Typologien: Verlage ohne Druckerei (Hartleben Verlagsexpedition) und Druckereien mit Verlag (Beimel-Kozma, Landerer-Heckenast). In Ungarn findet um diese Zeit die Reformbewegung zur Umgestaltung der feudal-ständischen Verhältnisse statt, zur Gestaltung einer bürgerlichen Gesellschaft und zum Widerstand gegen die Unterdrückungsmaßnahmen durch die Habsburger – wie etwa der Vormärz – beginnt das gegenüber der Politik aufgeschlossene Publikum langsam, aber regelmäßig Zeitungen zu lesen.

Nach der Niederschlagung der Revolution und des Freiheitskampfes kam es trotz der stärkeren absolutistischen Maßnahmen des Staates nicht zu einer totalen Wiederherstellung der früheren Verhältnisse – die Zensur z. B. aus der Zeit vor der Revolution wurde durch die Behörden nicht wieder errichtet, die nachträgliche Kontrollpraxis der Behörden über die Printmedien wurde durch die gerade aktuelle, von Jahr zu Jahr wechselnde Politik beeinflusst. Zu Beginn der 1860-er Jahre waren wegen der außenpolitischen Niederlagen des Habsburgerreiches die Positionen der Wiener neoabsolutistischen Regierung geschwächt, parallel dazu spielte sich im Inneren des Imperiums ein starker Modernisierungsprozess ab (dieser bezog sich auf die Verwaltung, die Infrastruktur, die Industrie, die Dienstleistungen und die Bildung). Als Ergebnis der genannten Faktoren wurden die erwähnten Buchfirmen verstärkt und die kapitalistischen Verlags- und Vertriebsverhältnisse immer mehr gefestigt⁵.

Den großen Durchbruch brachte der österreichisch–ungarische Ausgleich im Jahre 1867 mit sich, indem er die politische Legitimation der ungarischen Nation wieder herstellte und die Grundlagen des wirtschaftlichen Aufschwungs schuf. Das Pressegesetz aus dem Jahre 1849 wurde erneut in Kraft gesetzt, dies begünstigte nachhaltig den freien Handel mit den Büchern. Ergänzt wurde dieses Regelwerk durch das Gewerbegesetz aus dem Jahre 1872, das die Zunft-Bindungen des Gewerbetreibens außer Kraft setzte. Im Jahr 1873 wurden Pest, Buda (Ofen) und Óbuda (Altofen) zur Hauptstadt Budapest vereinigt. Der Prozess der Verrechtlichung wurde mit dem Inkrafttreten des Handelsgesetzes 1876 vorläufig abgeschlossen.

Die zweite Phase wurde nach der Weltwirtschaftskrise von 1873 eingeleitet, als die Gründungsphase abgeschlossen war. Dies bedeutet, dass zahlreiche neu gegründete Firmen verschwinden, es kommt zur Konzentration der größten Buch- und Presseunternehmen, die in Form von Aktiengesellschaften arbeiten und hinter denen um die Jahrhundertwende auch das Bankkapital auftaucht. Die Spitzenzeit der Verbreitung des kapitalistischen Buch- und Zeitungsverlagswesens, der modernen Distributionsformen dauert bis zum ersten Weltkrieg an.

⁵ Ich möchte nur in Klammern hinzufügen, dass die Überprüfung der grundlegend negativen Beurteilung dieser Periode in Bezug auf das Buch- und Pressewesen an Hand der neueren Forschungsergebnisse der Geschichtswissenschaft eine Aufgabe ist, die uns noch bevorsteht.

Die zweite Phase ist mit dem ersten Weltkrieg, der Revolution 1918/19 und dem Friedensvertrag von Trianon zu Ende, da diese in jedem Bereich des Lebens eine neue Zäsur darstellen. 71% des Staatsgebietes und 64% der Bevölkerung gehen verloren, ein erheblicher Teil der bisherigen Leserschaft befindet sich jenseits der Grenzen in den Nachbarländern. Die Buchbranche geriet in eine kritische Lage, da die Produktionsstruktur auf ein viel größeres Land zugeschnitten war, auf dem geschrumpften Absatz- und Produktionsmarkt die schon sowieso vorhandene kopflastige Position Budapests noch weiter verstärkt wurde. Nach dem Krieg kam es außerdem zu einer Wirtschaftskrise, zur Inflation und zum Papiermangel, weil die Papierfabriken in den abgetrennten Gebieten blieben.

III/2. Was die Quellenbasis betrifft, für die feineren Analysen auf Mikroebene ist es über die literatur- und politikgeschichtlichen Ansätze hinaus unerlässlich, von der wirtschafts-, sozial- und kulturgeschichtlichen Orientierung ausgehend neue oder bisher nicht ausreichend erschlossene Gruppen von Archiv- oder Manuskriptquellen in die Forschung mit einzubeziehen. Gemeint sind zum Beispiel Zensurakten, Privilegien, Konzessionen, Dokumente aus Firmenregistern, geschäftliche Rundbriefe, Umfragen, Meinungsumfragen, fachliche, körperschaftliche, Vereinsdokumente, Klageschriften, Steuerbogen, Testamente, Nachlassinventare, standesamtliche Dokumente, Bankdokumente, ministerielles Schriftmaterial, persönliche Dokumente: (Briefe, Memoiren, Tagebücher), Bilddokumentation (von Holzschnitten bis hin zu Fotos).

Deshalb hat die Forschungsgruppe ‚Res libraria Hungariae‘ die systematische Erschließung der archivarischen Quellengruppen aufgenommen und auf dieser Basis mit dem Aufbau einer Datenbank begonnen. Diese Datenbank wird folgende Relationen enthalten: Name der Institution (Dokumentenstandort), Zugangsweg (Archiv und Sachnummer), Beschreibung des Dokumentengegenstandes, das betreffende Jahr, Gegenstandstyp (z. B. Satzung, Abgabe usw.), mitwirkende Personen, Körperschaften, deren Beruf, Ortsnamen im Dokument, Publikationstyp sowie Fotos vom Dokument, darauf folgt die Aufarbeitung und Auswertung des so gewonnenen Textes. Dabei spielt das historisch-politische, ökonomische, kultur- und buchgeschichtliche, biografische und sonstige Kontextwissen eine grundlegende Rolle.

III/3. Die zu errichtende Datenbank der Quellen wird mit den in der Nationalbibliothek entstehenden online-retrospektiven Bibliografien ergänzt. Die Zielsetzung der retrospektiven Bibliografie ist:

1. Die Registrierung der auf dem Gebiet des jeweiligen Ungarns zwischen 1705 und 1985 gedruckten bzw. der im Ausland herausgegebenen gänzlich oder zum Teil ungarischsprachigen Zeitungen und Zeitschriften.

2. Bereitstellung formaler und inhaltlicher Informationen über die Presse als Quelle für immer breiter werdende wissenschaftliche Forschungen, weiterhin für die Geschichte der Presse selbst ⁶.

In den vergangenen Jahren sind die Bände von Maria Rózsa der Bibliografie der deutschsprachigen Zeitschriften, Zeitungen in Ungarn im Zeitraum 1850-2000 erschienen. Die Bibliografie wurde im Jahrbuch für 2001 und 2003 des Bundesinstituts für Kultur und Geschichte der Deutschen im östlichen Europa, beim Oldenbourg Verlag in München veröffentlicht. Der dritte Band, welcher die Daten der deutschsprachigen Presse zwischen 1918 - 2000 enthält, ist in der Ausgabe der Nationalbibliothek Széchényi zugänglich ⁷.

Sowie mit der Druckerei-Datenbank, der sogenannten ‚Clavis Typographorum Regionis Carpathicae 1473-1948‘ die ebenfalls in der National-

⁶ Parallel zu diesen Arbeiten wird in der Nationalbibliothek für die Periode 1801-1920 auch die retrospektive Bibliografie der Bücher erarbeitet. Seit Januar 2009 ist auf der Website der Nationalbibliothek das Verzeichnis der in gedruckter Form bereits erschienenen Nationalbibliografien zugänglich. Wenn man auf der Website der NB. den Link MNB anklickt, kann man in zehn Sprachen Informationen über die Bibliografien erhalten. Im linken Feld stehen die in Ungarn bereits in Druckversion erschienenen Buch- und Pressebibliografien, die auch inhaltlich zugänglich sind. Die Pressebibliografie enthält die Periode 1705-1867, mit den Angaben zu den im Gebiet des historischen Ungarns herausgegebenen und gedruckten ungarisch- und fremdsprachigen (meist deutschen) Zeitungen und Zeitschriften, mit den detaillierten Titelangaben, der Sekundärliteratur, dem Standort und sonstigen Angaben ergänzt. Im rechten Feld bekommt man über die in Vorbereitung befindlichen Bibliografien Auskunft. www.oszk.hu Link: MNB.

⁷ *Deutschsprachige Presse in Ungarn 1850-1920*. Teil 1. Zeitschriften und Fachblätter. Hrsg. von Maria Rózsa Sonderdruck aus Berichte und Forschungen Jahrbuch des Bundesinstituts für Kultur und Geschichte der Deutschen in östlichen Europa Bd. 9. München 2001; *Derselbe: Deutschsprachige Presse in Ungarn 1850-1920*. Bibliographie Teil 2. Zeitungen. Hrsg. von Maria Rózsa. Sonderdruck aus Berichte und Forschungen Jahrbuch des Bundesinstituts für Kultur und Geschichte der Deutschen in östlichen Europa Bd. 11. München 2003; *Derselbe: Deutschsprachige Presse in Ungarn 1921-2000. Bibliographie*. Hrsg. von Maria Rózsa. Országos Széchényi Könyvtár- Gondolat Kiadó Budapest 2006.

bibliothek entsteht und welche die Angaben zu Druckereien, Druckern und Druckereierorten von über 500 Jahren im Karpatenbecken enthält ⁸.

All das bietet voraussichtlich für Jahrzehnte eine fundierte Quellenbasis für die Forschung. Unser Ziel ist es, auf dieser Basis eine buch- und pressegeschichtliche Handbuchserie über die Periode herauszugeben.

III/4. Als letzten Punkt möchte ich noch auf die angewandten Methoden eingehen:

Neben dem makro- und mikrohistorischen Ansatz lege ich den Akzent auf die Komparatistik. Meines Erachtens sollte die ungarische Buch- und Pressegeschichte des 19. Jahrhunderts – indem man die bisherige Praxis verlässt – in Überschreitung des nationalen Rahmens, in die europäische Buch- und Pressegeschichte eingebettet und vor allem als Teil des Habsburgerreiches unter Berücksichtigung der Kontakte zu Deutschland geortet werden. Bei der Buch- und Pressegeschichte sollten also nicht ausschließlich die nationalen und Staatsgrenzen als Ausgangspunkt in Betracht gezogen werden, sondern auch die strukturell und funktional zusammengehörenden Elemente. Dies ist nicht nur eine Frage der Methodik, sondern auch der Herangehensweise. Dabei möchte ich zum Beispiel auf die Recherche über die ungarischen Mitglieder des Börsenvereins hinweisen, welche untersuchen, wie sie ihre Netze im In- und Ausland knüpfen und welcher Wissenstransfer dabei stattfindet ⁹.

Von der vergleichenden Methode erwarte ich, dass sie auf die unterschiedlichen Entwicklungsmodelle der einzelnen Regionen anhand von Unterschieden und Gemeinsamkeiten hinweisen kann. Dadurch kann auch die Aufzeichnung des nationalen Entwicklungsbogens präzisiert werden. Die Phänomene der nationalen Eigenarten und Individualitäten können zum Beispiel relativiert und in neue Dimensionen gestellt werden, die bis jetzt als ziemlich gradlinig gezeichnete ideologische Beziehung zwischen Buch- und Pressewesen bzw. nationaler Identität kann neu bewertet werden. Durch diese Anwendung können nationale Kanons und Schematismen vermieden und neu interpretiert werden.

⁸ www.oszk.hu Link: Typographia.

⁹ Lipták, Dorotyya: Buchhändler- und Verlegerkontakte zwischen Leipzig und Budapest vom Vormärz bis zum ersten Weltkrieg. In: *Contribution à l'histoire Intellectuelle de l'Europe: Réseaux du livre, réseaux des lecteurs*. Edité par Frédéric Barbier et István Monok. Leipzig 2008. S. 213-237.

Tables des auteurs

Frédéric Barbier
École pratique des hautes études – Institut d'histoire moderne et
contemporaine, Paris

Thierry Claerr
Direction du livre et de la lecture, Ministère de la culture et de la
communication, Paris

Ursula Rautenberg
Universität Erlangen-Nürnberg, Buchwissenschaft

Ernesto Milano
Biblioteca Estense Universitaria, Modena

Maria Luisa Vidriero
Real Biblioteca, Madrid

Marie-Françoise Cachin
Université Paris 7 Denis Diderot, Paris

Wolfgang Undorf
Bibliothèque royale, Stockholm

Viesturs Zanders
Université de Lettonie, Riga

Ratjana Dolgodrova
Bibliothèque nationale Lenin, Moscou

Johannes Frimmel
Universität Wien, Literaturwissenschaft

Bruno Racine
Bibliothèque nationale de France, Paris

Patrick Bazin
Bibliothèque municipale de Lyon

Thomas Keiderling
Universität Leipzig, Buchwissenschaft

Sabine Juratic
Institut d'histoire moderne et contemporaine, Paris

Dorottya Lipták
Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest